00100406

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME V.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX,
De l'Académie Françoise.

TOME CINQUIEME. Vol V

100406
00-g-9

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

00100406

L'ISLE
DES ESCLAVES,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLÉANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANTS DE L'ISLE.

La Scene est dans l'Isle des Esclaves.

L'ISLE DES ESCLAVES, COMÉDIE.

Le Théâtre représente une mer & des rochers d'un côté ; & de l'autre, quelques arbres & des maisons.

SCENE PREMIERE.

IPHICRATE *s'avance tristement sur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE, *après avoir soupiré.*

Arlequin !

ARLEQUIN, *avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.*

Mon patron !

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Isle

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim : voilà mon sentiment & notre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos camarades ont péri, & j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas ! ils sont noyés dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi ; quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jetter dans la chaloupe : il est vrai que les vagues l'ont enveloppée ; je ne sçais ce qu'elle est devenue : mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Isle, & je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a point de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma pauvre bouteille. la

voilà ; j'en boirai les deux tiers, comme de raison, & puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh ! ne perdons point de temps ; suis-moi, ne négligeons rien pour nous tirer d'ici. Si je ne me sauve, je suis perdu ; je ne reverrai jamais Athènes, car nous *sommes dans* l'Isle des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE.

Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, & qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une Isle, & je crois que c'est ici. Tiens ; voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; & leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'esclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque pays a sa coutume : ils tuent les maîtres, à la bonne-heure : je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Eh! encore vit on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la liberté & peut-être la vie, Arlequin, cela ne te suffit-il pas pour me plaindre.

ARLEQUIN, *prenant sa bouteille pour boire.*

Ah! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE.

Suis-moi donc.

ARLEQUIN *siffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc! que veux-tu dire?

ARLEQUIN, *distrait, chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parle donc; as-tu perdu l'esprit? à quoi penses-tu?

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah. Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure! je vous plains, par ma foi: mais je ne sçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, *à part les premiers mots.*

Le coquin abuse de ma situation; j'ai mal fait de lui dire où nous sommes. Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies!

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli! c'est l'air du Pays qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous; faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN, *en badinant.*

Badin! comme vous tournez cela!

(*Il chante.*)

L'Embarquement est divin,
Quand on vogue, vogue, vogue,
L'Embarquement est divin,
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE, *retenant sa colere.*

Mais, je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher patron, vos compliments me charment; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là; & le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE.

Eh! ne sçais-tu pas que je t'aime?

ARLEQUIN.

Oui; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, & cela est mal placé. Ainsi tenez; pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les bénisse: s'ils sont morts, en voilà pour long-temps; s'ils sont en vie, cela se passera; & je m'en goberge.

IPHICRATE, *un peu ému.*

Mais, j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, *indifféremment.*

Oh! cela se peut bien, chacun a ses affaires; que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent!

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah! vous parlez la Langue d'Athenes; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnoîs-tu ton maître, & n'es-tu plus mon Esclave?

ARLEQUIN, *se reculant d'un air sérieux.*

Je l'ai été, je le confesse à ta honte; mais va, je te le pardonne : les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athenes j'étois ton Esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort. Eh bien! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi : on va te faire Esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable; tu sçauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes camarades & tes maîtres.

(*Il s'éloigne.*)

IPHICRATE, *au déſeſpoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juſte Ciel! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le ſuis! Miſérable! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement; tes forces ſont bien diminuées, car je ne t'obéis plus : prends-y garde.

SCENE II.

TRIVELIN, *avec cinq ou ſix Inſulaires, arrive, conduiſant une Dame & la Suivante; & ils accourent à Iphicrate, qu'ils voient l'épée à la main.*

TRIVELIN, *faiſant ſaiſir & déſarmer Iphicrate par ſes gens.*

ARRÊTEZ; que voulez-vous faire?

IPHICRATE.

Punir l'inſolence de mon Eſclave.

TRIVELIN.

Votre Eſclave? vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes.

(Il prend l'épée d'Iphicrate & la donne à Arlequin.)

Prenez cette épée, mon camarade ; elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le ciel vous tienne gaillard, brave camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Est-ce mon nom que vous demandez ?

TRIVELIN.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc ! vous n'en avez pas.

ARLEQUIN.

Non, mon camarade ; je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnés : il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé ! le terme est sans façon ; je reconnois ces Messieurs à de pareilles licences. Et lui comment s'appelle-t-il ?

ARLEQUIN.

Oh, diantre ! il s'appelle par un nom, lui ; c'eſt le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien ! changez de nom à préſent : ſoyez le Seigneur Iphicrate à votre tour ; & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien Hé.

ARLEQUIN, *ſautant de joie, à ſon maître.*

Oh, oh ! que nous allons rire, Seigneur Hé !

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant ſon nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de ſon orgueil.

ARLEQUIN.

Oui, oui, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE, *regardant Arlequin.*

Maraud !

ARLEQUIN.

Parlez donc ; mon bon ami ; voilà encore une licence qui lui prend : cela eſt-il du jeu ?

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci, il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate.*) Arlequin, votre aventure vous afflige ; & vous êtes outré contre Iphi-

crate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif; traitez-le de misérable & nous aussi; tout vous est permis à présent: mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de *lui* ce qu'*il était* auprès de *vous*: ce sont-là nos loix; & ma charge dans la République, est de les faire observer en ce canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle charge!

IPHICRATE.

Moi, l'Esclave de ce misérable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira, ce n'est pas assez; qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos, & je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLÉANTHIS, *à Trivelin.*

Monſieur, je ſuis eſclave auſſi, moi, & du même vaiſſeau; ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant; j'ai bien connu votre condition à votre habit; & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vu l'épée à la main. Laiſſez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin.

ARLEQUIN, *croyant qu'on l'appelle.*

Eh!... A propos, je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN, *continuant.*

Tâchez de vous calmer; vous ſçavez qui nous ſommes ſans doute.

ARLEQUIN.

Oh, morbleu! d'aimables gens.

CLÉANTHIS.

Et raiſonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point, mes enfants; je penſe donc que vous ſçavez qui nous ſommes. Quand nos peres, irrités de la cruauté de leurs maîtres,

quitterent la Grece & vinrent s'établir ici, dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçus de leurs patrons; la premiere loi qu'ils y firent, fut d'ôter la vie à tous les maîtres que le hasard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle, & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves: la vengeance avoit dicté cette loi; vingt ans après la raison l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire. Nous vous jettons dans l'esclavage, pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve; nous vous humilions, afin que, nous trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoie, si vos maîtres sont contents de vos progrès; & si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs; & par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos citoyennes. Ce sont-là nos loix à cet égard; mettez à profit leur rigueur salutaire. Remerciez le sort qui vous conduit ici. Il vous remet en nos mains, durs, injustes & superbes; vous

voilà en mauvais état: nous entreprenons de vous guérir, vous êtes moins nos esclaves que nos malades; & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains, c'est-à-dire, humains, raisonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée. Peut-on de la santé à meilleur compte?

TRIVELIN.

Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, & feriez votre fortune plus mauvaise: commencez votre nouveau régime de vie, par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'est pour son bien, qu'y a-t-il à dire?

TRIVELIN, *aux Esclaves.*

Quant à vous, mes enfants, qui devenez libres & citoyens, Iphicrate habitera cette case avec le nouvel Arlequin, & cette belle fille demeurera dans l'autre: vous aurez soin de changer d'habit ensemble; c'est l'ordre. (*à Arlequin*) Passez maintenant dans une maison qui est à côté, où l'on vous donnera à manger, si vous en avez besoin. Je vous apprends, au reste, que vous avez huit

jours

jours à vous réjouir du changement de votre état: après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Insulaires.*) Qu'on les conduise. (*aux femmes.*) Et vous autres, restez.

(*Arlequin, en s'en-allant, fait de grandes révérences à Cléanthis.*)

SCENE III.

TRIVELIN; CLÉANTHIS, *Esclave*; EUPHROSINE, *sa maitresse.*

TRIVELIN.

AH çà! ma compatriote, (car je regarde désormais notre Isle comme votre Patrie) dites-moi aussi votre nom.

CLÉANTHIS, *saluant.*

Je m'appelle Cléanthis; & elle, Euphrosine.

TRIVELIN.

Cléanthis; passe pour cela.

CLÉANTHIS.

J'ai auſſi des ſurnoms ; vous plaît-il de les ſçavoir?

TRIVELIN.

Oui-dà. Et quels ſont-ils?

CLÉANTHIS.

J'en ai une liſte : ſotte, ridicule, bête, butorde, imbécille, *& cætera.*

EUPHROSINE, *en ſoupirant.*

Impertinente que vous êtes!

CLÉANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oublois.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend ſur le fait. Dans votre Pays, Euphroſine, on a bientôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange aventure où je me trouve.

CLÉANTHIS.

Oh! dame, il n'eſt plus ſi aiſé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de ſi commode; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens: falloit-

il tant de cérémonies ? Faites cela, je le veux taiſez-vous, ſotte... voilà qui étoit fini. Mais à préſent il faut parler raiſon : c'eſt un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le temps; il faut ſe donner patience : je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN, *à Cléanthis.*

Moderez-vous, Euphroſine. (*à Euphroſine.*) Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étoient louables & ſalutaires pour vous.

CLÉANTHIS.

Hum ! Elle me trompera bien ſi elle amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un ſexe naturellement aſſez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre leurs pareils; tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de prier Euphroſine de peſer avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peſer avec juſtice.

CLÉANTHIS.

Oh ! tenez, tout cela eſt trop ſçavant pour

moi, je n'y comprends rien; j'irai le grand chemin, je peſerai comme elle peſoit: ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLÉANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de ſon ſexe; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant: je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuſe toutes ſes mauvaiſes manieres à mon égard, il faudra donc qu'elle excuſe auſſi la rancune que j'en ai contre elle; car je ſuis femme autant qu'elle, moi. Voyons qui eſt-ce qui décidera. Ne ſuis-je pas la maitreſſe, une fois? Eh bien! qu'elle commence toujours par excuſer ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai, quand je pourrai, ce qu'elle m'a fait: qu'elle attende.

EUPHROSINE, *à Trivelin.*

Quels diſcours! Faut-il que vous m'expoſiez à les entendre!

CLÉANTHIS.

Souffrez-les, Madame; c'eſt le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, modérez-vous.

CLÉANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise; quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voyez-vous! Quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte; mais il me faut cela.

TRIVELIN, *à part, à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours: mais consolez-vous, cela finira plutôt que vous ne pensez. (*à Cléanthis.*) J'espere, Euphrosine, que vous perdrez votre ressentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractere: il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

CLÉANTHIS.

Oh! que cela est bien inventé! Allons, me

voilà prête ; interrogez-moi, je ſuis dans mon fort.

EUPHROSINE, *doucement.*

Je vous prie, Monſieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas ! ma chere Dame, cela n'eſt fait que pour vous ; il faut que vous ſoyez préſente.

CLÉANTHIS.

Reſtez, reſtez ; un peu de honte eſt bientôt paſſé.

TRIVELIN.

Vaine, minaudiere & coquette, voilà d'abord à-peu-près ſur quoi je vais vous interroger au haſard. Cela la regarde-t-il ?

CLÉANTHIS.

Vaine, minaudiere & coquette : ſi cela la regarde ? Eh ! voilà ma chere maitreſſe : cela lui reſſemble comme ſon viſage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas aſſez, Monſieur ?

TRIVELIN.

Ah ! je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous ſentez, c'eſt bon ſigne ; &

j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne ſont encore là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

CLÉANTHIS.

En quoi ? par-tout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger : mais par où commencer, je n'en ſçais rien, je m'y perds. Il y a tant de choſes, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les eſpeces, que cela me brouille. Madame ſe taît, Madame parle ; elle regarde, elle eſt triſte, elle eſt gaïe : ſilence, diſcours, regards, triſteſſe, & joie ; c'eſt tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'eſt vanité muette, contente où fâchée : c'eſt coquetterie babillarde, jalouſe ou curieuſe ; c'eſt Madame, toujours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'eſt, voilà par où je débute ; rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y ſçaurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez donc ; ce n'eſt qu'un début.

CLÉANTHIS.

Madame ſe leve : a-t-elle bien dormi, le ſom-

meil l'a t-il rendu belle, se sent elle du vif, du sémillant dans les yeux : vîte sur les armes, la journée sera glorieuse. Qu'on m'habille. Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira au spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir ; *il n'y a qu'à le promener* hardiment, il est en état ; *il n'y a* rien à craindre.

TRIVELIN, *à Euphrosine.*

Elle développe assez bien cela.

CLÉANTHIS.

Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé : ah ! qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite ! que je suis mal-bâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons ; rien ne réussit : des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là ; nous n'aurons que du négligé. Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut : du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? non, il y a remede à tout : vous

allez voir. Comment vous portez-vous, Madame? Très-mal; Madame: j'ai perdu le sommeil; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil; je n'ôse pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire: Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins: ne me regardez *pas*; remettez à me voir; ne me *jugez pas* aujourd'hui; *attendez* que j'aie dormi. J'entendois tout cela, moi; car nous autres Esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une pénétration! Oh! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN, *à Euphrosine.*

Courage, Madame: profitez de cette peinture-là; car elle me paroît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne sçais où j'en suis.

CLÉANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers; & j'acheverai, pourvu que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLÉANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien fait? j'étois dans la chambre:

vous vous entreteniez bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voyoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous ; elle a les yeux petits, mais très-doux : & là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riois. Vous réussites pourtant, le Cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. A moi ? lui dites-vous. Oui, Madame, à vous même ; à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre ; continuez, dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. Mais vous avez la main belle ; il la vit, il la prit, il la baisa : cela anima sa déclaration ; & c'étoient-là les gants que vous demandiez. Eh bien ! y suis-je ?

TRIVELIN, *à Euphrosine.*

En vérité, elle a raison.

CLÉANTHIS.

Ecoutez, écoutez ; voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis : oh ! pour cela, il faut l'avouer ; Madame est une des plus belles femmes du monde. Que

de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'essayai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable : oh ! je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc assez pour le présent

CLÉANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sçait pas qu'un jour je mis à son insçu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en seroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une rose parut; crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela suffit, Euphrosine; promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire : elle ira vous rejoindre ensuite.

CLÉANTHIS, *s'en-allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins.

Adieu, notre bon ami: je vous ai diverti, j'en ſuis bien-aiſe. Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abſtient ſouvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'eſt encore une fineſſe que cet habit-là; on diroit qu'une femme qui le met ne ſe ſoucie pas de paroître: mais à d'autres! on s'y ramaſſe dans un corſet appétiſſant, on y montre ſa bonne façon naturelle; on y dit aux gens: regardez mes grâces, elles ſont à moi celles-là; & d'un autre côté on veut leur dire auſſi: voyez comme je m'habille, quelle ſimplicité! il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai priée de nous laiſſer.

CLÉANTHIS.

Je ſors, & tantôt nous reprendrons le diſcours qui ſera fort divertiſſant; car vous verrez auſſi comme quoi Madame entre dans une loge au Spectacle, avec quelle emphâſe, avec quel air impoſant, quoique d'un air diſtrait & ſans y penſer; car c'eſt la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux ſur des fem-

mes qui ſont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon ami: je vais à notre auberge.

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CETTE Scene-ci vous a un peu fatiguée; mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des barbares.

TRIVELIN.

Nous ſommes d'honnêtes-gens qui vous inſtruiſons; voilà tout. Il vous reſte encore à ſatisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalités!

TRIVELIN.

Celle-ci eſt moins que rien; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les ſentiments coquets, de toutes

les ſingeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer ?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! Quoi ! de pareilles fauſſetés ſont-elles croyables ?

TRIVELIN.

Oh ! très-croyables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage. On eſperera que, vous étant reconnue, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui ſont qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louables. Si, au contraire, vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible ; & cela reculera votre délivrance. Voyez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh ! puis-je l'eſpérer ?

TRIVELIN.

Oui ; je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt ?

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monſieur, faites donc comme ſi j'étois convenue de tout.

TRIVELIN.

Quoi! vous me conſeillez de mentir!

EUPHROSINE.

En vérité, voilà d'étranges conditions! cela révolte.

TRIVELIN.

Elles humilient un peu: mais cela eſt fort bon. Déterminez-vous; une liberté très-prochaine eſt le prix de la vérité. Allons, ne reſſemblez-vous pas au portrait qu'on a fait?

EUPHROSINE.

Mais....

TRIVELIN.

Quoi?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, par-ci, par-là

TRIVELIN.

Par-ci, par-là, n'eſt point votre compte: avouez-vous tous les faits. En a-t-elle trop dit? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut? Hâtez-vous: j'ai autre choſe à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponſe ſi exacte?

TRIVELIN.

Eh ! oui, Madame; & le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien ! ..

TRIVELIN.

Après?

EUPHROSINE.

Je ſuis jeune...

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On eſt d'un certain rang; on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'eſt ce qui fait que le portrait vous reſſemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oui.

TRIVELIN.

Et voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez auſſi le portrait un peu riſible, n'eſt-ce pas?

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avouer.

TRIVELIN.

TRIVELIN.

A merveille ! Je ſuis content, ma chere Dame. Allez rejoindre Cléanthis : je lui rends déjà ſon véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point ; montrez un peu de docilité, & le moment eſpéré arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE, *qui ont changé d'habit* ; TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Tirlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton. Gai, camarade : le vin de la République eſt merveilleux. J'en ai bu bravement ma pinte ; car je ſuis ſi altéré depuis que je ſuis Maître ! tantôt j'aurai encore ſoif pour pinte. Que le ciel conſerve la vigne, le vigneron, la vendange & les caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon: réjouissez-vous, mon camarade. Êtes-vout content d'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est un bon enfant: j'en ferai quelque chose. Il soupire par fois, & je lui ai défendu cela, sous peine de désobéissance; & je lui ordonne de la joie.

(Il prend son maître par la main & danse.)

Tala rara la la....

TRIVELIN.

Vous me réjouissez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh! quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son pays, apparemment ?

ARLEQUIN.

Hé! là-bas? Je lui voulois souvent un mal de diable; car il étoit quelquefois insupportable: mais à cette heure que je suis heureux, tout est payé; je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractere, & vous me touchez. C'est-à-dire que vous jouirez modestement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De la peine! ah, le pauvre homme! Peut-être que je serai un petit brin insolent, à cause que je suis le maître: voilà tout.

TRIVELIN.

A cause que je suis le maître: vous avez raison.

ARLEQUIN.

Oui; car quand on est le maître, on y va tout rondement, sans façon; & si peu de façon mene quelquefois un honnête-homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh! n'importe; je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas! je ne suis que mutin.

TRIVELIN, *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*à Arlequin.*) Instruisez-moi d'une chose. Comment se gouvernoit-il là-bas; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractere?

ARLEQUIN, *riant.*

Ah! mon camarade, vous avez de la malice; vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractere-là est donc bien plaisant?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est une farce.

TRIVELIN.

N'importe; nous en rirons.

ARLEQUIN, *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi?

IPHICRATE, *bas.*

Veux-tu achever de me désespérer? que vas-tu lui dire?

ARLEQUIN.

Laisse-moi faire; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vue, sur le chapitre de sa maitresse.

ARLEQUIN.

Eh bien! tout ce qu'elle vous a dit, c'étoient des folies qui faisoient pitié, des miseres? gageons.

TRIVELIN.

Cela eſt encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je vous en offre autant : ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage ; extravagance & *miſere ; voilà ſon paquet : n'eſt-ce pas là de belles* guenilles pour les étaler ? Étourdi par nature, Étourdi par ſingerie, parce que les femmes les aiment comme cela ; un diſſipe tout ; vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain ; bon emprunteur, mauvais payeur ; honteux d'être ſage, glorieux d'être fou ; un petit brin moqueur des bonnes-gens ; un petit brin hâbleur ; avec tout plein de maitreſſes qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Eſt-ce la peine d'en tirer le portrait ? (*à Iphicrate.*) Non, je n'en ferai rien ; mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me ſuffit. (*à Iphicrate.*) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi !

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait au-

tant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien ? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout ; c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avoue un ridicule ?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été ?

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire ?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

(*Arlequin rit de toute sa force.*)

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait ; vous n'y perdrez rien. Adieu ; vous ſçaurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VI.

CLÉANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLÉANTHIS.

SEIGNEUR Iphicrate, peut-on vous demander de quoi vous riez ?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confeſſé qu'il étoit un ridicule.

CLÉANTHIS.

Cela me ſurprend ; car il a la mine d'un homme raiſonnable. Si vous voulez voir une coquette de ſon propre aveu, regardez ma Suivante.

ARLEQUIN, *la regardant.*

Malpeſte ! quand ce viſage-là fait le fripon, c'eſt bien ſon métier. Mais parlons d'autre choſe, ma belle Damoiſelle : qu'eſt-ce que nous ferons à cette heure que nous ſommes gaillards ?

CLÉANTHIS.

Eh, mais; la belle conversation.

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit davantage.

CLÉANTHIS.

Eh bien! faites. Soupirez pour moi; poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas: c'est à vous à faire vos diligences; me voilà, je vous attends: mais traitons l'amour à la grande maniere, puisque nous sommes devenus maîtres: allons-y poliment, & comme le grand monde.

ARLEQUIN.

Oui-dà; nous n'en irons que meilleur train.

CLÉANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose; que nous disions qu'on nous apporte des siéges pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galants que vous m'allez tenir: il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphi-*

crate.) Arlequin, vîte des siéges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela ?

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLÉANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette maniere-là ; & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi : car encore une fois nous sommes d'honnêtes-gens à cette heure ; il faut songer à cela : il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement ; n'épargnez ni compliments, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ; quand ce ne seroit que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLÉANTHIS.

Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux ? c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN, *à Iphicrate.*

Qu'on se retire à dix pas.

(Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate; & Arlequin, Euphrosine.)

ARLEQUIN, *se promenant sur le Théâtre avec Cléanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour?

CLÉANTHIS.

Il fait le plus beau temps du monde; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre! Je ressemble donc au jour, Madame.

CLÉANTHIS.

Comment! vous lui ressemblez?

ARLEQUIN.

Eh palsembleu! le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête-à-tête avec vos grâces? *(à ce mot, il saute de joie.)* Oh, oh, oh, oh!

CLÉANTHIS.

Qu'avez-vous donc? vous défigurez notre conversation.

ARLEQUIN.

Oh! ce n'est rien; c'est que je m'applaudis.

CLÉANTHIS.

Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. (*continuant.*) Je sçavois bien que mes grâces entreroient pour quelque chose ici. Monsieur, vous étes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des compliments.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos dispenses.

CLÉANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien: dites, Monsieur, dites; heureusement on n'en croira rien. Vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN, *l'arrêtant par le bras, & se mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la sincérité de mes feux?

CLÉANTHIS.

Mais ceci devient sérieux: laissez-moi, je ne veux point d'affaire; levez-vous. Quelle vivacité! Faut-il vous dire qu'on vous aime? Ne peut-on en être quitte à moins? Cela est étrange!

ARLEQUIN, *riant à genoux.*

Ah, ah, ah; que cela va bien! Nous sommes aussi bouffons que nos patrons; mais nous sommes plus sages.

CLÉANTHIS.

Oh! vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah! par ma foi vous-êtes bien aimable, & moi aussi. Sçavez-vous bien ce que je pense?

CLÉANTHIS.

Quoi?

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLÉANTHIS.

Pas encore, mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi, quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin?

CLÉANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante?

ARLEQUIN.

Qu'elle eſt friponne !

CLÉANTHIS.

J'entrevois votre penſée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'eſt : tombez amoureuſe d'Arlequin, & moi de votre *Suivante. Nous ſommes aſſez forts pour ſoutenir cela.*

CLÉANTHIS.

Cette imagination-là me rit aſſez. Ils ne ſçauroient mieux faire que de nous aimer, dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de ſi raiſonnable, & nous ſommes d'excellents partis pour eux.

CLÉANTHIS.

Soit. Inſpirez à Arlequin de s'attacher à moi ; faites-lui ſentir l'avantage qu'il y trouvera dans la ſituation où il eſt. Qu'il m'épouſe, il ſortira tout-d'un-coup d'eſclavage. Cela eſt bien aiſé, au bout du compte. Je n'étois ces jours paſſés qu'une Eſclave ; mais enfin me voilà Dame & maitreſſe d'auſſi bon jeu qu'une autre. Je la ſuis par haſard : n'eſt-ce pas le haſard qui fait tout ? Qu'y

a t-il à dire à cela ? J'ai même un viſage de condition ; tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardi ! je vous prendrois bien, moi, ſi je n'aimois pas votre ſuivante un petit brin plus que vous. Conſeillez-lui auſſi de l'amour pour ma petite perſonne, qui, comme vous voyez, n'eſt pas déſagréable.

CLÉANTHIS.

Vous allez être content ; je vais appeller Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un inſtant, & revenez. Vous parlerez enſuite à Arlequin pour moi ; car il faut qu'il commence : mon ſexe, la bienſéance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh ! ils le veulent, ſi vous voulez ; car dans le grand monde on n'eſt pas ſi façonnier : &, sans faire ſemblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'aventure pour lui donner courage, à cauſe que vous êtes plus que lui : c'eſt l'ordre.

CLÉANTHIS.

C'eſt aſſez bien raiſonner. Effectivement, dans le cas où je ſuis, il pourroit y avoir de la petiteſſe à m'aſſujettir à de certaines formalités qui

ne me regardent plus; je comprends cela à merveille: mais parlez-lui toujours, je vais dire un mot à Cléanthis; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite; prêtez-m'en un peu, à charge de revanche.

CLÉANTHIS.

Laissez-moi faire. (*Elle appelle Euphrosine.*) Cléanthis.

SCENE VII.

CLÉANTHIS; EUPHROSINE, *qui vient doucement.*

CLÉANTHIS.

Approchez, & accoutumez-vous à aller plus vîte; car je ne sçaurois attendre.

EUPHROSINE.

De quoi s'agit-il?

CLÉANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi. Un honnête-homme

vient de me témoigner qu'il vous aime; c'eſt Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel?

CLÉANTHIS.

Lequel? Y en a-t-il deux ici? C'eſt celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh! que veut-il que je faſſe de ſon amour?

CLÉANTHIS.

Eh! qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? Vous voilà bien étourdie! eſt-ce le mot d'*amour* qui vous effarouche? Vous le connoiſſez tant cet amour! vous n'avez jusques-ici regardé les gens que pour leur en donner; vos beaux yeux n'ont fait que cela: dédaignent-ils la conquête du Seigneur Iphicrate? Il ne vous fera point de révérences penchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'airs évaporés. Ce n'eſt point une tête légere, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiſcret; ce n'eſt point tout cela. Ces grâces-là lui manquent, à la vérité. Ce n'eſt qu'un homme franc, qu'un homme ſimple dans ſes manieres, qui n'a pas l'eſprit de ſe donner

des

des airs; qui vous dira qu'il vous aime seulement parce que cela sera vrai: enfin ce n'est qu'un bon cœur, voilà tout; & cela est fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable; je vous destine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'estimer son amour, & *vous y serez sensible, entendez-vous? Vous vous conformerez à mes intentions, je l'espere; imaginez-vous même que je le veux.*

EUPHROSINE.

Où suis-je! & quand cela finira-t-il?

(*Elle rêve.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

(*Arlequin arrive, en saluant Cléanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.*)

EUPHROSINE.

QUE me voulez-vous?

ARLEQUIN, *riant.*

Eh, eh, eh; ne vous a-t-on pas parlé de moi?

EUPHROSINE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh! la, la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma penſée?

EUPHROSINE.

Eh! penſez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE, *impatiente.*

Ahi!

ARLEQUIN.

Ne mentez point; on vous a communiqué les ſentiments de mon âme: rien n'eſt plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état!

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud; n'eſt-il pas vrai? Mais cela ſe paſſera; c'eſt que je vous aime, & que je ne ſçais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous?

ARLEQUIN.

Eh pardi! oui; qu'eſt-ce qu'on peut faire de mieux? Vous êtes ſi belle! il faut bien vous donner ſon cœur: auſſi bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN, *lui regardant les mains.*

Quelles mains raviſſantes! les jolis petits doigts! que je ſerois heureux avec cela! mon petit cœur en feroit bien ſon profit. Reine, je ſuis bien tendre: mais vous ne voyez rien Si vous aviez la charité d'être tendre auſſi, oh! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'es déja que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ferai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne ſuis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon! à qui eſt-ce que vous contez cela?

vous êtes digne de toutes les dignités imaginables; un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus: mais me voilà, moi; & un Empereur n'y eſt pas: & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque choſe qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous?

EUPHROSINE.

Arlequin, il me ſemble que tu n'as point le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh! il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je ſuis un mouton.

EUPHROSINE.

Reſpécte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas! je me mettrois à genoux devant-lui.

EUPHROSINE.

Ne perſécute point une infortunée, parce que tu peux la perſécuter impunément. Vois l'extrémité où je ſuis réduite; & ſi tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naiſſance, à mon éducation; du moins que mes diſgrâces, que mon eſclavage, que ma douleur t'attendriſſent. Tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras; je ſuis ſans aſyle & ſans défenſe; je n'ai que mon déſeſpoir pour tout ſecours: j'ai

besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin; voilà l'état où je suis. Ne le trouves-tu pas assez misérable? Tu es devenu libre & heureux: cela doit-il te rendre méchant? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage. Je ne t'ai jamais fait de mal: n'ajoûte rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN, *abattu & les bras abaissés, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.

SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICHRATE.

Cléanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi; que me veux-tu? As tu encore quelques nouvelles insultes à me faire?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon ami, sinon que je voulois te faire commandement d'ai-

mer la nouvelle Euphrosine : voilà tout. A qui diantre ! en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh, pardi, oui je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt : mais on me trompe ; & c'en est fait, je succombe ; je meurs, Arlequin ; & tu perdras bientôt ce malheureux maître qui ne te croyoit pas capable des indignités qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah ! il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoute ; je te défends de mourir par malice ; par maladie ; passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh ! de quoi veux-tu qu'ils me punissent ? d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers son maître : rien ne m'a été si sensible, je l'avoue. Tu

es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon pere : le tien y est encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage : je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Et qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures!

ARLEQUIN.

Parçe que je me moque un petit brin de toi; cela empêche-t-il que je ne t'aime? Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisois battre : est-ce que les étrivieres sont plus honnêtes que les moqueries.

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontés n'ai-je pas réparé cela?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas de ma connoiſſance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens : mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaiſe humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faiſois de ton pauvre Eſclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au-lieu de me ſecourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoiſſance,

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, mon ami : tu me remontres bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais ſçu le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien! va, je dois avoir le cœur meilleur que toi : car il y a plus

long-temps que je souffre, & que je sçais ce que c'est que de la peine. Tu m'as battu par amitié ; puisque, tu le dis, je te le pardonne : je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes camarades ; je les prierai de te renvoyer : & s'ils ne le veulent pas, je te garderai comme mon ami ; *car je ne te ressemble pas, moi : je n'aurois point le courage d'être heureux à tes dépens.*

IPHICRATE, *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, fasse le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentiments que tu me donnes pour toi. Va, mon cher enfant, oublie que tu fus mon Esclave, & je me ressouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher patron. Si j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous. C'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE, *l'embrassant.*

Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre patron, qu'il y a de plaisir à bien faire !

(Après quoi il déshabille son Maître.)

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher ami?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit, & reprenez le vôtre; je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne sçaurois retenir mes larmes. Fais ce que tu voudras.

SCENE X.

CLÉANTHIS, EUPHROSINE, IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLÉANTHIS, *entrant avec Euphrosine qui pleure.*

LAISSEZ-MOI, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin.*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate? Pourquoi avez-vous repris votre habit?

ARLEQUIN, *tendrement.*

C'est qu'il est trop petit pour mon cher ami, & que le sien est trop grand pour moi.

(*Il embrasse les genoux de son maître.*)

CLÉANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois: il semble que vous lui demandiez pardon?

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLÉANTHIS.

Mais enfin notre projet ?

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être un homme de bien ; n'est-ce pas-là un beau projet? Je me repens de mes sottises, lui des siennes : repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi ; & vive l'honneur après ! cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah ! ma chere Cléanthis, quel exemple pour vous !

IPHICRATE.

Dites plutôt quel exemple pour nous, Madame ! vous m'en voyez pénétré.

CLÉANTHIS.

Ah ! vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples ! Voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre ; & puis, qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes-gens qu'eux. Fi ! que cela est vilain, de n'avoir

eu pour tout mérite que de l'or, de l'argent, & des dignités! C'étoit bien la peine de faire tant les glorieux! où en feriez-vous, aujourd'hui, fi nous n'avions point d'autre mérite que cela pour vous? Voyons, ne feriez-vous pas bien attrapés? Il s'agit de vous pardonner; & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être, *s'il vous plaît? Riche? non: noble? non: grand Seigneur? point du tout.* Vous étiez tout cela; en valiez-vous mieux? Et que faut-il être donc? Ah! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raifon: voilà ce qu'il faut, voilà ce qui eft eftimable, ce qui diftingue, ce qui fait qu'un homme eft plus qu'un autre. Entendez-vous, Meffieurs les honnêtes-gens du monde? voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous paffent. Et à qui les demandez-vous? A de pauvres gens que vous avez toujours offenfés, maltraités, accablés, tout riches que vous êtes; & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils font. Eftimez-vous à cette heure; faites les fuperbes, vous aurez bonne grâce! Allez, vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN.

Allons, m'amie, foyons bonnes gens fans le

reprocher, faisons du bien sans dire d'injures. Ils sont contrits d'avoir été méchants, cela fait qu'ils nous valent bien; car quand on se repent, on est bon; & quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine; elle vous pardonne : voici qu'elle pleure; la rancune s'en-va, & votre affaire est faite.

CLÉANTHIS.

Il est vrai que je pleure ; ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE, *tristement.*

Ma chere Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi, je l'avoue.

CLÉANTHIS.

Hélas ! comment en aviez-vous le courage? Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout : faites comme vous voudrez. Si vous m'avez fait souffrir, tant-pis pour vous; je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un Vaisseau, je partirois tout-à l'heure avec vous. Voilà tout le mal que je vous veux; si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ah, la brave Fille ! ah, le charitable naturel !

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame ?

EUPHROSINE, *avec attendrissement.*

Viens, que je t'embrasse, ma chere Cléanthis.

ARLEQUIN, *à Cléanthis.*

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parle plus de ton esclavage ; & ne songe plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donnés, si nous retournons à Athènes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

TRIVELIN.

Que vois-je? vous pleurez, mes Enfants; vous vous embraſſez !

ARLEQUIN.

Ah ! vous ne voyez rien : nous ſommes admirables ; nous ſommes des Rois & des Reines. Enfin finale, la paix eſt conclue, la vertu a arrangé tout cela ; il ne nous faut plus qu'un bateau & un Batelier pour nous en-aller ; & ſi vous nous les donnez, vous ſerez preſque auſſi honnêtes-gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même ſentiment ?

CLEANTHIS

CLÉANTHIS, *baisant la main de sa maitresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage; vous voyez ce qu'il en est.

ARLEQUIN, *prenant aussi la main de son maître pour la baiser.*

Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez. Embrassez-moi aussi, mes chers enfans; c'est-là ce que j'attendois. Si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances, comme nous avons puni leurs duretés. Et vous, Iphicrate; vous, Euphrosine, je vous vois attendris: je n'ai rien à ajouter aux leçons que vous donne cette aventure. Vous avez été leurs maîtres, & vous en avez mal agi: ils sont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous: je ne vous en dis pas davantage. Vous par-

tirez dans deux jours, & vous reverrez Athènes. Que la joie à présent & que les plaisirs succedent aux chagrins que vous avez sentis, & célebrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN.

L'HÉRITIER DE VILLAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, Payſan.

CLAUDINE, femme de Blaiſe.

COLIN, fils de Blaiſe.

COLETTE, fille de Blaiſe.

ARLEQUIN, valet de Blaiſe.

GRIFFET, Clerc de Procureur.

La Scene eſt dans un Village.

L'HÉRITIER DE VILLAGE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

(*Blaiſe entre en guêtres, ſuivi d'Arlequin, portant un paquet. Claudine entre d'un autre côté.*)

CLAUDINE.

EH! je penſe que velà Blaiſe!

BLAISE.

Eh! oui, noute femme; c'eſt li-même en parſonne.

CLAUDINE.

Voirement ! noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire !

BLAISE.

Et à voir mourir mon frere, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian ! que ne finit-il donc, sans nous coûter tant d'allées & de venues ? Toujours il meurt, & jamais ça n'est fait : velà deux ou trois fois qu'il lanterne.

BLAISE.

Oh bian ! il ne lanternera plus. (*il pleure.*) Le pauvre homme a pris sa secousse.

CLAUDINE.

Hélas ! il est donc trépassé ce coup-ci ?

BLAISE.

Oh ! il est encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment, pis !

BLAISE.

Il est entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rian de nouveau à ça : ce sera queulsi, queumi. Il faut considérer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit biaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté sa pauvre vie.

BLAISE.

T'as raison, femme : *il aimoit trop l'usure & l'avarice; il se plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion* que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref ! enfin le velà défunt. Parlons des vivans. T'es son unique hériquier ; qu'as-tu trouvé ?

BLAISE, *riant.*

Eh, eh, eh ; baille-moi cinq sols de monnoie ; je n'ons que de grosses pièces.

CLAUDINE, *le contrefaisant.*

Eh, eh, eh ; dis donc, Nicaise, avec tes cinq sols de monnoie ! qu'est-ce que t'en veux faire ?

BLAISE.

Eh, eh, eh ; baille-moi cinq sols de monnoie, te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc, Nicodême ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet de-

pis la voiture jusqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement & à mon aise.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture ?

BLAISE.

Oui, parce que cela est plus commode.

CLAUDINE.

T'as baillé un écu ?

BLAISE.

Oh ! bian noblement. Combien faut-il ? ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait. Tenez, le velà, prenez. Tout comme ça.

CLAUDINE.

Et tu dépenses cinq sols en porteux de paquets ?

BLAISE.

Oui, par magniere de récréation.

ARLEQUIN.

Est-ce pour moi les cinq sols, Monsieur Blaise ?

BLAISE.

Oui, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq sols ! un héritier, cinq sols ! un homme de votre étoffe ! & où est la grandeur d'âme ?

BLAISE.

Oh! qu'à ça ne tienne, il n'y qu'à dire. Allons, femme, boute un fou de plus, comme s'il en pleuvoit. (*Arlequin prend & fait la révérence.*)

CLAUDINE, *à part.*

Ah! mon homme est devenu fou.

BLAISE, *à part.*

Morgué, queu plaisir! alle enrage, alle ne sçait pas le *tu autem.* (*tout haut.*) Femme, cent-mille francs.

CLAUDINE.

Queu coq-à-l'âne! velà cent-mille francs avec cinq sols à cette heure!

ARLEQUIN.

C'est que Monsieur Blaise m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de son frere le Mercier.

CLAUDINE.

Eh! que dites-vous? Le défunt a laissé cent-mille francs, Maître Blaise? es-tu dans ton bon-sens? ça est-il vrai?

BLAISE.

Oui, Madame, ça est çartain.

CLAUDINE, *joyeuse.*

Ça est çartain? mais ne rêves-tu pas? n'as-tu pas le çarviau renvarsé?

BLAISE.

Doucement, ſoyons civils envers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vus ?

BLAISE.

Je leur ons quaſiment parlé. J'ons été chez le maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit; & je les ons laiſſés là : car par le moyen de ſon tricotage, ils rapportont encore d'autres écus : & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent, qu'il boutra avec le grand magot, qui par ce moyen devianra encore pus grand. Et j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera délivrance, à ma volonté, du principal, & de la rente de tout ça, dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la préſence de mon Procureur, qui m'aſſiſtoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah ! mon homme, tu me ravis l'âme : ça m'attendrit. Ce pauvre biau-frere ! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas ! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma suffisance.

CLAUDINE.

Cent-mille francs, sans compter le tricotage ! mais où boutrons-je tout ça ?

ARLEQUIN, *contrefaisant leur langage.*

Voilà déjà six sols que vous boutez dans ma poche, & j'attends que vous en boutiez encore.

BLAISE.

Boute, boute donc, femme.

CLAUDINE.

Oh ! cela est juste. Tenez, mon bel ami, faites itou manigancer cela par un maltotier.

ARLEQUIN.

Aussi ferai-je : je le manigancerai au cabaret. Je vous rends grâces, Madame.

BLAISE.

Madame ! vois-tu comme il te porte respect !

CLAUDINE.

Ça est bian agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monsieur ?

BLAISE.

Monſieur! ce garçon-là ſçait vivre avec les gens de noute ſorte. J'aurons beſoin de laquais, retenons d'abord ceti-là; je bariolerons nos caſaques de la couleur de ſon habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons; c'eſt fort bian fait, mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me ſarvir, mon ami? & avez-vous ſarvi de gros Seigneurs?

ARLEQUIN.

Bon! il y a huit ans que je ſuis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour! velà bian noute affaire : je li baillerons ma fille pour apprentie; il la fera Courtiſanne.

ARLEQUIN, *à part.*

Ils ſont encore plus bêtes que moi : profitons-en. (*tout haut.*) Oh! laiſſez-moi faire, Monſieur : je ſuis admirable pour élever une fille; je ſçais lire & écrire, dans le latin, dans le françois; je chante gros comme un orgue : je fais des compliments : d'ailleurs, je verſe à boire comme un robinet de fontaine. J'ai des perfections char-

mantes. J'allois à mon village voir ma fœur: mais, fi vous me prenez, je lui ferai mes excufes par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, velà qui eft fait. Je fis votre maître, & vous êtes mon farviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéiffant & très-gaillard Arlequin; c'eft le nom du perfonnage.

CLAUDINE.

Le nom eft drôle. Parlons des gages à préfent. Combian voulez-vous gagner?

ARLEQUIN.

Oh! peu de chofe, une bagatelle; cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre! vous en voulez donc lever une boutique?

BLAISE.

Eh morgué! fouvians-toi de la nichée des cent-mille francs: n'avons-je pas des écus qui nous font des petits? c'eft comme un colombier. Çà, allons, mon ami, c'eft marché fait. Tenez, velà noute maifon. Allez-vous-en dire à nos enfants de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les charcher

là où ils ſont, ſtapendant que je convarſerons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Converſez, Monſieur; j'obéis, & j'y cours.

SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH çà ! Claudine, j'ons paſſé dix ans à Paris, moi. Je connoiſſons le monde, je vais te l'apprendre. Nous velà riches : faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'eſt bian dit, mon homme ; faut jouir.

BLAISE.

Ce n'eſt pas tout que de jouir, femme : faut avoir de belles magnieres.

CLAUDINE.

Certainement; & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux & un collier de parles : tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouyaux ne font rian à mon dire ; t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or fur mon habit. J'avons déjà acheté un caftor avec un cafaquin de fripperie, que je boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait. Je dis tant-feulement que c'eft *le marchand & le tailleur* qui baillont tout cela; mais c'eft l'honneur, la fiarté & l'efprit qui baillont le refte.

CLAUDINE.

De l'honneur ! j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

Ça fe peut bian; ftapendant de cette marchandife là, il ne s'en vend point : mais il s'en part biaucoup.

CLAUDINE.

Oh bian donc ! je n'en vendrai ni n'en pardrai.

BLAISE.

Ça fuffit: mais je ne parle point de cet honneur de confcience ; & ceti-là, tu te contenteras de l'avoir en fecret dans l'âme ; là, t'en auras biaucoup fans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, fans en montrer tant ! je ne monterai pas mon honneur !

BLAISE.

Eh morgué ! tu ne m'entends point : c'eſt que je veux dire qu'il ne faut faire ſemblant de rian ; qu'il faut ſe conduire à l'aiſe, avoir une vartu négligente ; ſe parmettre un maintien commode, qui ne ſoit point malhonnête, qui ne ſoit point honnête non plus ; de ça qui va comme il peut : entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tians, par exemple ; prends que je ne ſois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre. Je te connoîs, je vians à toi, & je batifole dans le diſcours. Je te dis qu t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conſeille de m'aimer, que c'eſt le plaiſir, que c'eſt la mode. Madame par-ci, Madame par-là ; ous êtes trop belle ; qu'eſt-ce qu'ous en voulez faire ? prenez avis, vos yeux me tracaſſent, je vous le dis ; qu'en fera-t-il ? qu'en fera-t-on ? Et pis des petits mots charmants, des pointes d'eſprit, de la malice dans l'œil, des ſingeries de viſage, des tranſportements ; & pis : Madame, il n'y a morgué ! pas

moyen

moyen de durer ! boutez ordre à ça. Et pis je m'avance, & pis je plante mes yeux ſur ta face ; je te prends une main, queuquefois deux ; je te ſarre, je m'agenouille. Que reparts-tu à ça ?

CLAUDINE.

Ce que je reparts, Blaiſe ? mais vraiment ! je te repouſſe dans l'eſtomach d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Enſuite je devians rouge, & je te dis pou qui tu me prends : je t'appelle un impartinant, ur vaurian. Ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings : ne vians pas envars moi, car je ne ſis pas aiſiée. Vois-tu bian ! n'y a rian à faire ici pour toi : va-t-en, tu n'es qu'un bé lître.

BLAISE.

Nous velà tout juſte, velà comme ça ſe pra tique dans noute Village. Cet honneur-là, qui eſ tout d'une pièce, eſt fait pour les champs ; mai

à la Ville ça ne vaut pas le diable: tu passerois pour une je ne sçais qui.

CLAUDINE.

Le drôle de trafic! mais pourtant je sis mariée: que dirai-je en réponse?

BLAISE.

Oh! je vais te bailler le régime de tout ça. Quians; quand quelqu'un te dira : je vous aime bien, Madame. (*il rit.*) ha, ha, ha, velà comme tu feras, oh bian joliment: ça vous plaît à dire. Il te repartira : je ne raille point. Tu repartiras: eh bian! tope, aimez-moi. S'il te prenoit les mains, tu l'appelleras badin; s'il te les baise: eh bian! soit: il n'y a rian de gâté; ce n'est que des mains au bout du compte: s'il t'attrape queuque baiser sur le chignon, voire sur la face, il n'y aura point de mal à ça; attrape qui peut, c'est autant de pris, ça ne te regarde point: ça viant jusqu'à toi, mais ça te passe: qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à passer le temps; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'est point hargneuse: c'est une vartu douce que la politesse a boutée à se faire à tout; alle est folichonne, alle a le mot pour rire, sans façon, point considérante; alle ne donne rian: mais ce

qu'on li vole, alle ne court pas après. Velà l'arrangement de tout ça; velà ton devoir de Madame, quand tu le feras.

CLAUDINE.

Et drès que c'eſt la mode pour être honnête, je varrons; cette vartu-là n'eſt pas plus difficile que *la nôtre*. Mais mon homme, que dira-t-il?

BLAISE.

Moi? rian. Je te varrions un régiment de galants à l'entour de toi, que je ſis obligé de paſſer mon chemin; c'eſt mon ſçavoir-vivre que ça: li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaiſe, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en ménage: je ſis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme! morgué! il faut bian s'en garder; vraiment, ça jetteroit un biau coton dans le monde!

CLAUDINE.

Hélas! Blaiſe, comme tu fais! & qui eſt-ce qui m'aimera donc moi?

BLAISE.

Pargué! ce ne ſera pás moi, je ne ſis pas ſi ſot ni ſi ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne ſerons que tous deux, eſt-ce que tu me haïras?

BLAISE.

Oh! non: je penſe qu'il n'y a pas d'obligation à ça: ſtapendant je nous en informerons pour être pus ſurs. Mais il y a une autre bagatelle qui eſt encore pour le bon air: c'eſt que j'aurons une maitreſſe qui ſera queuque chiffon de femme qui ſera bian laide & bian ſotte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biaucoup, & qui ne vaura guères; & c'eſt-là le plaiſir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coûtera un galant? car c'eſt mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou; n'eſt-ce pas?

BLAISE.

T'en auras trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui, trente à l'entour de moi, à cauſe de ma

vartu commode; mais ne faut-il pas un galant à demeure?

BLAISE.

T'as raison, femme; je pense itou que c'est de la belle magniere, ça se pratique; mais ce chapitre-là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, si je n'ons pas un amoureux, ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian; mais morgué! je n'avons pas l'esprit assez farme pour te parmettre ça: je ne sommes pas encore assez naturalisé gros Monsieur; tians, passe-toi de galants, je me passerai d'amoureuse.

CLAUDINE.

Faut espérer que le bon exemple t'enhardira.

BLAISE.

Ça se peut bian; mais tout le reste est bon, & je m'y tians. Mais nos enfants ne venont point; c'est que noute laquais les charche; je m'en vais voir ça. Velà noute Dame & son cousin le Chevalier qui se promenent: je vais quitter la farme de sa cousine: s'ils t'accostent, tians ton rang; fais-toi rendre la révérence qui t'appartiant: je

vais revenir. Si le Fiſcal à qui je devois de l'argent arrive, dis-li qu'il me parle.

SCENE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS.

CLAUDINE, *à part.*

PROMENONS-nous itou, pour voir ce qu'ils me diront.

LE CHEVALIER.

Je ſuis de votre goût, Madame; j'aime Paris, c'eſt le ſalut du galant-homme; mais il fait cher vivre à l'auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monſieur Damis ne m'a laiſſé qu'un bien aſſez en déſordre; j'ai beſoin de beaucoup d'économie, & le ſéjour de Paris me ruineroit: mais je ne le regrette pas beaucoup, car je ne le connoîs gueres. Ah! vous voilà, Claudine! votre mari eſt-il revenu? A-t-il fait nos commiſſions?

CLAUDINE.

Avec votre parmiſſion, à qui parlez-vous donc, Madame ?

Madame DAMIS.

A qui je parle ? à vous, m'amie.

CLAUDINE.

Oh bian ! il n'y a ici ni maître, ni maîtreſſe.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous ? Que dites-vous de ce diſcours, Chevalier ?

LE CHEVALIER, *riant.*

Qu'il eſt ruſtique, & qu'il ſent le terroir. Eh, eh, eh.

CLAUDINE, *le contrefaiſant.*

h, eh, eh; comme il ricane !

LE CHEVALIER.

Couſine, penſez-vous qu'elle me raille ?

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc ! je conclus qu'elle eſt folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux : car vous ne ſçavez pas ce que vous dites; vous ne ſçavez

pas le *tu autem*. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parſonne, traitez-moi de Madame, demandez moi comment ſe porte ma ſanté, mettez au bout queuque coup de chapiau; & pis vous vairais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie eſt divertiſſant. Voulez-vous que je la complimente?

Madame DAMIS.

Vous n'y ſongez pas, Chevalier: c'eſt une impertinente qui perd le reſpect; & vous devriez faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi, la faire taire! arrêter la langue d'une femme? un bataillon, encore paſſe.

CLAUDINE.

Ah, ah, ah; par ma fiqué! ça eſt trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raiſon de ſon inſolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari! eſt-ce que je nous ſoucions l'un de l'autre? j'avons le bel air nous de ne nous voir quaſiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre châtiau, cela vous paſſe, auſſi bian que la la vartu folichonne.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichonne m'enchante, son extravagance pétille d'inventions. Va, ma poule, va; sandis, je t'aime mieux folle que raisonnable.

CLAUDINE.

Oh ! ceti-là vaut trop; ils font envars moi ce que j'ons fait envars mon homme; ils me croyont le çarviau parclus : ne leur disons rian; velà Blaise qui viant.

SCENE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, & LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

Madame DAMIS.

VOILA son mari. Maître Blaise, expliquez-nous un peu le procédé de votre femme. A-t-elle perdu l'esprit? Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE, *après les avoir tous regardés.*

Parsonne ne salue. (*à Claudine.*) Leur as-tu dit l'héritage du biau-frere ?

CLAUDINE.

Non; mais j'ai bien tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaiſe, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame: comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER, *d'un air ſérieux.*

J'examine Blaiſe; ſa femme eſt folle, je le crois à l'uniſſon.

BLAISE, *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfants qu'ils ſe carraint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfants.

COLIN, *riant.*

Oh, oh, oh.

Madame DAMIS.

En vérité, voilà l'aventure la plus ſinguliere que je connoiſſe.

BLAISE.

Ah! çà; vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour ré-

ponſe à ça, je vous dirai d'abord que ça ſe peut bian; mais je ne m'en embarraſſe point: car je n'y prends ni n'y mets; je ne nous mêlons point du tracas de Madame. C'eſt peut-être que le reſpect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Meſdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien! couſine, le vertigo n'eſt-il pas double? Voyons les enfants; je les crois uniformes. Qu'en dites-vous, petite folle?

ARLEQUIN.

[illegible]rlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir; vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER, *à Colin.*

A vous la balle, mon fils: ne dérogez-vous point?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laiſſez-moi en repos, mal-appris.

LE CHEVALIER.

Par-tout le même timbre. (*à Arlequin.*) Et toi, bélître?

ARLEQUIN, *contrefaisant le gascon.*

Je chante de même; c'est moi qui suis le Précepteur de la famille.

BLAISE, *à part.*

Les velà bian ébaubis; je m'en vais ranger tout ça. (*haut.*) Madame Damis, acoutez-moi : tout ceci vous renvarse la çarvelle; c'est pis qu'une égnime pour vous & voute cousin. Oh bian ! de cette égnime en veci la clef & la sarrure. J'avions un frere, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Nouvelle vision ! Eh bien ! ce frere ?

BLAISE.

Il est parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture ?

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! bon voyage : mais changez-nous de vertigo, celui-ci est triste.

BLAISE.

La fin en est plus drôle. C'est que, ne vous en déplaise, j'en avons hérité de cent-mille francs,

ſans compter les broutilles : & velà la preuve de mon dire ; *ſigné*, Rapin.

COLIN, *riant.*

Oh, oh ! je ſerons Chevalier itou, moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et en nous portera la queue.

ARLEQUIN.

Pour moi, je ne veux que la clef de la cave.

CHEVALIER, *à Madame Damis, après avoir lu.*

Sandis ! le galant-homme dit vrai, couſine : je connoîs ce Rapin, & ſa ſignature. Voilà cent-mille francs, c'eſt comme s'il en tenoit le coffre. Je les honore beaucoup ; & cela change la thèſe.

Madame DAMIS.

Cent-mille francs !

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un ſol. (*à Blaiſe.*) Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, je vous fais réparation ; vous êtes ſage, judicieux & reſpectable. Quant à Meſſieurs vos enfants, je les aime : le joli Cavalier ! la charmante Demoiſelle ! que d'éducation ! que de grâces & de gentilleſſes !

CLAUDINE & BLAISE.

Ah! vous nous flattez trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfants, tirez le pied, faites voute révérence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE, *faisant la révérence.*

Monsieur, vos grâces l'emportont sur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoissance que de mérite.

(*Le Chevalier salue.*)

ARLEQUIN.

Et vous, Colin.

COLIN, *saluant.*

Monsieur, je sis de l'opinion de ma sœur: ce qu'elle a dit, je le dis.

ARLEQUIN.

Colin fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répétitions plus spirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point assez dit. Cent-mille francs, capdebious! vous vous moquez, vous êtes trop modestes; & si vous me fâchez,

je vous compare aux aſtres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entends-tu? les aſtres!

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la ſupplie ſeulement de me recevoir au nombre de ſes amis, tout dangéreux qu'il eſt d'obtenir cette grâce : car je n'en fais point le fin, elle poſſède un embonpoint, une majeſté, un maſſif d'agrément, qu'il eſt difficile de voir innocemment. Mais baſte ; il m'arrivera ce qu'il pourra, je ſuis accoutumé au feu : mais je lui demande à ſon tour une grâce. Me l'accorderez-vous, belle perſonne? (*Il lui prend la main qu'il fait ſemblant de vouloir baiſer.*)

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refuſez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

Hé bian! baiſez : ce n'eſt que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER, *la menant vers Madame Damis.*

Raccommodez-vous avec la couſine. Allons,

Madame Damis, avancez : j'ai mesuré le terrein : à vous le reste, (*tout bas ce qui suit.*) Ne résistez point, j'ai mon dessein; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE, *présentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez; je ne sis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi, non plus, Madame Claudine : je suis ravie de votre fortune, & je vous accorde amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la mienne, & je vous désirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie. Bon, voilà qui est bien. Alte-là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou : mais, Monsieur le Chevalier, où

est

est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliois. Eh bien! va, je te trouve bouffon; vante-toi de ma bienveillance: je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER, *tire à part Madame Damis, pour lui dire ce qui suit.*

Cousine, sentez-vous mon projet? Cette canaille a cent-mille francs: vous êtes veuve, je suis garçon; voici un fils, voilà une fille; vous n'êtes pas riche, mes finances sont modestes: les légitimes de la Garonne, vous les connoissez; proposons d'épouser. Ce sont des villageois: mais qu'est-ce que cela fait? Regardons le tout comme une intrigue pastorale; le mariage sera la fin d'une églogue. Il est vrai que vous êtes noble; moi, je le suis depuis le premier homme: mais les premiers hommes étoient pasteurs; prenez donc le pastoureau, & moi la pastourelle. Ils ont cinquante-mille francs chacun, cousine; cela fait de belles houlettes. En voulez-vous

votre part? Hé donc! Colin eſt jeune, & ſa jeuneſſe ne vous méſiéra pas.

Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît aſſez ſenſée; mais la démarche eſt humiliante.

LE CHEVALIER.

Couſine, ſçavez-vous ſouvent de quoi vit l'orgueil de la nobleſſe? De ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'eſt la raiſon, cadedis: ainſi j'acheve. (*à Blaiſe & à ſa femme.*) Monſieur & Madame Blaiſe, ſi ces aimables enfants vouloient ſe promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une penſée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Holà! Précepteur, boutez de la marge entre nous; convarſez à dix pas. (*Les enfants ſe retirent, après avoir ſalué la compagnie qui les ſalue auſſi.*

SCENE V.

LE CHEVALIER, Madame DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

Revenons à nos moutons. Vous sçavez qui je suis, vous me connoissez depuis long-temps.

BLAISE.

Oh qu'oui! vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce temps-là.

LE CHEVALIER.

Oh! des sottises, j'en ai fait dans ma vie tant & plus; oublions cela. Vous sçavez donc qui je suis. Le cousin Damis avoit épousé la cousine. J'ai l'honneur d'être gentilhomme, estimé; personne n'en doute : je suis dans les troupes, je ferai mon chemin, sandis! & rapidement, cela s'ensuit. Je n'ai qu'un aîné, le Baron de Lydas, un Seigneur languissant, un casanier incommodé du poulmon : il faut qu'il meure, & point de lignée. J'aurai son bien, cela est net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité,

jeune & charmante. Ses facultés, vous les sçavez? bonne Seigneurie, grand château, ancien comme le temps, un peu délabré: mais on le maçonne. Or, elle vient de jetter sur Monsieur Colin un regard, que si le défunt en avoit vu la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur: ce regard, vous l'entendez, camarade?

BLAISE.

Oh dame! noute fils, c'est une petite face aussi bien troussée qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la cousine rougit.

Madame DAMIS.

En vérité, Chevalier, vous êtes un indiscret.

BLAISE.

Oh! il n'y a pas de mal à ça, Madame; ça est grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh! pour ça, faut avouer que Colin est biau: n'en dit par-tout qu'il me ressemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau; je vous soutiens plus belle.

BLAISE.

Oui, oui, Madame eſt prou gentille: mais je ne voyons rian de ça, moi; car ce n'eſt que ma femme: pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous diſois donc, que Madame a regardé Monſieur Colin, qu'elle le parcouroit en le regardant, & ſembloit dire: *que n'êtes-vous à moi, le petit bon-homme? Que vous ſeriez bien mon fait!* Là-deſſus je me ſuis mis à regarder Mademoiſelle Colette, la Demoiſelle en même temps a tourné les yeux ſur moi. Tourner les yeux ſur quelqu'un, rien n'eſt plus ſimple, ce ſemble; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ſes charmes & de ſa douceur, de l'émotion que j'ai ſentie, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous! l'expreſſion me manque, je n'y comprends rien. Eſt-ce votre fille, eſt-ce l'Amour qui m'a regardé? Je n'en ſçais rien; ce ſera ce que l'on voudra: je parle d'un prodige, je l'ai vu, j'en ai fait l'épreuve, & n'en réchapperai point. Voilà toute la connoiſſance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué! ça eſt merveilleux; mais voyez donc cette petite maſque!

100406

CLAUDINE.

Ah! Monſieur Blaiſe, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à ça? ce ſont les mians tout brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paie la façon : & je me ſerois bien paſſé que Monſieur Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi! tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme ça baillé noute mine à nos enfants, puiſque ça vous tracaſſe!

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur; ce que vous dites eſt touchant; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequeul?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit d'embarras, par exemple; & moyennant le nom de

bru, la cousine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remede.

BLAISE.

Madame, êtes-vous d'avis que nous les guarissions ?

LE CHEVALIER.

Belle-mere, ne bronchez pas : je me retiens pour votre fille. Ne rebutez pas les descendants que je vous offre, prenez place dans l'Histoire.

CLAUDINE, *à part.*

Queu plaisir ! (*haut.*) Oh bian ! je nous accordons à tout, pourvu que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'est pas de niveau avec elle.

BLAISE.

Oh, morguenne ! tout va de plain-pied ici ; il n'y a ni à monter, ni à descendre, voyez-vous !

LE CHEVALIER.

Cousine, répondez ; faites voir la modestie de vos sentiments.

Madame DAMIS.

Puisque vous avez découvert ce que je pensois, je n'en ferai plus de mystere : je souscris à tout ce que vous ferez, on sera content de mes manieres. Je suis née simple & sans fierté, & votre fils m'a plu : voilà la vérité.

LE CHEVALIER.

Répartez, beau-pere.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre; allons, ma bru, ça vaut fait: j'acheterons de la noblesse, alle sera toute neuve, alle en durera plus long-temps, & soutiendra la vôtre qui est un peu usée. Pour ce qui est d'en cas d'à présent, allez prendre un doigt de collation. Madame Claudine, menez-les voire cheus nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avertir les violoneus; car je veux de la joie.

(Le Chevalier donne la main aux Dames, après avoir salué Blaise.)

SCENE VI.

BLAISE *se promene en se carrant.*

PARLONS un peu seul; car à st'heure que je sis du biau monde, faut avoir de grandes réflexions à cause de mes grandes affaires. Allons, rêvons donc, tout en nous promenant. (*Il rêve.*) Un pere de famille a bian du souci; & c'est une

mauvaiſe graine que des enfants. Drès que ça eſt grand, ça veut tâter de la noce. Stapendant on a un rang qui brille, des équipages qui roulont toujours, des laquais qui grugeont tout; & ſans ce tintamarre-là, on ne ſçauroit vivre. Les petites gens ſont bian heureux. Mais il y a une bonne coutume: en emprunte aux marchands, & en ne les paie point; ça ſoutient un ménage. Stapendant il m'eſt avis que je faiſons un métier de fous, nous autres honnêtes-gens.... Mais velà noute Fiſcal qui viant: je li devons de l'argent; mais il n'y a rien à faire, je ſçavons mon devoir.

SCENE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FISCAL.

Bon jour, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Serviteur, noute Fiſcal. Mais appellez-moi, Monſieur Blaiſe; ça m'appartiant.

LE FISCAL, *riant.*

Ah, ah, ah: j'entends; votre fortune a hauſſé

vos qualités. Soit; Monsieur Blaise, je me réjouis de votre aventure: vos enfants viennent de me l'apprendre; je vous en fais compliment, & je vous prie en même temps de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Ça est vrai, je reconnois la dette; mais je ne sçaurois la payer, ça me seroit reproché.

LE FISCAL.

Comment! vous ne sçauriez me payer! Pourquoi?

BLAISE.

Parce que ça n'est pas daigne d'une parsonne de ma compétence; ça me tourneroit à confusion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confusion? Ne vous ai-je pas donné mon argent?

BLAISE.

Eh bian! oui, je ne vais pas à l'encontre; vous me l'avez baillé, je l'ons reçu; je vous le dois, je vous ai baillé mon écrit, vous n'avez qu'à le garder: venez de jour à autre me demander votre dû, je ne l'empêche point; je vous remettrons, & pis vous revianrez; & pis je vous

remettrons; & par ainsi de remise en remise le temps se passera honnêtement: velà comme ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous moquez de moi?

BLAISE.

Mais, morgué! boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chétifs francs? ça vaut-il la peine de passer pour un je ne sçais qui en payant? Pargué! encore faut-il acouter la raison. Si ça se pouvoit sans tourner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur; j'ons de l'argent; tenez, en velà. Il m'est bien parmis d'en bailler en emprunt, ça se pratique; mais en paiement, ça ne se peut pas.

LE FISCAL, *à part.*

Oh, oh! voici mon affaire. (*haut.*) Il vous est permis d'en prêter, dites-vous?

BLAISE.

Oh! tout-à-fait parmis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilége est noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre; car

j'ai toujours remarqué que vous êtes naturellement généreux.

BLAISE, *riant, & se rengorgeant.*

Eh, eh; oui, pas mal, vous tournez bian ça. Faut nous cajoler, nous autres gros Monsieurs. J'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes: car ça ne nous coûte rian; en nous les baille, & pis je les avons sans les montrer: velà toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, Monsieur Blaise.

BLAISE *lui donne un petit coup sur l'épaule.*

Ça est vrai, Monsieur le Fiscal, ça est vrai. Mais, morgué! vous me plaisez.

LE FISCAL.

Bien de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fait dà, je voulons que vous nous en parliez; faut-il pas que je vous amusions?

LE FISCAL.

Comme vous voudrez : je satisferai là-dessus à la dignité de votre nouvelle condition ; & vous me paîrez, quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquette à chiquette, dans quelques dixaines d'années.

LE FISCAL.

Bon, bon : dans cent ans ; laissons cela. Mais vous avez l'âme belle, & j'ai une grâce à vous demander, qui est de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiscal, je sis ravi de vous sarvir ; prenez.

LE FISCAL.

Je suis honnête-homme ; voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous velà payé, Fiscal ? jarnigué ! ça est bian mal-honnête à vous. Morgué ! ce n'est pas comme ça qu'on triche l'honneur des gens de ma sorte ; c'est un affront.

LE FISCAL.

Ah, ah, ah ; l'original homme, avec ses mérites qui ne lui coûteront rien !

SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN, & LES ENFANTS.

BLAISE.

PAR la ſanguienne! il m'a vilainement attrapé là: mais je li revaudrai.

ARLEQUIN.

Monſieur, que vous plaît-il de moi?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonnes magnieres à nos enfants : dreſſez-les un petit brin ſelon leur qualité, à celle fin qu'ils puiſſent tantôt batifoler à la grandeur, ſuivant les balivarnes du biau monde ; vous ferez bien çà?

ARLEQUIN.

Eh qu'oui! j'ai ſifflé plus de vingt linotes en ma vie; & vos enfants auront bien autant de mémoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie?

ARLEQUIN.

Dites Monsieur, & non papa.

COLIN.

Monsieur ! est-ce que ce n'est pas mon pere ?

BLAISE.

N'importe, petit garçon ; faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa... dis-je, Monsieur... irons-je ?...

BLAISE.

Écoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant ; & pis venez, quand vous sçaurez la politesse : car je vous marie tous deux, voyez-vous !

COLIN.

Oh, oh ! velà qui est bon. J'aime le mariage, moi : & je serai l'homme, de qui ?

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN, *en se frottant les mains.*

Tatigué ! que j'allons rire !

ARLEQUIN.

Ce transport est bon, je l'approuve : mais le geste n'en vaut rien ; je le casse.

COLETTE, *à Arlequin.*

Et moi, mon bon Monſieur, qu'eſt-ce qui me prend?

BLAISE.

Monſieur le Chevalier.

COLETTE.

Eh bien! *tant mieux : je* ſerai Chevalière.

BLAISE.

Je vais toujours devant. Commencez la leçon, & faites vîte.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLETTE, COLIN.

ARLEQUIN.

LAISSEZ-MOI me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'eſt-ce que je leur dirai? je n'en ſçais rien; car pour du beau monde, je n'en ai vu que dans les rues en paſſant; voilà tout le monde que je ſçais. N'importe,

N'importe, je me souviens d'avoir vu faire l'amour; j'entendis quelques paroles, en voilà assez. (*tout haut.*) Ah! çà, approchez. Comme ainsi soit qu'il n'est rien de si beau que les similitudes, commençons doctement par-là. Prenez, Monsieur Colin, que vous êtes l'amant de Mademoiselle Colette: parlez-lui d'amour, & elle vous répondra; voyons.

COLIN, *saute de joie.*

Parlez-donc, Mademoiselle, vous. velà donc?

COLETTE.

Oui, Monsieur, me voilà. De quoi s'agit-il?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiselle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles, Monsieur?

COLIN.

C'est que la biauté de votre parsonne; car il ne faut pas tant de préambule; & c'est ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'est-ce qu'ous dites à ça?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra; mais que votre discours me hausse la couleur, parce

que je n'avons pas la coutume d'entendre prononcer les choses que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah ! cela va couci, couci.

COLIN.

Ça est vrai, Mademoiselle ; mais vous serez pus accoutumée à la seconde fois qu'à la premiere ; & de fois en fois vous vous y accoutumerez tout-à-fait. (*à Arlequin.*) Fais-je bien ?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chose de rustique dans les dernieres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oui ; il m'est avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'est que je suis hâtif ; mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous serez ma femme : mais ça n'empêchera pas que je ne sois voute homme.

COLETTE.

Eh bian ! le velà encore embarbouillé dans les épousailles.

COLIN.

Morgué ! c'est que cette noce est friande, & mon esprit va toujours trottant envars elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaisseur !...

COLIN.

Bon, bon ! laissons tout cela. Tenez, je m'en vas, je n'aime pas à être à l'école. Je parlerai à l'aventure : laissez venir Madame Damis ; pisqu'alle est veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous. Adieu, mijaurée : je vous salue, noute Magister.

SCENE X.

ARLEQUIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

VELA une éducation qui m'a coûté bien de la peine ; achevons la vôtre, Mademoiselle. Premierement, je crois qu'il a raison, quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Eh pardi ! il n'y a qu'à dire, je serai pus hardie ; car je me retians à cette heure-ci. Tenez, ce n'étoit que mon frere qui m'en contoit ; dame !

ça n'affriole pas. Mais, Monfieur le Chevalier, c'eſt une autre hiſtoire : ſa mine me plaît ; vous varrez, vous varrez comme ça me démeine le cœur. Voulez-vous que je lui diſe que je l'aime? ça me fera biaucoup de plaiſir.

ARLEQUIN.

Prrrr.... comme elle y va ! tout le ſang de la famille court la poſte. Patience, mon écolière : je vous diſois donc quelque choſe. Où en étions-nous ?

COLETTE.

A l'endroit où j'étois une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juſte, & je concluois.... mais je ne conclus plus rien ; j'ajouterai ſeulement ce qui s'enſuit. Quand les révérences ſeront faites, vous aurez une certaine modeſtie, qui ſera relevée d'une certaine coquetterie....

COLETTE.

Je boutrai une pincée de chaque ſorte ; n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous ſerez.... timide.

COLETTE.

Hélas ! Pourquoi?

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah ! j'entends : je boutrai de ça qui ne dit rian & qui n'en penſe pas moins.

ARLEQUIN, *à part.*

L'aimable enfant ! elle entend ce que je lui dis ; & moi, je n'y comprends rien. (*tout haut.*) Le Chevalier continuera ; d'abord il ne ſera que poli ; petit-à-petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le verrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toujours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne eſpérance, & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le ſian.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous y êtes.

COLETTE.

Oh ! laiſſez-moi faire ; je ſçaurai bian petit-à-petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfants ! Mademoiselle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi, je vous remarci de votre humilité, ce li ferai-je.

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable ! qu'on a de plaisir à vous contempler, ajoutera-t-il, en penchant la tête ! Qu'il seroit heureux de vous plaire ! & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables félicités ! Ah ! ma chere demoiselle, quel tas de charmes ! que d'appas ! que d'agréments ! votre personne en fourmille, ils ne sçavent où se mettre.... Souriez mignardement là-dessus. (*Colette sourit.*) Ah, ma Déesse ! puis-je espérer que vous aurez pour agréable la tendresse de vôtre amant ?.... Regardez-moi honteusement, du coin de l'œil, à présent.

COLETTE, *l'imitant.*

Comme ça ?

ARLEQUIN.

Bon. Ah ! qu'est-ce que c'est que cela ? vous me lorgnez d'une maniere qui me transporte. Est-ce

que vous m'aimeriez ? Répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à préſent. . . .

COLETTE.

Bian fort ?

ARLEQUIN.

Non ; d'un ſoupir étouffé.

COLETTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Oh ! après ce ſoupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances : quand vous verrez cela, vous vous rendrez ; vous lui direz, je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le velà qui viant : je parie qu'il va me faire repaſſer ma leçon. Dame ! je ſçais où il me faut rendre à ſt'heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc : je vous mets ſa bride ſur le cou. (*à part.*) Ouais ! je crois que mon cœur a cru que je parlois ſérieuſement.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER, *à Arlequin.*

MON ami, tu fais ici la pluie & le beau temps fais durer le dernier, je t'en prie; je suis né reconnoissant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin; je vous promets le plus beau temps du monde. (*Il se re*[illegible]

SCENE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'AI quitté la compagnie : je n'ai pu, Mademoiselle, résister à l'envie de vous voir. J'ai perdu mon cœur; une charmante personne me

l'a pris, cela m'inquiète ; & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes-vous pas la receleuse ? Donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE, *à part.*

Oh! pisqu'il a perdu son cœur, nous ne bataillerons pas long-temps. (*haut.*) Monsieur, pour ce qui est de votre cœur, je ne l'avons pas vu : si vous me disiez la parsonne qui l'a prins, on ···rroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez donc pas?

COLETTE, *faisant la révérence.*

Non, Monsieur; je n'avons pas cet honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez pas? Et cadedis, je vous prends sur le fait : vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE, *à part.*

Je le vois venir le malicieux. (*haut.*) Monsieur, c'est pourtant mes yeux que je porte; je n'empruntons ceux-là de parsonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voyez-vous jamais dans le crystal de vos fontaines?

COLETTE.

Oh! ſi fait, queuquefois en paſſant.

LE CHEVALIER.

Patience: eh! qui voyez-vous?

COLETTE.

Eh! mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh! donc, voilà ma friponne.

COLETTE, *à part.*

Hélas! il ſera bientôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis?

COLETTE.

Dame! ce qui eſt fait eſt fait. Votre cœur en venu à moi, je ne li dirai pas de s'en aller; & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre! quand vous avez tiré deſſus, quand vous l'avez incendié; qu'il ſe portoit bien, & que vous l'avez fait malade! Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout ça! comment ferai-je donc?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point : sans crier au meurtre, je trouve un expédient. Vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de sa guérison. J'attendrai, je suis accommodant : le vôtre me servira de nantissement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-dà ! vous êtes bian fin : si vous l'aviez une fois, vous me le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois ! vous sentez donc cela, mignonne ? Une légion de cœurs, si je vous les donnois, ne paieroit pas cette expression affectueuse. Mais achevez ; vous êtes naïve, développez-vous sans façon, dites le vrai : vous m'aimez ?

COLETTE.

Oh ! ça se peut bian ; mais il n'est pas encore temps de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les savoure, elles fondent comme le miel : mais donc ! quand sera-t-il temps de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours : je vous garde ça, quand je vous varrai dans le transport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vîte ; car il me prend.

COLETTE.

Oh ! je ne le veux pas lors : retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il est tout neuf, & le vôtre a peut-être sarvi?

LE CHEVALIER.

Le mien, pouponne ! Sçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne ? on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc perdu son nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout : je le renonce, & je plaide à présent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne sçais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE, *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. (*Elle le regarde.*)

LE CHEVALIER.

Je vous entends, mon âme : ce regard-là décide ; je triomphe, je suis vainqueur. Mais faites doucement ; la victoire m'étourdit, je m'égare, la tête me tourne : ménagez-moi, je vous prie.

COLETTE, *à part.*

Velà qui est fait, il est fou : ça doit me gâner ; faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi. Signez, paraphez la donation ; dites que je vous plaîs.

COLETTE.

Oh ! pour ça oui, vous me plaisez ; n'y a que faire de pataraphe à ça.

LE CHEVALIER.

Vous me ravissez sans me surprendre : mais voici Madame Damis & le beau-frere. Nos affaires sont faites ; ils viennent convenir des leurs. (*à part.*) Retirons-nous.

Colette sort.

SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JUSQU'AU revoir. Monſieur Colin, vous aime-t-on?

COLIN.

Je ſommes ici pour voir ça.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.

SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN, *à part.*

TACHONS dè bian dire. (*haut.*) Madame, il eſt vrai que l'honneur de voir voute biauté eſt une choſe ſi admirable, que par rapport à noute ma-

riage, dont ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle; car mon amitié dont je ne dis mot: mais...... Tenez, je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette; il n'y a que les mots qui faisont les paroles. J'allons être mariés ensemble, ça me réjouit; ça vous rend-il gaillarde?

Madame DAMIS, *riant.*

Il parle un assez mauvais langage, mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne sçavons pas l'ostographe; mais morgué! je sommes tout-à-fait drôle. Quand je ris, c'est de bon cœur; quand je chante, c'est pis qu'un marle, & des chansons j'en sçavons plein un boisseau. C'est toujours moi qui mene le branle, & pis je saute comme un cabri; & boute & t'en auras, toujours le pied en l'air: n'y a que moi qui tiant, hors Mathuraine dà, qui est aussi une sauteuse haut comme une parche. La connoissez-vous? c'est une bonne criature; & moi aussi: tenez je prends le temps comme il viant, & l'argent pour ce qu'il vaut. Parlons de vous. Je sis riche, vous êtes belle; je vous aime bian, tout ça rime ensemble. Comment me trouvez-vous?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué! l'appétit ne me manque pas toujours; c'eſt le principal; & pis cette éducation, à quoi ça ſart-il? Eſt-ce qu'on en aime mieux? Je gage que non. Marions-nous: vous en varrez la preuve. Velà parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez: mais écoutez, Colin; il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai. J'ai de l'éducation moi, & je vous mettrai au fait de bien des choſes.

COLIN.

Bian entendu; mais avec la parmiſſion de votre éducation, dites-moi, ſuis-je pas aimable?

Madame DAMIS.

Aſſez.

COLIN.

Aſſez! c'eſt comme qui diroit beaucoup: mais c'eſt que la confuſion vous rend le cœur chiche. Baillez-moi votre main que je la baiſe; ça vous mettra pus en train. (*Il lui baiſe la main.*)

Madame

Madame DAMIS.

Doucement, Colin; vous passez les bornes de la bienséance.

COLIN.

Dame! je vais mon train moi, sans prendre garde aux bornes: mais morgué! dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Cela ne se doit pas.

COLIN.

Et bian ça se prête, & je sis bon pour vous le rendre.

Madame DAMIS.

En vérite, l'Amour est un grand maître! il a déja rendu ses simplicités agréables.

COLIN.

Bon! velà une belle bagatelle! voirement! vous en varrez bian d'autres.

SCENE DERNIERE.

Madame DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, GRIFFET.

(*On entend les violons.*)

LE CHEVALIER, *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien, mes amis! êtes-vous tous d'accord?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle est bian contante. Mais velà des violoneux.

BLAISE.

Oui; c'est une petite politesse que je faisons à ma bru, comme un reste de colation.

LE CHEVALIER.

Et le contrat? Sandis! c'est le repos de l'amour honnête. Où se tient le Notaire?

BLAISE.

Il va venir: divartissons-nous en l'attendant. Allons, violons, courage.

(*La Fête se fait; & dans le milieu de la Fête on apporte une lettre à Blaise qui dit.*) Eh! velà le Clerc de notre procureux! Qu'est-ce, M. Griffet? qu'y a-t-il de nouviau?

GRIFFET.

Lisez, Monsieur.

BLAISE.

Tenez, mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER *lit*.

J'ai cru devoir vous avertir que Monsieur Rapin fit hier banqueroute; & que l'état dans lequel il laisse ses affaires, fait juger qu'il passe en pays étranger. Il doit à plusieurs personnes, & ne laisse pas un sol. J'ai pris toutes les mesures convenables en pareil cas. J'y suis intéressé moi-même; mais je ne vois nulle espérance. Mandez-moi cependant ce que

vous voulez que je fasse; j'attends votre réponse, & suis.

LE CHEVALIER, *pliant la lettre, dit à Blaise.*

Blaise, mon ami, il ne me reste plus qu'à vous répéter ce que le procureur a mis au bas de sa missive (*en lui rendant la lettre.*) Et suis. Car les articles de notre contrat sont passés en pays étrangers; actuellement ils courent la poste. Adieu, Colette; je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Velà donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs!

LE CHEVALIER.

Le régiment, le banqueroutier le réforme: il emporte la caisse.

ARLEQUIN.

Ma foi! ce n'est pas grand dommage; mauvaise milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends, faquin.

Madame DAMIS.

Allons; Monsieur le Chevalier; donnez-moi la main, retirons-nous, car il se fait tard.

ARLEQUIN.

Bon soir, la cousine; adieu, le cousin : mes compliments à vos ayeux, à cause du bon-sens qu'ils vous ont laissé.

COLIN.

Pardi ! c'est une accordée de perdue : tu me quittes, je te quitte, & vive la joie ! Dansons, papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaise, vous m'avez pris sur le pied de cent écus par an; il y a un jour que je suis ici : calculons, & payez; je pars.

BLAISE.

Femme, à quoi penses-tu?

CLAUDINE.

Je pense que velà bian des équipages de chûs, & des casaques de reste.

BLAISE.

Et moi, je pense qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons boire. Allons, enfants, marchez. (*à Arlequin.* Venez boire itou, vous; bon voyage après: & pis, adieu le biau monde.

FIN.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, Femme-de-chambre de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAIS, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentiments?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que, dans cette occaſion-ci, vos ſentiments reſſembleroient à ceux de tout le monde. Monſieur votre pere me demande ſi vous êtes bien-aiſe qu'il vous marie ; ſi vous en avez quelque joie : moi, je lui réponds qu'oui ; cela va tout de ſuite ; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne ſoit pas vrai : le *non* n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'eſt pas naturel ! Quelle ſotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien ! c'eſt encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taiſez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; & ſçachez que ce n'eſt pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur eſt fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'aviſe-t-il de n'être fait comme celui de perſonne ?

SILVIA.

Je vous dis que, ſi elle oſoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Liſette.

LISETTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein. Mais dans le fond, voyons; quel mal ai-je fait de dire à Monſieur Orgon, que vous étiez bien-aiſe d'être mariée?

SILVIA.

Premiérement, c'eſt que tu n'as pas dit vrai: je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela eſt encore tout neuf.

SILVIA.

C'eſt qu'il n'eſt pas néceſſaire que mon pere croïe me faire tant de plaiſir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne ſervira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouſerez pas celui qu'il vous deſtine?

SILVIA.

Que ſçais-je? peut-être ne me conviendra-t-il point; & cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur eſt un des plus honnêtes-hommes du monde; qu'il eſt bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'eſprit; qu'on ne ſçauroit être d'un meilleur caractere: que voulez-vous de plus? Peut-on ſe figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuſe?

SILVIA.

Délicieuſe! que tu es folle, avec tes expreſſions!

LISETTE.

Ma foi! Madame, c'eſt qu'il eſt heureux qu'un amant de cette eſpece-là veuille ſe marier dans les formes: il n'y a preſque point de fille, s'il lui faiſoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouſer ſans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; ſociable & ſpirituel, voilà pour l'entretien de la ſociété. Pardi! tout en ſera bon, dans cet homme-là: l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, & on dit qu'il y reſſemble: mais c'eſt un *on dit*; & je pourrois bien n'être pas de ce ſentiment-là, moi.

Il eſt bel homme, dit-on; & c'eſt preſque tant-pis.

LISETTE.

Tant-pis! tant-pis! mais voilà une penſée bien hétéroclite!

SILVIA.

C'eſt une penſée de très-bon ſens. Volontiers un bel homme eſt fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoûte qu'il eſt bien fait; paſſe.

LISETTE.

Oui-dà; cela eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en diſpenſe; ce ſont-là des agréments ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux! ſi je me marie jamais, ce ſuperflu-là ſera mon néceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſçais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable,

qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere ; & cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contrefont-ils pas, sur-tout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroissoient avec leurs amis les meilleures gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même : il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant-homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste. Aussi l'est-il, répondoit-on ; je l'ai répondu moi-même ; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoît un quart-d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promene par-tout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, & qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque, avec ses deux visages!

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde: c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort *d'un cabinet, qui vient* à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gêle au récit que vous m'en faites: mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme: j'arrive; on m'annonce; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortoit de la conversation la plus badine; sa bouche & ses yeux rioient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes: qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je la trouvai toute abattue, le teint plombé,

avec des yeux qui venoient de pleurer; je la trouvai comme je ſerai peut-être: voilà mon portrait à venir; je vais du moins riſquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Liſette: ſi j'allois te faire pitié auſſi! Cela eſt terrible! qu'en dis-tu? Songe à ce que c'eſt qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'eſt un mari: vous ne deviez pas finir par ce mot-là: il me raccommode avec tout le reſte.

SCENE VI.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH! bon jour, ma fille: la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaiſir? Ton prétendu arrive aujourd'hui; ſon pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me reponds rien: tu me parois triſte. Liſette de ſon côté baiſſe les yeux: qu'eſt-ce que cela ſignifie? Parle donc, toi; de quoi s'agit-il?

LISETTE.

LISETTE.

Monſieur, un viſage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui ſe tient à l'écart; & puis le portrait d'une femme qui a le viſage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis & qui viennent de pleurer: voilà, Monſieur, tout ce que nous conſidérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimathias? Une âme, un portrait! Explique-toi donc; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'eſt que j'entretenois Liſette du malheur d'une femme maltraitée par ſon mari; je lui citois celle de Terſandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que ſon mari venoit de la quereller; & je faiſois là-deſſus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une phyſionomie qui va & qui vient; nous diſions qu'un mari porte un maſque avec le monde, & une grimace avec ſa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le

mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il eſt beau; & c'eſt preſque tant-pis.

M. ORGON.

Tant-pis! rêves-tu, avec ton tant-pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'eſt la doctrine de Madame; j'étudie ſous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela. Tiens, ma chere enfant, tu ſçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer. Dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage-là avec ſon pere, qui eſt mon intime & mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-deſſus : je te défends toute complaiſance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, il repart; ſi tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera, comme à

l'Opéra : vous me voulez ; je vous veux, vîte un Notaire : ou bien, m'aimez vous ? non ; ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante ; il étoit absent quand j'étois chez son pere : mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne sçaurois craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaisance ; & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle : si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien ! abuſe. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être aſſez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puiſſe dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; ſi je pouvois le voir, l'examiner un peu ſans qu'il me connût ? Liſette a de l'eſprit, Monſieur ; elle pourroit prendre ma place pour un peu de temps, & je prendrois la ſienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée eſt plaiſante. (*haut.*) Laiſſe-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. (*à part.*) Si je la laiſſe faire, il doit arriver quelque choſe de bien ſingulier ; elle ne s'y attend pas elle-même.... (*haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguiſement. Es-tu bien ſûre de ſoutenir le tien, Liſette ?

LISETTE.

Moi, Monſieur ! vous ſçavez qui je ſuis ; eſſayez de m'en conter, & manquez de reſpect, ſi vous

l'ôſez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec leſquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hem? retrouvez-vous Liſette?

M. ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre: va t'ajuſter ſuivant ton rôle. Dorante peut nous ſurprendre. Hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maiſon.

SILVIA.

Il ne me faut preſque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette; venez m'y coiffer, Liſette, pour vous accoutumer à vos fonctions: un peu d'attention à votre ſervice, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous ſerez contente, Marquiſe; marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere: mais je n'ai pas le temps de m'arrêter; j'ai des affaires sérieuses, & mon pere vous les dira: je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

NE l'amusez pas, Mario; venez, vous sçaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere: Hum... *Je ne sçais au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils: elle est bisarre, il en convient lui-même; mais le motif est pardonnable & même délicat: c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son maître.*

MARIO.

Ah, ah! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste... *Mon fils sçait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux; & il espere,*

dit-il, ſous ce déguiſement de peu de durée, ſaiſir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour ſe régler enſuite ſur ce qu'il doit faire, ſuivant la liberté que nous ſommes convenus de leur laiſſer. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai conſenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le ſecret de votre côté. Vous en uſerez là-deſſus avec la future comme vous le jugerez à propos.... Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'eſt pas le tout, voici ce qui arrive; c'eſt que votre ſœur, inquiette de ſon côté ſur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le ſecret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, & cela préciſément pour obſerver Dorante, comme Dorante veut l'obſerver. Qu'en dites-vous? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maitreſſe & la ſuivante ſe traveſtiſſent. Que me conſeillez-vous, Mario? Avertirai-je votre ſœur, ou non?

MARIO.

Ma foi! Monſieur, puiſque les choſes prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger; & je reſpecterois l'idée qui leur eſt inſpirée à l'un & à l'autre: il faudra bien qu'ils ſe parlent ſouvent tous deux ſous ce déguiſement. Voyons ſi

leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera; & cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne sçauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monsieur ; ai-je mauvaise grâce en femme-de-chambre? Et vous, mon frere, vous sçavez de quoi il s'agit, apparemment. Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le

le valet: mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maitresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir; je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur; ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, & j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui

demande à vous parler ; il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

M. ORGON.

Qu'il entre ; c'eſt ſans doute le valet de Dorante : ſon maître peut être reſté au bureau pour affaires. Où eſt Liſette ?

SILVIA.

Liſette s'habille, &, dans ſon miroir, nous trouve très-imprudents de lui livrer Dorante ; elle aura bien-tôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE *en valet* ; M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche Monſieur Orgon : n'eſt-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence ?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'eſt à lui-même.

DORANTE.

Monſieur, vous avez ſans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à Monſieur Dorante, qui me ſuit, & qui m'envoie toujours devant ; vous aſſurer de ſes reſpects, en attendant qu'il vous en aſſûre lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commiſſion de fort bonne grâce. Liſette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, Monſieur ; je dis qu'il eſt bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté : je fais du mieux qu'il m'eſt poſſible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné au moins : ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle ; ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur le qui vive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; & toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette : je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah.

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puifque cela divertit ces Meffieurs.

DORANTE.

*Je t'en remercie, Lifette; & je réponds fur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfants; fi vous commencez à vous aimer, vous voilà débarraffés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement; s'aimer, c'eft une autre affaire: vous ne fçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lifette, moi qui vous parle. Il eft vrai qu'il m'eft cruel: mais je ne veux pas que Bourguignon aille fur mes brifées.

SILVIA.

Oui! le prenez-vous fur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire *je veux*, belle Lifette; tu n'as pas befoin d'ordonner pour être fervie.

MARIO.

Monfieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raiſon, Monſieur ; c'eſt dans ſes yeux que je l'ai priſe.

MARIO.

Taîs-toi, c'eſt encore pis ; je te défends d'avoir tant d'eſprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; &, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; & vous, Liſette, montrez à ce garçon l'appartement de ſon maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monſieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la Comédie : n'importe, mettons tout à profit : ce garçon-ci n'est pas sot ; & je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter : laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : lions connoissance avec elle......... (*haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maitresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi !

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai ?

DORANTE.

DORANTE.

Ma foi ! je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes ; je n'aime pas l'esprit domestique : mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets ; je suis presque timide : ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête ; & quand je te tutoye, il me semble que je jure : enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de Princesse ?

SILVIA.

Tiens ; tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi ! je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément : mais, je te le répete encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'eſt-à-dire, que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela ? Ton petit traité n'eſt compoſé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet ! (*haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu ! cela eſt plaiſant : ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien diſtingué ; & l'on eſt quelquefois de condition ſans le ſçavoir.

SILVIA.

Ah, ah, ah ; je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien ! venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. (*haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trève de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit ; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai point de foi à l'astrologie ; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point........ (*haut.*) Finiras-tu ? que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non : mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien ; & moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; & quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien-aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée, d'abord que je t'ai vue : il te falloit encore cette grâce-là ; & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie...... (*haut.*) Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes-gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (*haut.*) Bourguignon, je ne sçaurois me

fâcher des discours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi ! je me fâcherai ; tu m'impatientes. Encore une-fois laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse..... (*haut.*) Eh bien ! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ? Faudra-t-il que je te quitte ? (*à part.*) Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sçais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette ; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh ! bien, soit : je voulois te parler de lui aussi ; & j'espere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là, par exemple ?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; & je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien sçavoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car assurément, cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds! en vérité, cela passe la raillerie. (*haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier: quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau & toi, avez-vous été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monsieur Orgon & sa fille, sans doute, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pere & ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser ; & ils m'attendent pour être mariés : cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'eſt une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y penſe.

ARLEQUIN.

Oui; mais quand on y a penſé, on n'y penſe plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on eſt homme de mérite à bon marché chez vous, ce me ſemble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien : je lui dis ſeulement que je vais faire deſcendre Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi?

SILVIA.

C'eſt qu'il ne l'eſt pas encore.

DORANTE.

Elle a raiſon, Monſieur; le mariage n'eſt pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il ſoit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle ſi grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, Monſieur, nous avons tort ; & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme auſſi, je vous prie. Mais avant que de partir, dites-moi une choſe : vous qui êtes ſi jolie, n'êtes-vous pas la ſoubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaiſe ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaiſant.

ARLEQUIN.

Bon, tant-mieux ; entretenez-vous dans ce ſentiment-là, il pourra trouver ſa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter; mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere ; car assûrément il seroit venu: & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bisarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh bien! Monsieur, mon commencement va bien: je plaîs déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butord que tu es!

ARLEQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser-là tes façons

de parler ſottes & triviales ! Je t'avois donné de ſi bonnes inſtructions ! Je ne t'avois recommandé que d'être ſérieux. Va, je vois bien que je ſuis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les ſuites : & puiſque le ſérieux n'eſt pas ſuffiſant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne ſçais plus où j'en ſuis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je faſſe ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante ?

DORANTE.

Taîs-toi ; voici Monſieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

Mon cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'eſt

que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons ! c'est beaucoup trop ; & il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assûre, charmé de vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon : mais quand on arrive de voyage, vous sçavez qu'on est si mal bâti ; & j'étois bien-aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille ; elle a été un peu indisposée : en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez ſoin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet; il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien ! que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au dé-

guisement de Mademoiselle Silvia; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence: mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même: mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu n'aura plus de cœur à donner à Mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse; car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille? Quand il la connoîtra, te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non; mais, vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette. (*Il rit.*) Ah, ah, ah.

LISETTE.

LISETTE.

Nous y voilà : vous plaiſantez, Monſieur ; vous vous moquez de moi : j'en ſuis fâchée, car vous y ſerez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarraſſe pas, Liſette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vîte. Tenez, actuellement je lui plaîs beaucoup ; ce ſoir il m'aimera ; il m'adorera demain : je ne le mérite pas ; il eſt de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laiſſera pas que d'être. Voyez-vous ! demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien ! que vous importe ? S'il vous aime tant, qu'il vous épouſe.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le menes juſques là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde. Juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls,

j'ai ménagé ſa tête: ſi je m'en mêle, je la renverſe; il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverſe, ravage, brûle; enfin épouſe: je te le permets, ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi: ma fille t'a-t-elle parlé? Que penſe-t-elle de ſon prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guères trouvé le moment de nous parler; car ce prétendu m'obſede: mais à vue de pays, je ne la crois pas contente: je la trouve triſte, rêveuſe; & je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle; j'ai mes raiſons pour faire durer ce déguiſement; je veux qu'elle examine ſon futur plus à loiſir. Mais le valet, comment ſe gouverne-t-il? ne ſe mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'eſt un original: j'ai remarqué qu'il fait l'homme

de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait: il la regarde, & soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

Mais..... elle rougit.

M. ORGON.

Bon! tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusques-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; & si elle se fâche, ne t'en inquiète point: ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche, apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.

ARLEQUIN.

AH! je vous trouve, merveilleuse Dame; je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants: je vous laisse ensemble; il est bon que vous vous aimiez un peu, avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience: adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise, le bon-homme!

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monsieur : c'est par galanterie que vous faites l'impatient : à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne sçauroit être bien fort; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas long-temps au berceau ; votre premier coup-d'œil a fait naître le mien ; le second lui a donné des forces, & le troisieme l'a rendu grand garçon : tâchons de l'établir au plus vîte ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? Eſt-il ſi abandonné?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il ſoit pourvu, donnez-lui ſeulement votre belle main blanche, pour l'amuſer un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puiſqu'on ne ſçauroit avoir la paix qu'en vous amuſant.

ARLEQUIN, *lui baiſant la main.*

Cher jou-jou de mon âme! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage, de n'en avoir que roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me ſoutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raiſon?

ARLEQUIN.

De la raiſon! hélas! je l'ai perdue: vos beaux yeux ſont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible, que vous m'aimiez tant? je ne sçaurois me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah! mignone, adorable! votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous; c'est votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

MONSIEUR, pourrois-je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN.

Non; maudite soit la valetaille, qui ne sçauroit nous laisser en repos!

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera le troisième. Voyons.

DORANTE, *bas à Arlequin*.

Viens donc, impertinent.

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, & non pas des mots, cela..... (*à Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse moi de tout ceci; ne te livre point: parois sérieux & rêveur, & même mécontent: entends-tu?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; ne vous inquiétez-pas, & retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

Ah, Madame! sans lui j'allois vous dire de belles choses! & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut eſpérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La queſtion eſt vive; ſçavez-vous bien que vous m'embarraſſez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? Je brûle, & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer ſi vîte....

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenue de mon ſexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas la retenue d'à-préſent, qui donne bien d'autres permiſſions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez. Te-

nez, je vous aime, moi: faites l'écho; répétez, Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable! eh bien! Monſieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien! Madame, je me meurs: mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez! cela eſt admirable!

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah, Madame! quand nous en ſerons là, j'y perdrai beaucoup; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous Madame, vous ne ſçavez pas les miennes; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'eſt pas le maître de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Les peres & meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choiſi, dans quelque état que vous euſſiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choiſir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

Hélas! quand vous ne ſeriez que Perrette ou Margot; quand je vous aurois vu, le martinet à la main, deſcendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princeſſe.

LISETTE.

Puiſſent de ſi beaux ſentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre, juronsnous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites ſur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce ferment-là que vous; & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit; & je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne sçaurois vous souffrir dans cette posture-là; je serois ridicule de vous y laisser: levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Hé! m'amie, revenez dans un quart-d'heure: allez. Les femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monſieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre ſoubrette ! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie ; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Liſette ?

SILVIA

Mais ! Madame....

ARLEQUIN.

Mais ; ce *mais*-là n'eſt bon qu'à me donner la fievre.

SILVIA.

(*A part.*) Ah ! le vilain homme ! (*haut.*) Madame, je vous aſſûre que cela eſt preſſé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défaſſe, Monſieur.

ARLEQUIN.

Puiſque le diable le veut & elle auſſi.... Patience.... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les ſottes gens que nos gens !

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout-d'un coup, & de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là!

LISETTE.

Pardi! Madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois: il faut que je paroisse ou la maitresse, ou la suivante; que j'obéisse, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien. Mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maitresse: vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle, avec votre examen? Est-il

néceſſaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit; car il me fuit, & ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'eſt à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouſer.

LISETTE.

Je ne ſçaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne ſçauriez? Et qu'eſt-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monſieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là!

LISETTE.

Poſitivement défendu.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'aſſurer qu'ils ſont invincibles: je ne ſçaurois me perſuader qu'après cela il veuille pouſſer les choſes plus loin.

LISETTE.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de le aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le haïs assez, sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits; on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu; & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il eſt homme à vous avoir conté des hiſtoires mal-adroites, pour faire briller ſon bel eſprit.

SILVIA.

Mon déguiſement ne m'expoſe-t-il pas à m'entendre dire de jolies choſes? A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin, vous m'obligez à le juſtifier: il n'eſt pas queſtion de le brouiller avec ſon maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécille, moi, qui écoute ſes hiſtoires.

LISETTE.

Oh! Madame, dès que vous le défendez ſur ce ton-là, & que cela va juſqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends ſur ce ton-là! Qu'eſt-ce que c'eſt que le ton dont vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce diſcours? Que ſe paſſe-t-il dans votre eſprit?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, & que je ne conçois rien

à votre aigreur. Eh bien ! si ce valet n'a rien dit ; à la bonne-heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier : je vous crois, voilà qui est fini : je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation ...... qui ..... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusques-là ! Bonne opinion, juste Ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sçais rien : mais je ne reviendrai de long-temps de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent

hors de moi. Retirez-vous ; vous m'êtes insupportable ; laissez-moi : je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

JE frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! Comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne sçaurois m'en remettre ; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! Ah, l'étrange chose ! écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon ; voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte : mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ! & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien ! crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n'est pas la peine de nous gêner

pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même, si j'en avois envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon; une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'est en effet: je ne te veux ni bien ni mal; je ne te haïs, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, & je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

— Quelle fantaiſie il s'eſt allé mettre dans l'eſprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'eſt beaucoup, c'eſt trop même ; tu peux m'en croire ; & ſi tu étois inſtruit, en vérité tu ſerois content de moi ; tu me trouverois d'une *bonté ſans exemple*, d'une bonté que je blâmerois *dans une autre*. Je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me raſſûre, ce que je fais eſt louable. C'eſt par généroſité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces généroſités-là ne ſont bonnes qu'en paſſant ; & je ne ſuis pas faite pour me raſſurer toujours ſur l'innocence de mes intentions : à la fin, cela ne reſſembleroit plus à rien. Ainſi finiſſons, Bourguignon ; finiſſons, je t'en prie. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? c'eſt ſe moquer : allons, qu'il n'en ſoit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Liſette, que je ſouffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire. Tu te plaignois de moi, quand tu es entré ; de quoi étoit-il queſtion ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela! Quand je m'en fâcherois, n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maitresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine: &, si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là! J'amuserai la passion de Bourguignon! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison; je ne sçais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu; tu prends le bon parti...... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à sçavoir. Vous partez, m'as-tu dit; cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute: c'est de n'être pa parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu sçavois, Lisette, l'état où je me trouve....

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à sçavoir que le mien, je t'en assûre.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer? hélas ! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve ! Quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas ; & je ferois si bien, que je ne le sçaurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient-là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien ; ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai aſſez dit : tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie ! Déſeſpere une paſſion dangereuſe, ſauve-moi des effets que j'en crains : tu ne me haïs, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne-foi, donne-moi du ſecours contre moi-même : il m'eſt néceſſaire ; je te le demande à genoux. (*Il ſe jette à genoux. Dans ce moment, Monſieur Orgon & Mario entrent, & ne diſent mot.*)

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

AH, nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je ſuis malheureuſe ! c'eſt ma facilité qui le place-là. Leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu ? je ne te haïs point. Leve-toi ; je

t'aimerois, ſi je pouvois : tu ne me déplaîs point ; cela doit te ſuffire.

DORANTE.

Quoi ! Liſette, ſi je n'étois pas ce que je ſuis, ſi j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimaſſe autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Aſſurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas? tu me ſouffrirois?

SILVIA.

Volontiers. Mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire ſérieuſement ; &, ſi cela eſt, ma raiſon eſt perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.

M. ORGON, *s'approchant.*

C'eſt bien dommage de vous interrompre : cela va à merveille, mes enfants; courage.

SILVIA.

Je ne ſçaurois empêcher ce garçon de ſe mettre à genoux, Monſieur. Je ne ſuis pas en état de lui en impoſer, je penſe.

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux : mais j'ai à te dire un mot, Lisette ; & vous reprendrez votre conversation, quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur!

MARIO.

Vous-même, Monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sçais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien ! Silvia, vous ne nous regardez pas? vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur ; il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne-heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui

t'inſpire cette extrême antipathie que tu as pour ſon maître?

SILVIA.

Qui? le domeſtique de Dorante?

M. ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne ſçavois pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'eſt lui qui le détruit auprès de toi: & c'eſt ſur quoi j'étois bien-aiſe de te parler.

SILVIA.

Ce n'eſt pas la peine, mon pere; & perſonne au monde, que ſon maître, ne m'a donné l'averſion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma ſœur: elle eſt trop forte pour être ſi naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air myſtérieux vous me dites cela! mon frere! Et qui eſt donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma ſœur? comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'eſt que je ſuis bien laſſe de mon perſonnage; & je me ſerois déja démaſquée, ſi je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma *fille*; je viens ici pour vous le recommander. Puiſque j'ai eu la complaiſance de vous permettre votre déguiſement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de ſuſpendre votre jugement ſur Dorante, & de voir ſi l'averſion qu'on vous a donnée pour lui eſt légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de ſortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos diſcours ſont déſobligeants! m'a dégoûtée de lui! dégoûtée! J'eſſuie des expreſſions bien étranges; je n'entends plus que des choſes inouïes,

qu'un

qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarraſſé, il y a quelque choſe: & puis c'eſt le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'eſt tout ce qui vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'eſt toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? D'où vient que tu es ſi fort ſur le qui vive? Dans quelle idée nous ſoupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frere: par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel ſoupçon voulez-vous qui me vienne? Avez-vous des viſions?

M. ORGON.

Il eſt vrai que tu es ſi agitée, que je ne te reconnoîs point non plus. Ce ſont apparemment ces mouvements-là qui ſont cauſe que Liſette nous a parlé comme elle a fait. Elle accuſoit ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de ſon maître: & Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en ſuis encore toute ſurpriſe: & c'eſt ſur ce mot de *ſurpriſe* que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne ſçavent pas la conſéquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son *maître*; on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise ! Un moment après un mauvais esprit raisonne : il faut se fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contr'*elle*, à cause de la conséquence de ce qu'*elle* dit ! Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ! On peut donc mal interpréter ce que je fais ! mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t-on ? instruisez-moi, je vous en conjure : cela est sérieux. Me joue-t-on ? se moque-t-on de moi ? Je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne: comment donc! des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique: que veut-on dire? On accuse ce valet, & on a tort; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent; & voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurois grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux, il n'y a que ce valet qui est suspect ici. Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Sur-tout que Lisette ne m'approche pas: je la haïs plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras, si tu veux: mais tu dois être charmée que ce garçon s'en-aille: car il t'aime; & cela t'importune assûrément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre: il me prend pour une suivante, & il me parle sur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en ès pas tant la maitresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu aies tendrement ajoûté, volontiers; sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà! parlons sérieusement: quand finira la Comédie que vous vous donnez sur mon compte.

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore; tu me remercieras du délai que je demande; je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, & même avec inclination; je te le prédis... Mais, mon pere, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grâce? & moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera: allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *seule*; DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH! que j'ai le cœur serré! je ne sçais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve: toute cette aventure-ci m'afflige: je me défie de tous les visages: je ne suis contente de personne: je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah ! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver ; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette ; j'ai à te parler pour la derniere fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois: mais tâche de m'estimer, sans me le dire; car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette: tu m'as promis le secret; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà: je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah, Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où ſont toutes les choſes me force à te le dire : je ſuis trop honnête-homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sçache que celui qui eſt avec ta maitreſſe n'eſt pas ce qu'on penſe.

SILVIA, *vivement.*

Qui eſt-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après ?

DORANTE.

C'eſt moi qui ſuis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois ſous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maitreſſe, avant que de l'épou-

ser. Mon pere, en partant, me permit ce que j'ai fait, & l'évènement m'en paroît un songe: je haïs la maîtresse dont je devois être l'époux, & j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire: mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera, si on la laisse faire. Quel parti prendre?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis .... (*haut.*) Votre situation est neuve assurément! Mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent: elles me rappellent la distance qui nous sépare, & ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusques-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien:

&, dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte; & je le paierois volontiers du mien, si je ne craignois pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoûtes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet; les choses n'iront pas si vîte: nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*Il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût-là Dorante.

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah ! vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere ; c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je : je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort : il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, ſortons d'ici : allons trouver mon pere, il faut qu'il le ſçache. J'aurai beſoin de vous auſſi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer. Vous en avez déjà dit quelque choſe en badinant; mais ſur-tout gardez bien le ſecret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien; car je ne ſçais ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez; ne perdons point de temps. Il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Helas! Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore!

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement: ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable; je crois que tu te moques de moi: tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite; mais

quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

ARLEQUIN.

Maraud, ſoit: mais cela n'eſt point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

ARLEQUIN.

Coquin eſt encore bon; il me convient auſſi: un maraud n'eſt point déshonoré d'être appellé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, inſolent! tu veux que je laiſſe un honnête-homme dans l'erreur, & que je ſouffre que tu épouſes ſa fille ſous mon nom? Écoute; ſi tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monſieur Orgon de ce que tu es, je te chaſſe; entends-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous: cette demoiſelle m'adore; elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet;

& que, non-obſtant, ſon tendre cœur ſoit toujours friand de la noce avec moi, ne laiſſerez-vous pas jouer les violons ?

DORANTE,

Dès qu'on te reconnoîtra, je ne m'en embarraſſe plus.

ARLEQUIN.

Bon; & je vais de ce pas prévenir cette généreuſe perſonne ſur mon habit de caractere. J'eſpere que ce ne ſera pas un galon de couleur qui nous brouillera enſemble, & que ſon amour me fera paſſer à la table, en dépit du ſort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE, *ſeul ; & enſuite* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui ſe paſſe ici, tout ce qui m'y eſt arrivé à moi-même, eſt incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Liſette, & ſçavoir le

ſuccés de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de ſa maitreſſe, pour me tirer d'embarras. Allons voir ſi je pourrai la trouver ſeule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon; j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur?

MARIO.

Vous en contez à Liſette?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monſieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit: ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'eſt-ce que cela vous fait? Suppoſé que Liſette eût du goût pour moi.....

MARIO.

Du goût pour lui! où prenez-vous vos termes?

Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne sçaurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assûre, Monsieur, que je n'imite personne; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, & de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déja un ton de jalousie dans ce que tu me réponds? Modere-toi un peu. Eh bien! tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... après?

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sçussiez, Monsieur?

MARIO.

Ah! le voici: c'est que, malgré le ton badin

que j'ai pris tantôt, je ſerois très-fâché qu'elle t'aimât; c'eſt que, ſans autre raiſonnement, je te défends de t'adreſſer davantage à elle: non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime; elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela: mais c'eſt qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il eſt, n'eſt pas même content que vous ſoyez le ſien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien: mais, Monſieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Aſſez pour m'attacher ſérieuſement à elle, dès que j'aurai pris de certaines meſures; comprends-tu ce que cela ſignifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je ſuis au fait; & ſur ce pied-là vous êtes aimé ſans doute?

MARIO.

Qu'en penſes-tu ? Eſt-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux peut-être ?

MARIO.

La réponſe eſt de bon-ſens, je te la pardonne ; mais je ſuis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime : & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien : mais c'eſt qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur : Liſette ne ſçait donc pas vos deſſeins ?

MARIO.

Liſette ſçait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas ſenſible ; mais j'eſpere que la raiſon me gagnera ſon cœur. Adieu, retire-toi ſans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te conſoler du ſacrifice que tu me feras...... Ta livrée n'eſt pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur? vous me paroissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien; je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste: est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il ne défend donc de vous paroître aimable ?

MARIO.

Je ne ſçaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Liſette ; mais je ne veux pas qu'il te le diſe.

SILVIA.

Il ne me le dit plus ; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas, quand je ſerai préſent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore !

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monſieur ?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour ? oh ! je crois qu'il ne ſera pas néceſſaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli perſonnage ! Qu'il ſorte donc. A qui eſt-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguiguon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en-aille.

DORANTE, *à part.*

Je ſouffre.

SILVIA.

Cédez, puiſqu'il ſe fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finiſſons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Liſette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je ſerois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante qui ſort, & que j'ai obligé de quitter Liſette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaiſe humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagême : & d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur, ni de plus obligeant pour lui, que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frere, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frere, dit-elle! Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi, ma fille! tu esperes qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher pere, je l'espere.

MARIO.

Friponne que tu es! avec ton cher pere, tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ha, ha ! je prends ma revanche : tu m'as tantôt chicané ſur les expreſſions, il faut bien à mon tour que je badine un peu ſur les tiennes : ta joie eſt bien auſſi divertiſſante, que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquieſce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! Monſieur, ſi vous ſçaviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante & moi, nous ſommes deſtinés l'un à l'autre. Il doit m'épouſer : ſi vous ſçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le ſouvenir de l'excès de tendreſſe qu'il me montre ! ſi vous ſçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais ſe rappeller notre hiſtoire, ſans m'aimer : je n'y ſongerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laiſſant faire : c'eſt un mariage unique ; c'eſt une aventure dont le ſeul récit eſt attendriſſant ; c'eſt le coup de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus....

MARIO.

Ha, ha, ha! que ton cœur a de caquet, ma ſœur! quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait: Dorante eſt vaincu; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorés qu'il ne penſe; mais je lui crois l'âme en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable: il penſe qu'il chagrinera ſon pere, en m'épouſant: il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance; voilà de grands ſujets de réflexion: je ſerai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne: je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe.

M. ORGON.

C'eſt-à-dire, que tu veux qu'il ſente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle inſatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour-propre d'une femme ; & il eſt tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

PAIX, voici Liſette : voyons ce qu'elle nou veut.

LISETTE.

Monſieur, vous m'avez dit tantôt que vou m'abandonniez Dorante, que vous livriez ſa têt à ma diſcrétion : je vous ai pris au mot ; j'ai travaillé comme pour moi : & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'eſt une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à préſent ? Madame me le cède-t-elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non; je te le donne, Lisette: je te remets tous mes droits; &, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut bien aussi ?

M. ORGON.

Oui: qu'il s'accommode; pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends: j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui disses un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le sçaura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste: retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Enfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, & les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais, vous me pressiez sur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre; je viens de lui parler, & j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main, quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que

je la demande à vous : je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette & potelée, je vous prends sans marchander. Je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah ! que nenni : vous ne sçavez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne ſçauriez croire combien votre modeſtie m'embarraſſe.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépenſe d'embarras ; je ſerois bien effronté, ſi je n'étois pas modeſte.

LISETTE.

Enfin, Monſieur, faut-il vous dire que c'eſt moi que votre tendreſſe honore ?

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! je ne ſçais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monſieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Eh ! je me connois bien auſſi ; & je n'ai pas là une fameuſe connoiſſance ; ni vous non plus, quand vous l'aurez faite : mais, c'eſt-là le diable que de me connoître : vous ne vous attendez pas au fond du ſac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaiſſement n'eſt pas naturel. (*haut.*) D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiètez. Est-ce que vous n'êtes pas....

ARLEQUIN.

Ahi, ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sçachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là.... (*haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? Un mauvais gîte lui fait-il peur? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je suis.... N'avez-vous jamais vu de fausse monnoie? Sçavez-vous ce que c'est qu'un Louis d'or faux? Eh bien! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom?

ARLEQUIN.

Mon nom! (*à part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin? Non: cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Ah dame! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un soldat?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'anti-chambre?

LISETTE.

Un soldat d'anti-chambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais, voyez ce magot; tenez!

ARLEQUIN.

La jolie culbute que je fais-là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grâce, & que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! Madame, si vous préfèriez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah; je ne sçaurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! & il n'y a plus que ce parti-là à prendre .... Va, va, ma gloire te pardonne : elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame ? Ah ! que mon amour vous promet de reconnoissance !

LISETTE.

Touche-là, Arlequin ; je suis prise pour dupe. Le soldat d'anti-chambre de Monsieur, vaut bien la coiffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La coiffeuse de Madame !

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque !

LISETTE.

Prends ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere !

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi ! oui. En changeant de nom, tu n'as pas changé de visage ; & tu sçais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous ; ne faisons semblant de rien, & n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maitresse : ne l'avertis de rien ; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. (*riant.*) Ha, ha, ha.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien ! tu quittes la fille d'Orgon : lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi ! oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelois Arlequin, & que j'avois un habit d'ordonnance : eh bien ! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie ; chacun a son habit. Le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en impoſes : elle ne ſçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu ! voulez-vous gager que je l'épouſe avec la caſaque ſur le corps ; avec une ſouguenille, ſi vous me fâchez ? Je veux bien que vous ſçachiez qu'un amour de ma façon n'eſt point ſujet à la caſſe ; que je n'ai pas beſoin de votre fripperie pour pouſſer ma pointe ; & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'eſt pas concevable ; & je vois bien qu'il faudra que j'avertiſſe Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui ? notre pere ? ah ! le bon-homme ! nous l'avons dans notre manche. C'eſt le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme !.... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! As-tu vu Liſette ?

ARLEQUIN.

Liſette ? non. Peut-être a-t-elle paſſé devant

mes yeux ; mais un honnête-homme ne prend pas garde à une chambriere. Je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en ; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres ſont un peu aiſées ; mais c'eſt la grande habitude qui fait céla. Adieu. Quand j'aurai épouſé, nous vivrons but à but. Votre ſoubrette arrive. Bon jour, Liſette : je vous recommande Bourguignon ; c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

QU'ELLE eſt digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monſieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour

vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! *(haut.)* J'ai eu beau décrier votre valet, & prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite. J'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage; il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognitò* ; & je laisserai un billet qui instruira Monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais . . . . . pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la si-

tuation où je suis, à moins que de parler moi-même; & je ne sçaurois m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sçais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre; & ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de Monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer: mais je ne suis pas folle; & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde: je crois que vous ne m'entendez pas; je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille ! & l'explication ne me feroit pas favorable ; gardez-moi le fecret jufqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! férieufement vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être fi bien au fait !

DORANTE.

Cela eft bien naïf. Adieu. (*Il s'en-va.*)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouferai jamais...... (*Elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant : il rêve; il regarde fi je tourne la tête : je ne fçaurois le rappeller, moi....... Il feroit pourtant fingulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait !..... Ah ! voilà qui eft fini : il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir fur lui que je le croyois.. Mon frere eft un mal-adroit ; il s'y eft mal pris. Les gens indifférents gâtent tout. Ne fuis-je pas bien avancée ? Quel dénouement !..... Dorante reparoît pourtant ; il me femble qu'il revient. Je me dédis donc ; je l'aime encore..... Feignons

de sortir, afin qu'il m'arrête ; il faut bien que notre reconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monsieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante, & vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ! est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire ?

SILVIA.

Hum ! Si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez-donc : je ne demande pas mieux

que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela eſt vrai.

DORANTE.

Vous êtes ſenſible à ſon amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en-allaſſe: ainſi vous ne ſçauriez m'aimer.

SILVIA.

Je ſuis ſenſible à ſon amour! qui eſt-ce qui vous l'a dit? Je ne ſçaurois vous aimer! qu'en ſçavez-vous? Vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien! Liſette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, inſtruiſez-moi de ce qui en eſt, je vous en conjure.

SILVIA.

Inſtruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laiſſez-moi. Tenez, ſi vous m'aimez, ne m'interrogez point: vous ne craignez que mon indifférence; & vous êtes trop heureux que je me taiſe. Que vous importent mes ſentiments?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette! peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non; & vous me le répétez si souvent que je vous crois: mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de votre condition; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, & vous aurez raison. Mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Sçavez-vous bien que, si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je resterois. Ayez la géné-

rosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourroit exposer votre raison; & vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette, que viens-je d'entendre! tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparoisse devant une âme comme la tienne. J'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi; & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité ne mériteriez-vous pas que je les prisse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? & croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non: mais si vous me le demandez encore, tant-pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y ſongez donc plus?

DORANTE.

Non, Liſette. Mario ne m'allarme plus: vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper; vous avez le cœur vrai; vous êtes ſenſible à ma tendreſſe. Je ne ſçaurois en douter au tranſport qui m'a pris, j'en ſuis ſûr; & vous ne ſçauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point, gardez-la; nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne conſentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouſerez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera, dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous ſuffit à tous deux; & le mérite vaut bien la naiſſance. Ne diſputons point; car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Sçavez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, & laissez-la répondre....

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout. Vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

AH! mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante. Venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, ſon pere, Monſieur?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous eſt venue à tous deux. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire ; vous m'aimez ; je n'en ſçaurois douter : mais à votre tour jugez de mes ſentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicateſſe avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoiſſez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguiſement, qu'elle n'a pourtant ſçu que par vous.

DORANTE.

Je ne ſçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce ſont les preuves que je vous ai données de ma tendreſſe.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas ; il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame! Vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisqu'Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre reconnoissance, votre dot valoit mieux que vous: à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute Marquis.

Fin du Théâtre.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie Françoise, le 4 Février 1743, par M. de MARIVAUX, lorsqu'il y vint prendre séance à la place de feu M. l'Abbé de HOUTTEVILLE; avec la Réponse de M. l'Archevêque de Sens.

MESSIEURS,

L'INSTANT où j'appris que j'avois l'honneur d'être élu, me parut l'inſtant le plus cher & le plus intéreſſant que vous puſſiez jamais me procurer. Je me trompois; je ne l'avois pas encore comparé à celui où j'ai la joie de voir tous

mes Bienfaiteurs assemblés, & j'avoue que la nouvelle de mon élection ne m'a pas fait plus de plaisir que j'en ai à vous en marquer ma reconnoissance.

Voici le seul jour où il m'est permis de la rendre éclatante : le Public n'en sera témoin qu'une fois, ce sont vos usages : mais mon cœur s'en dédommagera en vous la conservant toujours.

Je vous l'expose ici, MESSIEURS, sans aucun ornement, & telle qu'elle se présente à moi. Le nouvel Académicien qui m'a précédé, me réduit à la laisser dans toute sa simplicité. Il vient de donner un exemple de toute la délicatesse de sentiment, de tout le goût, de toutes les grâces qu'on peut répandre dans un Discours comme le nôtre ; & la seule ressource qui me reste, pour être du moins souffert après lui, c'est de céder à la difficulté de l'imiter. J'ai vu souvent qu'en pareil cas on pardonne à qui ne prétend à rien, & j'espere que vous voudrez bien me traiter de même.

Je n'abuserai point, MESSIEURS, du parti que je prends d'exprimer tout uniment ce que je sens : ma reconnoissance sera naïve, & non pas imprudente ; je ne vous la témoignerai pas,

en mépriſant moi-même les efforts que j'ai faits pour attirer vos regards : ce ſeroit là vous remercier mal, & vous compromettre. Je ſçais la valeur de mes ouvrages, je n'ai pas de peine à penſer qu'ils ne méritoient pas vos ſuffrages : mais vos ſuffrages méritent d'être ménagés ; & ils ne doivent point ſouffrir de la médiocre opinion que j'ai de moi-même.

Non, Messieurs ; j'écarterai tous ces aveux d'inſuffiſance dont la ſincérité eſt toujours ſuſpecte ; & qui ne rapportent à celui qui les fait de bonne-foi que l'affront de n'en être pas cru. Pour fonder les motifs que j'ai d'être reconnoiſſant, je n'ai ſeulement qu'à dire ce que vous êtes.

Si les hommes ne s'accoutumoient pas à tout ; ſi les idées les plus hautes, les plus capables de leur en impoſer, ne leur devenoient pas familieres, avec quel plaiſir, avec quelle avidité, & même avec quel étonnement reſpectueux ne vous verroient-ils pas ? C'eſt la raiſon que j'en atteſte : que pourroit-elle trouver de plus frappant pour elle, de plus digne de ſon admiration, qu'une compagnie d'hommes, qui, malgré l'inégalité du rang, de la naiſſance & de la fortune, viennent ſe dégager ici de toutes les diſtinctions

de l'orgueil humain, les anéantiſſent, & ne forment plus qu'une Société d'eſprits, entre qui toute différence d'état & de condition ceſſe, comme abſolument étrangere à eux : parmi leſquels enfin j'en vois à qui, pour obtenir la place qu'ils occupent, il n'a ſervi de rien d'être Grands dans l'ordre des Dignités du monde, & que vous n'avez reçus, que parce qu'ils étoient Grands dans l'ordre des eſprits ; dans cet ordre où les Rois mêmes, tout puiſſants qu'ils ſont, ne ſçauroient élever perſonne ?

Auſſi, MESSIEURS, doit-on vous regarder comme autant d'Intelligences chargées de préſider à l'eſprit de la Nation.

N'eſt-ce pas d'ici, en effet, que ſont partis tant de rayons de lumiere qui ont éclairé les ténebres de cet eſprit autrefois égaré dans de mauvais goût & dans l'ignorance de toute regle & de toute méthode ?

Ces hommes à jamais illuſtres, ces prodiges dans tous les genres, les Corneille, les Racine, les La Fontaine, les Deſpréaux ; ſi je les nommois tous, il faudroit, MESSIEURS, vous nommer vous-mêmes ; n'eſt-ce pas vous à qui nous les devons ? Tout diſparus que ſont ceux que je viens de citer, ils vivent encore pour nous, puiſque leur

eſprit nous reſte ; nous les retrouvons dans leurs ouvrages, nous les retrouvons dans les vôtres, qui même, en nous les conſervant, les multiplient.

C'eſt-là que l'Orateur apprend l'art d'attaquer & de défendre, que le Poëte trouve un modele de ce déſordre toujours ſage, de cet enthouſiaſme toujours raiſonné, de ce ſublime toujours vrai qui doit régner dans ſa Poéſie : c'eſt-là que l'Hiſtorien va puiſer cette ſimplicité mâle & majeſtueuſe qui doit accompagner ſes récits : c'eſt-là que le Théologien même apprend à enſeigner avec ſuccès les vérités de la Foi, le Prédicateur à les faire aimer : c'eſt-là où nous prenons nous-mêmes cette fineſſe de goût, cet amour du beau, cette émulation de penſer qui entretient parmi nous, qui même augmente l'élévation des eſprits, & la dignité des ſentiments, qui ſont en effet les vraies ſources du courage, & les forces les plus intariſſables d'un Empire.

Pourquoi notre Langue a-t-elle paſſé dans preſque toutes les Cours de l'Europe ? L'attribuerons-nous aux Conquêtes de LOUIS XIV ? Mais des ennemis humiliés, ou vaincus, aiment-ils à parler la Langue de leur Vainqueur, quand la néceſſité de s'en ſervir eſt paſſée ? Des Rois inquiets & jaloux

la préferent-ils à la leur? Non, MESSIEURS; c'est leur raison qui a fait cet honneur à la nôtre; c'est le plaisir de nous lire, de penser, & de sentir comme nous, qui les a gagnés; c'est ce génie, c'est cet ordre, c'est ce sublime, ce sont ces grâces, ces lumières répandues dans vos ouvrages, ou dans ceux de nos Ecrivains que vous avez inspirés, qui ont acquis cette espece de triomphe à la Langue Françoise.

A de si grands effets d'un établissement comme le vôtre, on reconnoît celui qui vous fonda; ils représentent le génie de ce grand homme qui pensoit tant lui-même : intelligence si distinguée sur la terre, & dont la vie a passé, mais dont la gloire & le ressouvenir ne passeront jamais, & dureront autant que le monde, autant que vous, & pour tout dire, autant que LOUIS XIV, qui voulut être votre Protecteur, pour unir son immortalité à la vôtre; qui vous fit l'objet de ses complaisances; qui vous donna son Palais pour *asyle*; qui vous mit à l'abri de son Trône, dont il crut que vos fonctions augmenteroient encore la *Majesté*; qui vous a légué la protection de tous ses Successeurs, celle de son petit-Fils, que nos cœurs choisiroient pour Maître, si c'étoit à nos cœurs à le choisir, qui vient tout récem-

ment de ſaire éclater des preuves d'une bonté ſi rare & ſi bien aſſortie au caractere d'une Nation ſi généreuſe elle-même, qui chérit tant ſes Rois, & à qui ce Prince a donné, j'ôſe dire, la joie de le voir ſoupirer & s'attendrir, en apprenant la mort d'un Miniſtre que nous perdons tous, & qu'en qualité de Confreres vous perdez, MESSIEURS, plus particuliérement que les autres.

Il étoit le confident, le conſeil & l'ami de ſon Maître; il étoit l'ami de tous ſes Sujets. Miniſtre d'un génie bien neuf & bien reſpectable; Miniſtre ſans faſte & ſans oſtentation, dont les opérations les plus profondes & les plus dignes d'eſtime, n'avoient rien en apparence qui les diſtinguât de ſes actions les plus ordinaires; qui ne les enveloppa jamais de cet air de myſtere qui fait valoir le Miniſtre; qui par-là n'y oublia que lui, & qui, à la maniere des ſages, ſongea bien plus à être utile qu'à être vanté. D'autres que moi ſont deſtinés à faire ſon éloge, & s'en acquitteront mieux: ſa perte, MESSIEURS, n'eſt plus la ſeule que vous avez faite; je me trouve aujourd'hui à la place d'un homme à qui je ſuccede, ſans le remplacer, & dont je ne puis parler qu'avec confuſion. Son Livre de la Religion prouvée par les faits, eſt l'ouvrage de la plus grande capacité d'eſprit, &

de la piété la plus perſuaſive qui ait peut-être paru en ce genre; ce n'étoit qu'avec ces deux forces réunies enſemble, qu'il pouvoit remplir ſon projet : il a confondu l'incrédulité des eſprits ; il ne reſte plus que l'incrédulité du cœur qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul de vaincre.

Il ſeroit difficile d'imaginer un commerce plus doux qu'étoit le ſien. Naturellement né modeſte, il ſembloit, dans la converſation, qu'il voulût vous dérober la ſupériorité de ſon eſprit. Un Grand Prince lui avoit confié le ſoin de ſes Livres, & l'aimoit : ſon éloge étoit fait, ſi je l'avois dit d'abord; c'étoit la vertu même qui s'intéreſſoit à lui ; je puis hardiment m'exprimer ainſi ſur ce Prince, ſans être accuſé de flatterie. Le Public d'autant plus libre dans ſes opinions, qu'on peut dire de lui, quand il s'explique, que ce n'eſt perſonne qui parle, & que c'eſt tout le monde; ce Public qui dans un Prince ne voit jamais qu'un homme, eſt, à cet égard-là, auſſi flatteur que moi, ſi je le ſuis.

Je finis, MESSIEURS, par vous aſſurer que ne pouvant jamais eſpérer de réparer votre perte, je ferai du moins tous mes efforts pour la diminuer.

RÉPONSE

De M. l'Archevêque de Sens au Discours de M. de* MARIVAUX.

POUR vous, MONSIEUR; quoique vous ayez acquis la place que vous venez occuper parmi nous, par une multitude d'Ouvrages que le Public a lus avec avidité; ce n'est point tant à eux que vous devez notre choix, qu'à l'estime que nous avons faite de vos mœurs, de votre bon cœur, de la douceur de votre société, &, si j'ôse le dire, de l'*amabilité* de vôtre caractere. Voilà ce que vos amis ont connu en vous, & ce qu'ils ont peint à ceux qui ne vous connoissoient pas encore. C'est-là ce qui concilie nos suffrages plus efficacement que les Ecrits brillants & les Dissertations sçavantes. Combien de personnages dont le Public a vanté la Poésie & dont

l'Académie a craint ou la langue, ou l'humeur, ou l'irreligion, & qu'elle a exclus de l'eſpérance d'y être aſſociés !

Par une raiſon contraire, elle s'eſt empreſſée de vous choiſir, & elle aime en vous d'avance, ce caractere liant, affable, ſociable, obligeant, d'un cœur ſans vanité, ſans humeur, ſans ces petiteſſes dont l'amour-propre ſe pare & ſe nourrit, tandis qu'il offenſe & qu'il révolte celui des autres. On diroit que cet amour-propre, ſi commun parmi les hommes, & qui eſt en eux comme une ſeconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je ? il ne vous eſt pas connu ! Vous le connoiſſez ſi bien, que, dans vos feuilles philoſophiques, vous en avez dépeint tous les traits, creuſé toutes les ſubtilités, démaſqué toutes les adreſſes : vous l'avez pourſuivi juſques dans ſes retranchements les plus cachés, la fauſſe humilité, la modeſtie hypocrite, & la faſtueuſe ſincérité.

Ce n'eſt pas là le ſeul vice de l'homme que vous avez po urſuivi. Théophraſte Moderne, rien

n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil du courtisan, l'impertinence des petits-maîtres, la coquetterie des femmes, la pétulance de la jeunesse, la sotte gravité des importants, la fourberie des faux dévots; tout a trouvé en vous un Peintre fidele & un Censeur éclairé. Tantôt sous l'écorce d'une parabole, tantôt sous les aventures d'un Roman, vous avez dévoilé les passions malignes & intéressées qui dévorent le cœur de la plupart des hommes, & qui rendent leur société, toute polie qu'elle est, plus dangereuse que les forêts où les tigres habitent, & où les voleurs exercent leurs brigandages. Ceux qui ont lu vos Ouvrages, racontent que vous avez peint sous diverses images, la licence immodeste des mœurs, l'infidélité des amis, les ruses des ambitieux, la misere des avares, l'ingratitude des enfants, la bisarre austérité des peres, la trahison des grands, l'inhumanité des riches, le libertinage des pauvres, le faste frivole des gens de fortune; que tous les états, tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé

dans vos peintures le tableau fidele de leurs défauts, & la critique de leurs vices; que, creusant plus avant dans le cœur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, & le fond d'orgueil & de vanité qui enveloppe & cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands-Hommes, & qui souvent sont, au fond, de vrais monstres. Le célebre La Bruyere paroît, dit-on, ressusciter en vous, & retracer, sous votre pinceau, ces portraits trop ressemblants, qui ont autrefois démasqué tant de personnages & déconcerté leur vanité.

Voilà, m'a-t-on dit, ce qui se trouve répandu dans cette foule d'Écrits, de Romans, de Pieces de Théâtre, de Brochures amusantes que vous avez donnés au Public avec une prodigieuse fécondité. C'est dans ces pieces diverses que vous avez semé, à pleines mains, cette vivacité, ce brillant qui vous est propre; chaque phrâse, chaque mot, quelquefois, est une pensée. Les expressions figurées, les métaphores hardies, coulent naturellement de votre plume. Elles sont em-

ployées ſouvent avec ſuccès ; quelquefois haſar-dées auſſi avec un peu trop de confiance. Car vos nouveaux Confreres, en approuvant ce qu'il y a de beau dans votre ſtyle, veulent que j'y ajoute cette légere critique, dans la crainte que ceux qui, ſous vos auſpices, aſpirent à la perfection, ne s'autoriſent de votre exemple & de ſon ſuffrage, pour copier d'après vous quelques expreſſions & quelques métaphores que votre génie fertile vous a fait riſquer. Ce brillant même de votre eſprit & le feu de votre imagination, qu'on trouve, dit-on, prodigué dans vos portraits, vous attire encore une critique : mais le beau défaut de montrer trop d'eſprit ! Ceux dont la morale eſt ennuyeuſe à force d'être raiſonnable, en vous dérobant une partie des grâces de votre ſtyle pour s'en orner, vous en laiſſeroient encore aſſez pour plaire à vos lecteurs.

Mais vous avez avec les gens de bien une querelle bien plus importante. Je n'ai pas aſſez lu vos Ouvrages, pous y voir tout ce qu'on y trouve d'amuſant & d'intéreſſant ; mais dans le peu

que j'en ai parcouru, j'y ai reconnu bientôt que la lecture de ces agréables Romans ne convenoit pas à l'auſtere Dignité dont je ſuis revétu, & à la pureté des idées que la Religion me preſcrit. Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui; j'ai appris qu'on y voyoit par-tout la fécondité de votre imagination, ſon feu, ſon agrément, ſa vivacité: j'ai appris même que vous paroiſſiez vous propoſer pour terme une morale ſage & ennemie du vice; mais qu'en chemin vous vous arrêtiez ſouvent à des aventures tendres & paſſionnées; que, tandis que vous voulez combattre l'amour licencieux, vous le peignez avec des couleurs ſi naïves & ſi tendres, qu'elles doivent faire ſur le Lecteur une impreſſion toute autre que celle que vous vous propoſez; & qu'à force d'être naturelles, elles deviennent ſéduiſantes. La peinture trop naïve des foibleſſes humaines eſt plus propre à réveiller la paſſion qu'à l'éteindre: de quelque précepte qu'on l'aſſaiſonne, un jeune homme y prendra plus de goût pour le vice, que vos morales ne lui en inſpireront pour la vertu;

& votre *Payſan parvenu* à la fortune par des intrigues galantes, aura beau prêcher la modeſtie & la retenue qu'il n'a pas pratiquée ; il aura beau exagérer les périls de l'amour & ſes ſuites funeſtes, il trouvera plus de gens diſpoſés à copier ſes intrigues, que de ceux qui voudront bien profiter de ſes leçons.

Voilà ce qu'on dit de vos brillants Ouvrages parmi les gens ſagement ſcrupuleux ; & ſur leur récit, j'ai fait cette réflexion. Vous qui connoiſſez ſi bien le cœur de l'homme, qui en avez développé cent fois tous les replis, comment avez-vous pu ignorer ſa foibleſſe ? Les peintures vives de l'amour profane qu'on emploie pour en garantir le cœur humain, ſuffiſent ſouvent pour l'y faire germer & y porter des impreſſions funeſtes, que la plus ſage morale n'efface point. Eh, mon Dieu ! n'approchons pas tant d'un précipice où ſont tombés tant de gens qui croyoient avoir le pied ferme. Quand on meſure de ſi près les profondeurs de cet abîme, dont les bords ſont gliſſants, on eſt en danger de s'y perdre. Vous

avez beau avertir les hommes du péril auquel vous les exposez vous-même ; le penchant naturel de leur cœur les y entraînera malgré vos morales, &, pour ainsi dire, malgré eux-mêmes.

J'ai rendu justice, MONSIEUR, à la beauté de votre génie, à sa fécondité, à ses agréments : rendez-la, je vous prie, de votre part, au Ministere saint dont je suis chargé ; & en sa faveur, pardonnez-moi une critique qui ne déroge point, ni à ce qui est dû d'estime à votre aimable caractère ; ni à ce qui est dû d'éloge à la multitude, à la variété, à la gentillesse de vos Ouvrages.

FIN.

LES EFFETS SURPRENANTS DE LA SYMPATHIE,

OU

LES AVENTURES DE...

LES EFFETS SURPRENANTS DE LA SYMPATHIE, OU LES AVENTURES DE... *

De toutes les passions qui font agir les hommes, celle de l'amour a toujours été la plus générale. L'ambition a donné lieu à de grandes entreprises, elle a produit souvent d'étranges révolutions. Les Rois dépouillés de leurs sceptres par leur propres sujets ; les empires les plus florissants détruits & ravagés par la guerre : voilà ses effets. La gloire fait les héros, elle inspire l'intrépidité dans le danger, elle éleve, elle rend immortels

ceux qu'une vile naiſſance condamnoit à vivre dans la pouſſiere. Trouver des charmes dans le carnage le plus affreux, méditer les coups les plus perfides, les exécuter ſans remords, riſquer à ſe perdre ſoi-même : voilà les fureurs de la vengeance. Mais l'amour, plus puiſſant que toutes ces paſſions, produit lui ſeul tous les effets que je viens de dire. Il tire les hommes de leur caractere, il leur donne des vertus que la nature leur avoit refuſées, il les jette dans des crimes qu'ils regardoient avec horreur ; il les transforme, pour ainſi dire. Le ſexe même le plus ſage ſe porte par l'amour à des extrémités que la foibleſſe du tempérament ſemble lui devoir interdire. L'amour enfin rend capable de tout ; ſageſſe, devoir, reconnoiſſance, tout eſt ſacrifié, quand il s'eſt rendu maître de nos cœurs. Les aventures que je vais rapporter prouveront quel eſt ſon pouvoir ; &, quoiqu'il ne s'agiſſe ici ni de trônes renverſés, ni de forfaits fameux, dont l'hiſtoire nous fournit tant d'exemples, les traits qu'on y verra ſuffiront pour faire avouer que l'amour eſt le plus aveugle & le plus fort des mouvements du cœur de l'homme. L'auteur de ces aventures les fit pour ſatisfaire à la priere d'une dame qu'on peut juger qu'il aimoit, puiſqu'il lui adreſ-

ſe quelquefois le diſcours, pour lui prouver que l'amour n'eſt pas ſi terrible qu'il le paroît. Comme cet ami m'en a laiſſé le manuſcrit, je n'ai voulu rien y changer; & la peinture que je viens de faire de l'amour eſt uniquement auſſi pour ſatisfaire à une formalité d'uſage avec le lecteur, qu'il faut préparer à ſon ſujet. Ce que j'ai dit donnera des raiſons de ne point aimer à ceux qui craignent l'amour, & le diſcours que mon ami adreſſe à la dame fournira des raiſons d'aimer à ceux qui ſont nés tendres. Voilà le pour & le contre; chacun choiſira ſuivant ſon humeur. C'eſt à préſent mon ami qui parle.

Je n'aurois pas tardé ſi long temps, Madame, à vous envoyer l'hiſtoire que je vous ai promiſe, ſi la vivacité de mon eſprit avoit égalé l'envie que j'avois de vous ſatisfaire: mais il falloit mettre en ordre les différentes aventures de mon héros, & cet arrangement eſt difficile à qui n'a pas plus d'uſage d'écrire que j'en ai. Peut-être même n'y aurois-je pas réuſſi, ſi mon ardeur à vous obéir, & l'eſpérance de vous amuſer ne m'avoient tenu lieu d'adreſſe & de génie. Que je ſerois heureux, ſi, pour prix de mes peines, le caractere paſſionné de mon héros pouvoit, en faveur de l'hiſtorien, changer auſſi le vôtre &

vous attendrir un peu ! J'avouerai pourtant qu'un ſentiment de délicateſſe mêleroit de l'amertume au plaiſir que j'aurois de vous voir ſenſible, puiſque vous ne le ſeriez devenue qu'à l'aide d'un amour étranger : mais n'importe, mon malheur ne ſeroit pas grand, ſi je ne me plaignois plus que par délicateſſe ; vous ceſſeriez d'être inſenſible, l'amour étoufferoit *mes plaintes*, & *j'oublierois* bientôt la maniere dont vous en auriez pris, pour me livrer tout entier à la douce certitude d'être aimé : mais je vais commencer. J'avois oublié que vous condamnez mon cœur au ſilence, mon oubli eſt pardonnable ; la mémoire eſt d'un difficile uſage, quand il faut ſe reſſouvenir d'un ordre qui nous défend de parler de ce qu'on aime : je n'ai pas même la force de ſouhaiter de l'avoir meilleure ; & je ſens bien que, ſi je ne finiſſois, j'augmenterois encore ma déſobéiſſance.

Clorante (c'eſt le nom de mon héros) vivoit depuis ſon enfance dans un château éloigné du commerce des villes. Il étoit d'une naiſſance élevée. Son pere, que d'injuſtes perſécutions avoient fait fuir de Londres, étoit venu ſe réfugier en France ; &, comme il étoit jeune, il avoit épouſé dans ce royaume une dame d'une condition égale à la ſienne, qui devint la mere

de Clorante. Ce dernier n'avoit encore que sept ans, quand son pere, laissant son épouse à la campagne dans un château où ils demeuroient ordinairement, partit pour revoir Londres, trompé par des amis perfides qui lui écrivoient que ses affaires étoient accommodées. Il embrassa mille fois ce fils, le seul fruit de son mariage, & le recommanda à la mere dans les termes les plus tendres. *Adieu*, lui dit-il, *Madame : c'est moins l'amour que j'ai pour ma patrie, qui m'engage à partir, que l'espérance, en rentrant dans mes biens, de vous faire un sort plus conforme à ce que vous êtes. Ayez soin de Clorante, il doit vous être aussi cher qu'à moi; donnez-lui une éducation digne de sa naissance, parlez-lui quelquefois de moi; & croyez que, quelque chose qui m'arrive, mon cœur ne vous oubliera jamais, & ne respirera qu'après le plaisir de vous revoir.* Après ces mots il embrassa la mere, qui, fondant en larmes, ne répondit à ses adieux que par ses soupirs; &, s'arrachant d'un lieu qui n'offroit à ses regards qu'un spectacle de tristesse, il partit accompagné de deux hommes seulement.

La mere de Clorante, après son départ, privée d'un époux qu'elle chérissoit, sentit pour son fils redoubler sa tendresse, & le regarda

comme le gage précieux de leur amour. La vue de ce cher fils pouvoit ſeule la conſoler de l'abſence de ſon mari ; elle y voyoit ſes traits, il lui ſembloit le voir lui même ; &, aidant à ſe tromper par cette reſſemblance, elle parloit au pere, & lui marquoit dans ſon erreur les empreſſements les plus doux : mais elle ne ſe borna pas à d'inutiles careſſes ſon attention pour ſon fils. Quand il fut dans un âge un peu plus avancé, elle ne s'occupa plus que de ſon éducation. Clorante avoit l'air noble, ſa phyſionomie étoit belle & prévenante, toutes ſes manieres étoient accompagnées d'une douceur aimable. Il n'avoit point dans ſes jeux cette activité puérile & obſtinée qu'on remarque dans ſes pareils : il les quittoit ſans chagrin, & les reprenoit ſans trop de vivacité; il étoit affable, careſſant, compatiſſant aux maux qu'il voyoit ſouffrir, & charmé quand il pouvoit y apporter du remède : il étoit naturellement modeſte, vif ſans précipitation, fier ſans orgueil, & généreux ſans vanité : il avoit enfin ces heureuſes diſpoſitions qu'imprime la nature dans les cœurs nobles & vertueux; il ne s'agiſſoit que de les cultiver, ſa mere y donna ſes ſoins; chaque jour quelque trait de vertu la payoit de ſes peines: jamais ſuccès ne fut plus

prompt. Il n'avoit encore que douze ans, & la raison à cet âge régloit toutes ses actions. Il eut pour ses exercices les maîtres les plus habiles. L'estime & l'amitié attachoient à lui tous ceux qui l'approchoient, & jamais mere n'eut plus de sujet de chérir un fils.

Un jour Clorante étoit avec elle ; elle lui montroit le portrait de son pere, & soupiroit de son absence. Vous lui ressemblez par les traits, lui disoit-elle : tâchez, mon fils ; de lui ressembler en tout ; sa naissance, quoiqu'illustre, est moins noble que son cœur. Jamais sa sagesse ne s'est démentie. Imitez-le, Clorante ; vous êtes encore bien jeune ; (il avoit alors quinze ans) : je n'ai rien négligé pour vous inspirer des sentiments dignes de vous ; votre heureux penchant, je l'avoue, a secondé mes soins : mais, malgré ce penchant & mes soins, le torrent de la jeunesse, si vous vous y abandonnez, peut détruire ces dispositions de vertu que j'ai cultivées. C'étoient-là les sages instructions que cette mere donnoit à son fils, quand on vint l'avertir qu'un des domestiques qui avoit accompagné son mari, venoit d'arriver. Elle ordonna qu'on le fît entrer. Il vint : la tristesse étoit peinte sur son visage, & l'air chagrin avec lequel il s'avançoit ne témoi-

gnoit que trop qu'il alloit annoncer de fâcheuſes nouvelles. Où eſt mon mari, lui dit-elle avec précipitation ? où l'avez-vous laiſſé ? répondez-moi ; ne reviendra-t-il jamais ? Ce domeſtique ne rompit ſon ſilence funeſte que par un ſoupir, & lui préſenta ſans rien dire une boîte qu'il tenoit à la main. Elle l'ouvrit, elle y trouva deux lettres, dont l'une étoit pour elle & l'autre pour ſon fils. D'une main tremblante elle décacheta la ſienne; elle étoit conçue en ces termes.

« Je vous dis en partant, Madame, que mon » cœur ne vous oublieroit jamais ; recevez les » dernieres marques de ſon ſouvenir. Je meurs, » trahi de mes meilleurs amis, & le genre de » ma mort eſt un myſtere dont mon amour vous » épargne la connoiſſance. J'emploie à vous écrire » les moments qui me reſtent à vivre ; chaque » inſtant diminue de mes forces : mais ma ten- » dreſſe m'en prêtera aſſez pour vous entretenir. » J'ai vécu ſept ans avec vous ; les malheurs les plus » cruels ont rempli le reſte de ma vie. Je la ver- » rois finir avec indifférence, ſi je ne vous avois » jamais connue : cependant mon chagrin m'eſt » cher, puiſque c'eſt vous qui le cauſez. La mort » me trouble, parce que je vous quitte : mais » puiſqu'il faut que je meure, je me livre à tout

» mon trouble pour redoubler un cher ſouvenir
» qui vous rend encore préſente à mes yeux. Je
» penſe avec douleur à la triſte ſurpriſe où vous
» jettera la nouvelle de ma mort. Il me ſemble
» que vous êtes gémiſſante, que rien ne vous
» peut conſoler. Je vous vois baignée de larmes,
» cette idée fait couler les miennes. L'état funeſte
» où je vous vois m'arrache des ſoupirs : mais
» l'avouërai-je, Madame ? il eſt des moments où
» cette idée a des charmes pour moi ; vos larmes
» me prouvent votre amour, je n'en puis à
» préſent ſouhaiter d'autres preuves ; je meurs,
» je me repréſente votre affliction, je la vois avec
» douceur. Cette douceur eſt bien triſte : mais
» c'eſt la ſeule que je puiſſe goûter : toutes les
» autres me ſont interdites. Quelle extrémité ce-
» pendant que d'être réduit au ſeul plaiſir de
» vous voir affligée ! Je ne penſois qu'à vous,
» je n'avois d'ambition que pour vous, je ne
» m'intéreſſois que pour vous ſeule, & je meurs
» éloigné de vous. Si je vous voyois, ſi j'avois
» la conſolation de vous embraſſer, ſi peu de
» diſtance nous ſéparoit l'un de l'autre, oui, je
» mourrois ſans m'appercevoir de la mort, &
» les horreurs d'une priſon... Qu'ai-je dit ? Ou-
» bliez ce mot, Madame, je ne ſçais comment

» il m'eſt échappé; je n'avois deſſein que de vous » apprendre que je mourois; mes chagrins m'en » ont fait trop dire. Mais je me regarde, je ſonge » à vous, & je vous perds; voilà les raiſons que » j'écoute : après cela ſuis-je le maître de ne dire » que ce qu'il faut? Adieu, Madame; je ſens » que je vais expirer : je vous ai donné preſque » tous mes moments, je vais donner à mon fils » l'inſtant qui me reſte à vivre. N'oubliez jamais » un époux qui vous aimoit avec tendreſſe; ayez » ſoin de Clorante, vous lui devez tout l'amour » que vous aviez pour moi : ſongez, en le voyant, » que c'eſt un autre moi-même; plaignez-moi » quelquefois enſemble. Adieu ».

Que devint la mere de Clorante en liſant cette lettre? chaque mot lui perçoit le cœur; elle eſpéroit de revoir bientôt cet époux, elle apprend ſa mort; & quelle eſt cette mort! c'eſt un ſecret qu'on lui cache, elle imagine la plus funeſte; une vive douleur la ſaiſit, elle chancelle : ſon fils en larmes s'approche pour la ſoutenir; elle eſt déja tombée dans un fauteuil : il s'écrie, les domeſtiques accourent pour la ſecourir; mais ſa foibleſſe eſt ſi grande, qu'il ſemble qu'elle va perdre la vie. Elle revient cependant à elle; elle demande ſon mari, tout le monde ſe taît; elle

s'apperçoit du ſilence que gardent ceux qui ſont auprès d'elle; elle ſe reconnoît enfin: mais la raiſon, en finiſſant ſon égarement, ne la rend encore que plus ſenſible à la perte qu'elle a faite. Elle appelle alors ſon fils, dont l'accablement eſt preſque auſſi grand que le ſien; elle veut lui parler, les ſanglots étouffent ſa voix; elle s'efforce cependant de réſiſter à ſa douleur, elle prononce ces mots: la mort, dit-elle, nous ôte l'eſpérance, à vous de revoir un pere, à moi de revoir un époux. Je ſens, mon fils, que je ne lui ſurvivrai pas long-temps. Quelque averſion que j'aie pour la vie, je ſouhaiterois de vivre encore pour vous: vous avez beſoin de mes conſeils, & ils vont vous manquer. Prenez la lettre de votre pere, vous la devez à l'effort de la tendreſſe qu'il avoit pour vous; gardez la, & reſpectez des caracteres qu'un pere mourant vous traça, ſans doute pour vous inſpirer la vertu. L'état où il fut, celui dans lequel vous me voyez, ce qu'il eût ſouhaité de vous dire, ce que je vous dis à préſent; tout, mon fils, doit dans votre cœur graver des impreſſions de malheur, & vous laiſſer des réflexions qui vous rendront vertueux, ſi vous les écoutez. N'oubliez donc jamais la fin tragique de votre pere; faites-vous une loi d'accom-

plir ce qu'il desiroit de vous. Je ne voudrois vivre que pour vous servir de guide : si vous m'aimez, donnez-vous tous les conseils que j'aurois pu vous donner moi-même. Quoique vous soyez jeune, la raison vous avertira de ce qu'il faut faire; il ne tiendra qu'à vous de la suivre. Souvenez-vous toujours de nous avec tendresse, & ne soyez content de vous que quand vous jugerez que nous le serions nous-mêmes. Voilà ce que j'ai crû devoir vous dire à présent; peut-être n'aurai-je pas la force de vous parler davantage, elle commence à me manquer entierement ; qu'on me mette au lit, & qu'on me laisse reposer pendant quelque temps. Alors on la déshabilla. Tous les domestiques étoient consternés, les larmes couloient de leurs yeux : on eût dit, à les voir, que chacun d'eux perdoit ce qu'il avoit de plus cher. Celui qui avoit apporté les nouvelles de la mort étoit resté dans la chambre : la mere de Clorante, pendant qu'on la déshabilloit, lui demanda en quel état il avoit laissé son mari. Dispensez-moi, dit-il, Madame, de vous faire un si triste récit : votre époux ne vit plus, le reste est inutile à sçavoir : ne me le demandez point, Madame, & ne cherchez point à redoubler vos malheurs. Non, non, répartit-elle ; quelque

chose

chose que vous ayez à m'apprendre, je l'écouterai avec fermeté : mon cœur a reçu toute l'impression qu'il pouvoit recevoir ; n'hésitez point à parler, je vous l'ordonne, j'ai pris mon parti sur le reste. Ce domestique étoit un homme âgé ; son maître, qui lui avoit reconnu de l'esprit & une fidélité à l'épreuve, avoit toujours eu pour *lui* une entiere confiance, & les vertus que cet homme avoit vues dans cet illustre maître lui avoient aussi inspiré des sentiments au-dessus de sa condition. Quand il vit que la mere de Clorante le pressoit de parler : on m'avoit, dit-il, ordonné le silence ; mais puisque vous voulez que je le rompe, je vais vous découvrir tout. Votre époux arriva à Londres, dans l'espérance de rentrer dans ses biens & d'y voir ses amis en pleine liberté. Ceux qui lui avoient mandé que ses affaires étoient accommodées l'avoient trompé : ils avertirent le Roi de son arrivée ; quelques heures après il fut arrêté & conduit en prison. On me permit de le suivre, & je ne l'ai jamais quitté. Mon maître jugea d'abord qu'on l'avoit trahi ; il écrivit à ceux qu'il croyoit ses amis les plus sinceres : mais les uns, n'ôsant plus avoir de commerce avec lui, se contenterent de le plaindre, & ne

lui répondirent pas ; & les autres, bien loin de le ſervir, ſe déclarerent ſes ennemis jurés. On l'a depuis laiſſé languir dans les priſons pendant tout le temps que vous ne l'avez vu. Je ne vous dirai pas, Madame, avec quelle fermeté il ſoutint ſes malheurs ; vous le connoiſſiez mieux que moi. Souvent je gémiſſois, & il me conſoloit lui-même avec une douceur que j'admirois. Je ſerois, me diſoit-il quelquefois, inſenſible aux maux que l'on me fait ſouffrir, ſi je n'avois perdu l'eſpoir de revoir ma femme & mon fils; voilà le ſeul malheur qui me trouble, je ne ſens pas les autres. Comme il avoit la liberté de voir tout le monde, un jour un de ſes ennemis vint le trouver. Dès qu'il le vit entrer, il s'avança ſans marquer aucun trouble, le reçut avec une noble honnêteté qui fit rougir ſon ennemi. Approchez, lui dit-il, & quelle que ſoit votre intention, ne craignez aucun reproche. Un homme comme moi, qui n'a point mérité ſes malheurs, ſçait les ſupporter, ſans avoir la foibleſſe de s'en plaindre à ceux qui les cauſent: c'eſt à eux à ſe les reprocher. Il accompagna ces mots d'un viſage ſerein & tranquille qui étonna cet homme. Votre fermeté me ſurprend, répartit-il ; je n'eſpérois pas un accueil auſſi gé-

néreux ; & si les hommes comme vous n'ont pas la foiblesse d'user de reproches envers ceux qui les persécutent, ils sçavent sans doute payer de reconnoissance le zele officieux d'un ennemi qui cesse de l'être, & qui se repent de l'avoir été. Je vous ai persécuté, continua-t-il ; je n'hésite point à l'avouer, puisque vous n'hésitez point à me le pardonner : mais je viens rougir devant vous de mon injustice, & vous marquer en même temps autant d'ardeur à vous servir, que j'en eus autrefois à vous nuire. Oui, Seigneur, j'envisage maintenant mon procédé avec horreur ; le remords qu'il me laisse me rend capable de tout pour vous tirer de la triste situation où vous êtes ; mon intention, en vous servant, est de vous faire oublier tout ce que vous avez souffert de ma part. Je ne vous dis point, de gagner votre estime : je ne puis plus la mériter. On médite votre mort, je veux vous sauver, & je le puis : j'ai paru le plus obstiné à vous perdre : on ne se doutera jamais de l'intelligence que nous aurons ensemble ; & si vous voulez vous fier à moi, je vous mets en peu de jours hors d'état de rien craindre. Une âme comme la vôtre doit être au-dessus de la méfiance qui fait balancer les foibles, quand un ennemi vient

ſe reconcilier avec eux. Si j'étois encore le vôtre, qui pourroit m'engager à vous trahir ? On veut votre mort, & j'aurois lieu d'être content. Ainſi, Seigneur, prenez une réſolution. Je vous ai dit ce que je penſois : acceptez les offres que je vous fais ; vous ne riſquez rien en vous abandonnant à ma conduite. Que votre innocence ne vous faſſe pas négliger les moyens que je vous donne pour vous ſauver ; vous périrez, Seigneur, ſi vous vous livrez à la diſcrétion de vos Juges. Il ſe tut après, en attendant la réponſe de mon maître, qui lui dit : les offres que vous me faites me ſurprennent à mon tour, Seigneur ; elles me feroient ſuſpectes, ſi j'étois coupable : mais de pareilles méfiances qu'inſpire le crime n'arrêtent point les innocents, à qui il eſt permis de tenter ſans crime & ſans remords tout ce qui peut les affranchir de l'injuſtice. Je ne vous ſoupçonne donc d'aucun mauvais deſſein : les cœurs droits ne connoiſſent point la perfidie, il faut en ſçavoir l'uſage & les détours pour en ſoupçonner dans les autres ; ainſi, Seigneur, vous n'aurez point de peine à me perſuader que vous êtes de bonne-foi. Voyons quelles ſont vos meſures, je me fie à vous. Celui à la garde de qui vous

êtes commis, répartit cet homme, eſt de mes amis; j'ai ſçu l'engager à favoriſer votre évaſion : nous ſommes convenus enſemble qu'il falloit détacher une pierre de la muraille de la chambre qui joint celle ci, vous ſçavez qu'on vous en a laiſſé l'entrée libre ; ainſi, dès que la pierre ſera détachée, on vous avertira par un billet que mon ami mettra lui-même dans une ſerviette*, que vous reconnoîtrez être celle-là par une tache noire qui la marquera. Vous attendrez que tout le monde repoſe, & vous entrerez dans cette chambre voiſine : la lecture du billet vous apprendra de quel côté ſera la pierre détachée ; vous n'avez qu'à la pouſſer, elle tombera, & de peur qu'on ne s'en apperçoive, vous la remettrez à ſa place quand vous ſerez paſſé par l'ouverture. Vous trouverez d'abord un petit degré que vous deſcendrez ; au bas du degré vous verrez un homme qui vous conduira hors d'ici, & qui vous menera dans l'endroit où je vous attendrai pour vous mettre en état de vous ſauver promptement. Voilà, Seigneur, tout ce que j'avois à vous dire ; vous ne languirez encore que quatre ou cinq jours. Mon maître, après ces mots, fut quelque temps ſans répondre. Pour moi, j'avoue que je me défiai d'une réconcilia-

tion si prompte. Cet homme feignit de se lever pour sortir : adieu, dit-il, Seigneur ; votre irrésolution m'accuse d'une trahison nouvelle, je sors pour vous épargner la vue d'un homme que vous devez haïr : mais, Seigneur, souvenez-vous qu'un zele aussi sincere que le mien efface & répare désormais tous les maux que j'ai pu vous faire. Arrêtez, lui dit mon maître, vos soins généreux me font oublier que vous fûtes mon ennemi, & je préfere encore les risques d'un nouveau malheur à la honte de devenir ingrat ; c'en est fait, je me livre à vous : l'honneur, votre générosité, l'espérance de revoir ce que j'ai de plus cher au monde ; tout enfin exige que je vous croie. J'attendrai ce jour qui doit finir mon esclavage avec l'impatience de vous en témoigner une reconnoissance éternelle. Cet homme alors sortit, en l'assurant que dans peu de jours il seroit libre. Pour moi je demeurai triste, craignant les suites d'une aventure si extraordinaire. Tu le vois, me dit mon maître, l'innocence est toujours secourue : nos propres ennemis se lassent du crime. Hélas ! Seigneur, lui dis-je, votre cœur est sans art, la vertu vous charme : l'action de votre ennemi en apparence est généreuse, cela suffit pour vous

persuader qu'il est sincere : mais, Seigneur, les perfides sçavent jouer toutes sortes de rôles. Si cet homme étoit né généreux, il ne vous eût pas persécuté; & puisqu'il a pu le faire, il est bien difficile que le remords le rende vertueux. Cesse de t'alarmer, me dit-il; la mort dont on me menace auroit lieu de le satisfaire. Et que sçavez-vous, Seigneur, lui répondis-je, s'il est vrai qu'on veuille vous faire mourir? Enfin, dit-il, on pourroit, il est vrai, le soupçonner de mauvaise-foi : mais quand j'aurois moi-même de pareils soupçons, je les cacherois, & ne les écouterois pas. Je loue ta crainte, elle est louable, elle t'est permise : mais elle deviendroit lâcheté chez moi. Ajoûte à cela que l'espérance de revoir mon épouse & mon fils me ferme les yeux sur tout ce qui pourroit arriver dans la suite. Je ne lui répondis plus rien, & nous passâmes encore quatre jours sans que la serviette mystérieuse parût : mais le lendemain nous vîmes la marque. Mon maître dîna; & quand je fus seul avec lui, il prit le billet qu'il y trouva & le lut. Cette ennemi réconcilié lui faisoit de nouvelles protestations de service, & lui marquoit que tout étoit prêt. Nous attendîmes la nuit. Une inquiétude me saisit, que les

discours obligeants de mon maître ne purent m'ôter. La nuit vint; & quand nous crûmes que tout le monde dormoit, nous entrâmes dans l'autre chambre; nous pouſſâmes la pierre, qui tomba, comme on l'avoit marqué. Je voulus paſſer le premier, me défiant de tout. Mon maître me ſuivit, & nous remîmes la pierre; nous vîmes le petit degré, que nous deſcendîmes: au bas du degré nous rencontrâmes l'homme qui devoit nous attendre. Voilà, dit-il, en préſentant une lettre à mon maître, ce qu'on m'a dit de vous donner; ſuivez-moi, & je vais vous mener dans un lieu de ſûreté. Celui qui écrit la lettre, dit mon maître, ſera-t-il où nous allons? Non, dit cet homme; il vous marque les raiſons qui l'ont empêché de venir: mais vous ne l'attendrez pas long temps. Après cela, cet homme marcha: mon maître mit la lettre dans ſa poche. Nous entrâmes dans une petite rue, notre guide diſparut alors dans l'obſcurité de la nuit, & nous l'appellâmes en vain: un moment après nous vîmes paroître dix ou douze hommes armés qui vinrent à nous. Nous mîmes tous deux l'épée à la main, ils nous attaquerent: mon maître ſe défendit avec un courage qui le ſoutint long-temps contre ſes ennemis; nous fûmes cependant bleſſés tous deux, &

à la fin entourés. On nous reconduisit dans les prisons, comme gens qui s'en étoient sauvés. Ils fouillerent mon maître, & se saisirent de la lettre qu'il avoit reçue de cet homme au bas du degré; ils la lurent, & firent les surpris. Il sembloit par cette lettre que mon maître étoit entré dans une conspiration contre le Roi, à qui dans les suites on le persuada. Ils lui dirent mille invectives, il garda un silence méprisant. Cette trahison ne parut point l'avoir abattu. On le fit descendre dans des cachots affreux. Sors, me dit l'un de ces misérables, & ne parois jamais. Non, répondis-je: je veux le suivre. On ne me pressa pas davantage, & l'on nous enferma tous deux. Le lendemain on fit paroître mon maître devant des Juges, qui l'interrogerent. Épargnez-vous, leur dit-il, d'inutiles formalités: je n'ai rien à vous répondre, faites votre charge. Ils le presserent en vain, il ne parla plus. Je ne sçais ce qui se passa: mais bientôt après deux hommes armés entrerent dans nos cachots: ils en accompagnoient un troisieme, qui tenoit un gobelet plein de poison. On nous ordonne, dit-il à mon maître, de vous faire avaler ce breuvage. Vos armes sont de trop, répondit-il, je n'ai point envie de me sauver. Après ces mots il avala ce qui étoit dans le gobelet: un

inſtant après il commença à ſe ſentir mal ; il demanda une plume & du papier; on lui apporta ce qu'il voulut. Il vous écrivit, Madame, & à ſon fils, & me chargea de vous porter les lettres. Pars ſur le champ, me dit-il, & que j'aie, avant de mourir, la conſolation de ſçavoir que tu es en chemin. Je voulois reſter. Si jamais tu m'aimas, continua-t-il, ne me refuſe point ce que je te demande : je meurs : ſois perſuadé que tu me fus cher. Adieu ; obéis-moi pour la derniere fois ; cache à ma femme le genre de ma mort, & ne m'oublie jamais. Que ce moment me parut affreux ! Je le quittai déſeſpéré, & ſans ſçavoir où je portois mes pas. Je n'entendis plus parler de lui, & je partis pour vous rendre le triſte dépôt qu'il m'avoit laiſſé. Après ce récit le domeſtique ſe tut. La mere de Clorante l'avoit écouté avec tant de modération, qu'on eût dit qu'elle étoit inſenſible. Quand il eut fini, elle leva les yeux au ciel. Clorante la pria de prendre un peu de repos. Cette mere jetta ſur lui un regard de compaſſion & de tendreſſe. On la coucha ſur le champ, & elle pria qu'on la laiſſât ſeule. Tous les domeſtiques ſe retirerent. Clorante qui étoit alors âgé de quinze ans, ſe ſentit pénétré de la mort de ſon pere : une ſageſſe avan-

cée le rendoit capable des réflexions les plus sérieuses. Il s'enferma dans une chambre, pour y lire la lettre de son pere ; il l'ouvrit & lut ces mots.

Quoique vous soyez encore bien jeune, mon fils, la noble éducation qu'une mere prudente vous aura sans doute donnée me fait croire que vous êtes en état de sentir ce que je vais vous dire. Je serois trop heureux, si je vous avois vu ; je me flatte que je n'aurois remarqué rien en vous que d'estimable. Je regrette la perte du plaisir que j'aurois eu en vous voyant tel que je viens de dire. Me tromperois-je, mon fils ? Non, je ne le puis croire : vous justifierez mes regrets par une vertu constante ; vous éprouverez, mon fils, qu'elle suffit pour rendre heureux. La récompense qu'on en tire est indépendante des hommes. Je meurs trahi, persécuté, & je meurs content de moi, moins à plaindre que mes ennemis. Je meurs tranquille & sans les remords qui troublent le bonheur des méchants, & qui les livrent au désespoir, quand ils sortent de la vie. J'expire, & l'état où je suis doit vous rendre ma lettre plus sensible. C'est un pere qui vous aime, qui croit que vous le mé-

ritez, & qui.... La plume me tombe de la main. Que je vous aime! Adieu.

Que je ſuis malheureux! s'écria Clorante après la lecture de cette lettre. Non, non, mon pere, dit-il, vous n'aurez point regretté une vertu imaginaire, & je jure de vous imiter. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'on vint lui dire que ſa mere étoit tombée dans une grande foibleſſe. O Dieu! dit-il, qu'ai-je fait pour mériter de tels malheurs? Il courut, & vint dans la chambre de ſa mere, qui, lui tendant la main en le voyant, n'eut pas la force de lui parler. Clorante arroſa cette main de larmes; il la baiſoit mille fois. Sa mere, en lui ſerrant la ſienne, lui témoignoit, malgré ſon peu de force, combien elle étoit charmée de ſa tendreſſe. Ce ſpectacle émut ceux qui étoient préſents; on n'entendoit dans la chambre que ſoupirs entrecoupés. L'alarme ceſſa cependant, la mere de Clorante ſe trouva mieux: mais leur joie dura peu. Deux jours après, une ſeconde foibleſſe la reprit; elle ſentit qu'elle alloit mourir. Son fils alors étoit auprès d'elle, il la tenoit ſerrée entre ſes bras. Vos chagrins, lui diſoit-il, vous arrachent à la vie; vous vous y êtes livrée ſans ménagement; vous n'avez point

craint de me laiſſer à moi-même. Que vais-je devenir ſans vous? La mort de mon pere vous a-t-elle fait oublier que vous aviez un fils? Vivez, Madame, vivez; regardez les dangers où va m'expoſer mon âge. Ne vous ſuis-je donc plus cher? Cette mere mourante ne répondoit à ſon fils que par des regards qui ſembloient l'aſſurer qu'elle plaignoit ſon ſort, & qu'elle eût ſouhaité pour lui ſeul de prolonger ſa vie. On eût dit, à voir ſes yeux, qu'elle combattoit la mort, & qu'elle s'en défendoit par un excès de tendreſſe pour ſon fils; on jugeoit des efforts qu'elle faiſoit pour lui parler encore. D'une voix expirante enfin elle prononça ces dernieres paroles: ſi l'amour rendoit à la vie, croyez, mon fils, que vous n'auriez pas le chagrin de voir ſi-tôt finir la mienne. La mort de votre pere m'a ſaiſie. Le mal eſt fait: adieu, mon fils. Que ne puis-je arrêter mon âme? O Dieu! je ne le verrai plus; conduiſez ſes pas. Cher Clorante, j'expire. Clorante ne pouvoit plus parler; il avoit la tête penchée ſur ſa mere, il la regardoit avec des yeux d'envie pour l'état où elle ſe trouvoit, il excitoit ſa douleur, il cherchoit à expirer avec elle. Il lui vit rendre le dernier ſoupir. En mourant elle laiſſa tomber une de ſes mains ſur lui;

il fit un cri effrayant, & il s'évanouit. Les domestiques l'emporterent dans une autre chambre; on le secourut, & il revint à lui. A quel sort suis-je donc destiné, s'écrioit-il? Un double coup me ravit mon pere & ma mere : l'un expire dans l'horreur d'un cachot; le désespoir finit les jours de l'autre. Juste Dieu! qui me privez de tous les deux, du moins inspirez-moi le courage dont j'ai besoin pour résister à mes malheurs. Ce jeune homme après la mort de sa mere, récompensa tous les domestiques; il retint celui qui avoit servi son pere, & quelques autres, & passa trois années encore dans le même château. Il sembloit avoir oublié le commerce des hommes; il lui restoit toujours une sombre tristesse qui lui faisoit aimer la solitude; il s'occupoit le plus souvent à la chasse: mais il y alloit seul, pour se livrer avec plus de liberté à sa mélancolie. Un jour qu'il regardoit le portrait de son pere, qu'il portoit sur lui, sa douleur se réveilla. Que fais-je ici, dit-il, à languir dans un honteux repos? Allons à Londres le venger, ses ennemis y sont encore: doit-on laisser les perfides impunis? Depuis ce moment il prit la résolution de partir, & prépara tout pour son voyage: il confia le soin de ses affaires à celui qui avoit accompagné son pere,

& partit ſeul. Il étoit en chemin depuis deux jours, quand, traverſant un bois, il ſe vit tout-d'un-coup attaqué par trois hommes. C'eſt une épreuve de valeur bien triſte : mais un homme né noble & courageux n'en connoît point qui l'épouvante. Clorante ſe défendit avec le courage & la prudence d'un homme fait au danger. Il avoit déja renverſé un de ſes ennemis : mais il perdoit lui-même tant de ſang, qu'il alloit être la victime des deux autres, ſi quatre cavaliers, qui eſcortoient une chaiſe, n'étoient venus à ſon ſecours. Alors ſes aſſaſſins chercherent leur ſalut dans la fuite, & l'on ne put les joindre. A peine Clorante pouvoit-il ſe ſoutenir ſur ſon cheval. Sa jeuneſſe, un certain air charmant frappa la perſonne qui étoit dans la chaiſe. C'étoit une jeune dame, qu'eſcortoient ſes gens à cheval. Une tendre compaſſion s'empara de ſon âme : elle ne put voir couler le ſang de Clorante ſans frémir : elle s'apperçut de ſa foibleſſe, & elle ordonna qu'on le mît dans la chaiſe. Clorante d'une voix baſſe lui témoigna ſa reconnoiſſance : mais il le fit avec grâce & d'une maniere intéreſſante. On ſe hâta d'arriver chez la dame, dont le château étoit dans un bourg renommé par des eaux minérales qui y attiroient un grand nombre de

perſonnes : & le temps où Clorante y arriva étoit juſtement la ſaiſon où l'on y venoit. Dès qu'on fut au château, on mit Clorante au lit ; la dame envoya chercher des Chirurgiens, qui mirent le premier appareil à ſes bleſſures. Elles n'étoient pas dangereuſes. On le laiſſa repoſer, & le lendemain la dame, que j'appellerai Clarice, vint le voir. Clarice n'avoit que vingt ans : à l'âge de dix-huit ans elle étoit reſtée veuve d'un Seigneur qui lui avoit laiſſé de grands biens. Elle étoit belle, d'un air grand & majeſtueux ; un certain caractere de douceur donnoit de l'agrément à tout ce qu'elle diſoit. Clorante lui avoit plu ; elle avoit ſenti, en le voyant, une tendre émotion que juſqu'ici perſonne ne lui avoit cauſée. Clorante, de ſon côté, malgré ſa foibleſſe, n'avoit pas laiſſé de remarquer combien elle étoit aimable. Il étoit charmé de la maniere généreuſe dont elle l'avoit ſecouru. Dès qu'il l'apperçut : je vous dois la vie, lui dit-il, Madame, & vous avez joint tant de généroſité à l'action que vous avez faite, qu'une reconnoiſſance éternelle ſuffit à peine pour la payer. C'eſt au haſard, dit-elle, que je dois le plaiſir de vous avoir ſauvé la vie ; & ſi vous m'avez de l'obligation, ce n'eſt point d'une action que l'honneur en pareil cas engage à faire. J'accepte

cepte votre reconnoiſſance, Seigneur: mais ne la donnez qu'à l'intérêt preſſant que je prends à vos jours; ſoyez-y ſenſible, je ne vous le défendrai jamais. Elle rougit, & baiſſa les yeux après ces mots. Clorante, qui la regardoit, s'en apperçut; ſa reconnoiſſance en devint plus vive. Devoir tout à une belle perſonne, recevoir des marques obligeantes de ſes bontés, eſt une ſituation bien touchante pour un jeune homme élevé dans des ſentiments nobles & vertueux. J'ignore, dit-il à Clarice, lequel des deux me touche le plus, ou du ſervice que vous m'avez rendu, ou de l'intérêt que vous prenez à ma vie: mais je ſens, Madame, que mon cœur ſe livre avec plaiſir à la reconnoiſſance qu'il vous doit. Le ton de ſa voix, ſes regards, tout prouvoit que Clorante étoit véritablement pénétré de ce qu'il diſoit. Clarice, qui commençoit à l'aimer avec tendreſſe, parut charmée de ſa réponſe. Adieu, Seigneur, dit-elle; ſongez à votre guériſon, & ſoyez perſuadé que je ne négligerai rien pour l'avancer. Elle ſortit alors, & laiſſa Clorante à des réflêxions les plus favorables pour elle. Que de bontés, diſoit-il en lui-même! qu'elle eſt aimable! que je ſerois ingrat, ſi je n'étois ſenſible à ſes manieres autant que je le puis être!

Il eſt mille occaſions où la reconnoiſſance reſſemble à l'amour. Clorante avoit trop peu d'uſage pour en démêler la différence ; il crut qu'il aimoit Clarice. Mais, diſoit-il, ſi cette belle perſonne me demandoit mon cœur, pourrois-je le lui refuſer ? Je lui dois tout : la vertu ne défend point d'aimer, quand on n'aime que pour n'être point ingrat. J'irai à Londres, j'y ferai mon devoir, & je reviendrai à Clarice. C'étoit-là le langage d'un homme reconnoiſſant & ſans expérience. Quelques jours après il ſe leva. Clarice s'enflammoit toujours davantage ; elle ne lui cacha plus ſon amour. Clorante, toujours trompé par ſa reconnoiſſance, y répondit, ou crut y répondre. Clarice lui apprit qu'elle étoit veuve, & maitreſſe de ſon ſort. De ſon côté il lui raconta ſon hiſtoire & le deſſein qu'il avoit d'aller à Londres : mais il lui cacha ſes véritables intentions, & ſuppoſa, de peur de l'effrayer, des affaires concernant des biens. Le haſard voulut en même temps que Clarice ſe trouva dans la néceſſité d'aller dans une ville hors de France du côté d'Angleterre, pour une ſucceſſion que la mort d'un de ſes parents lui laiſſoit. Nous partirons, dit-elle, enſemble, quand vous ſerez entièrement guéri ; & vous me reviendrez trouver dans cette ville,

quand vous aurez terminé vos affaires. Dès ce jour Clarice prit des mesures pour leur voyage. Clorante se rétablissoit, & croyoit de bonne-foi qu'il aimoit. Un matin, qu'il s'éveilla plutôt qu'à l'ordinaire, il sortit de sa chambre, pour aller se promener sur une terrasse du château : à peine y fut-il, qu'il entendit ouvrir une fenêtre d'une grande maison, qui faisoit face au château. Il regarda, & vit paroître une femme d'une beauté parfaite : elle avoit les yeux languissants, l'air un peu abattu : mais sa langueur ne lui donnoit encore que plus de charmes ; elle laissoit voir un bras d'une blancheur à éblouir. Clorante, surpris de tant de beautés, s'arrêta pour la regarder avec plus d'attention ; il ressentoit, en la voyant, un plaisir qui l'entraînoit insensiblement. Cette belle personne, de son côté, fixoit ses yeux sur Clorante : mais ses yeux avoient moins de part à sa curiosité que son cœur. Elle vouloit quitter la fenêtre ; un appas doux & invincible l'arrêtoit toujours. Clorante revint de sa surprise ; l'embarras étoit marqué dans son geste. Cette dame enfin quitta la fenêtre, en regardant tristement Clorante. Ce jeune homme soupira, sans sçavoir pourquoi, & retourna dans sa chambre. Depuis ce moment l'image de cette belle personne resta

gravée dans ſon cœur. Cette tranquillité, qu'il trouvoit auprès de Clarice, l'abandonna; il voyoit toujours ces traits charmants qui l'avoient frappé; il ſe plaignoit en lui-même. Tous les matins il retournoit à l'endroit où il avoit vu cette inconnue; mais il ne la vit plus. Mille fois il fut tenté d'aller la chercher dans la maiſon où elle étoit; & le ſouvenir de ce qu'il devoit à Clarice le retenoit: l'amour qu'il avoit cru ſentir pour elle s'étoit évanoui; il ne lui reſtoit plus qu'une reconnoiſſance, qu'il étoit près de trahir à chaque inſtant. Clarice s'apperçut d'un peu de changement, elle l'attribua à l'impatience qu'il avoit de partir. Ils prirent jour, & ſe mirent en chemin. La ſeconde journée de leur voyage, Clorante & Clarice ſe promenant après ſouper dans un jardin, ils apperçurent dans un autre, joint au leur, une dame avec un cavalier. La dame étoit aſſiſe, & ſembloit, en détournant la tête, repouſſer de la main le cavalier qui étoit à ſes genoux, & qui lui parloit avec beaucoup d'action. Cette dame étoit celle que Clorante avoit apperçue à la fenêtre. Elle vit ce jeune homme: ils ſe reconnurent; ils paroiſſoient tous deux frappés d'étonnement. Cette inconnue oublie le cavalier, qui lui-même, attentif aux regards qu'elle

jette ſur Clorante, cherche à démêler dans ſes yeux ce qui cauſe ſon attention à le regarder, pendant que Clarice, à ſon tour arrêtée par un mouvement ſecret de jalouſie, examine l'action de Clorante, & n'a pas la force de lui parler. Cependant le cavalier ſe leve, il prend la dame par le bras, l'emmene bruſquement, & ſort du jardin avec elle. Elle le ſuit d'un pas languiſſant; il ſemble qu'elle quitte ce jardin avec peine, & qu'on l'en arrache malgré elle. Déja Clorante ne la voit plus; il en marque ſon chagrin par un ſoupir qui lui échappe : & voyant en même temps Clarice auprès de lui, il eſt honteux de s'être trahi lui-même. A peine ôſe-t-il lever les yeux; il veut parler, ſon diſcours eſt ſans ſuite. Clarice voit le déſordre où il eſt; elle reſſent un dépit qu'elle cache à peine : ſortons d'ici, lui dit-elle, & quittons des lieux dont la vue ne fait qu'augmenter le trouble où vous êtes. Il n'eſt point à craindre, dit-il en revenant à lui; la ſituation de ces deux perſonnes m'a ſurpris, & le trouble que vous dites eſt l'effet d'un ſimple étonnement. Non, non, dit-elle; ſortons : j'en juge mieux que vous; vous avez changé de couleur : craignez les ſuites d'un étonnement où vous ſeriez encore, ſi l'inconnue n'avoit diſparu. Il

voulut répondre; mais la honte d'une infidélité presque prouvée, & la crainte d'un plus long éclaircissement l'en empêcherent. Il la quitta pour se retirer dans sa chambre. Ce n'étoient plus, comme auparavant, ces délicatesses de vertu, ce souvenir scrupuleux de ce qu'il devoit à Clarice, ces craintes de devenir ingrat. Cette nouvelle aventure le rend insensible à tout; il réfléchit cependant sur ce qu'il va faire. Les bontés de Clarice ne me touchent donc plus? Que je serai coupable, dit-il! Mais ces regrets que sa bouche prononce ne passent pas jusqu'au cœur; ce n'est pas le sentiment, c'est un reste d'habitude à la vertu qui les dicte. C'est vous, chere inconnue, qui me rendez perfide, dit-il; je n'en serai peut-être que trop puni: celui qui étoit avec vous est sans doute mon rival. Il se leve après ces mots; mais, que fais-je ici, s'écrie-t-il? allons la chercher; peut-être la trouverai-je encore; je lui parlerai, elle verra mon amour, je sçaurai quel est ce cavalier. Il descend après; il demande à qui appartient le jardin où il l'a vue; il apprend qu'il est à un cabaretier voisin. Un doux espoir alors renaît dans son cœur; il entre sans sçavoir ce qu'il va faire dans cette autre maison; il s'informe de celle qu'il cherche;

il en fait un portrait charmant, on la reconnoît. Celle dont vous parlez vient de partir avec un cavalier, lui dit-on ; nous ne connoiſſons ni l'un ni l'autre, & nous ne ſçavons ce qui les oblige à s'en-aller ſi bruſquement. Clorante pâlit à cette nouvelle; il eſt long-temps ſans répondre, ſa douleur ne s'exprime d'abord que par des ſoupirs. Elle eſt partie, c'en eſt fait, & je la perds pour jamais. Mais de quel côté ſont-ils? dit-il d'un air troublé. On lui marque alors le chemin qu'ils ont pris. Il ſort, & retourne dans ſa chambre : là il s'abandonne pour quelques moments à tout ce que le chagrin a de plus terrible. Où êtes-vous, dit-il, belle inconnue? êtes-vous charmée du rival odieux qui vous emmene? J'ai vu vos yeux s'arrêter ſur moi ; que penſiez-vous alors? Mais de quoi me ſert ici de m'égarer dans ma douleur ? Elle eſt partie, ſuivons-la; le haſard peut me la montrer encore. Il ſort auſſi-tôt dans le deſſein de partir lui-même ; & traverſant une galerie, il rencontre Clarice, qui, ſoutenue de ſa femme-de-chambre, s'y promenoit d'un pas languiſſant. Pénétrée du chagrin que lui cauſoit la ſituation où elle avoit vu Clorante, & n'ayant pu trouver le repos, elle étoit allée dans cette galerie pour s'entretenir avec ſa femme-de-

chambre. L'agitation de ſon cœur donnoit alors à ſes beaux yeux un air de langueur ſi touchant; ſa démarche marquoit un abattement ſi grand, que dans ces moments elle eût inſpiré la pitié la plus tendre au cœur le plus inſenſible. Clorante, en la voyant, recula. Le péril le plus preſſant lui eût paru moins funeſte que la rencontre de Clarice; il la regarda comme un obſtacle à ſon deſſein: cependant un reſte de prudence lui fit cacher ſes mouvements ſous les dehors les plus tranquilles. Inutile précaution; peut-on tromper les yeux d'une amante jalouſe? Rien échappe-t-il à l'amour? Sous ſa feinte tranquillité Clarice, en le regardant, découvrit ſon trouble, & jugea qu'il méditoit un deſſein. Quelles alarmes lui donna cette penſée! Elle en oublia ſon dépit, & cette ſage retenue que le ſexe conſerve dans les moments les plus dangereux pour le cœur. Quand on craint de perdre ce qu'on aime, l'intérêt le plus preſſant alors n'eſt pas de ſuivre ſon reſſentiment. Où courez-vous, lui dit-elle? vous me paroiſſez ému; nous quittez-vous? Il rougit à ce mot; ſa rougeur le trahit; & confirma Clarice dans ſa penſée.

J'ignore, Madame, ſi vous me ſçaurez bon gré de rapporter ici tout ce que l'amour fit dire

à Clarice; peut-être aurez-vous honte de ſa foibleſſe. Inacceſſible aux plus légeres impreſſions de tendreſſe, vous condamnerez ſans doute un cœur qui va ſe livrer ſans réſerve à la ſienne; mais croyez, Madame, qu'il ne faut qu'un peu d'expérience pour engager à plaindre Clarice. Croyez que l'amour au déſeſpoir, dans l'âme la plus ſage, ne ménage ni fierté ni prudence, & que le ſexe n'a pour tout privilége ſur les hommes, que l'avantage d'inſpirer plus de pitié dans ſon chagrin, & d'intéreſſer plus que nous.

Qu'il me ſoit donc permis de vous montrer ici Clarice dans toute ſa douleur. Clorante rougit, quand elle demanda s'il la quittoit. En amour le moindre mouvement inſtruit mieux que la raiſon la plus poſitive. En vain Clorante voulut éluder la demande; incertain, embarraſſé dans ſon diſcours, troublé de la perfidie qu'il alloit marquer par ſon départ, il ſe défendit ſi mal, qu'elle ne douta plus qu'il ne voulût la quitter. Il n'eſt plus temps de feindre, vous êtes un ingrat, dit-elle; vous ſçavez que je vous aime, je ne veux point m'en défendre. Pourquoi m'avez-vous trompée? Pourquoi m'offrir un cœur que vous n'aviez point envie de me laiſſer? car enfin puis-je me perſuader que vous m'aimiez de bonne-foi, puiſ-

qu'un moment a suffi pour changer votre amour en insensibilité pour moi ? Quelle étrange tendresse qu'un seul instant détruit ! Un cœur véritablement touché peut-il se laisser charmer par une autre ? Que trouverez-vous dans cette inconnue que je ne puisse vous offrir ? Ses charmes sont-ils plus puissants que les miens ? Vous ne respiriez qu'amour pour les miens. Préférez-vous son cœur au mien ? Je vous l'avois abandonné. Vous paroît-il si peu précieux, que vous le quittiez pour un cœur qu'on peut vous refuser, & qui n'est peut-être plus à celle à qui vous le demanderez ? Sont-ce les biens qui vous touchent ? J'en avois assez & pour vous & pour moi. Je suis jeune, & je dirois aimable, si votre ingratitude vous laissoit encore assez de justice pour le voir. Pendant que Clarice donnoit un libre cours à ses plaintes, Clorante, les yeux baissés, ne répondoit pas un seul mot : il voit son infidélité, il en conçoit toute l'injustice ; mais il ne s'en repent pas. Toute ma tendresse est donc inutile, continua Clarice ! Il ne me sert de rien d'en faire l'aveu sans ménagement. Ne m'en restera-t-il que la honte de vous la montrer toute entiere ? Répondez, Clorante : j'ai cru que vous me quittiez ; désabusez-moi, si vous restez : peut-être le temps fera-t-il plus en ma faveur qu'un em-

portement que vous caufez & que je n'ai connu qu'avec vous. Parlez, Clorante; quel eft votre deffein? ne me le déguifez pas. Hé bien! Madame, il faut tout avouer, dit Clorante, d'une voix baffe & mal affurée; tout perfide que je vous parois, je ne vous tromperai pas; je ne fuis point né fourbe : quand je vous ai offert mon cœur, je vous l'offrois de bonne-foi, le déguifement n'y eut aucune part. Que ne puis-je vous aimer encore? Mais une invincible fympathie m'entraîne ailleurs : malgré les efforts que je fais pour vous dans mon cœur, les traits de l'inconnue m'ont frappé, je ne puis guérir : ce n'eft point une injufte préférence qui m'oblige à l'aimer; ma paffion n'eft pas un caprice, je n'en fuis pas le maître. Ne dites plus que je ne vous trouve pas aimable; l'inconnue l'eft peut-être moins que vous. Tant d'amour que vous me témoignez, tant de charmes ne vous rendroient à mes yeux que trop adorable, fi j'étois libre d'en croire mes yeux. Je perds, en vous quittant, un bonheur affuré, pour me livrer au fort fans doute le plus malheureux. Oubliez, Madame, oubliez de votre côté un ingrat qui n'eft plus digne d'être aimé; ne vous reffouvenez de moi que pour me plaindre? je cours à ma perte, j'y veux courir, & je ne puis m'em-

pêcher de le vouloir. Adieu, Madame; votre douleur eſt un ſpectacle que ne mérite point de voir un perfide.

La réſolution de Clorante avoit ſi fort ſaiſi Clarice, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre: mais quand elle vit qu'il alloit la quitter impitoyablement, ſe laiſſant alors tomber entre les bras de ſa femme-de-chambre: partez, lui dit-elle d'une voix expirante, vous ſerez content; je vous oublierai, mais il m'en coûtera la vie. A peine eut-elle achevé ce dernier mot qu'elle s'évanouit.

Quel aſpect pour un amant, cauſe unique de tant de maux! Clorante en fut troublé; il ſoupira d'avoir réduit Clarice dans un ſi triſte état, & s'éloignant d'un lieu qui lui reprochoit ſa dureté, il prit des chevaux, & partit pour aller chercher ſon inconnue.

Laiſſons-le maintenant, pendant qu'il court au haſard à la recherche de ce qu'il aime, & retournons à Clarice. Sa femme-de-chambre, qui aura nom Philine, appella du monde à ſon ſecours, pour la rapporter dans ſa chambre. Les remedes & les mouvements qu'on lui donna pour la déshabiller la firent revenir. Où ſuis-je, dit-elle? Quels ſoins cruels me rappellent à la vie? Laiſ-

ſez-moi, Philine; elle m'eſt odieuſe; je veux mourir. Elle n'en dit pas davantage: ces triſtes paroles furent ſuivies de mille ſoupirs. Inſenſible aux empreſſements qu'on avoit à la ſecourir, indifférente pour tout ce qui pouvoit la ſoulager, elle ne réſiſta point à prendre les remedes qu'on lui préſenta. On la mit au lit; tout le monde ſortit, à l'exception de Philine. Clarice, abattue ſous le poids de ſa douleur, demeura long-temps dans un profond ſilence, que de longs & confus gémiſſements interrompoient par intervalles. Ce funeſte degré de déſeſpoir auroit ſans doute fini ſa vie, ſi les pleurs qu'elle répandit après n'en avoient calmé la violence. Dans quel état me laiſſez-vous, Clorante, dit-elle en verſant un torrent de larmes? que n'êtes-vous encore témoin de mes maux? L'ingratitude ne dure pas toujours, & j'aurois quelque eſpérance de vous attendrir. Prenez, Madame, un peu de repos, lui dit Philine; ces réflexions entretiennent votre chagrin, ne cherchez point à l'irriter: le peu d'apparence que Clorante retrouve ſon inconnue, le moindre retour de tendreſſe, un moment enfin peut le ramener à vous. Il vous a vu mourante, eſpérez tout. Je ne vous dis pas de vaincre votre amour, il vous eſt impoſſible de le faire encore; mais

enfin efforcez-vous de ſurmonter vos ennuis ; le temps met fin au malheur le plus grand. Le mien durera toujours, répondit Clarice d'une indifférence outrée : on ne revient point à l'amour ; & quand il ſe ſouviendroit de moi, que peut ſur un cœur un impuiſſant & foible ſouvenir, quand la vue de l'objet mourant n'a point été capable de le toucher ? Vous êtes ingénieuſe à vous tourmenter vous-même, répondit Philine : dans une douleur récente on aime à ſe perſuader qu'elle ne finira jamais ; on craint de ſe rendre aux raiſons qui tendent à l'adoucir. Mais, Madame, ſi je ne réuſſis point à diminuer vos peines, ne les rendez pas du moins plus cruelles qu'elles ne ſont. Ceſſe, ma chere Philine, un inutile diſcours, répondit Clarice ; je loue ton zele ; mais je ne puis en profiter. Ecoute : pendant que tu parlois j'ai pris une réſolution ; elle eſt ſurprenante & peut-être inſenſée : mais n'importe, ne la combats point, tes conſeils ſeroient vains ; je n'ai plus la raiſon pour guide, & rien ne me diſſuaderoit d'exécuter ce que je vais te dire. Clorante eſt parti, il ſuit ſon inconnue ; je vais le ſuivre à mon tour. O Ciel ! s'écria Philine ; quel deſſein ! que méditez-vous, Madame ?.. Arrête, dit Clarice ; je t'ai déja avertie que rien ne m'en peut dé-

tourner: mais écoute-moi jusqu'à la fin, & ne m'interromps plus. Je veux donc le suivre. Je sais tous les dangers où va m'exposer une pareille entreprise; mais je n'ai plus de ressource qu'en le cherchant, & je tomberois dans le désespoir, si je la négligeois par un ménagement pour l'honneur que je respecte, mais dont je ne suis plus en état de suivre en tout les séveres loix. Tu vois que je me condamne la premiere, pour t'obliger à ne point répondre. Mon dessein est de me déguiser de maniere qu'en changeant mon sexe, je puisse sûrement échapper à la curiosité de ceux qui me regarderont. L'habit d'Arménien m'a paru le plus convenable; il faut donc dès à présent que tu tâches de m'en avoir un. Il n'est point encore tard; sors, informe-toi dans cette ville; enfin n'oublie rien pour que je l'aie bientôt. Tu sçais où est mon argent, prends-en autant que tu voudras, & songe que, de tous les services que tu pourrois me rendre, il n'en est point où ton zele me fasse plus de plaisir. Ne tarde pas un moment; va, cours & attends de moi une récompense telle que tu la voudras. Ha! Madame, dit Philine, y songez-vous? Remettez jusqu'à demain: votre résolution est un effet du désespoir; vous en serez effrayée vous-même. Je le veux

te dis-je, répartit Clarice; hâte-toi, ou je me leve pour y aller moi-même. Philine fondoit en larmes: elle sortit, voyant qu'elle ne pouvoir rien gagner sur l'esprit de sa maitresse; elle alla chez un marchand dont la boutique étoit près de-là; on lui indiqua un homme qui pourroit lui trouver ce qu'elle souhaiteroit. Elle se rendit chez lui; il lui dit qu'il avoit dans un magasin toutes sortes d'habits. Ils y monterent; elle en choisit un qui lui parut propre pour sa maitresse, & le paya ce que l'homme voulut. Elle revint dans la chambre de Clarice, qui, l'attendant avec impatience, s'étoit déja levée, malgré la foiblesse que lui laissoit encore son évanouissement. Dès qu'elle apperçut Philine: m'apportes-tu ce que je te demande, dit-elle? Oui, Madame: voici l'habit, répondit-elle en pleurant: il a fallu vous obéir; & dans quelque danger que vous précipite le parti que vous prenez, si mes conseils ne vous arrêtent pas, j'aurai du moins la consolation de vous suivre. Non, dit Clarice. je ne veux point que tu m'accompagnes; & bien loin de l'exiger de ton amitié, je t'ordonne de me quitter. Mais habille-moi, pendant que je vais t'instruire de ce que tu dois faire. Hé quoi! Madame, dit Philine; voulez-vous vous exposer à

la

la nuit ? Son horreur n'a rien qui m'étonne, dit-elle, & ſes ténebres déroberont ma honte. Pour toi, Philine, tu reſteras ici juſqu'à demain ; & quand tu ſeras arrivée dans la ville où nous allions, dis qu'une maladie imprévue m'a obligée de revenir chez moi, & que je t'envoie pour recueillir la ſucceſſion, que je te donne. Prends ma caſſette ; les papiers & les lettres qui y ſont te ſerviront à juſtifier ce que tu diras. Retourne après chez moi, regle mes affaires, je t'en laiſſe le ſoin. En quelque endroit que me conduiſe le haſard, ſois aſſurée de recevoir de mes nouvelles ; ſonge à moi quelquefois, & déplore les malheurs où me jette un penchant fatal. La maniere ferme avec laquelle parloit Clarice ne témoignoit que trop combien elle étoit réſolue. Elle étoit déja habillée : adieu, dit-elle, en embraſſant tendrement Philine. Ne deſcends point avec moi, on pourroit me reconnoître. Après ces mots elle quitta ſa femme-de-chambre, qui, dans le ſaiſiſſement où elle étoit, n'eut pas la force de prononcer un ſeul mot. Clarice, à qui ſa réſolution prêtoit plus de hardieſſe que n'en a le ſexe ordinairement, ſe fit ſeller un cheval, & partit dans la nuit la plus obſcure, après s'être informée du chemin qu'avoit pris Clorante.

A quoi n'engage pas l'amour, quand il s'eſt rendù maître d'un cœur ? Ne direz-vous pas ici, Madame, que ceux qui s'y livrent ſont bien dignes de pitié ? A quelles extrémités ne porte-t-il pas une âme ? Sacrifier ſa réputation, s'abandonner en aveugle aux plus funeſtes haſards, renverſer l'ordre de la nature par de monſtrueuſes métamorphoſes, par une intrépidité ſurprenante ; voilà les fureurs qu'il inſpire. Mais, Madame, cet amour que vous condamnez, ce dieu que vous proſcrivez, a ſes victimes, contre leſquelles il exerce toute ſa malice ; il aime à ſe jouer des cœurs qu'il choiſit pour objets de ſes coups : il ſe plaît quelquefois à effrayer : mais il eſt preſque toujours plus aimable qu'il n'eſt terrible. Pour quelques malheureux qu'il ne perſécute que pour répandre plus de douceurs ſur les jours de ceux qu'il favoriſe, faut-il le fuir ? Faut-il ſe mettre en garde contre un vainqueur dont les chaînes ne ſont qu'un tiſſu de plaiſir, & qui nous laiſſe jouir du fruit de ſa victoire ? Ce dieu ſi charmant vous paroît cependant un monſtre : peut-être un jour lui ferez-vous grâce ; peut-être, forcée à la reconnoiſſance par le nombre des cœurs qu'il vous ſoumettra, ceſſerez-vous, en lui cédant avec ſageſſe, de le traiter comme un

ennemi. Si jamais ce changement arrive, fasse le dieu d'amour que votre choix tombe sur l'amant le plus tendre.

Clarice fut bientôt hors de la ville; elle suivit la route qu'elle crut la plus fréquentée. Quelle situation pour une femme que d'être seule en pleine campagne, dans un temps où les horreurs du silence & de la nuit doivent la remplir d'effroi au moindre objet bisarre que forment les ombres! Elle avoit déja marché plus de quatre heures, quand s'arrêtant, pour se délasser, au bord d'une forêt qu'elle avoit traversée, elle entendit assez loin d'elle, sur le même rivage, un bruit confus de plusieurs voix d'hommes; c'étoient des gens qui accompagnoient Turcamene, autrefois corsaire, alors Seigneur de ces cantons, & qui revenoit avec ses domestiques d'un château voisin, où il avoit passé une partie de la nuit à se divertir. Il avoit vu de loin un cavalier entrer dans la riviere: ce cavalier sembloit avoir disparu, & Turcamene avoit fait arrêter ses gens pour le secourir, en cas qu'il en eût besoin. La frayeur avoit pris Clarice, qui les avoit entendu parler. Quelque passion qui fasse agir les femmes, la nature les fit timides; elle est toujours la plus forte. Clarice commençoit donc à s'éloigner; mais elle ap-

perçut, à la faveur de la lune, un cheval qui nageoit, & près de lui un homme qui, malgré ſes efforts, alloit périr. Ceux qu'elle avoit entendus accoururent, elle approcha : ô Dieu ! que devint-elle, quand, examinant de plus près cet inconnu qui paroiſſoit, elle reconnut les traits de Clorante. Un cerf que pourſuit le chaſſeur s'élance dans les eaux qu'il rencontre avec moins de viteſſe que n'en eut Clarice à ſe jetter dans la riviere pour ſecourir ſon amant qui périt. Elle eſt déjà dans les eaux : l'amour pour quelques moments lui tient lieu d'adreſſe & de force. Elle combat, elle ſuccombe enfin, déjà elle enfonce ; même malheur menace & Clarice & Clorante. Une funeſte mort alloit terminer leurs jours, ſi deux de ces hommes, qui étoient accourus, ne s'étoient eux-mêmes expoſés pour les tirer hors de l'eau. Ils ſont ſans connoiſſance, étendus ſur le rivage : on leur ôte leurs habits, on les ſuſpend après, pour leur faire rendre l'eau qu'ils ont bue. Celui qui déshabilla Clarice, vit avec étonnement que c'étoit une femme ; il en avertit ſes compagnons, qui la montrerent à Turcamene. Ce vieux corſaire, en la regardant, parut charmé de la beauté de Clarice. La curioſité de ſçavoir les raiſons qui cauſoient ſon dé-

guisement, le plaisir de se rendre maître d'une aussi belle personne, lui firent prendre le parti de la faire porter chez lui, pendant qu'elle ne se reconnoissoit pas encore. Clorante, qui avoit besoin d'un secours plus prompt, fut porté dans une maison qui appartenoit à un des amis de Turcamene. Cet ami, sans jetter les yeux sur Clorante, ordonna qu'on le mît au lit, pendant que le corsaire se hâta d'arriver chez lui avec Clarice. Laissons-la quelque temps, & voyons ce qui dans les suites arriva à Clorante.

Les soins qu'on prit de lui le firent revenir : on lui dit comment il avoit été sauvé; il en témoigna sa reconnoissance, & quatre jours se passerent sans qu'il eût la force de se lever. Cet ami de Turcamene, chez qui on l'avoit transporté, étoit le même cavalier que Clorante en chemin avoit vu dans le jardin avec la belle inconnue, que j'appellerai Caliste. Périandre (c'est ainsi qu'aura nom le cavalier) faisoit dans ces lieux sa demeure ordinaire. Clarice & Clorante l'avoient rencontré dans le jardin, à l'occasion d'un voyage qu'il avoit été obligé de faire pour ramener Caliste d'un endroit où elle avoit pris les eaux.

Vous serez sans doute en peine de sçavoir,

Madame, quels étoient Caliſte & Périandre ; mais la ſuite naturelle de l'hiſtoire vous l'apprendra. Il ſuffit maintenant de vous dire que Caliſte étoit au pouvoir de Périandre ; qu'il en étoit comme le tyran, parce qu'elle ne vouloit l'épouſer que du conſentement de ſon pere, dont on ignoroit le ſort. L'obſtacle qu'elle apportoit aux deſirs de ſon perſécuteur, lui faiſoit ſouffrir de ſa part la contrainte la plus cruelle ; il n'étoit rien qu'il n'imaginât pour la forcer à conſentir à ce qu'il exigeoit d'elle. Deux hommes auſſi barbares que lui étoient gagés pour veiller à la moindre de ſes actions ; ſouvent même à la maiſon où ils étoient il l'enfermoit dans un cabinet fait exprès, & qui ne recevoit le jour que par une fente : il l'en retiroit après, en lui demandant pardon de ſa violence ; de ſorte qu'il paſſoit ſucceſſivement des tranſports les plus furieux à la ſoumiſſion la plus paſſionnée. Le ſoir même qu'il étoit arrivé des eaux avec elle, outré des regards qu'elle avoit jettés dans le jardin ſur Clorante, il lui avoit fait des reproches ; & Caliſte y avoit répondu avec tant de mépris, que dans ſa rage il avoit ordonné qu'on l'enfermât dans ſa priſon ordinaire. Le quatrieme jour, que Clorante encore au lit commençoit à ſe mieux porter, ce tyran avoit

rendu la liberté à Caliſte, & étoit allé ſe promener à la chaſſe. On avertit Caliſte qu'il y avoit un inconnu qu'on avoit ſauvé des eaux, & les circonſtances qu'on y ajouta lui donnerent l'envie d'apprendre ſes aventures. Elle entra dans ſa chambre, ſuivie d'un de ſes ſatellites, qui avertit Clorante de ſon arrivée. Elle s'aſſit auprès de ſon lit, les rideaux en étoient tirés, Caliſte ne voulut point qu'on les ouvrît. Clorante, que ſa foibleſſe empêchoit de ſe lever, la remercia de l'honneur que lui faiſoit ſa viſite. Caliſte répondit avec une douceur qui lui étoit naturelle, qu'elle venoit ſavoir comment il ſe portoit, & le prier, ſi rien ne s'y oppoſoit, de lui dire par quel malheur il avoit penſé périr. Clorante, à meſure que Caliſte lui parloit, ſe ſentoit touché d'un plaiſir ſecret dont il ne pouvoit deviner la cauſe; & ce ſentiment intérieur, ſe joignant à la reconnoiſſance qu'il avoit pour la bonté de Caliſte, lui fit ſouhaiter d'avoir à raconter quelque choſe qui méritât ſa curioſité. Rien ne m'empêche, dit-il, de vous inſtruire ſur ce que vous demandez de moi, Madame: le récit de mes malheurs n'eſt pas conſidérable, & quand l'aveu même en ſeroit dangereux, je n'héſiterois pas un moment à le faire. Je viens d'un château près de Paris, con-

tinua-t-il, avec une dame que je croyois ſincérement aimer. Le ſoir, me promenant dans un jardin avec elle, le haſard nous montra, dans un jardin joint au nôtre, une dame avec un cavalier qui étoit à ſes genoux; elle tourna la tête de notre côté, & je la reconnus pour l'avoir vue quelques jours auparavant à une fenêtre qui faiſoit face au château où je demeurois. Elle m'avoit charmé dès-lors, je ne l'avois point oubliée, & je ne fus plus maître de mon cœur en la retrouvant. Dès l'inſtant la dame avec qui j'étois ne me toucha plus, je ſentis que je ne l'avois jamais aimée; & ſans égard à la bonté qu'elle eut de me rappeller, je m'arrachai d'avec elle au milieu du voyage, pour courir après ma chere inconnue, que le cavalier, ſans doute aimé, avoit déja enlevée. Je partis en déſeſpéré pour la ſuivre, & j'avois marché une partie de la nuit, quand traverſant une riviere je me trouvai ſi foible que je tombai de mon cheval. La froideur de l'eau me fit cependant revenir : j'eſſayai de ratrapper mon cheval; mais il s'étoit éloigné, & je me trouvai malheureuſement dans un endroit où j'enfonçois malgré tous mes efforts. Je perdis bientôt connoiſſance, & je ne ſçais plus ce que je devins. On m'a dit ici que quelques hommes ſe jetterent dans

l'eau pour me ſecourir; il y eut un cavalier qui, dit-on, s'expoſa pour moi, & qu'il fallut ſauver à ſon tour. On ne m'a point appris où il eſt; mais je me tiendrois heureux, ſi jamais il s'offroit une occaſion d'expoſer auſſi ma vie pour garantir la ſienne. Voilà, Madame, l'unique ſujet de mon malheur; & ſi j'échappe aux dangers du naufrage, en ſuis-je moins à plaindre, puiſque mes jours ne ſeront déſormais qu'un tiſſu d'ennuis & de chagrins? J'ai perdu ma chere inconnue : après ce coup, quel plaiſir peut me faire la vie? Ses ſoupirs l'arrêterent en cet endroit. Il eſt difficile d'expliquer les divers mouvements de Caliſte au récit de Clorante, qu'elle reconnut pour celui qu'elle avoit vu dans le jardin & de ſa fenêtre. Si Clorante dans ces deux rencontres avoit conçu de la paſſion pour elle, il ne l'avoit pas moins frappée, & la ſympathie dans ces moments avoit également uni leurs deux cœurs. Caliſte conſervoit pour lui le ſouvenir le plus tendre; elle ſouhaitoit de le revoir, & gémiſſoit de la cruauté du haſard, qui ne lui avoit montré que pour quelques inſtans le ſeul objet qu'elle auroit aimé, & dont elle regrettoit la perte. L'idée qui lui en étoit reſtée lui avoit rendu ſon eſclavage encore plus affreux, & Périandre plus odieux. Quelle

agréable furprife alors ! quel charme ne doit-elle pas trouver dans un évènement fi éloigné de fon efpérance ? Ce feul inconnu, fi aimable pour elle, peut à préfent paroître à fes yeux. Que Califte trouveroit de douceur à le furprendre, en lui montrant celle qu'il cherche avec tant d'ardeur ! mais un cruel efpion l'examine, elle a tout à craindre ; le moindre mouvement feroit rapporté, & ce mouvement fuffiroit pour faire périr ce cher inconnu & pour la perdre elle-même. Cependant, au milieu de la joie qu'elle cache, une fecrète inquiétude vient y mêler quelque amertume ; elle fe reffouvient que Clorante a parlé d'une dame qu'il croyoit aimer, & qu'il aimoit peut-être ; cette penfée l'alarme. Si je ne dis pas qui je fuis, dit-elle ; défefpérant fans doute de me retrouver jamais, la certitude d'être aimé d'une autre, un caprice, tout enfin peut le faire revenir à cette perfonne. Que faire dans cette extrémité ? Califte, pour calmer fes alarmes, voudroit que l'inconnu l'affurât que rien ne diminuera l'amour qu'il a pour elle : mais comment engager Clorante à la tirer d'inquiétude fans fe faire connoître, & fans que l'efpion attentif ait fujet de rien foupçonner ? L'amour eft ingénieux ; il fournit à Califte un moyen qui lui parut fûr. Clorante,

après avoir ſoupiré de ſon malheur, avoit continué ſes regrets, & Caliſte avoit eu le temps de faire ſes réflexions. Quand Clorante eut ceſſé de parler : je vous plains, lui dit-elle ; il eſt triſte de ne point attendre de fin à ſes peines : mais enfin, que ſçavez-vous ſi, après tant d'ennuis, le deſtin ne vous *réſerve* pas un bonheur ineſpéré ? Rarement le *malheur eſt-il éternel* ; plus il eſt grand, plus on a lieu de croire qu'il touche à ſon terme. Eſpérez de revoir votre inconnue, ou du moins eſpérez de vous dégager un jour de votre paſſion par une autre : alors vous oublierez votre inconnue, & vous ceſſerez d'être malheureux. O Dieu ! répartit Clorante, quoi ! je ceſſerois un jour de l'adorer ! Non, non, Madame ; elle emporte mon cœur, & ſon idée m'eſt plus chere que la félicité d'être chéri de tout ce que le Ciel formeroit après elle de plus aimable ; je préfere mon déſeſpoir au bonheur le plus accompli, & mon inſenſibilité pour ce qui pourroit adoucir mes chagrins eſt ſi grande, que je verſerois mon ſang, ſi la paſſion que j'ai pour elle ne m'obligeoit à reſpecter mes jours. Je la cherche, trop content, ſi je ne la vois jamais, de n'avoir vécu que pour l'aimer. Clorante prononça ces paroles avec un emportement excité ſans doute par le pouvoir ſe-

cret de la préſence de Caliſte. Cette belle perſonne ſentit de ſon côté le calme revenir dans ſon cœur; chaque mot verſoit dans ſon âme un doux plaiſir dont le charme lui faiſoit oublier ſes propres malheurs. Cependant il étoit temps qu'elle ſe retirât; elle craignoit que Périandre ne vînt lui-même: l'intérêt qu'elle prenoit à la vie de l'inconnu la faiſoit trembler pour lui, ſi le moindre ſoupçon donnoit à ſon perſécuteur occaſion de le reconnoître. Elle avoit un deſſein, dont le ſuccès devoit la délivrer de ſon eſclavage. Elle ſe leva pour s'en aller. Qu'il eſt difficile de quitter ce qu'on aime, ſans ſe donner la ſatisfaction de le voir quand on le peut! Caliſte en reſſentit toute la peine: mais elle réſiſta, par un effort ignoré des âmes communes. Je vous ſuis obligée, lui dit-elle, de la maniere obligeante avec laquelle vous m'avez raconté vos chagrins; je vous exhorte à les ſupporter avec plus de courage: un moment ſeul peut changer votre ſituation, croyez que ce moment n'eſt pas ſi reculé que vous le penſez, & perſuadez-vous que les eſpérances que nous donnent les autres, ſont quelquefois des prédictions d'un bonheur prochain pour les malheureux.

Après ces mots, elle quitta Clorante, ſans attendre qu'il répondît. Les dernieres paroles de

Caliſte l'avoient ému ; & voulant la remercier, il ſe hâta de tirer les rideaux : mais elle ſortoit, & il ne put la voir. A peine Caliſte avoit-elle quitté ſa chambre, qu'elle rencontra Périandre qui alloit y entrer : elle rougit en le voyant ; Périandre attribua ſa rougeur à la haîne qu'elle avoit pour lui. Je ſuis un monſtre à vos yeux, lui dit-il ; rien ne peut vaincre votre averſion. Ceſſez vos reproches, répondit-elle ; ma rougeur vient d'une indiſpoſition ſoudaine ; j'ai beſoin de repos, laiſſez-moi le prendre. Périandre ne lui répartit rien ; Caliſte avoit parlé avec tant de marques d'abattement, que, malgré ſa cruauté ordinaire, il n'eut pas la force de l'arrêter. La vue d'une belle perſonne languiſſante inſinue quelquefois le reſpect dans le cœur de l'amant le plus féroce. Caliſte, ſe voyant libre & ſans eſpion, s'enferma dans ſa chambre, pour penſer ſans témoins à ſon inconnu, & pour méditer ce qu'elle avoit envie de faire. Sa tendreſſe l'occupa d'abord toute entiere : quoi, diſoit-elle, eſt-il poſſible qu'il ſoit ici ? Cette aventure eſt-elle un effet du haſard ? ou croirai-je que le deſtin nous a faits l'un pour l'autre ? Mais pourquoi balancer tant ? Je l'avois perdu, je le regrettois, le deſtin me le rend ; en faut-il davantage pour m'apprendre

que cet inconnu doit posséder mon cœur & briser mes chaînes ? Oui, c'en est fait, je me livre à cet espoir ; qu'ai-je à redouter ? quels remords peuvent suivre une action qui me met à couvert de la violence ? Fuyons Périandre : peut-il se rencontrer une occasion plus favorable ? Je me confie à un amant qui m'adore : la perfidie se trouve-t-elle avec tant d'amour ? Seroit-il capable d'un outrage ? Non, non ; ce n'est qu'à force de soumissions que ses pareils sçavent gagner un cœur. Cher inconnu, je ne prendrai nulle précaution contre vous ; votre amour sera ma sûreté, & le mien à son tour aura soin de la vôtre. Après ces réflexions Caliste écrivit une lettre à Clorante, où elle lui apprenoit qu'elle étoit celle qu'il cherchoit avec tant d'ardeur ; elle lui marquoit aussi l'état où elle se trouvoit, & le dessein qu'elle avoit de fuir.

A peine eut-elle achevé sa lettre, que sa résolution la fit frémir : que fais-je, dit-elle ? A quoi m'engages-tu, cruel Périandre ? Hélas ! sans l'esclavage où tu me tiens, concevrois-je un dessein si peu conforme à ce que je suis ? Bienséance, devoirs sacrés pour le sexe, mes malheurs sont bien affreux, puisqu'il faut que je vous oublie. Mais de quoi me servira ma hardiesse ? Com-

ment donner ma lettre à cet inconnu? Toutes mes actions ont des témoins. Quel destin, s'écria-t-elle! Résolue de franchir les loix du devoir, ma situation est si terrible qu'il ne me reste que la honte de méditer un dessein désespéré dont le succès m'est interdit. L'impossibilité que trouvoit Caliste à rendre sa lettre la faisoit presque renoncer à son entreprise, quand elle entendit frapper à sa porte. O Dieu! s'écria-t-elle, c'est sans doute mon tyran; quel temps le barbare choisit-il! Mais elle s'étoit trompée; c'étoit Clorinde, fille d'un vieux domestique de Périandre, qui venoit à son ordinaire tenir compagnie à Caliste.

Clorinde avoit de l'esprit; elle étoit née avec des sentiments au-dessus de sa condition. Les malheurs de Caliste l'avoient touchée. Quelque grande que soit l'infortune, le sort n'est pas cruel en tout; il est toujours des cœurs qui s'intéressent en secret pour les malheureux. Clorinde plaignoit donc Caliste, & n'oublioit rien des soins qui pouvoient lui marquer qu'elle méritoit sa confiance. Caliste l'estimoit, & la distinguoit des autres: mais l'habitude qu'elle avoit à se contraindre avoit insensiblement accoutumé son cœur à tant d'indifférence, que, malgré le zèle de Clorinde, son

estime pour elle n'avoit point encore paru. Cependant dans ces moments Caliste la vit avec plaisir, & cette jeune fille s'appercevant que les larmes couloient des yeux de Caliste : vous êtes dans la douleur, lui dit-elle ; je me retirerai, si je vous gêne : je suis quelquefois témoin de ce que vous souffrez, & je venois à présent dans le dessein de vous tirer de la mélancolie continuelle où vous êtes plongée. Caliste fut attendrie par ce discours ; il lui parut si naturel & si obligeant, qu'elle y répondit avec plus d'ouverture de cœur qu'à l'ordinaire. Non, Clorinde ; reste, lui dit-elle, tu ne me gêneras pas ; je ne te cacherai pas mes chagrins, ton amitié mérite plus de confiance. Ah ! Madame, répondit Clorinde, qu'il y a long-temps que j'aspire à la gagner ! Vous m'avez peut-être confondue avec ceux qui s'attirent votre haîne. Seroit-il possible qu'aujourd'hui vous me rendiez justice ? Clorinde, je te la rends, répondit Caliste : mais quelle attention exigeois-tu d'une malheureuse qui voudroit pouvoir s'oublier elle-même ? Que ne puis-je finir vos peines, dit Clorinde ? que je trouverois de plaisir à tarir des larmes dont vos yeux devroient ignorer l'usage ! mais dans la condition où je suis, souhaiter de vous voir plus heureuse est tout ce

que

que je puis. Tu n'en as pas moins de générosité, dit Caliste : mais cesse de me marquer tant de zele. Les malheureux abusent aisément des bontés qu'on a pour eux ; crains que ma reconnoissance ne se termine pas à t'en remercier; méfie-toi d'une infortunée qui peut t'en demander des preuves. Ah ! dit Clorinde, donnez-moi les moyens de vous servir. Votre sort me fait gémir tous les jours ; mes soupirs ont tenté cent fois de changer le maître que je sers : mais chez lui la pitié ne sçauroit trouver de place; il ne la connoît pas même dans les autres. Mais, Madame, dût à mon tour m'accabler sa cruauté, parlez, Madame; où faut-il aller ? Ah ! Clorinde, dit Caliste en l'interrompant, es-tu bien sincere? Par où puis-je m'attirer de pareils soupçons, dit-elle ? Mais ma franchise, en vous assurant, seroit toujours la même ; le cœur n'a pas deux manieres de s'expliquer, ou du moins le mien n'en sçait point d'autre : ainsi, Madame, je sors, &.... Arrête, Clorinde, répondit Caliste, ma méfiance n'a duré qu'un instant. Il est pardonnable de douter d'un bien, quand on n'est point dans l'habitude d'en espérer. Tu m'offres tes services, je puis les accepter ; & le plaisir que tu me fais est pour moi comme un songe, dont je tremble de connoître

l'illusion. O Dieux ! s'écria Clorinde alors, pour qui sont les heureuses destinées, si vous en privez celle qui n'est faite que pour en donner? Mais, Madame, vous parlez de bonheur; mes services peuvent-ils vous en procurer? Commandez; que faut-il que je fasse? Aussi prompte à vous servir que sensible à vos peines, ni crainte, ni intérêt ne m'arrêteront; hâtez-vous de vous expliquer. Hé bien! Clorinde, je me livre à toi, dit Caliste; mes maux sont à leur comble, la perfidie ne peut que les prolonger; je ne t'en soupçonne pas: quel plaisir, en me trahissant, aurois-tu pour objet? La cruauté est-elle un motif si intéressant? Aurois-je perdu jusqu'au triste avantage d'inspirer de la pitié? Non, Clorinde; je vois la tienne, elle est véritable. Je t'ai fait connoître que tu peux me servir: écoute, & juge si j'ai tort. Cet étranger qu'on a sauvé des eaux m'a vue deux fois par hasard; j'ignore si, dans l'état où m'ont mis mes maux, mes traits ont quelque chose d'aimable: mais enfin il m'aime avec passion, c'est de lui-même que je le sçais; il m'a raconté ses aventures sans me connoître; j'ai vu que j'en étois le sujet. Je te l'avouerai, Clorinde, continua Caliste, si cet étranger m'aima dans l'instant qu'il me vit, de mon côté je me sentis pour

lui un doux penchant. Juge de ma ſurpriſe & de ma joie quand je l'ai retrouvé. Je goûtois, en l'entendant parler, je ne ſçais quoi de touchant. J'allois enfin me découvrir, & la ſeule crainte de faire périr ce cher inconnu m'a retenue; je l'ai quitté, & je me ſuis retirée dans ma chambre. J'ai réfléchi ſur cette aventure & ma ſituation. L'horreur, l'averſion que j'ai pour Périandre; te le dirai-je auſſi? mon cœur; tout m'a déterminée de remettre à cet inconnu le ſoin de mon eſclavage: je lui ai écrit; &, ma lettre finie, j'ai vu qu'il m'étoit impoſſible de la lui rendre. Ce chagrin m'occupoit, quand tu as frappé à ma porte; maintenant tu t'offres à me ſervir, il eſt inutile de t'en dire davantage. Conſulte-toi, ma chere Clorinde; vois ſi tu te ſens la force de t'expoſer pour moi. Je ne te dirai pas, pour t'animer, que le péril n'eſt point grand à rendre ma lettre; je mériterois tous mes malheurs, ſi, ſans prendre d'intérêt à ce qui peut t'arriver, j'allois, pour me ſauver, te ſéduire. Quelques charmes qu'offre la liberté quand on la recouvre, le remords me la rendroit inſupportable, ſi, par une adroite perfidie, je l'avois achetée peut-être teinte de ton ſang; ſans doute aux dépens de la tienne. Ainſi, ma chere Clorinde, je t'avertis que tu t'expoſes:

mais que sçait-on aussi si le destin n'a point attaché la fin de mon esclavage au succès de tes soins ? Les Dieux ne sont pas cruels ; ils ne souffrent les tyrans que pour les confondre. Je n'examine point, dit Clorinde en l'interrompant, si l'action que je fais pour vous réussira, ou non ; je tâcherai de la conduire avec prudence, les suites ne m'en font point trembler. Ce soir même j'attendrai que tout le monde repose ; & quoique ceux que Périandre commet à votre garde lui rendent chaque soir toutes les clefs de la maison, je sçais le moyen d'entrer dans la chambre de l'inconnu, d'autant plus sûrement, qu'il y a une ancienne clef qu'on ne sçait pas : je l'ai gardée par hasard, & elle ouvre la chambre de cet étranger. D'abord ma vue le surprendra sans doute à ces heures ; de mon côté j'aurois peine à me résoudre à l'aller trouver, sans un intérêt aussi pressant que le vôtre : mais enfin je finirai bien vîte sa surprise, en me hâtant de lui présenter votre lettre. Chere Clorinde, que ne te dois-je pas, répondit alors Caliste ? Je n'ôse après un tel service te promettre de récompense ; ce seroit mal répondre à ta générosité, que de vouloir l'animer par un espoir mercénaire. Sans biens ; sans parents, puisque j'ignore ce qu'ils sont de-

venus, que pourrois-je t'offrir ? Les plus grandes richesses paieroient mal tes bontés : je leur dois un plus noble salaire, c'est ma confiance sans réserve, c'est une amitié éternelle : voilà la reconnoissance la plus digne de nous deux, & la plus proportionnée à ce que tu fais pour moi. Accepte-les, Clorinde, ces seuls biens qui me restent. Si les Dieux m'en donnent d'autres, après t'avoir donné mon amitié, ils ne me coûteront gueres à t'offrir. Mais il est temps que tu te retires, une plus longue conversation seroit suspecte à Périandre ; la plus légere méfiance nuiroit à nos desseins, évitons d'exciter la sienne. Je sors donc, dit Clorinde, & croyez que dès ce soir vous serez satisfaite. Ecoute, répartit Caliste : j'oubliois de t'instruire de ce que tu feras après avoir rendu ma lettre ; tu lui diras qu'il se hâte de la lire, & qu'il écrive sa réponse : porte-lui ce dont il aura besoin pour cela. Peut-être qu'il ne se contentera pas d'écrire, & qu'il te parlera, ma chere Clorinde : retiens bien ce que t'aura dit cet aimable inconnu ; rapporte-moi jusqu'aux moindres mouvements de son cœur ; & souviens-toi qu'ils me seront aussi chers que ma liberté même. Cependant ménage l'honneur de Caliste, peins-lui mes malheurs, fais-lui com-

prendre que ce font eux qui m'obligent d'avoir recours à lui ; &, s'il fe peut, fans hafarder ma gloire, laiffe-lui entrevoir qu'on n'a point de répugnance à fe confier à lui. Mais c'eft trop te retenir, ton zele t'inftruira mieux ; fors, & j'en attendrai demain le fuccès. Clorinde alors quitta Califte, dont l'efpérance fufpendit les ennuis. La moindre lueur de félicité charme les malheureux ; ils s'abandonnent imprudemment, & par avance, aux douceurs d'un fort qu'ils devroient envifager comme incertain. Califte, fur un fimple efpoir, fe promet déja la fin de fon efclavage ; déja fon cœur impatient n'eft prefque plus touché des maux qu'il fouffre. Cependant Périandre entre dans fa chambre ; la vue de ce tyran fi odieux paroît alors moins affreufe à Califte. Il lui parle de fon amour, elle l'écoute avec plus de tranquillité. Ce tyran, de fon côté, croit lire dans les yeux de fa captive qu'il eft moins haï ; fes tranfports en redoublent, il la preffe de s'expliquer : êtes-vous changée, Madame, lui dit-il ? ou me trompez-vous ? Ceffez ce langage, lui répondit-elle, il me gêne encore ; il eft vrai que mes ennuis font moins grands, ne cherchez point à les augmenter, contentez-vous de penfer qu'ils diminuent ; laiffez-moi feule à préfent, & ne vous

obſtinez plus à me contraindre. Périandre eût bien voulu continuer la converſation : mais il ſe retint, par la crainte de réveiller contre lui une averſion qu'il croyoit aſſoupie. Je vous laiſſe, dit-il, puiſqu'il le faut, Madame ; tenez-moi compte d'une obéiſſance à laquelle un amour auſſi violent que le mien a peine à ſe réſoudre ; & puiſque j'arrête toute ma paſſion en votre faveur, Madame, à votre tour efforcez-vous de vaincre votre haîne. Il ne dit que ces mots, & ſe retira. Quand Caliſte ſe vit en liberté : non, non, tyran, dit-elle, n'attends pas de mon cœur un effort ſi favorable ; il eſt fait pour te haïr, & tu le mérites : mais oublions-le plutôt, continua-t-elle ; c'eſt à ma liberté que je dois toute mon attention. Cher inconnu, c'eſt par vous que j'en jouirai ; de quels charmes ne ſera-t-elle pas ſuivie ! mais libre & délivrée de l'aſpect d'un cruel, que mon cœur contre vous défendra mal cette liberté que je ſouhaite !

C'eſt ainſi qu'elle s'entretint en elle-même le reſte de la journée : cependant il étoit déja tard ; Périandre fit ſervir dans la chambre de Caliſte un repas compoſé des mets les plus exquis, & n'oublia rien de ce qu'il crut pouvoir la divertir. Flatté de ce que lui avoit répondu Caliſte, ce tyran pendant le repas ne ſembla reſpirer que

joie ; ses yeux, naturellement farouches, jettoient alors des regards plus adoucis : il parla de son amour avec un emportement, peut-être peu respectueux, mais convenable au caractere d'un homme aussi violent. Il fit des serments affreux d'aimer toujours, & d'aimer avec plus de passion que jamais ; il exagera les peines que la haîne de Caliste lui avoit fait souffrir ; il voulut lui prouver que cette haîne étoit injuste, il ôsa même rappeller des obligations qu'elle & son pere avoient à sa famille ; langage ordinaire des âmes communes. Il auroit pû se ressouvenir aussi des maux qu'il avoit fait souffrir à sa captive, en gémir, en demander pardon : mais un tyran sçait jouir d'un bien qu'il attendoit, sans sçavoir se repentir des moyens cruels dont il s'est servi pour l'acquérir. Périandre pensoit que Caliste étoit disposée à l'aimer ; c'étoit-là le bien qu'il souhaitoit, & son cœur avoit trop de bassesse, pour concevoir aucun remords de la tyrannie dont il avoit usé envers elle. Cette aimable fille ne répondoit rien. Cet amant, après mille protestations furieuses & extravagantes, s'avisa, par une saillie téméraire, d'exiger d'elle des serments réciproques.

M'aimez-vous, dit-il, Madame, autant que je

vous aime? La tendresse que j'ai pour vous mérite, bien de votre part un aveu qui m'assûre d'une fidélité à l'épreuve; vous m'avez tantôt flatté de quelque espérance, le respect alors a fait taire ma passion. Mais c'est assez languir: ne m'en demandez plus, Madame; je ne suis plus en état de vous obéir. Je vous adore, déclarez-vous, il est temps: de quoi sert une importune retenue qui s'oppose au plaisir que vous me ferez, & dont mon amour me rend digne? Parlez, Madame; dites, comme moi, que vous livrez votre cœur au seul plaisir de m'aimer. Le discours impétueux de Périandre auroit encore duré long-temps, si Caliste ne l'avoit tout d'un coup interrompu. Arrêtez, dit-elle; mon cœur souffre impatiemment de si pressants transports; souvenez-vous que ce n'est que depuis quelques heures que je commence à m'accoutumer à vous: cet intervalle est trop court pour tarir cinq ans d'aversion. J'avoue que d'aujourd'hui je vous vois avec moins de peine; soyez satisfait de cette assurance, ménagez mon cœur, tant d'amour l'épouvante, & pourroit encore lui rendre sa haîne. Il me paroît qu'il s'en défait, n'y mettez point d'obstacle; votre retenue & le temps l'intéres-

feront plus en votre faveur, que tant de mouvements dont l'impétuofité l'accable.

Elle prononça ces mots d'un air mêlé de douceur & de fierté, qui ralentit les mouvements de Périandre. Il la regarda quelque temps fans rien dire: hé bien! Madame, répondit-il après, Périandre, tout paffionné qu'il eft, vous obéira. Vous me donnez cependant une étrange preuve de votre difpofition à me moins haïr, puifqu'il faut, pour l'aider, vous dérober des mouvements qui l'augmenteroient dans une autre: mais peu m'importe par quelle voie j'arrive à votre cœur; vous me le promettez, je borne mon intention à l'efpérer, fans m'embarraffer fi les moyens qui m'en feront jouir font fûrs ou non. Haîne, indifférence de votre part, tout à préfent m'eft égal, pourvu que mes efpérances réuffiffent. Vous exigez de moi du filence & de la retenue, j'en accepte le parti, il m'en coûte: mais fouvenez-vous auffi, Madame, du prix que vous propofez à l'effort que je me fais, vous devez m'en répondre; la bonne-foi, mon amour, tout vous engage à tenir parole. Souvenez-vous encore qu'une efpérance trompée dans un cœur comme le mien laiffe un jufte défef-

poir qui rend capable de tout. Mais j'ai tort de vous peindre des extrémités que l'honneur nous épargnera sans doute; ce sont de ces images odieuses que produit un amour excessif & tremblant; pardonnez-les aux méfiances d'un cœur que cinq ans de haîne obstinée autorisent à avoir. Aujourd'hui ces méfiances cessent, vos paroles me rassûrent, je les crois sinceres, & je vais, plein de confiance, exécuter désormais ce que vous demandez de moi. Je vous laisse donc, Madame; songez à ce que vous m'avez dit. Périandre alors se retira, & Caliste resta seule. Les desseins qu'elle méditoit lui firent oublier Périandre. Il étoit tard, tout reposoit dans la maison: la chambre de l'inconnu étoit au-dessus de la sienne; elle prêtoit l'oreille, pour entendre quand Clorinde ouvriroit la porte. De combien de mouvements étoit-elle agitée! Tantôt épouvantée de la hardiesse de son entreprise, elle se représentoit Périandre en fureur, livré à la jalousie la plus terrible, inventant pour la punir un nouveau genre d'esclavage. Tantôt se défiant du courage de Clorinde, elle craignoit que la réflexion n'arrêtât cette fille. Un moment après, elle croyoit déja se voir en liberté; elle remercioit l'inconnu, il lui parloit de sa passion; elle

ſentoit couler dans ſon cœur un plaiſir doux & tranquille ; elle treſſailloit à cette idée, & n'oſoit s'abandonner au charme qu'elle y trouvoit. Enfin elle entendit un petit bruit ; c'étoit Clorinde qui entroit dans la chambre de l'inconnu. Caliſte le jugea d'abord ; il lui sembla même entendre le bruit ſourd de leurs voix. Ce qu'elle ſentit alors peut bien ſe comprendre, & foiblement s'exprimer. Laiſſons-la quelque temps à ſes craintes, à ſon trouble, & aux plaiſirs que donne une imagination animée par l'amour. Clorinde, en entrant dans la chambre de Clorante, l'éveilla. Accablé d'un ennui qui ne le quittoit jamais, il venoit de s'aſſoupir. Clorinde s'avança le flambeau à la main. Clorante la regardoit ſans rien dire, ſurpris ſans doute de voir à ces heures une jeune fille dans ſa chambre. Sa ſurpriſe augmenta, quand Clorinde lui préſenta la lettre, & lui dit : prenez cette lettre, Seigneur, & hâtez-vous de la lire ; elle vous inſtruit d'un ſecret qui doit vous intéreſſer, & que vous apprend une perſonne qui vous eſt chere. Je ne comprends point, dit Clorante, quelles ſont les raiſons qui vous obligent à venir trouver un homme qui dans ſon malheur déſeſpere d'apprendre rien qui le conſole : mais je ſens, par je ne

ſçais quel preſſentiment, que je n'ai de votre part rien à ſçavoir de fâcheux. En diſant ces mots il prit la lettre, l'ouvrit; & voici ce qu'il y trouva.

Je ſuis la perſonne à qui tantôt vous avez raconté vos aventures; j'en étois le ſujet: c'eſt moi que vous avez vue à une fenêtre à.... & que vous avez apperçue quelques jours après dans un jardin qui en joignoit un où vous étiez avec une dame: enfin c'eſt moi, Seigneur, que vous témoignez chercher avec ardeur. Votre phyſionomie, & la maniere dont vous m'avez parlé me perſuadent que vous êtes généreux. J'ai beſoin de ſecours, & je vous en demande: je ſuis ſous la tyrannie du cavalier avec lequel vous m'avez vue dans le jardin, & que vous avez cru mon amant. Il me tient captive depuis mon enfance; il m'aime, il exige de moi les mêmes ſentiments: mon cœur n'a pu l'écouter, & le peut moins que jamais. Pour me vaincre il emploie la violence, j'ai tout à craindre. Je déſeſpérois de voir jamais finir mon eſclavage; le haſard vous a conduit ici, je vous ai reconnu par le récit que vous m'avez fait. Mon déſeſpoir, la haîne que j'ai pour mon tyran, & j'ôſe dire encore, ſans crainte que vous en abuſiez, un ſen-

timent d'eſtime que vous paroiſſez mériter ; tout cela m'engage à vous prier de me tirer des lieux où je ſuis. Ce que vous m'avez appris ſans me connoître pourroit ſans doute me détourner de l'action que je fais; mais mon eſclavage & ce que je penſe de vous me donnent une hardieſſe que des âmes communes déſapprouveront peut-être, mais que ne condamneront point ceux à qui une nobleſſe de cœur & une raiſon ſupérieure inſpirent d'autres maximes. Je n'héſite point à croire, Seigneur, que vous ſerez de ce nombre; je regarde votre amour même comme une ſûreté de plus pour moi : j'ajoûterois comme une occaſion dans les ſuites à vous eſtimer davantage, ſi le beſoin que j'ai de votre ſecours ne rendoit de pareilles honnêtetés ſuſpectes. Avec un homme généreux on n'eſt point forcé de s'engager à rien pour l'exciter à nous ſervir; on lui laiſſe pour objet le ſeul plaiſir d'obliger, & la reconnoiſſance qu'on lui doit engage après à lui donner tout ce qu'il mérite. J'attends votre réponſe, Seigneur, touchant les meſures que vous prendrez. Vous pouvez en même temps confier en liberté vos ſentiments à celle qui vous rendra ma lettre. J'eſpere, encore une fois qu'ils ſeront conformes au jugement que j'ai fait de vous;

je ne ſçais pourquoi même je ne puis m'imaginer le contraire. Si je me trompois, je ne me ſoucie plus de voir finir mes malheurs.

Que vous perdez ici, Madame, de ne pas connoître l'amour ! que la ſurpriſe où ſe trouva Clorante vous intéreſſeroit ! que votre cœur auroit de plaiſir à juger de la ſituation de cet amant ! Quelle nouvelle pour lui ! de quelle ſatisfaction ne comble-t-elle pas une âme agitée de la paſſion la plus tendre & la plus malheureuſe ! Rien n'avoit prévenu Clorante, rien ne le préparoit à tant de bonheur ; il n'enviſageoit qu'une douleur éternelle : un inſtant la termine avec des circonſtances que le haſard ſemble n'avoir amenées que pour égaler ſes plaiſirs à ſes peines. Cet inſtant, pour ainſi dire, lui prodigue mille biens, dont le moindre étoit au-deſſus de ſes eſpérances. Douceurs infinies que comprennent ceux qui ſont nés tendres ; délicieux moments où l'âme eſt plongée dans une abondance de plaiſirs. Mais en vain mes propres ſentiments me fourniſſent ici les expreſſions les plus vives ; vous intéreſſerai-je pour ce que vous n'avez point vu ; vous que ne touchent pas des inquiétudes, des plaintes que vous cauſez ; vous qui tous les jours témoin... ; vous...? mais ſuivons les loix que vous impoſez,

& revenons à Clorante, dont je prenois insensiblement la place.

Il lut cette lettre avec des mouvements dont il étoit agréablement saisi. Sa joie d'abord ne fut point de celles qui éclatent par des transports; c'étoit une joie intérieure qui l'enchantoit, qui captivoit ses sens : on lisoit sur son visage une émotion vive, qui ne lui laissoit pas la liberté de parler. La triste langueur disparut de ses yeux, un air doux & tranquille se répandoit dans tous ses traits, & succédoit insensiblement à cet étonnement dont il avoit été saisi. Enfin il parla; il commençoit un discours qu'il n'achevoit jamais, des exclamations, des mots mal arrangés & sans suite marquoient encore le désordre de son cœur. Clorinde l'examinoit, & se sentoit elle-même touchée des témoignages éloquents de sa passion. Cependant le temps pressoit, elle lui dit : Seigneur, je suis charmée de ne m'être point trompée, quand j'ai cru que la nouvelle que je vous apportois vous feroit plaisir; mais la nuit est déja bien avancée, hâtez-vous de répondre à celle qui vous écrit, & vous pourrez après me confier vos sentiments. Vous m'avez tiré, lui répondit-il, de l'état le plus funeste; & le bonheur dont me comble cette lettre me paroît si grand, que

je n'imagine à préſent rien au-delà : la paſſion que j'ai pour celle qui vous envoie doit vous répondre de ma part d'une reconnoiſſance infinie ; elle eſt fondée ſur des ſentiments qui ne finiront jamais, & qui toute ma vie me feront ſentir ce que je vous dois. Mais les moments ſont chers, & je vais écrire. Après ces mots il fit ainſi ſa réponſe.

Eſt-ce vous, Madame, qui m'avez écrit ? eſt-ce vous dont je vais terminer les peines ? Quoi ! je pourrai vous revoir ! J'ai lu des caracteres que votre main m'a tracés : vous me demandez du ſecours, à moi qui ne prolongeois ma vie que pour vivre en vous cherchant. Car enfin vous le ſçavez, Madame ; le haſard vous l'a appris, & je n'oſerois vous le dire, ſi tantôt, ſans vous connoître, je ne vous avois marqué tous mes tranſports : vous avez vu combien j'aimois ma chere inconnue ; c'étoient-là mes termes, tout m'étoit permis alors. J'étois au déſeſpoir, j'avois perdu cette inconnue, je ſoupirois, mes chagrins éclatoient en liberté. Vous avez tout entendu ; qu'il m'eſt doux de m'en reſſouvenir ! J'ai fait l'aveu de mes ſentiments, & quel aveu ! L'amour le plus tendre le dictoit, mes larmes, mes ſoupirs, le chagrin de vous avoir perdue, tout contribuoit à le rendre ſincere. Ha ! mes malheurs

me doivent être bien chers, puiſque c'eſt à eux que je dois le plaiſir de vous avoir déclaré mon amour avec des expreſſions que le reſpect & la crainte m'auroient interdites, ſi je vous avois connue : mais enfin l'ignorance où j'étois me juſtifie, vous ſçavez tout, je ſuis content ; que pouvois-je ſouhaiter davantage ? Je n'aſpirois qu'à vous faire ſçavoir que j'aimois ; je l'ai fait de la maniere la plus touchante. Vous n'y ſerez point ſenſible, il eſt vrai ; mais la ſatisfaction d'avoir tout avoué eſt une félicité qui doit borner les eſpérances d'un malheureux, qui s'en fesoit une de vous avoir pour objet de ſon déſeſpoir. Le retour eſt un bien qu'il m'eſt ſeulement permis de ſouhaiter, ſans l'attendre. Oui, déſormais, Madame, vous aimer ſans eſpoir, eſt une ſituation où je vais trouver mille charmes. Je gémirai ; qu'importe ? mes ſoupirs ſeront un hommage éternel que vous méritez, ils vous ſeront connus, vous me plaindrez peut-être quelquefois ; & je préfere ce ſentiment de pitié aux faveurs que j'aurois d'une autre. Mais que fais-je ici ? Pourquoi me laiſſer aller aux mouvements de mon cœur ? Que puis-je vous dire qui ne ſoit foible après ce que vous m'avez entendu prononcer ? Eſt-ce le temps de vous exprimer ma tendreſſe,

quand votre liberté doit faire à présent mon unique objet? Est-ce là ce que vous attendez de moi? & ne devrez-vous qu'à mes transports le secours que vous me demandez? L'amour n'inspire-t-il pas du courage & du zele au dernier des hommes? Mais, Madame, pourquoi m'apprendre que vous êtes cette chere inconnue? Je vous aurois servie, j'aurois mérité votre estime: mais vous n'avez voulu me rien devoir. Que dis-je encore? Il faut m'arracher au plaisir de vous écrire; je n'en ai que trop dit pour vous ôter ces sentiments que vous aviez de moi. Je finis, en vous priant de faire attention qu'il faut être né capable d'une action généreuse, quand on est capable de tant de respect & de tant d'amour. Adieu, Madame; chaque mot que j'écris est un crime, puisque c'est pour moi seul que je parle, & je m'en vais l'effacer ce crime, à force d'ardeur à vous servir. Vous sçaurez tout de celle qui m'a rendu votre lettre.

Dès que Clorante eut achevé: ne perdons point de temps, dit-il à Clorinde; voyons quelles mesures on peut prendre pour tirer cette aimable personne d'esclavage. Seigneur, lui dit cette jeune fille: il n'est pas dans la journée un moment dont l'on puisse profiter. Périandre, celui dont ma mai-

treſſe vous parle, l'obſede alors & ne la quitte pas. Il n'y a pas non plus d'apparence de venir la force en main enlever ma maitreſſe de chez lui; il a dans ſa maiſon un nombre de domeſtiques, gens barbares qui lui ſont dévoués : la nuit ſeule peut favoriſer nos deſſeins; & quoique Périandre chaque ſoir prenne la clef de la chambre de ma maitreſſe, ſes fenêtres donnent dans un jardin de la maiſon, & ce jardin a une petite porte par où l'on ſort dans la campagne. Voilà, Seigneur, dit Clorinde, la ſeule choſe dont on puiſſe profiter. J'imagine un deſſein qui réuſſira, dit Clorante; le bonheur qui m'arrive aujourd'hui m'eſt garant que le ſuccés en eſt infaillible. Survivrois-je, grand Dieu! au chagrin de l'avoir mal ſervie? Les fenêtres, dites-vous, donnent ſur un jardin : il faut ſaiſir cette unique reſſource puiſque vous jugez impoſſible de l'enlever autrement. Ma ſanté eſt aſſez rétablie; dès qu'il ſera jour je me leverai : peu m'importe, avant que je parte, de ne pas voir Périandre : outre qu'il pourroit me reconnoître, mon cœur ne pourroit ſe contraindre à le remercier par bienſéance, du ſecours que j'ai trouvé chez lui. J'y ſuis cependant ſenſible; mais la tyrannie dont il uſe envers ſon aimable captive, le peint à mes yeux comme in-

digne d'une démarche qui pourroit nuire à notre entreprise. Je feindrai ce matin d'être obligé de partir pour des affaires pressantes, & d'être fâché de ne po[redacted]andre ; car sans doute ce tyran à ces heures ne sera point levé. Je me hâterai [redacted] la ville la plus prochaine ; là j'arrêterai trois ou quatre domestiques, à qui j'ordonnerai de me tenir pour la nuit un nombre de chevaux prêts : cela terminé, je reviens dans ces lieux, & toute la difficulté sera de vous trouver aujourd'hui ici, & dans un endroit où je puisse vous voir & vous remettre une échelle de soie dont je me serai muni, & dont votre maitresse se servira pour descendre de sa fenêtre dans le jardin. Sur-tout, ressouvenez-vous qu'il en faudra sur le soir ouvrir la porte, & la tenir poussée de maniere qu'on ne s'en apperçoive pas. Clorinde alors l'interrompit : j'aurai soin, lui dit-elle, d'ouvrir la porte du jardin ; à l'égard de l'endroit où vous me remettrez l'échelle, ce matin, dès que vous serez sorti d'ici, faites le tour de la maison, vous verrez la muraille de ce jardin & la porte. Ce soir, quand le jour commencera à tomber, vous n'aurez, Seigneur, qu'à jetter l'échelle par dessus la porte ; je serai dans ce moment dans le jardin, pour la recevoir sur le

champ. Cela suffit, répartit Clorante ; souvenez-vous de tout. A minuit j'entrerai dans le jardin, & je tousserai pour signal ; vous ouvrirez la fenêtre, & je vous recevrai quand vous descendrez. Instruisez votre maitresse des mesures que nous prenons ici. Je ne vous dis pas de la rassurer ; de lui faire comprendre que je n'attends, en la servant, d'autre plaisir que celui de la voir en liberté ; que, soumis à ses ordres, un seul mot, un seul geste lui suffiront pour se faire obéir. Je la conduirai dans les lieux où elle voudra aller, avec un respect que ma passion ne fera qu'à redoubler à chaque instant, & ne rendra que plus timide. Quand elle n'aura plus besoin de moi, ses yeux n'ont qu'à me l'apprendre ; je lirai mon arrêt dans ses regards ; &, lui épargnant la peine de renvoyer un malheureux, je fuirai sur le champ, ou j'expirerai. Ce que je fais pour elle ne doit pas l'engager à la moindre complaisance ; ce n'est point à celles qui lui ressemblent à se gêner pour un homme ; ils ne sont tous faits que pour leur obéir, & pour risquer, à leur gré, leur vie pour elles. Quand je l'aurai mise en liberté, que je meure ou que je vive en me séparant d'elle, mon sort ne sera-t-il pas trop heureux ? Clorinde, après ces mots, lui témoigna qu'il étoit

temps qu'elle s'en allât. Clorante avoit toujours quelque choſe à lui dire, il la rappelloit ſans ceſſe. Enfin elle le quitta. Dès que Périandre permit qu'on entrât dans la chambre de Caliſte, Clorinde alla lui rendre la lettre de Clorante, & lui fit un rapport fidele de tout ce qu'avoit dit cet inconnu. Caliſte ouvrit la lettre & la lut. A cette lecture une tendre langueur ſe peignit dans ſes yeux; elle embraſſa Clorinde, & la remercia d'une maniere qui faiſoit juger du plaiſir qu'elle reſſentoit. Clorante, de ſon côté, paſſa le reſte de la nuit dans une agitation que lui donnoit l'impatience de voir ſon inconnue, & de la voir en liberté : jamais il ne ſe repréſenta ſes traits avec plus de vivacité, & jamais il n'avoit ſenti tant d'amour. Il avoit eu tant de raiſons pour croire qu'il l'avoit perdue pour toujours, que l'aventure qui lui venoit d'arriver, ſouvent lui paroiſſoit comme un enchantement qui pouvoit ſe diſſiper. Il tenoit la lettre qu'on lui avoit apportée, il la baiſoit : ſa main, diſoit-il, a touché ce papier; c'eſt pour moi ſeul qu'il fut écrit. Il comprenoit bien que tout cela étoit véritable : mais ſon bonheur avoit été ſi ſubit, qu'il ne pouvoit s'accoutumer à une entiere certitude. Le jour qui parut diſſipa ſon trouble, & l'avertit qu'il étoit temps

qu'il ſe levât. En un inſtant il fut habillé, il ne ſe trouva plus foible; dans un autre temps à peine eût-il pu ſe ſoutenir : mais la joie d'un cœur tendre & ſatisfait anime les ſens & répand la ſanté dans tout le corps. Il ſortit de ſa chambre : on fut ſurpris de le voir levé ſi matin, lui qu'on ne croyoit pas encore en état de ſortir. On lui demanda où il alloit : il dit que des affaires de conſéquence l'obligeoient, à quelque prix que ce fût, de partir; il témoigna quelqu'empreſſement de voir Périandre, en ajoutant adroitement qu'il dormoit ſans doute. Si vous voulez encore attendre quelques heures, lui répondit un domeſtique, vous pourrez le voir, Seigneur. Non, je ne le puis, dit-il : les moments me ſont précieux; je devrois être déja parti : témoignez-lui le chagrin que j'ai de n'avoir pu le voir, & lui marquer ma reconnoiſſance : j'eſpere revenir dans ces lieux, & le remercier de tout ce que je lui dois. Après ces mots il récompenſa ceux qui avoient eu ſoin de lui pendant ſa foibleſſe. Son cheval étoit prêt, il partit. Il eſt aiſé de croire que ſon ardeur le fit arriver bien vîte dans la ville prochaine : l'amour eſt un guide qui fait vôler ceux qu'il conduit. Dès qu'il fut arrivé, il s'informe, il fait ſçavoir qu'il a beſoin de trois do-

mestiques ; il s'en présente, il les arrête. Heureux commencements ! jamais intrigue ne promit plus de succès. Il repart pour se retrouver à la porte du jardin au jour finissant. Il n'attendit pas un moment, le soleil sembloit être de concert avec lui, il toussa : Clorinde déja postée lui répondit ; il jetta l'échelle, elle lui marqua par un autre signal qu'elle l'avoit ramassée, & qu'elle se retiroit. J'oubliois de dire que Clorante, en partant de la ville, avoit emmené ses trois domestiques avec lui. Ces domestiques montoient chacun un cheval, & en menoient par la main chacun un autre. Clorante avoit laissé toute cette suite dans une forêt à un quart de lieue de la maison où étoit Caliste, avec ordre de l'attendre. Dès que cet amant eut jugé que Clorinde s'étoit retirée, il vint retrouver ses gens, & attendit en rêvant qu'il fut temps d'exécuter son entreprise.

La nuit vint ; déjà un silence affreux régnoit dans toute la campagne. Clorante à petits pas s'avança avec ses gens, & se trouva insensiblement auprès de la porte du jardin. Jusques-là il n'avoit senti que des émotions de joie qui sembloient lui prédire que tout lui réussiroit. Une secrète inquiétude le saisit à la vue du jardin, il fut comme allarmé d'un trouble fâcheux qui

ſuſpendit un moment cette amoureuſe impétuoſité ; il s'apperçut de ce mouvement, ſans réfléchir à ce qu'il pouvoit pronoſtiquer. Il ouvre la porte, dit à ſes gens d'en garder l'entrée ; il avance en treſſaillant, & avec un battement de cœur que cauſoit ou un ſentiment de joie, ou la crainte de ne pas réuſſir, & peut-être un certain preſſentiment qui précede toujours un malheur près de nous ſurprendre. Il touſſe, Clorinde & Caliſte l'entendirent ; elles ouvrent doucement la fenêtre, on tendit l'échelle ; Clorinde deſcend la premiere, Caliſte la ſuit, bien plus troublée que Clorante. Malgré l'obſcurité de la nuit, Clorante ne ſe méprit point, & reconnut tout d'un coup Caliſte. Il lui prit un ſaiſiſſement qui l'affoibliſſoit ; effet prodigieux de l'amour. Caliſte à ſon tour le vit, elle ſentit que ſa force l'abandonnoit, ſes mains ne pouvoient plus l'aider à deſcendre, il fallut que Clorinde la ſoutînt. Clorante s'approcha d'elle en tremblant. Les ténebres de la nuit cachoient à ces deux amants le déſordre où ils ſe trouvoient en ſe voyant enſemble. Clorante voulut parler, de doux ſoupirs entrecoupoient ſes paroles, on eût dit qu'il alloit expirer de plaiſir ; la voix lui manquoit à chaque inſtant. Caliſte n'étoit pas moins atten-

drie; avant de voir Clorante, elle avoit résolu de contraindre les mouvements de son cœur, & de paroître tranquille : mais que peut sur nous une résolution prise contre un penchant qui surprend & qui saisit ? Au son de la voix de Clorante, Caliste ne se reconnut presque plus ; son cœur répondit aux soupirs de son amant ; elle jugea de toute sa foiblesse, & le charme qu'elle y trouvoit la convainquit qu'il étoit inutile de la combattre. La douce violence à laquelle elle aimoit à céder, ne lui déroba pas le trouble où se trouva Clorante. Deux cœurs unis ne perdent rien de leurs communs transports. Mon abord, lui dit Clorante, doit vous surprendre, Madame ; je n'ai pas la force de vous parler ; elle ne me manqueroit pas, si j'avois moins de plaisir à vous voir présente. Ne cherchez point d'excuse, lui dit Caliste, au silence que vous avez gardé ; le service que vous me rendez à présent suffit pour m'en persuader plus que vous ne m'en sçauriez dire.

Clorinde s'étoit éloignée d'eux pour les laisser libres dans cette premiere entrevue. Ils s'avançoient vers la porte en se parlant, & se trouverent sous un berceau dont l'épaisseur redoubloit l'obscurité de la nuit. Qu'on est im-

prudent quand on aime! pourquoi faut-il qu'un dessein si bien exécuté, que tant de soins, tant de peines échouent & deviennent inutiles? Ce même amour, si ingénieux à trouver des moyens si sûrs; cet amour qui les rassemble, & qui les a conduits jusqu'ici, va détruire & renverser dans un moment les espérances d'un bonheur qu'il ne tenoit qu'à eux de s'assurer. Pénétrés du plaisir de se voir, ou plutôt de s'entendre parler, ces deux amants oublient qu'ils ont à partir. Dans les premiers moments Clorante ne juroit à Caliste que les serments d'un respect éternel. Ce terme plut à Caliste, il déguisoit l'amour de Clorante; son cœur lui persuada qu'il lui étoit permis d'y répondre, elle l'assura de toute son estime, & l'en assura si tendrement, que les noms les plus doux qu'amour inspire échapperent enfin à Clorante. Il se jette aux genoux de Caliste, & les embrasse. Ce respect qui génoit sa tendresse dure encore; il est toujours infini, toujours sage, & pourtant moins timide. Il livre son âme à ce torrent d'innocents plaisirs que fournit l'ardeur d'une passion délicate. Caliste demeure interdite, des mouvements si vifs la saisissent elle-même, & lui en inspirent de pareils. Elle voit Clorante à ses genoux, elle

rougit de ſouffrir cette marque d'amour, & n'a pas la force de le repouſſer. Souvent charmée d'un amant qui l'adore, elle eſt prête à laiſſer un libre cours à ſa tendreſſe. Cependant Clorante eſt toujours à ſes genoux; il exprime tout ce que la paſſion peut ſuggérer de plus vif & de plus capable d'attendrir; & ſe laiſſant aller au charme que la préſence de Caliſte répand dans ſon cœur, il prend une de ſes belles mains, y porte ſa bouche, & y imprime de doux baiſers, dont les impreſſions paſſent juſqu'au cœur de Caliſte. Elle avoit d'abord retiré ſa main avec violence, & ce fut-là ſon dernier effort: elle abandonna cette main aux tranſports de ſon amant. Dieux! quelle funeſte aventure va terminer ces heureux inſtants! Pendant que ces amants ſe livrent à la douce volupté qui ſéduit leur cœur, Périandre ſe levoit pour aller ſe promener dans le jardin. Il y avoit long-temps qu'il étoit couché: cette nuit le ſommeil ſembloit le fuir, il n'avoit pu s'endormir. On étoit dans les plus beaux jours de l'été. Fatigué de l'inſomnie où il ſe trouvoit, il ſe leva pour aller prendre le frais dans ce jardin. Le chemin qu'il prit l'éloigna d'abord de l'endroit où étoient Caliſte & Clorante: mais il falloit que le haſard ſe vengeât

du mauvais uſage qu'ils avoient fait de ſes faveurs. Périandre ſe promena long-temps dans de vaſtes allées. Nul zéphir n'agitoit les feuilles; le moindre bruit, un ſouffle ſe pouvoit entendre; & quoique nos amants s'entretinſſent aſſez bas, & que Périandre fût à une diſtance éloignée d'eux, la vivacité de leurs mouvements, leurs tranſports redoubloient plus ou moins le ſon de leur voix, & faiſoient un certain murmure interrompu, de temps en temps, de ſoupirs & d'exclamations qui frapperent Périandre. Il eut d'abord quelque frayeur: mais ayant après écouté plus attentivement, ce bruit ne lui parut point tel que le pourroient faire ou des ennemis ou des voleurs. La curioſité de ſçavoir ce que c'étoit le fit avancer; il ſuit la voix & ſe gliſſe le plus doucement qu'il put. Il arrive enfin ſi près, qu'il diſtinguoit leur parole; car pour les voir, il étoit impoſſible; l'obſcurité étoit ſi grande dans l'endroit où étoit Clorante, que les yeux dans tous les objets ne pouvoient rien démêler. Il prêta l'oreille avec plus d'attention; Clorante parloit alors, & le tendre diſcours qu'il tenoit lui fit comprendre que c'étoient des amants qui ſe parloient. Dans le moment que Périandre étoit le plus ſurpris de l'aventure qui les faiſoit

trouver là, Clorante cessa de parler, & Caliste lui répondit. Sa réponse étoit modeste, mais tendre & touchante ; on jugeoit aisément qu'elle aimoit avec tendresse celui avec lequel elle étoit. A la premiere parole qu'elle prononça, Périandre la reconnut. Déja la rage s'allume dans son cœur, il écoute encore en frémissant, il croit s'être trompé : mais plus il entend cette voix, & plus il est convaincu que c'est celle de Caliste. Les hommes généreux, incapables d'une action lâche, ne sont pas les maîtres, en pareille occasion, de leurs premiers mouvements ; ils exécutent sur le champ ce que les méchants sans cœur remettent à faire avec trahison. Périandre se sentoit outré ; il ne respiroit que vengeance contre ces amants : mais il étoit lâche, son courroux excitoit seulement sa barbarie, sans lui inspirer du courage : il vouloit se rendre maître de tous les deux, & le vouloit faire avec sûreté. Le plaisir que Caliste & Clorante avoient à se parler lui fit juger qu'ils lui donneroient le temps d'aller, sans bruit, éveiller ses gens pour s'en faire accompagner. Son dessein étoit, quand il seroit soutenu de ses satellites, d'approcher de l'inconnu sans bruit, le poignad à la main, & de lui plonger dans le cœur, avec ordre à ses

gens de l'en défaire, s'il venoit à manquer ſon coup. Après cette réſolution il ſe retira, & ſe hâta, quand il fut loin d'eux, d'arriver où repoſoient ſes domeſtiques. Il entre, les éveille tous ſans faire de bruit. Ses gens, qui reconnoiſſent ſa voix, ſe levent & s'habillent avec promptitude. Périandre les inſtruit, leur ordonne de s'armer & de le ſuivre. Ces malheureux obéiſſent, & tous, le ſabre à la main, deſcendent dans le jardin avec leur maître. La voix de Caliſte & de Clorante, qui parloient encore, les guide & les conduit. Ils arrivent près d'eux. Périandre marchoit le premier, un poignard en main: il s'arrête un moment pour exécuter ſon coup, & pour prendre de plus juſtes meſures. Malgré l'obſcurité, en entendant parler l'inconnu, il juge que ſon bras peut l'atteindre. Il reſſent dans le cœur une joie cruelle de l'action qu'il va faire. Il leve le bras, & frappe Clorante qui pouſſe un cri & chancele. Comme le poignard avoit enfoncé bien avant, Périandre crut qu'il tomboit. Caliſte avoit été tellement ſaiſie de frayeur au coup qui avoit frappé Clorante, qu'elle demeura comme immobile. Cependant Périandre l'appelloit: approche, lui diſoit-il, fille ingrate & ſans foi, ton amant expire; tremble à ton tour

tour des maux que je te prépare. A ces menaces Caliſte, encore plus épouvantée, fit des cris terribles, & ſe jettoit dans les bras de Clorinde, qui s'étoit aſſiſe près de ces amants, & qui s'étoit levée au cri qu'avoit fait Clorante. Ce jeune homme, quoique bleſſé, s'étoit déja mis en défenſe; & le péril où ſe trouvoit Caliſte lui faiſant négliger ſa vie, il avança pour percer Périandre, qu'il croyoit ſeul. Le lâche l'entendit s'approcher, & ne put, en reculant, ſe garantir d'un coup qu'il reçut dans le bras. Sa fureur en augmenta, & d'une voix affreuſe il ordonna à ſes gens d'attaquer Clorante. Ceux-ci levent leurs ſabres, & dans l'obſcurité frappent de tous côtés: l'air ſiffle des coups qu'ils donnent; leurs ſabres ſe choquoient les uns contre les autres. Le nombre de ſes ennemis n'effraya point Clorante; le déſeſpoir de ſe voir enlever Caliſte, anime ſon courage; il s'élance, il frappe, il bleſſe, & ſe ſent encore bleſſé lui-même. Le bruit du combat fit accourir ceux que Clorante avoit poſtés pour garder la porte: ils reconnoiſſent ſa voix & ſe rangent de ſon côté. Chacun fait tomber ſes coups au haſard: il ſemble cependant que les gens de Périandre ſoient les plus bleſſés, & que leur nombre eſt diminué.

Pendant le carnage, Clorinde jugeant bien que le malheur le plus grand pour elle & pour sa maitresse étoit de retomber entre les mains de Périandre, prend par le bras Caliste, qui ne se reconnoît presque plus, & sort du jardin avec elle. La fureur avec laquelle elle avoit entendu parler ce tyran, la remplissoit de crainte; elle prévoyoit à son égard que sa mort étoit infaillible, si la fuite ne la déroboit à sa vengeance. Elle fuyoit donc, épouvantée des suites funestes qu'elle imaginoit; elle entraînoit Caliste, qui la suivoit en soupirant, & qui, dans le trouble où l'avoient jettée, & le péril où elle avoit vu Clorante, & la présence subite de Périandre, n'avoit pas assez de liberté d'esprit pour s'appercevoir qu'elle quittoit son amant.

Pendant qu'elles s'éloignent toutes deux, sans sçavoir où les conduisent leurs pas, le combat duroit encore. A la fin Périandre reçut une blessure qui le fit tomber. Ses gens l'emporterent & se retirerent en désordre dans la maison. Clorante resta seul dans le jardin avec les siens. Quoique ses blessures ne fussent point dangereuses, il avoit perdu tant de sang, & les mouvements qu'il s'étoit donnés avoient été si violents, qu'il commençoit à s'affoiblir beaucoup: cependant, mal-

gré sa foiblesse, il vôle en appellant Caliste dans l'endroit où il l'avoit laissée. Où êtes-vous s'écrioit-il, Madame? venez, votre ennemi sans doute expire à présent lui-même. Venez, aimable Caliste, (car pendant la conversation Caliste lui avoit appris son nom) venez; vous êtes vengée des maux qu'il vous a fait souffrir. Vous n'avez plus rien à craindre, approchez; il ne vous reste pour tout ennnemi qu'un amant respectueux, dont tout le sang coule pour vous, & qui va peut-être mourir à vos genoux. Mais, hélas! en vain j'appelle, elle ne me répond pas. A ces mots il appella encore mille fois Caliste, il la cherchoit en chancelant. Les forces lui manquerent enfin, il tomba & se plaignoit toujours; sa voix étoit mourante. L'état où il étoit toucha vivement ses gens, ils l'emporterent hors du jardin, & résolurent d'aller à quelque endroit où l'on pourroit lui donner du secours. Il leur répéta souvent: laissez-moi. Il dit après: il ne manquoit, pour achever mon malheur, qu'un secours cruel qui retarde ma mort. Ce furent-là les dernieres paroles qu'il dit; il parut ensuite évanoui. Ses domestiques se souvinrent qu'ils avoient passé auprès d'un château dans le chemin qu'ils avoient

tenu pour venir au jardin : ce fut là qu'ils conduisirent Clorante. Les portes en étoient fermées ; le jour cependant commençoit à percer les ténebres, & l'on entendoit dans le château comme un bruit de plusieurs voix d'hommes. Ils frapperent à la porte avec force, persuadés que l'état où étoit Clorante seroit une excuse suffisante pour le bruit qu'ils faisoient. Ils n'attendirent pas long-temps ; un domestique vint leur demander ce qu'ils vouloient à pareille heure. Nous venons, répondirent-ils, vous prier de secourir un cavalier blessé, que plusieurs hommes ont attaqué & qui se meurt. Entrez, leur dit ce domestique, qui jugeoit par les habits de Clorante, qu'il falloit que ce fût un homme distingué. Alors il les conduisit dans une chambre où se divertissoient plusieurs domestiques. L'on déshabilla sur le champ Clorante. Celui qui avoit ouvert la porte visita ses blessures, & prépara ce qui pouvoit arrêter son sang. C'étoit un jeune homme à qui son maître avoit fait apprendre la chirurgie. Il fit coucher Clorante, après avoir bandé ses plaies, & assura qu'elles n'étoient point dangereuses, & qu'il en guériroit avec d'autant plus de facilité, que le Seigneur du château avoit

un baume si souverain pour les blessures, qu'elles se refermoient en trois ou quatre jours de temps.

Pendant que Clorante se reposoit, ses gens raconterent aux autres tout ce qu'ils sçavoient de son aventure. Le Seigneur du château avoit le soir régalé ses amis ; c'est ce qui faisoit que les domestiques avoient à leur tour passé la nuit à se divertir. Pendant qu'ils se parloient, le jour vint ; ils avertirent leur maître du secours qu'ils avoient donné à l'étranger : & leur maître étoit ce Turcamene dont les gens, quelques jours avant, avoient sauvé Clarice & Clorante du naufrage. Il voulut voir cet étranger dont on lui parloit, & vint lui rendre visite. Clorante ne fut reconnu ni par lui, ni par ceux qui l'avoient sauvé ; le déguisement de Clarice & sa beauté avoient dans cette rencontre attiré toute leur attention. Turcamene entra donc dans la chambre de Clorante, à qui l'on avoit dit qui il étoit. Ce corsaire, en le regardant, jugea par la maniere dont il lui parla, & par sa physionomie, qu'il étoit un illustre malheureux. Quoique le métier de corsaire n'ait pas accoutumé ceux qui l'ont fait à des sentiments d'une compassion généreuse, Turcamene, dont le cœur étoit effectivement

endurci, étoit né cependant avec un certain caractere de politesse, qu'il avoit toujours conservé dans l'extérieur. Je suis au désespoir, Seigneur, dit-il à Clorante, que la nuit m'ait dérobé le plaisir de vous donner du secours moi-même, & j'espere à présent que mes soins vous tireront de l'état où vous êtes. J'étois si affoibli quand on m'a conduit chez vous, répondit Clorante, que je n'aurois pu vous marquer ma reconnoissance: mais, Seigneur, les bontés que vous me témoignez me prouvent assez ce que vous eussiez fait alors, & je n'y suis pas moins sensible. Ils se parlerent encore quelque temps; après quoi Turcamene ordonna qu'on transportât Clorante dans un endroit plus convenable, & ne parut rien négliger pour le guérir; il lui donna de l'excellent baume qu'il possédoit, & qui fit, dès ce jour, un effet merveilleux.

Vous avez déja sçu, Madame, que ce Turcamene, autrefois corsaire, étoit devenu Seigneur de ces cantons; vous sçavez aussi qu'il avoit été frappé de la beauté de Clarice quand on la sauva des eaux, & qu'il l'avoit fait porter chez lui. Cette aimable personne y étoit encore. Quand Turcamene en fut le maître, il sentit qu'il l'aimoit; mais son âge avancé, le peu d'apparence

que Clarice ne fût point prévenue en faveur d'un autre, un sentiment de respect qu'elle s'attiroit; tout l'empêcha, les premiers jours, de lui déclarer sa passion : il se contenta de faire parler ses yeux, & d'accompagner ses soins d'un air si obligeant, que le langage le plus tendre n'eut pas mieux peint les mouvements de son cœur. Il remarqua que Clarice étoit triste, & que de temps en temps il lui échappoit des soupirs : il n'étoit rien qu'il n'inventât pour dissiper ses inquiétudes. Tous les repas étoient servis dans sa chambre; tantôt il faisoit chanter par de belles voix les airs les plus gais & les plus charmants; tantôt il employoit les instruments les plus harmonieux. Il tâchoit souvent de l'occuper lui même par mille agréables récits, qui quelquefois calmoient la douleur de Clarice. Il paroissoit charmé, quand il croyoit s'appercevoir qu'il réussissoit à la divertir. Clarice, qu'occupoit un amour malheureux, regardoit les soins qu'il se donnoit pour elle comme un effet de sa générosité. Par un retour généreux elle lui marquoit elle-même souvent combien elle étoit sensible à ses bontés; ses chagrins particuliers ne lui laissoient point une attention assez présente, pour qu'elle pût démêler la cause d'une application si obligeante à la

réjouir. Cependant ſes forces & ſa ſanté revenoient entièrement, & elle ſe ſentit bientôt en état de partir. La triſte aventure qui lui avoit montré Clorante lui inſpiroit une vive impatience de le chercher encore; elle eſpéroit de le toucher, en lui apprenant l'action qu'elle avoit faite pour lui dans ſa plus grande foibleſſe. Elle avoit demandé ce qu'étoit devenu le cavalier qu'on avoit ſauvé avec elle. Turcamene, qui avoit ſoupçonné dès-lors que ce pouvoit être un amant, ne lui avoit répondu rien de poſitif dans le deſſein d'éclaircir ſes ſoupçons, en excitant Clarice à en demander davantage. Dans le moment Clarice ceſſa de parler : mais quelques jours après elle en parut ſi inquiète, qu'elle en pleura. Le chagrin qu'elle en avoit piqua la curioſité du corſaire; & ne pouvant plus ſe contraindre, quelque choſe qu'elle en dût penſer, il lui dit : je ſuis fâché, Madame, de ne point avoir de nouvelles ſûres à vous apprendre de ce cavalier; les pleurs que vous répandez me font juger de l'intérêt que vous y prenez : c'eſt peut-être un amant que vous regrettez, Madame ; mais... A ces mots Clarice l'arrêta. Le déguiſement où elle ſe ſouvint qu'on l'avoit trouvée, pouvoit fournir des idées trop peu convenables à ſa délicateſſe, ſi

elle avoit avoué que ce cavalier étoit son amant. Elle prit tout-d'un-coup le parti d'ôter cette pensée à Turcamene, & lui répondit : celui que je pleure, Seigneur, est mon frere; nous nous sommes toujours aimés tendrement tous deux: des raisons, qu'il seroit inutile de vous dire, m'obligerent à me déguiser, comme vous l'avez sçu, pour dégager ce frere d'un embarras où il se trouvoit. Quoique j'aie réussi dans ce que j'avois envie de faire pour lui, il partit sans sçavoir que c'étoit moi à qui il avoit obligation. Je courus après lui pour me faire connoître, & pour lui témoigner ma joie. Le hasard me fit arriver la nuit, dans le temps qu'il se noyoit dans la riviere; je l'apperçus & le reconnus au clair de la lune; je courus effrayée, pour chercher sur le rivage quelqu'un qui pût le secourir. La promptitude avec laquelle je marchois, & ma frayeur me firent imprudemment avancer trop près de la riviere; je tombai dans l'eau. Vos gens, à ce que vous m'avez dit, accoururent, & l'on sauva mon frere & moi. Voilà, Seigneur, la raison de mon déguisement, & le sujet qui me fait pleurer.

Clarice fit ce récit avec un air d'ingénuité si grande, que Turcamene perdit entièrement ses soupçons; il ne voulut cependant pas lui avouer

ce qu'il ſçavoit de l'aventure de Clorante, de crainte que l'empreſſement de le voir ne la fît partir plutôt. Si j'avois ſçu, Madame, répond-il, que ce cavalier vous dût être auſſi cher, je l'aurois fait conduire ici comme vous quand on l'a ſauvé : mais je le laiſſai entre les mains de quelques bateliers qui ſe trouverent là & qui l'emporterent chez eux ; & j'ignore l'endroit où il fut, & ce qu'il peut être devenu depuis. Quelque violence que ſe fît Clarice, elle fut à ces paroles plus attendrie que ne l'eſt ordinairement une ſœur pour un frere. Elle gémiſſoit intérieurement du malheur qui l'avoit ſéparée de lui ; elle haïſſoit Turcamene du peu d'intérêt qu'il avoit pris à la vie de Clorante. Tout ce qu'il faiſoit pour elle lui devenoit à charge. Le cruel ! diſoit-elle en elle-même, qu'avois-je à faire de ſes ſoins, s'il négligeoit celui dont les jours me ſont plus chers que les miens ? Il n'a tenu qu'à lui que je viſſe Clorante ; je lui parlerois à préſent, peut-être ne me fuiroit-il plus.

Cependant ſa ſanté étoit entierement rétablie ; elle voulut abſolument partir. Le corſaire amoureux la retint d'abord, ſous prétexte que dans peu de jours elle feroit encore plus forte. Le lendemain elle lui témoigna qu'il étoit inutile de

la retenir davantage, & le pria de souffrir qu'elle envoyât chercher des chevaux, ou un équipage dans lequel on pût la conduire où elle vouloit aller. La maniere dont elle parla étoit pressante, & Turcamene vit bien qu'il falloit ou la laisser partir, ou la contraindre de rester absolument. Il se résolut d'abord au dernier ; mais avant que d'en venir à cette extrémité, il feignit de consentir à ce qu'elle vouloit ; & la faisant avancer insensiblement dans une allée d'un jardin où ils étoient alors, il la fit asseoir, se mit tout-d'un-coup à ses genoux, & lui parla en ces termes.

L'action que je fais vous surprend sans doute, Madame ; jusqu'ici je ne vous ai rien dit qui vous prépare à me voir devant vous dans cette posture ; mon respect & mon âge m'ont imposé silence. J'ai pris, en vous voyant, la passion la plus violente ; votre séjour ici l'a fortifiée. J'ai soupiré sans vous le dire ; mais vous voulez vous éloigner de moi pour jamais ; mon cœur ne peut plus se faire de violence. La crainte de vous perdre m'alarme & me désespere trop, pour m'arrêter encore à de tristes considérations, qui m'ont assez gêné. Oui, Madame, je vous aime, ou plutôt je vous adore ; ne soyez point offensée de me l'entendre dire ; le peu de danger qu'il y a dans

mon aveu pour votre cœur, doit arrêter votre colere; mon respect ne s'est démenti que quand vous voulez m'ôter jusqu'au plaisir de vous voir. Je vous aime donc, Madame, puisqu'il m'est permis de vous le dire; ma tendresse, il est vrai, n'est point accompagnée de cet agrément si sensible que la jeunesse prête à l'amour. Je vous offre un cœur qui n'est plus fait pour toucher le vôtre; vous êtes dans le printemps de vos jours; vos yeux sont trop vifs & trop beaux pour s'attendrir à des regards si différents des leurs, & que l'âge, malgré l'amour, a rendu muets & languissants: mais, Madame, il est une espece de reconnoissance dont une âme comme la vôtre peut être capable, malgré la disproportion de nos âges. Je vous ai marqué que j'aime; mes empressements vous en auroient instruite, si, jeune comme vous êtes, il eût été possible que vous vous en apperçussiez. Je vous l'avoue à présent, & j'ajouterai encore que je verserois tout mon sang, s'il falloit mourir pour vous servir. Je ne demande point de vous un amour comme le mien, je n'en puis plus inspirer; des sentiments de pitié & votre amitié doivent me suffire: si vous me les accordez, vous ne fuirez plus de moi, vous n'aurez plus la force de m'ar-

racher la vie en me quittant. Mes biens ſont conſidérables ; je ſuis même diſtingué dans ces cantons par le rang que j'y tiens. J'oſerai vous prier de partager ma fortune ; je vous rendrai la maitreſſe de tout ; & le reſſouvenir de ce que vous aurez fait pour moi rendra pour vous ma ſoumiſſion éternelle. Si la compagnie d'un homme de mon âge vous ennuyoit quelquefois, cet âge ſi rebutant pour le vôtre vous feroit eſpérer du moins de ne pas vous ennuyer long-temps. Je ne devrois pas, Madame, vous ouvrir une penſée ſemblable ; en pareil cas vous ſeriez incapable de la concevoir : mais il n'eſt rien qu'on ne diſe, quand il s'agit d'engager ce qu'on aime à faire notre bonheur. Quel ſera le mien, ſi vous avez quelque pitié de moi ! Ha ! Madame, vous ne me répondez rien ; que dois-je penſer de votre ſilence ? Refuſerez-vous à un malheureux cette marque de reconnoiſſance, dont il ne pourra jouir long-temps ? Serez-vous inſenſible au plaiſir de faire un heureux ? Parlez, Madame ; je vous preſſe de répondre, & je tremble de ce que vous allez dire. Il eſt aiſé de juger par ce diſcours que Turcamene, quand il vouloit, avoit l'eſprit inſinuant : mais cette délicateſſe de ſentiments étudiée cachoit une âme artificieuſe &

capable de tout. La violence & l'effronterie devoient ſuccéder à des manieres ſi douces, ſi Clarice refuſoit de s'y rendre. Ce qu'elle venoit d'entendre l'avoit jettée, comme il l'avoit prévu, dans une ſi grande ſurpriſe, qu'elle lui avoit laiſſé continuer ſon diſcours ſans pouvoir l'interrompre. Elle le regarda avec des yeux de mépris & d'indignation, quand il eut ceſſé de parler ; & , ne ménageant plus rien, elle lui répartit : qui vous donne la témérité de mettre au jour un aveu ſi libre ? Qu'ai-je fait qui pût vous perſuader qu'il vous étoit permis de me parler impunément d'un amour que m'attire ſans doute & l'état où je ſuis, & le peu de défenſe que vous voyez que j'ai contre vous ? M'eſtimez-vous ſi peu, que vous penſiez qu'oubliant ce que le Ciel m'a fait naître, j'accepte de pareilles offres de la part d'un homme dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de brigandage, (car elle avoit appris ce que Turcamene avoit été autrefois) & dont le cœur eſt encore plus mépriſable que la fortune ? Je vous arrache à la vie en voulant partir, dites-vous ; vous ôſez me demander une compaſſion qui m'intéreſſe aſſez pour vous ſacrifier tout ! Votre repos doit m'être préférable au mien, à ma gloire, ſi je vous en crois ; il

faut vous ſatisfaire, vous mourrez ſans cela : eh ! que m'importe à moi, ou votre vie, ou votre mort, ſi la reconnoiſſance que j'avois pour le ſecours que vous m'avez donné n'a pu vous ſuffire ? Ce ſeroit le payer bien cherement ce ſecours, s'il m'engageoit à vous écouter. Non, non ; perdez des eſpérances inutiles & téméraires ; contentez-vous de l'injure que vous m'avez faite en me les montrant. Je parts, & je regarde ce que vous venez de me dire comme l'effet d'un tranſport excuſable par la foibleſſe de votre âge. Rentrez en vous-même ; & s'il vous reſte encore quelque impreſſion d'honneur, rougiſſez de votre action, & prouvez-moi que vous la condamnez en ne m'en parlant plus.

Quand Clarice eut prononcé ces paroles, elle marcha du côté de la maiſon ſans attendre la réponſe du corſaire. Ce qu'il venoit d'entendre ne lui fit point changer de deſſein ; il n'étoit pas ſujet à des remords tels que ceux qu'on exigeoit de lui. La réſiſtance de Clarice ne fit que l'exciter davantage ; à quelque prix que ce fût, il réſolut d'être heureux ; & ne voulant cependant pas éclater encore, il ſuivit Clarice, & l'arrêtant par ſa robe, il lui dit avec une fauſſe douceur : eh bien ! Madame, c'en eſt fait : je perds

les idées de bonheur que j'avois conçues; ma fortune & mon rang ne ſont pas dignes de vous être offerts, le mépris que vous en faites me montre toute la diſtance qu'il y a ſans doute de vous à moi. Mais, Madame, je vous ai ſauvé la vie, vous ne feriez plus ſans moi. Je n'ajouterai point que je vous aime, & que l'amour ne doit déſobliger perſonne. Ne m'accordez pour toute récompenſe du ſervice que je vous ai rendu, que quelque temps encore de ſéjour dans ce château; votre indifférence & vos conſeils éteindront peut-être mon amour; je pourrai plus à loiſir me convaincre de l'impoſſibilité qu'il y a pour moi de vous attendrir: & que ſçait-on? peut-être, en me voyant ſouffrir, vous-même aurez-vous cette pitié que je demande, & que vous trouvez ſi offenſante. Si vous reſtez toujours inflexible, vous partirez, Madame, & vous m'abandonnerez à ma funeſte paſſion.

Je vois bien, répartit Clarice, que ton cœur n'eſt pas de trempe à ſe repentir des lâchetés qu'il te fait faire; je pénetre tes deſſeins dans ton obſtination à m'outrager. Le haſard m'a conduite chez toi; tu m'aimes, & peu t'importe que je veuille reſter de gré, ou que tu me retiennes de force, pourvu que tu puiſſes ſatisfaire tes

desirs. Tes manieres douces me cachoient un fourbe, un monstre plein de perfidie; tu as la force en main, tu peux m'empêcher de partir. Avant de t'y déterminer, songe aux malheurs qui t'accableront bientôt : je trouverai moyen de faire sçavoir où je suis; tu trembleras alors malgré ton rang & ta fortune. Clarice se tut après ce discours, & continua de marcher. Je ne pensai jamais à vous retenir, lui dit Turcamene, & vous me faites ressouvenir que je puis le faire. Je profiterai de l'avis, malgré les menaces dont vous voulez m'effrayer: mais avant que l'heure de me faire trembler arrive, peut-être aurez-vous lieu de craindre à votre tour, si vos mépris continuent.

Après ces mots, Turcamene salua Clarice, & la laissa seule. Dans le moment elle comprit qu'elle n'étoit plus libre; elle alla s'enfermer dans sa chambre, dans un désespoir qui lui fit mille fois souhaiter la mort. La rencontre qu'elle avoit faite de Clorante la fit penser qu'elle auroit pu le voir bientôt : peut-être, disoit-elle en elle-même, est-il encore chez ceux qui l'ont emporté. Ah! mes maux n'étoient-ils pas assez grands? Clorante m'avoit quittée, il en suivoit une autre: je n'avois plus la consolation de le voir, il ne me

reſtoit plus que la liberté de le chercher ſans eſpoir; je la perds cette triſte liberté, un infâme ôſe me la ravir, & que ſçais-je, hélas! ce qu'il ôſera peut-être attenter encore? Quel deſtin! quand Clorante me quitta, je craignois la mort; je ne voulois mourir qu'en le cherchant, je la ſouhaite à préſent; bientôt il faudra la prévenir, & me la donner à moi-même. Juſtes Dieux! parmi ceux que vous faites naître, en eſt-il que vous deſtiniez au malheur de déteſter le jour que vous leur donnez? Mais malgré le déſeſpoir qui m'accable, oui, je veux trouver encore quelque charme dans la vie; je vivrai pour aimer Clorante; ma conſtance déſarmera le deſtin, & je ne renoncerai au jour que quand mon tyran m'obligera de faire ceſſer mon amour, pour ſauver mon honneur.

C'étoient-là les penſées qu'un chagrin outré inſpiroit à Clarice; elle ſe coucha quelques moments après. Turcamene vint le ſoir lui rendre viſite à ſon ordinaire; il lui parla, elle ne lui répondit rien. Cé ſilence le piqua plus que n'avoient fait toutes les paroles mépriſantes de Clarice. Vous avez ſans doute réſolu, Madame, d'être muette avec moi; ſoyez-le donc aujourd'hui, je ne vous preſſerai pas davantage; peut-être de-

main ſerez-vous moins cruelle. Il ſortit après, avec un ris moqueur qui confirma Clarice dans l'idée qu'elle s'étoit faite de ſon caractere.

Ce fut pendant cette nuit qu'on apporta Clorante au château. J'ai déjà dit que Turcamene, curieux de le voir, avoit été lui parler, & qu'il l'avoit fait mettre dans une autre chambre. Le baume qu'il lui donna, guérit ſes plaies en trois jours de temps. Ce corſaire laiſſa paſſer ce temps ſans importuner Clarice dans ſon chagrin; & quand Clorante fut guéri, Turcamene, après lui avoir marqué la joie qu'il avoit de ſa guériſon, lui dit : Seigneur, je voudrois avoir occaſion de vous prouver combien j'aurois de plaiſir à vous rendre de plus grands ſervices : mais maintenant que vous êtes entierement guéri, pourrois-je, ſans abuſer de la reconnoiſſance que vous me témoignez, vous prier de m'apprendre ce qui vous rend ſi *triſte*? Vous avez pouſſé quelquefois des ſoupirs qui partent d'un cœur bien affligé. Je prends déjà part à ce qui vous fait gémir, & je vous avoue que je ſerois curieux de ſçavoir & vos malheurs & vos peines : ſatisfaites, Seigneur, une curioſité compatiſſante, ſi vous n'avez quelque intérêt ſecret qui s'y oppoſe. Clo-

rante, qui croyoit avoir affaire à l'homme le plus généreux, & que les soins obligeants de Turcamene avoient sensiblement touché, n'ôsa se faire soupçonner d'ingratitude, & le mécontenter par un refus impoli. Il prit, sans balancer un moment, le parti de lui dire certaines choses & d'en cacher d'autres: il lui raconta son amour pour Caliste, sans la nommer, & sans lui spécifier ni l'endroit où il l'avoit connue, ni celui où il l'avoit rencontrée. Il lui dit qu'il l'avoit perdue plusieurs fois, & qu'il la cherchoit, quand, traversant une riviere il avoit pensé périr, que des gens qui se trouverent là par hasard l'avoient sauvé, & que, partant la nuit de l'endroit où il s'étoit remis de son naufrage, il avoit été attaqué par plusieurs hommes, qui, après une longue résistance de sa part, l'avoient mis dans l'état où il l'avoit vu.

Quand il eut fini, Turcamêne, qui lui avoit entendu parler de naufrage arrivé pendant la nuit, lui fit quelques questions là-dessus d'un air indifférent. Il parut être étonné qu'à ces heures le hasard eût amené des gens qui le sauvassent. La chose étoit effectivement heureuse, répartit Clorante, & même avec moi l'on sauva un cavalier,

qui se jetta, dit-on, dans la riviere pour m'en tirer, & je n'ai jamais sçû qui ce cavalier pouvoit être.

Turcamene, à ce récit, se souvenant de ce que Clarice lui avoit dit, fut convaincu que Clorante étoit celui qu'il avoit fait sauver avec elle, & que par conséquent il étoit ce frere qu'elle avoit regretté si tendrement.

Si elle avoit moins méprisé sa tendresse, ou qu'il l'eût traitée d'une maniere moins violente, il se seroit aisément déterminé à surprendre Clarice en lui montrant Clorante, qu'il croyoit son frere : mais après ce qui s'étoit passé entre elle & lui, il jugea que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, étoit de renvoyer au plutôt ce frere. Clorante étoit entierement guéri ; il étoit déjà tard. Turcamene, pour l'engager à partir le lendemain, lui dit qu'une affaire d'importance l'obligeoit dans deux jours à aller à dix lieues delà, & qu'il étoit fâché de ne pouvoir être avec lui que si peu de temps ; que cependant il lui feroit plaisir de se reposer au château, qu'il ne seroit absent que dix ou douze jours, & qu'ils pourroient se revoir à son retour. Clorante, que la perte de Casiste accabloit d'inquiétude, & qui brûloit d'impatience de se mettre en chemin pour

la chercher, remercia Turcamene de la bonté qu'il avoit de lui propofer un plus long féjour, & ajouta que le lendemain il prendroit congé de lui. Après ces mots, ils eurent encore quelques moments de converfation enfemble, & le corfaire quitta Clorante pour aller voir Clarice, & pour empêcher qu'elle n'approchât du lieu où étoit ce frere prétendu : mais, foit que le hafard feul trompa fa prudence, ou que dans l'extrémité la plus trifte un deftin inconnu veille à la fûreté du beau-fexe, quelque précaution qu'il prît, il ne put dérober Clorante à Clarice. Ce corfaire alla d'abord la chercher dans fa chambre : mais Clarice, à qui cette chambre & fa maifon faifoient horreur, & qui ne pouvoit fe réfoudre à s'y enfermer, étoit defcendue dans un petit bois qu'enfermoient les murailles du château ; là s'enfonçant dans l'endroit le plus épais, il lui fembloit qu'elle y refpiroit un air de folitude & de liberté, dont l'apparence foulageoit fon cœur & trompoit fon imagination. Elle apperçut Turcamene qui traverfoit pour venir à elle : à cet afpect fon cœur fe troubla, elle pâlit, elle fut faifie de cette efpece de fureur que produit un mouvement fubit de haîne & de défefpoir, & qu'ont allumé avant les réflexions les plus funeftes. Il voulut

l'aborder : ne m'approche pas, lui dit-elle ; tu me fais frémir : que viens-tu me dire ? Qu'attends-tu de moi ? Qu'ai-je à te répondre ? Je ſuis en ta puiſſance ; va, ſatisfais tes yeux ; regarde-moi, & borne là le fruit de ta violence. Mes regards me vengeront des tiens : mais n'interromps de nulle parole un ſilence que je n'interromprai que pour te déteſter. Elle ſe retira, quand elle eut prononcé ces mots. Turcamene, outré d'un diſcours ſi mépriſant, s'avança & la ſuivit : vous me fuyez en vain, lui répartit-il, & nous verrons lequel des deux aura le plus d'opiniâtreté, ou vous à me mépriſer, ou moi à vous pourſuivre. Clarice marchoit à grands pas, & ne répondit plus rien. Elle ſe trouvoit auprès d'une porte de ce petit bois, & qui donnoit dans la cour du château. Turcamene, craignant qu'elle ne ſortît par cette porte, & que Clorante à ſa fenêtre ne la vit par haſard, courut pour la fermer : mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand Clorante entra par cette porte ! Il étoit venu ſe promener dans la cour, accompagné de quelques domeſtiques de la maiſon : il vit cette porte ouverte ; la curioſité, ou plutôt l'envie de rêver ſeul l'avoit fait entrer.

Turcamene, en le voyant, fut interdit, & re-

cula. Clorante reconnut Clarice, & s'arrêta. Cette malheureuse dame à son tour fit un cri; & dans l'excès de la joie inopinée qu'elle sentit, en voyant ce qu'elle aimoit, on la vit changer de couleur, & s'affoiblir. Clorante s'apperçut qu'elle chanceloit; il s'avança, & la soutint. En cet état elle tourna languissamment les yeux sur lui, & sembla lui dire par ses regards, qu'elle mettoit tout son bonheur à le voir, à l'aimer même sans espérance: mais qu'elle méritoit du moins un sentiment de pitié.

Clorante, malgré ses chagrins & son amour pour Caliste, lui témoignoit, en la regardant aussi, combien il étoit touché des marques de sa tendresse. La douleur de ne pouvoir plus y répondre étoit exprimée sur son visage; ils soupiroient tous deux, Clarice du plaisir de le retrouver, quoiqu'infidele, & Clorante de l'invincible impression qui le rendoit ingrat & qui forçoit son cœur à se refuser à des sentiments si tendres. Cependant Turcamene, la fureur & le dépit dans le cœur, demeuroit comme immobile; les regards passionnés & la foiblesse de Clarice ne le désabusoient que trop de ce qu'elle lui avoit dit touchant Clorante: il jugea bien que ce n'étoit pas un frere qui causoit des mouvements de cette espece. La nature

en donne de très-vifs : mais elle n'en donne pas de si tendres. Il regarda la situation de ces deux personnes avec une fureur que l'espoir d'une prompte vengeance rendoit froide & muette. Clarice, qui commençoit à reprendre ses sens, rompit un silence que la jalousie, l'amour & la reconnoissance faisoient garder à ces trois personnes. Est-ce vous, dit-elle à Clorante ? Quand vous êtes venu dans ces lieux, avez-vous songé que j'y étois, ou plutôt le sçaviez-vous ? Non, Madame, je vous l'avouerai, répartit Clorante : j'ignorois que vous fussiez ici. Pour moi, le hasard m'y a conduit au retour d'un endroit où l'on m'avoit porté après un naufrage. Ah ! Clorante, reprit Clarice, je sçais le malheur qui vous est arrivé : je vous vis, à la faveur de la lune, quand vous périssiez dans la riviere. Je n'ôse vous dire ce que je fis, vous vous trouveriez trop ingrat. Pendant cette conversation Turcamene, pour exécuter des desseins qu'il méditoit, disparut & les laissa libres. Quoi ! Madame, reprit Clorante, vous m'avez vu quand je périssois ? Je vous avois laissée le soir dans la ville que j'avois quittée ; mon accident m'arriva pendant la nuit, & vous m'avez vû ? Oui, Clorante, dit Clarice ; j'étois seule, & dans un déguise-

ment qui cachoit mon ſexe. Je partis après vous, ſans ſçavoir où j'allois; je courus après un infidele qu'un autre amour éloignoit de moi, qui m'étoit cher malgré ſa fuite, & qui me le ſera toujours : je le vis qui périſſoit, je ne me connus plus. Un moment après je périſſois moi-même ; les mêmes gens nous ſauverent tous deux. Leur maître, à qui ils apprirent mon ſexe, me fit porter ici; vous, Clorante, vous fûtes porté ailleurs ; car enfin c'eſt de vous que je parle, & je perdis la conſolation de revoir celui pour qui j'avois expoſé ma vie.

Clarice alors ceſſa de parler ; les larmes lui coulerent des yeux. O Ciel ! qu'entends-je, s'écria Clorante ! Quoi ! c'eſt vous qui, déguiſée en homme, vous expoſâtes pour moi ? Ah ! le reſſouvenir d'une action pareille va me laiſſer un remords éternel. De quelque eſpoir que me flatte celle que je ſuis contraint d'aimer, comblât-elle ma félicité, ce que je vous dois, ce que vous venez de m'apprendre devroit me la faire oublier. Je ſens que je n'en puis venir à bout ; car enfin, Madame, il faut vous découvrir tout, ſçachez les ſecrets d'un cœur trop reconnoiſſant pour vous rien cacher : ma franchiſe doit toucher le vôtre. Je ſuis un ingrat ; mais je ne ſerai point

perfide. J'ai vu celle que je cherchois avec tant d'ardeur ; quand on nous a ſauvés, on m'apporta chez elle ; elle me reconnut la premiere, elle m'apprit qui elle étoit après. Là-deſſus Clorante fit un récit ſincere de tout ce qui s'étoit paſſé chez Périandre ; il croyoit que cet aveu le rendroit moins coupable. Clarice ne put lui laiſſer finir ſon hiſtoire ; elle le pria de diſcontinuer ; ſes larmes redoublerent. Pourquoi faut-il, diſoit Clorante, que je ſois témoin d'une douleur qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de calmer ? Ah ! ſans la violence avec laquelle m'entraîne une ſympathie que je ne puis vaincre, ſi ma paſſion n'étoit plus forte que toutes celles qu'on peut reſſentir, croyez-vous, Madame, que les pleurs que vous répandez pour moi ne vous rendiſſent pas mon cœur ? Ah ! plein d'une image qui ne peut s'effacer, ce cœur eſt pénétré de vos chagrins, il les partage, il vous plaint, il gémit lui-même. Hélas ! Clorante, dit Clarice, de quoi me ſert l'intérêt que vous prenez à mes maux ? Votre âme eſt généreuſe ; & quoiqu'un autre amour vous emporte, vous plaignez l'état où vous m'avez réduite : mais que cette compaſſion eſt cruelle ! Vous me plaignez en me donnant la mort. Je ne veux cependant plus vous reprocher votre inconſtance ; vous

y êtes forcé, je le veux croire, je ne vous attendrirois pas par des fureurs jalouſes : puiſque mes larmes & ma langueur ne peuvent rien ſur vous, il me ſuffit à préſent de vous aſſurer que mon amour ne s'éteindra jamais. Peut-être, Clorante, que le retour de votre cœur eſt attaché à ma conſtance; ſi jamais il revenoit à moi, fuſſé-je alors au dernier inſtant de ma vie, je ſerois trop charmée, puiſque j'expirerois sûre de votre tendreſſe. Oui, Clorante, pour arriver à cet inſtant, la conſtance la plus triſte & la plus malheureuſe aura des charmes pour moi. Dans cette attente, que me fait enviſager peut-être le ſecret plaiſir de vous avoir trouvé, je n'exige de vous qu'une ſeule choſe. Vous êtes réſolu de chercher par-tout celle qui vous attache : ſouffrez, Clorante, que je vous accompagne où vous irez. Dans les dangers où vous expoſeront ſans doute & les difficultés que vous voudrez ſurmonter dans cette recherche, & votre déſeſpoir; où je vous retiendrai par l'intérêt de votre amour, ou, pour vous ſervir d'exemple, je m'y expoſerai la premiere. Ne craignez point les importunités d'une amante à qui la douceur d'être avec vous fera ſupporter ſes peines. J'étoufferai mes ſoupirs, & ſi je verſe des larmes, elles ne ſeront verſées que pour vous

& pour vos malheurs. Je m'inſtruirai de tout ; je ne négligerai rien de ce qui pourra flatter vos eſpérances, & plus j'aurai d'amour, plus j'aurai d'ardeur à découvrir, à chercher des moyens qui pourront vous approcher de ce que vous aimez. Dans vos chagrins moi-même j'aurai ſoin de vous conſoler : je ferai plus, je vous animerai à votre recherche, & jugeant par ma propre expérience du malheur d'avoir perdu ce qu'on aime, & de le chercher vainement, il n'eſt rien que je n'imagine pour vous ſauver du déſeſpoir. Encore une fois, Clorante, ne craignez rien de ma tendreſſe : ſi malgré l'outrage que vous m'avez fait en me quittant ; ſi malgré la douleur de vous retrouver infidele, cette douleur n'éclate que par des ſoupirs ; ſi je vous épargne juſqu'au moindre reproche, qu'aurez-vous alors à redouter de moi ? Je vous ſuivrai, je vous verrai ſans ceſſe, vous me confierez vos peines ; la confiance que vous aurez pour moi me ſoulagera ; vous ſerez charmé vous-même du peu de contrainte où vous vivrez avec moi, votre reconnoiſſance en augmentera, je me croirai heureuſe & toujours près de le devenir. Voilà, Clorante, la grâce que je vous demande ; voilà, ſi vous me l'accordez, à quoi je reconnoîtrai cette compaſſion généreuſe

que vous me témoignez : il faut maintenant vous instruire d'une chose qui vous surprendra. Celui chez qui je suis a de la passion pour moi, vous l'avez vu : mais vous ne sçavez pas ce dont il est capable. J'ai cru d'abord un effet de sa générosité les soins qu'il avoit de moi, ainsi je ne m'en suis point méfiée ; & j'ai tâché autant que j'ai pu, de lui marquer combien je lui en étois obligée.

Nous en étions en ces termes tous deux, quand tout-d'un-coup, en me promenant avec lui, il me surprit par une déclaration d'amour la plus hardie. Je m'en trouvai vivement offensée, & je le lui fis connoître par une réponse conforme à mes sentiments : mais loin de terminer son discours, il n'en devint que plus effronté ; car après avoir feint de se rendre à mes raisons, & de reprendre le respect, il me pria de demeurer encore quelque temps avec lui. Je pénétrai d'abord son dessein : le traître méditoit de me retenir avec violence, en cas que je ne voulusse point souffrir son amour. La proposition qu'il me fit, m'irrita contre lui davantage ; je lui dis tout ce que la fureur pouvoit me suggérer de plus méprisant, & ce fut alors qu'il se montra tel qu'il étoit en effet, &

tel que je me l'étois imaginé : en un mot il cessa de se contraindre, & dès ce moment il m'apprit que je serois sa captive. Je l'aurois peut-être toujours été sans vous, Clorante. Ce n'est pas que je n'eusse trouvé moyen de finir une vie exposée aux insultes d'un malheureux : mais je ne pouvois encore me résoudre à mourir, parce que je ne pouvois me résoudre à cesser de vous aimer. C'est à vous maintenant à me tirer des mains d'un homme insolent, dont le brutal amour ne respecteroit pas mon honneur. Je ne vous en presserai pas davantage : il suffit à vos pareils d'être instruits en pareille occasion : sur toute chose ne lui laissez appercevoir aucun dessein. Lorsque je lui demandai ce qu'on avoit fait de vous, quand on vous eut sauvé, je lui cachai le véritable motif de mon inquiétude, & je lui dis que vous étiez mon frere. Confirmez-le dans son erreur, paroissez tranquille, ou, si vous voulez même, avouez-lui que je me suis plainte de ses manieres : il seroit dangereux d'en faire un mystere. Dites-lui que vous pardonnez son peu de retenue à la violence de sa passion, & que l'obligation que nous lui avons, vous rendra favorable à ses in-

tentions. C'eſt-là le ſeul moyen de le tromper; par-là vous aurez le temps de m'affranchir de l'eſclavage où je ſuis. Si vous en agiſſiez autrement, & qu'il vous ſoupçonnât du moindre reſſentiment, vos jours ſeroient expoſés ; ils me ſont trop chers. Non, non, Madame, dit Clorante ; ne craignez plus rien : vos jours & les miens ſeront en ſûreté bientôt. Je frémis du péril où vous étiez : mais repoſez-vous de tout ſur moi, le ciel & mon ardeur feront réuſſir mon entrepriſe. Je ne vous dis pas ce que je ferai. Je l'ai averti que je partirois demain ; je vais paroître, afin de lui ôter les ſoupçons qu'un entretien plus long pourroit lui laiſſer. Ah ! Clorante, s'écria Clarice, c'eſt l'envie de me quitter qui vous donne tant de précaution ; vous ne vous en appercevez pas vous-même : vous êtes gêné, je ne vous retiens pas, allez ; c'eſt bien aſſez pour moi que vous me ſerviez. Quelque plaiſir que j'aie à vous entretenir, j'aime encore mieux le perdre, que d'avoir le chagrin de vous contraindre. Après ce que j'ai fait contre vous, dit Clorante, il n'eſt point de reproche que je ne mérite : mais, Madame, ce ſeroit vous haïr que de ſentir cette gêne que vous

vous dites. Ne m'en accuſez plus ; la douceur que vous conſervez avec moi m'attache à vous d'une amitié éternelle.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'ils virent Turcamene qui venoit dans le bois. Allez ſeul l'aborder, dit Clarice à Clorante ; examinez-le, & ne témoignez rien. Clorante auſſi-tôt vint au-devant de Turcamene. Quelque effort que fît ſur lui ce corſaire, il ne put s'empêcher de le ſaluer d'un air embarraſſé. Clorante l'aborda d'une maniere ouverte ; cette maniere lui fut ſuſpecte : mais il avoit déjà prévu à tout.

Vous ne vous attendiez pas, Seigneur, lui dit-il, de trouver votre ſœur dans ma maiſon ; ſi j'avois ſçu qui vous étiez, vous ne l'auriez pas vue ſi tard : mais, Seigneur, elle vous aura ſans doute ôté l'eſtime que vous aviez conçue pour moi. Je l'aimois, je ne la connoiſſois pas ; le haſard m'en avoit rendu maître, & je n'ai pu renoncer au plaiſir de la voir, quoiqu'elle ait voulu partir. Il eſt inutile de vous en dire davantage ; je ſuis perſuadé qu'elle vous a tout appris. Turcamene ne fit cet aveu, qui paroiſſoit ſi ingénu, que pour engager Clorante à lui répondre avec la même ingénuité ſur tout ce que

lui auroit raconté Clarice, & peut-être auſſi pour ſonder ſes deſſeins.

Il eſt vrai, Seigneur, répartit Clorante, que ma ſœur a paru mécontente de vos manieres; elle les a regardées comme une violence dont elle s'eſt plainte. Quand les dames n'aiment pas, elles traitent d'outrage ce qui ſembleroit obligeant, ſi elles aimoient. Je vous dirai cependant que vous auriez dû en agir plus doucement avec elle; la douceur & le reſpect fléchiſſent un cœur & le déſarment: mais on n'eſt pas toujours le maître de ſes mouvements; une opiniâtre averſion déſeſpere, & nous engage à des actions qu'on déſavoue, quand le reſpect & la raiſon reviennent. L'amour eſt l'excuſe des crimes qu'il fait commettre; & pour moi je les pardonnerai toujours. Cependant, Seigneur, je ſuis charmé pour vous que le haſard m'ait conduit ici; je vous épargnerai le chagrin de voir augmenter la haîne de Clarice, & de vous rendre encore plus coupable. Le ſervice que vous nous avez rendu à tous deux doit m'intéreſſer à ce qui vous touche. Je tâcherai de lui faire oublier ſes ſujets de plainte; & quoique je ſois obligé de partir demain, je la laiſſerai encore quelques jours chez vous; & je prétends même, ajouta

Clorante en souriant, que vous me teniez compte de la faveur que je vous fais. Tâchez de votre côté d'effacer par des manieres opposées la colere qu'elle a contre vous.

Un excès de prudence ou de zele a souvent fait échouer les entreprises les mieux imaginées. Au travers de tant d'honnêtetés, Turcamene découvrit l'artifice ; il en avoit trop fait pour les mériter: la faveur dont le flattoit Clorante, en feignant de vouloir laisser Clarice chez lui, acheva de le confirmer dans ses soupçons ; & comme il avoit compris que Clorante étoit un amant, & non pas un frere, il jugeoit bien qu'il devoit s'attendre incessamment à la vengeance la plus affreuse. Mais j'ai déjà dit qu'il avoit mis ordre à tout ; ainsi n'ayant plus sujet de trembler, il remercia sur le même ton Clorante de l'indulgence généreuse qu'il avoit pour lui, poussa la fourberie jusqu'à lui offrir de nouveaux services, & ajouta qu'il attendoit son retour avec impatience.

Clorante, à qui la dissimulation étoit moins naturelle qu'au corsaire, crut avoir calmé ses craintes, & n'eut aucune méfiance. Il étoit déjà nuit, il quitta Turcamene avec des marques d'amitié qu'ils se donnerent de part & d'autre, & se char-

gea d'aller reconduire Clarice dans ſa chambre. Ellé n'étoit pas loin, il l'appella, & lui fit un récit de tout.

Elle crut voir dans ce que Clorante lui rapporta, que le corſaire méditoit contre lui quelque choſe de funeſte. Ah ! Clorante, lui dit-elle, vous avez paru trop reconnoiſſant, vous avez trahi votre ſecret; & les remerciements qu'il vous a fait cachent une réſolution terrible. Partez dès aujourd'hui, Clorante, ou vous périrez ; je ſçaurai par ma mort prévenir ſa violence : je n'aimois à vivre que pour vous aimer ; je rénonce & à mon amour & à ma vie, s'il faut que vous mouriez.

Eh! croyez-vous, Madame, dit Clorante, que de pareils ſentiments me détournent de l'action que je veux faire ? Vous me ſacrifiez tout, & vous voulez que j'y conſente ! Ah! Madame, il ne manque à ma ſenſibilité, pour être telle que vous la voulez, qu'un ſeul remerciement qui ne dépend pas de moi : mais n'ayez plus d'alarme, notre ennemi commun eſt trompé; ſi vous l'aviez entendu parler, vous en jugeriez comme moi. En tout cas je ne lui donnerai pas le temps de rien exécuter : je ſors demain, & demain vous ſerez libre & vengée. A ces mots

Clarice & Clorante sortirent du bois; il la remit dans sa chambre, & la quitta pour aller trouver Turcamene dans la sienne. Il entra; ce corsaire lui dit, en le voyant: Seigneur, je n'aurai pas l'honneur de vous entretenir ce soir; une affaire subite m'oblige à sortir, & je ne reviendrai que fort tard: mais puisque vous partez demain, vous avez besoin de repos, & j'aurai le plaisir de vous voir le matin. Cependant vous ne perdez gueres à ne point m'avoir ce soir, & la compagnie de votre sœur est préférable à la mienne.

Je ne laisserois pas, dit Clorante, d'être fâché de perdre la vôtre: mais je pense que ma sœur va se mettre au lit. Adieu, Seigneur: j'espere que nous nous reverrons demain. Là-dessus Clorante quitta Turcamene, & s'en alla s'enfermer dans sa chambre.

Les raisons que ce corsaire avoit alléguées, lui parurent préméditées: mais impatient de servir Clarice, & d'avoir la liberté de découvrir l'endroit où étoit Caliste, il ne songea plus qu'aux moyens de faire réussir son entreprise. Il se détermina à deux partis, en cas que l'un des deux lui manquât.

Le premier, & le plus aisé, étoit le lendemain

de ne monter à cheval qu'à une distance un peu éloignée du château, & d'amuser Turcamene à force d'honnêteté & de confiance jusqu'à l'endroit où il s'arrêteroit; qu'alors loin de la maison, il lui reprocheroit sa violence envers Clarice, l'attaqueroit, & le contraindroit à se défendre. Si, au contraire, il ne pouvoit l'engager à l'accompagner jusques-là, l'autre expédient se réduisoit à venir la force en main lui enlever Clarice. Le peu de connoissance qu'il avoit de l'humeur & du caractere de ceux qui appartenoient à Turcamene lui fermoit toute autre voie; ainsi il n'en imagina plus.

Dès qu'il eut donné quelques moments à ces pensées, il ne s'occupa plus que du ressouvenir de Caliste: il avoit vu de si près la fin de ses malheurs, que dans le chagrin d'y être plongé plus que jamais, il regardoit l'accident qui avoit renversé ses espérances, comme un arrêt du Ciel irrévocable contre lui. Les moments qu'il avoit passés à parler de son amour à Caliste, le charme qu'il y avoit trouvé, l'embarras de cette aimable personne, cette tendresse timide avec laquelle elle lui avoit répondu, ces douces caresses qu'il avoit faites à sa main, la foible résistance de Caliste; toutes ces idées venoient en foule se présenter à son imagination,

elles charmoient ſon cœur, & le déchiroient tour-à-tour: c'étoit de ces plaiſirs que la perte qu'on en a faite rend amers, qui attriſtent & qui conſolent une âme amoureuſe. Quelquefois il ſe reprochoit de n'avoir point preſſé Caliſte de lui en dire davantage; &, malgré le peu d'eſpoir qui lui reſtoit de la revoir, il étoit auſſi impatient de lui parler, que s'il avoit été certain de le pouvoir faire.

Cependant Turcamene étoit reſté chez lui; il n'avoit feint de ſortir que pour ne point manger avec Clorante, & pour faire plus ſûrement le coup qu'il avoit médité. Il eut ſoin de renvoyer ceux qui avoient porté Clorante chez lui, en leur donnant de l'argent, & en leur faiſant entendre qu'il n'avoit plus beſoin d'eux. Tous les domeſtiques avoient le mot: la plupart gagnés par les récompenſes dont il avoit coutume de payer ce qu'ils faiſoient pour lui, lui étoient depuis long-temps entièrement dévoués; les autres obéiſſoient aveuglément, ſans ſçavoir, ni pénétrer les raiſons de leur maître. Il leur avoit ordonné ce ſoir de ne laiſſer ſortir perſonne; & quand il jugea qu'il étoit temps, il donna ordre qu'on allât ſervir Clorante. Il ne vint qu'un domeſtique, qui ne jetta point d'abord les yeux

ſur Clorante : il ſervit, & quand tout fut prêt, Clorante ſe mit à table, & alloit manger, lorſque cet homme, l'ayant regardé, lui arrêta tout-d'un-coup la main, & donna toutes les marques d'une grande ſurpriſe. Clorante, ſurpris auſſi de l'action du domeſtique, le regarda, & le reconnut pour un homme qui avoit été autrefois à lui, & qui l'avoit quitté à la mort de ſa mere. Ah! Seigneur, dit cet homme, quoi! c'eſt vous que j'ai ſervi autrefois? Je me ſouviens encore de vos bontés, & de la récompenſe que vous me donnâtes, quand je ſortis de votre maiſon. Gardez-vous bien, Seigneur, de toucher à aucun de ces mêts. O Dieux! s'écria Clorante, que me fais-tu penſer? Les auroit-on apprêtés pour me faire mourir? Je vais, Seigneur, vous répondre à ce que vous me demandez, dit le domeſtique. Après ces mots, il alla voir ſi perſonne ne les écoutoit, revint à Clorante, & lui parla en ces termes.

Ma reconnoiſſance, Seigneur, m'engage à vous découvrir un ſecret, dont vous avez déja pu deviner une partie, & par la ſurpriſe que j'ai témoignée, & par l'action que je viens de faire : mais ce n'eſt pas aſſez, je veux encore vous garantir des dangers affreux où vous reſteriez tou-

jours exposé, quoique je vous eusse sauvé de celui où vous étiez actuellement. Je suis arrivé ce soir avant la nuit d'un endroit où m'avoit envoyé Turcamene, qui est mon maître: je ne sçais si ma physionomie, ou le zele avec lequel je l'ai servi depuis que je suis à lui, m'ont attiré de sa part plus de confiance qu'il n'en a pour les autres domestiques; mais enfin il m'a dit qu'un cavalier, qu'on avoit apporté blessé dans le château, se trouvoit l'amant d'une belle personne dont le hasard l'avoit rendu maître. Il a ajouté que cette dame & le cavalier s'étoient vus aujourd'hui chez lui, qu'il s'attendoit que le cavalier enleveroit infailliblement cette dame, & tireroit vengeance de la violence avec laquelle elle avoit été retenue chez lui; que, pour prévenir tous les maux qui le menaçoient, il avoit envie de se défaire du cavalier ce soir même, & cela sans bruit, & sans qu'il pût s'en défier; que pour cet effet il avoit dessein d'empoisonner les viandes qu'il lui feroit donner ce soir. Cette action, disoit-il, te paroîtra peut-être un crime; mais ma vie dépend de sa mort; & il n'est rien qu'on ne puisse ôser pour un tel intérêt. J'ai ordonné, ajouta-t-il encore, à tous les autres domestiques d'arrêter ce cavalier, en cas que, soupçonnant quelque

chose, il voulût sortir. Je ne leur ai point parlé du reste; leur imprudence m'auroit peut-être jetté dans des accidents que je suis bien-aise d'éviter, je me suis contenté de leur témoigner que cet homme étoit mon ennemi. C'est à toi seul que je m'ouvre; je connoîs ton zele & ta discrétion, & je te remets le soin de ma vie. Quand les viandes qu'on prépare à ce cavalier seront prêtes, apporte-moi-les; & j'y verserai une poudre qui doit produire son effet dans deux ou trois heures de temps.

Ce n'est point pour affecter une fausse vertu devant vous, Seigneur, dit ce domestique à Clorante, que je vous avouerai qu'une telle proposition m'a effrayé; j'ai changé de couleur, j'avois horreur de l'action qu'on exigeoit de moi, & de celui qui me la proposoit : j'ai demeuré dans le silence. Tu ne me réponds rien, m'a-t-il dit d'un ton impérieux; & la vie de ton maître n'est point un motif assez intéressant pour t'engager à prendre ton parti sans hésiter? Un malheureux étranger t'attendrit, quand je t'avertis que tu le verras bientôt me plonger un poignard dans le sein, & se venger sur ton maître & sur toi-même de ton indigne pitié! tu sçais que je t'ai toujours mieux traité que les autres; mais penses-tu que

le refus que tu fais d'exécuter mon projet demeure impuni? Non, non, n'eſpere pas qu'après t'avoir confié mon ſecret inutilement, je te laiſſe en état d'en abuſer. Mais pourquoi me forcer à te craindre & à te punir? Je t'aime; & ſi l'action où je t'engage eſt criminelle, elle ne l'eſt que pour moi. Qui peut t'arrêter, toi ſur la foi de qui je comptois?

Je ne vous cacherai pas, Seigneur, continua le domeſtique, que les reproches dangereux que m'a fait Turcamene, les raiſons dont il a juſtifié ſon action; que même l'amitié qu'il m'a témoignée m'a fait entrer dans ſon ſens. Je n'ai plus vu cette horreur qui m'avoit frappé dans le premier moment. L'intérêt de ſa vie a aidé à me perſuader que je ne ſerois pas coupable; je lui ai répondu que ſa propoſition m'avoit d'abord fait de la peine: mais que je ne ſçavois pas que ce fût une néceſſité ſi abſolue; que mon zele avoit toujours été ſincere, & qu'il le ſeroit encore, & qu'à préſent qu'il m'avoit inſtruit, j'étois prêt à tout faire. A ces mots, il m'a fait connoître, en m'embraſſant, la joie de me voir entièrement déterminé; il m'a promis mille récompenſes, ſon viſage eſt devenu ſerein; &, après lui avoir réitéré une ſeconde fois qu'il ſeroit content de moi, il m'a marqué l'heure à laquelle je devois vous

ſervir, & il m'a quitté pour monter dans ſa chambre, avec ordre de vous dire qu'il ne pouvoit vous voir le ſoir, parce qu'il étoit obligé de ſortir.

Quand l'heure marquée pour vous ſervir eſt venue, j'ai pris les viandes que vous voyez, & je les ai portées à Turcamene, comme il me l'avoit dit; alors il a tiré d'une boîte une pouſſiere noire, dont il a jetté deux pincées dans chaque plat. L'aſpect du poiſon, l'idée de votre mort ſi prochaine, m'ont fait encore frémir; j'ai ſouhaité vivement de n'avoir jamais connu Turcamene : mais il n'étoit plus temps de reculer, il y alloit de ma vie, & la crainte de mourir moi-même a étouffé mes remords. Quand les viandes ont été empoiſonnées: va, m'a-t-il dit, mon cher Cliton; va, marche : qu'il périſſe cet étranger qui veut m'ôter ce que j'aime, & qui, par avance, ſe repaît ſans doute du plaiſir de m'arracher la vie. Songe, en conſervant ton maître, qu'à quelque choſe qu'il t'emploie, ton devoir, ton affection, que les Dieux mêmes t'y obligent. Reſte avec cet ennemi, vois-le manger, examine ſon viſage : tu pourras y lire ce qu'il me préparoit, ſi je ne l'avois prévenu. Ce diſcours m'a donné une ſorte de courage qui m'a fait venir ici avec tranquillité. Je n'ai point oſé d'abord vous regarder en entrant dans

votre chambre ; il me sembloit que mes yeux auroient trahi mon secret, ou que les vôtres m'auroient troublé. Je vous ai servi, vous alliez manger; je ne sçais par quel mouvement secret, il m'est échappé un regard sur vous : mais je vous ai reconnu, j'ai tremblé du danger où vous étiez, & je vous ai arrêté. Voilà, Seigneur, la raison de ce que vous m'avez vu faire. Les Dieux ont permis sans doute que Turcamene ait fait choix de moi, ils ont voulu rendre sa fureur inutile : mais il faut maintenant songer à vous tirer d'un lieu où vous péririez demain.

Clorante interrompit en cet endroit le domestique, & lui dit : ce n'est ni à la récompense que je t'ai donnée, ni à la maniere dont je t'ai traité que je dois les marques d'une affection si ardente ; je te rends plus de justice : l'horreur que tu as conçue de l'action où Turcamene t'avoit engagé, me prouve que tu es né avec un bon cœur ; tu ne consentois à cette action que par crainte & par surprise ; tu croyois faire ton devoir ; tu m'as reconnu, & tu as aussi-tôt perdu l'envie de sacrifier un homme qui avoit été ton maître. Quand on haït le crime, en vain les méchants tâchent de nous y jetter : la moindre occasion ranime en nous & l'honneur & la vertu, que leurs discours artifi-

cieux nous avoient fait oublier. Dans un temps plus heureux tu verrois ma reconnoiſſance éclater par mille bienfaits : tu veux me garantir du danger certain où je ſuis, crois que mon cœur eſt ſenſible autant qu'il le doit être au ſervice que tu as deſſein de me rendre : mais, Cliton, je ne ſuis pas dans ces lieux le ſeul que la fureur de Turcamene attaque. Cette aimable perſonne dont il t'a parlé eſt mille fois plus à plaindre que moi. Je ſuis en danger de perdre la vie; mais, Cliton, elle va perdre & l'honneur & la vie. Turcamene n'a hâté ma mort que pour pouvoir l'outrager avec plus de liberté. Que ne la connois-tu, Cliton! tu t'intéreſſerois pour elle, & l'état où l'ont mis ſes malheurs te feroit vôler à ſon ſecours; elle mérite bien plus que moi ton zèle. Je devois demain l'enlever des mains de l'impudent Turcamene; elle attendoit tout de mon ſecours. Ah! je ſerois mille fois plus barbare que ton maître, ſi, content de m'être ſauvé, je l'abandonnois à ſon déſeſpoir. Non, non, Cliton; ſi ta générosité ne s'étend que jusqu'à moi, j'en mourrai; & je ne puis me réſoudre à ſortir d'ici en emportant le remords d'y laiſſer une perſonne qui ne mérite que trop qu'on périſſe pour elle, & à qui moi-même je dois tout. Mais quoi! Tur-

camene ne se méfie point de toi : mets-la hors d'état de rien craindre ; imagine un moyen pour nous sauver tous deux. Tu n'as rien à appréhender après une telle action, les Dieux te protégeront : elle est trop belle pour qu'il soit jamais au pouvoir de Turcamene de t'en faire repentir. Si tu refuses de la faire, laisse-moi ces viandes empoisonnées, je veux en manger ; va rendre compte après à ton maître du succès de sa perfidie. Puisque sa compagnie & l'habitude de le servir n'ont point entierement étouffé la vertu dans ton âme, les maux qu'il fera souffrir à cette dame infortunée, les violences qu'il exercera contre elle, ses propres fureurs présenteront tous les jours à tes yeux un spectacle affreux ; tu te ressouviendras de ma mort alors, & tu regretteras peut-être, mais en vain, l'occasion qui se présentoit d'affranchir deux malheureux dont l'un aura déjà servi de victime à ton maître, & dont l'autre la sera à chaque instant.

A quoi bon, Seigneur, dit Cliton en interrompant Clorante, à quoi bon m'épouvanter par des horreurs que le Ciel & mes soins me sçauront épargner & préviendront ? Quand j'ignorerois ce dont Turcamene est capable, il me suffiroit, pour en juger, d'avoir vu la tranquillité avec la-

quelle il a conduit ſon crime. Puiſqu'il aime cette belle perſonne & qu'elle le haït, elle a beſoin de ſecours; j'ai pitié de la ſituation où elle ſe trouve; le peu de ſoin que vous prenez vous-même de vos jours me charme, & m'excite à tout faire. Je me repens de vous avoir quitté. Enfin, Seigneur, que vous dirai-je encore? Je vous aime, je vous reſpecte, & je vais tout entreprendre pour vous ſervir. Si je péris, ce ſera du moins pour vous & avec vous. Mais il eſt temps que je me retire, afin d'aller trouver Turcamene: je lui dirai que vous avez mangé. Quelle joie le barbare n'en aura-t-il pas! Je le tromperai même, en l'aſſurant que le poiſon commence à faire ſon effet; que je vous ai vu pâlir, & que dans peu de moments vous expirerez ſans doute. Son deſſein eſt demain de venir comme pour vous rendre viſite, ou pour vous dire adieu. Comme il s'attend à vous trouver ſans vie, il feindra d'être ſurpris, & d'avoir du chagrin de votre mort; croyant peut-être par cette feinte abuſer ſa captive, & tromper les autres domeſtiques, du jugement deſquels il ne ſe ſoucie cependant gueres. Ainſi, Seigneur, nous n'avons juſqu'à demain aucun accident à appréhender: ni lui, ni perſonne ne doit entrer dans votre chambre. Je couche dans

un cabinet près celle de Turcamene ; celle de la dame en est fort éloignée. Je vais dès ce moment songer aux mesures qu'il faut prendre ; & quand je jugerai que tout le monde dormira, je me leverai pour exécuter mon dessein. Lorsque j'aurai tout préparé pour votre évasion & celle de la dame, je viendrai vous en avertir, & vous m'ouvrirez votre porte.

Pendant que Cliton parloit, Clorante, qui se rappelloit ce que lui avoit dit Clarice, quand elle lui témoignoit l'envie qu'elle avoit de le suivre, rêvoit vivement à la contrainte où il alloit être condamné, si Clarice restoit avec lui. Le violent amour qu'il avoit pour Caliste, la résolution de la chercher, étoient d'invincibles obstacles à ce que Clarice exigeoit de lui. L'inquiétude où la recherche de Caliste l'alloit plonger lui-même, ses chagrins, ses soupirs devoient être autant de coups mortels portés au cœur de Clarice ; la raison condamnoit l'envie qu'elle avoit.

Il se ressouvint qu'il ne lui avoit rien répondu là-dessus. Enfin, soit par ménagement pour elle, soit par intérêt pour lui-même, il résolut d'éviter une chose qui lui paroissoit impossible. Il demanda à Cliton quel étoit son dessein, quand il les auroit sauvés tous deux. De fuir comme

vous, répondit Cliton, un homme que je haîs, & de vous ſuivre.

Puiſqu'il faut que tu quittes Turcamene, répartit Clorante ; ſouffre, Cliton, que je te demande encore une grâce. J'ai des raiſons qui m'obligent à m'éloigner de celle que tu vas ſauver avec moi ; je te remets le ſoin de la conduire où elle voudra aller. Quand tout ſera prêt pour notre évaſion, fais-moi ſortir le premier ; j'attendrai auprès du château que tu ailles après la chercher à ſon tour ; & je ne prends cette précaution que pour avoir la ſatisfaction de la voir fuir avec toi. Après ces mots, Clorante tira de ſon doigt une bague de grand prix, & la donnant à Cliton, il lui dit : prends cette bague. Quand tu auras conduit cette dame à l'endroit où elle voudra s'arrêter, retourne chez moi, montre cette bague à celui que j'y ai laiſſé : il la reconnoîtra d'abord, tu lui diras que tu m'as vu, & que je t'envoie à lui ; vivez tous deux enſemble en m'attendant. Faſſe le ciel que mes malheurs finiſſent, & que je vous revoie bientôt.

Sur-tout, mon cher Cliton, ſi la perſonne que tu dois tenter de ſauver avec moi cette nuit te demande où je ſuis & te parle de moi, cache-

lui ce qu'avoit contre moi médité Turcamene ; ou, si tu veux l'en instruire, dis-lui que t'ayant reconnu ce soir, je t'ai confié l'état où elle étoit, & le dessein que j'avois de la délivrer. Persuade-lui qu'après m'avoir quitté, touché du récit que je t'ai fait, & averti des intentions de Turcamene contre moi, tu t'es déterminé de toi-même à nous tirer de ces lieux ; & que, voulant me dire ta résolution, tu es venu pour me parler pendant la nuit : mais que tu ne m'as point trouvé dans ma chambre. Je n'y serai effectivement plus alors ; ainsi tu éviteras de lui apprendre ce que je suis devenu.

Quand Clorante eut instruit Cliton de tout ce qu'il devoit sçavoir, ce domestique le quitta pour aller trouver Turcamene ; il lui porta les mêts qu'il avoit servis à Clorante : il avoit auparavant eu soin d'en ôter une partie, afin que Turcamene jugeât qu'il en avoit mangé suffisamment pour être empoisonné. Ce corsaire étoit déja couché : mais l'impatience d'apprendre le succès de l'action dont il avoit chargé Cliton, avoit écarté loin de lui le sommeil. Dès qu'il le vit entrer dans sa chambre : eh ! bien, dit-il, Cliton, mourra-t-il ? en est-ce fait ? Oui, Sei-

gneur, répondit le domeſtique, il a mangé; déjà même le poiſon agit, il a pâli à mes yeux.

Pendant que Cliton diſoit ces mots, on voyoit dans les yeux de Turcamene briller une joie vive & cruelle : il lui faiſoit toujours répéter la même choſe; on eût dit qu'il trouvoit plus de charmes dans le crime, que dans le ſuccès qu'il en attendoit. Le voilà donc hors d'état, s'écrioit-il, de me diſputer Clarice; il faiſoit tout ſon appui, il faudra qu'elle cede : je verrai déſormais les plus douces faveurs ſuccéder au mépris le plus opiniâtre. Quel plaiſir maintenant de triompher d'elle! Oui, Cliton, mon bonheur ſeroit moins grand, ſi elle y avoit conſenti. Son averſion, qu'il faudra qu'elle ſacrifie, en augmente le prix; elle m'outrageoit, elle me ménagera maintenant. Ah! Cliton, que ne te dois-je pas? Mais va te repoſer, laiſſons à loiſir expirer ce malheureux amant. & demain viens m'éveiller, dès que le jour paroîtra. Il me tarde de juger par mes yeux de la joie que je dois avoir, & que m'a déjà fait ton récit.

Après ce diſcours Cliton ſe retira, & laiſſa Turcamene jouir, mais en vain, de l'eſpérance

d'un plaisir affreux. Il alla dans sa chambre attendre qu'il fût temps de pourvoir à la sûreté de Clarice & de Clorante.

Il eut bientôt imaginé ce qu'il devoit faire pour faciliter leur fuite & la sienne. Tous les autres domestiques étoient prévenus de la confiance que Turcamene avoit pour lui ; il avoit coutume de leur porter les ordres de son maître, & ils obéissoient sur le champ. Cette préférence si marquée leur avoit d'abord donné de la jalousie : ils avoient voulu le détruire; mais n'en ayant pu venir à bout, chacun d'eux avoit été contraint de rechercher son amitié, & de perdre l'envie de lui nuire.

Cliton songea à profiter de ce pouvoir que la bienveillance de Turcamene lui avoit acquis sur les autres. Celui qui le matin ouvroit les portes du château étoit un de ceux qui lui faisoient le plus la cour; il résolut d'aller au même instant lui demander les clefs de la porte du château, & de lui dire que Turcamene les vouloit avoir pour raison. Son dessein étoit, quand il seroit muni des clefs, d'attendre encore quelques moments pour donner le temps à tout le monde de dormir d'un profond sommeil, & de

partir enſuite avec la dame, après que Clorante ſeroit ſorti le premier comme il le ſouhaitoit.

Les chambres des domeſtiques étoient éloignées de la porte du château, le portier logeoit loin auſſi; de ſorte qu'il étoit difficile qu'on pût entendre le bruit qu'il feroit en ouvrant les portes. Ces meſures étant priſes, il ſortit de ſa chambre le plus doucement qu'il put, traverſa la cour du château, & s'en vint heurter chez le portier, qui s'éveilla. Cliton ſe nomma d'abord, & de la part de Turcamene lui demanda les clefs. Le portier, à qui l'aſſoupiſſement ne laiſſoit point aſſez de préſence d'eſprit pour réfléchir ſur une telle demande faite à pareille heure; & qui ſçavoit, comme je l'ai déjà dit, que Cliton entroit dans tous les ſecrets de ſon maître, prend les clefs qu'il avoit ſur ſon chevet, moitié endormi ouvre une fenêtre, à laquelle on pouvait aiſément atteindre de la main par dehors, & ſans prononcer un ſeul mot rend les clefs à Cliton, ferme la fenêtre & ſe recouche. Cliton, maître des clefs, retourne dans ſa chambre, emporte ce qu'il peut & ce qui lui paroît le plus néceſſaire, & revient frapper à celle de Clorante.

Clorante, à qui dans l'impatience le temps

avoit paru très-long, n'attendoit plus Cliton. D'abord il ne répondit rien au bruit qu'il entendit; tout lui devoit être suspect dans une maison dont le maître étoit si traître. Cliton parla : c'est moi, Seigneur, lui dit-il : ouvrez, vous n'avez plus rien à craindre. A ces mots Clorante ouvre la porte; Cliton lui apprit ce qu'il venoit de faire : Clorante fut charmé de penser que Clarice alloit être en sûreté. Son amour pour Caliste, & la liberté qu'il auroit de la chercher, avoient peut-être plus de part à sa joie que la générosité.

Leur conversation dura tout le temps que Cliton jugea à propos de laisser passer; après quoi ils sortirent tous deux. La crainte des accidents qui pouvoient arriver, les précautions qu'il falloit prendre pour les éviter, le profond silence de la nuit qui révele le moindre bruit, suspendirent la joie de Clorante. Cliton, qui, en prenant ses mesures avoit été tranquille, étoit alors saisi de cette frayeur inquiète où nous jette ordinairement un action hardie, & dont la mauvaise issue doit être suivie d'accidents funestes.

Les écuries du château fermoient rarement la nuit; ceux qui avoient soin des chevaux se contentoient d'en pousser la porte. Cliton y entra,

& en tira trois chevaux. Clorante monta à cheval, & s'éloigna de quelques pas, en attendant que Cliton, qui attacha les deux autres, s'en allât chercher Clarice. Ce domestique retourne, ouvre sans bruit sa porte, en avertissant Clarice qu'elle n'eût rien à craindre.

Cette belle personne n'avoit pu s'endormir; ses malheurs, la rencontre de Clorante, l'espérance d'être affranchie, l'agitoient d'une inquiétude trop vive, pour qu'elle pût trouver le repos. La vue de Cliton l'épouvanta d'abord : mais il la rassura bientôt, en lui disant : venez, Madame, hâtez-vous de sortir de cette chambre, suivez-moi, que rien ne vous retienne.

Là-dessus il lui apprit en peu de mots qu'il avoit vu Clorante, & lui parla de la maniere dont ce jeune homme lui avoit dit de le faire. Ce discours fit perdre à Clarice les soupçons qu'elle auroit pu avoir. Vous finissez, lui dit-elle, le sort le plus terrible, & les Dieux seuls peuvent payer le service que vous me rendez. En disant ces mots elle se hâtoit de s'habiller, & peu de moments après elle fut en état de suivre Cliton. Ce domestique, en lui parlant de Clorante, ne lui avoit point appris ce qu'il étoit devenu. Au seul nom de cet amant, Clarice, qui devoit en re-

cevoir du ſecours, ſéduite par le doux eſpoir de fuir avec lui, ne ſe fit point inſtruire davantage ; elle ſuivit Cliton : mais lorſqu'elle vit la porte du jardin ouverte, & que Clorante ne paroiſſoit pas : hélas ! dit-elle, vous dont la généroſité me ſauve & la vie & l'honneur, vous m'avez parlé de Clorante, & je ne le vois point ; daignez m'apprendre où il eſt, où le trouverons-nous ? En faiſant cette demande elle avançoit toujours avec Cliton, & ils étoient déjà ſortis de la cour du château. Cliton, qui jugea par la manière dont elle demandoit Clorante, qu'elle ſeroit au déſeſpoir d'apprendre qu'il ne les ſuivoit pas, craignit que ſa douleur ne les jettât dans de nouveaux embarras ; il lui dit : Madame, nous ne ſommes ni l'un ni l'autre en ſûreté dans ces lieux, le moindre bruit peut nous trahir ; hâtons-nous de fuir, & je vous inſtruirai après ſur tout ce que vous demandez de moi. Après ces mots il aida Clarice à monter à cheval, il y monta lui-même. Elle ſe laiſſa conduire ; elle étoit ſaiſie, muette, interdite : le plaiſir d'avoir quitté le château, l'incertitude de ce qu'elle alloit devenir, ſes ſoupçons confus & mal aſſurés, l'abſence de Clorante, l'eſpérance de le revoir ; tant de mouvements la jettoient dans un déſordre qui lui ôtoit toute réſolu-

tion. Cependant elle s'éloignoit avec Cliton : à chaque instant elle croyoit que Clorante alloit se présenter à ses yeux; souvent, ne le voyant pas, elle étoit prête à arrêter son cheval, & à rebrousser chemin. Dans ces irrésolutions elle avançoit toujours. Cliton ne parloit point encore. Clorante, qui les avoit vu s'éloigner, les suivoit de loin; il avoit même entendu, quand Clarice avoit demandé où il étoit. Une compassion généreuse balançoit la joie qu'il avoit d'être en liberté de chercher Caliste. Clarice méritoit d'être aimée; il se représentoit ce chagrin sans aigreur qu'elle lui avoit témoigné, ce désespoir sans fureur, cette désolation capable seulement d'attendrir, & non pas d'effrayer; la situation présente où elle se trouvoit, les inquiétudes mortelles où elle devoit être : il se reprochoit de l'abandonner à la conduite d'un domestique, dont il ne connoissoit la bonne-foi que par ses remords : mais, malgré cette compassion qu'il avoit pour elle, il avoit perdu Caliste, il l'adoroit. Caliste étoit peut-être dans un état plus déporable encore. Pouvoit-il balancer à prendre son parti ? Non, sans doute. Les âmes communes se livrent à leur penchant en aveugles, elles oublient tout pour se satisfaire; un honnête-homme, malgré son penchant, est

capable de ſenſibilité pour les autres, & cette ſenſibilité le retarde : il force ſa paſſion de céder pour quelques moments, & cet effort en amour eſt le dernier degré du courage & de la vertu de l'homme, ſi l'orgueil ne s'en mêle pas. Du moins Clorante n'eut pas la force d'en faire davantage; il ſuivit Clarice & Cliton juſqu'à ce que le jour commençât à paroître; & il les quitta, quand il craignit qu'on ne le reconnût.

Je ne ſçais, Madame, de quel œil vous verrez l'action de Clorante, malgré tout ce que je viens de dire pour l'excuſer. N'ai-je pas raiſon, vous écrierez-vous, de fuir & de condamner l'amour? Il fait, ou des perfides, ou des malheureux; car enfin je ne me repaîs point de cette vertu chimérique qu'on attribue à des efforts qui ne ſont, à vrai dire, qu'un effet des remords que laiſſe l'ingratitude. Clorante eſt aimé; la tendreſſe qu'on a pour lui eſt d'une eſpece à pouvoir toucher un barbare. Clarice lui a ſauvé la vie, & la compaſſion qu'il a pour elle ſe termine à la confier à un homme qu'un maître cruel avoit ſu engager au crime, & dont par conſéquent la fidélité devoit lui être ſuſpecte. Clarice étoit belle; elle part la nuit, ſans autre défenſe que ſes cris & ſes larmes, à la merci de la foibleſſe d'un malheureux do-

mestique, que l'impunité pouvoit enhardir à l'insulte. Quelle générosité ! La vertu d'un honnête-homme est donc bien affoiblie par l'amour, puisqu'un simple effort fait son dernier période.

Voilà, Madame, ce que j'imagine que vous penserez sur le chapitre de Clorante. Eh ! bien, Madame, je conviendrai avec vous, si vous voulez, que Clorante est un monstre d'ingratitude & que rien ne peut l'excuser : mais, Madame, cet aveu que je fais, permettez-moi de le dire, n'est qu'une complaisance, qui ne rendra point Clorante moins excusable, &, pour dire encore plus, moins vertueux. Vous êtes peut-être la seule qui ne connoissez pas l'amour ; vous regardez ses effets dans un autre point de vue que nous ne faisons. Nous sçavons que l'amour est un mouvement involontaire qui entraîne, qui captive, & dont nous ne sommes pas les maîtres ; presque personne ne lui résiste, & si nous voyons quelque amant arrêter sa violence, nous regardons cet effort comme celui d'une grande âme qui, livrée à une passion à qui tout cede, se réserve encore des droits sur elle, & sauve à force de vertu, pour ainsi dire, une partie d'elle-même d'un esclavage absolu où tombent ordinairement tous les autres. Ainsi, Madame, Clorante est

un perfide à vos yeux, c'eſt un héros aux nôtres; ceux qui lui reſſemblent le plaindront ſeulement, les foibles l'admireront, les inſenſibles comme vous ne le connoîtront point. Après tout, Madame, condamnez Clorante, plaignez Clarice : mais que ſa deſtinée ne ſoit point une raiſon pour vous de fuir l'amour. S'il doit vous paroître redoutable, c'eſt bien plus par les maux que des yeux comme les vôtres peuvent faire de concert avec lui, que par les maux que vous riſqueriez vous-même. Il vous deſtine à faire des malheureux, & ce que vous inſpirez de tendreſſe eſt d'une eſpece à me prouver que, quand il vous toucheroit vous-même, il ne ſeroit pas à ſon pouvoir de vous deſtiner jamais à faire des ingrats.

Mais revenons à notre hiſtoire. Mes digreſſions ſont toujours trop longues; la raiſon qui ſert d'excuſe à Clorante, pourroit m'en ſervir auſſi, ſi vous ſçaviez combien elle eſt recevable.

J'ai dit qu'il ceſſa de ſuivre Clarice, lorſque le jour parut. Laiſſons-le maintenant pendant qu'il cherche Caliſte.

Quand Clarice fut éloignée du château de Turcamene, & qu'elle vit que Clorante ne pa-

roissoit point, cette vitesse avec laquelle elle avançoit, dans l'espérance de le voir, cessa tout-d'un-coup ; la crainte s'empara de son âme : où me conduisez-vous, dit-elle à Cliton ? Hélas ! peut-être m'éloignez-vous des lieux où l'on a tremblé que Clorante ne me secourût. Cliton, dont le retour à la vertu étoit sincere, & qui n'avoit d'autre prétention que d'obéir exactement aux ordres de Clorante, lui dit : Madame, le danger qu'il y avoit tantôt de nous arrêter où nous étions, m'a empêché de vous répondre à ce que vous m'avez demandé : mais à présent je vais vous instruire de tout. Là-dessus il lui répéta plus au long ce que Clorante l'avoit chargé de dire, le dessein qu'il avoit pris de les sauver tous les deux, & d'en avertir Clorante : il finit en lui disant qu'il ne l'avoit point trouvé dans sa chambre, & qu'il l'avoit cherché en vain ; que pour lui il fuyoit aussi un maître cruel qu'il haïssoit, & qu'il se repentoit d'avoir servi. Vous n'avez rien à craindre, ajouta-t-il, Madame ; dites-moi les lieux où vous voulez-vous retirer, j'obéirai, & je suis prêt à faire tout ce que vous exigerez de moi. L'état affreux où vous étiez, la connoissance que j'avois du caractere de Turcamene m'ont engagé à vous

servir ; & l'envie de sauver Clorante, qui fût mon maître, & dont le ressouvenir me sera toujours cher, m'y engagea aussi. Je ne démentirai jamais les sentiments qui m'ont fait agir ; je sçais combien il prend d'intérêt à vos jours, & la maniere touchante avec laquelle il m'a peint le malheur où vous étiez exposée, me prouve que je ne puis l'obliger davantage, qu'en ne négligeant rien pour vous mettre dans une situation tranquille.

Pendant que Cliton parloit ainsi, ce qu'il rapportoit du chagrin de Clorante pour elle faisoit glisser dans son cœur un doux charme qui la soulageoit, & qui suspendoit la douleur qu'elle avoit de fuir sans lui. Tout ce que Clorante avoit pu lui dire de plus obligeant chez Torcamene l'avoit calmée sans lui faire de plaisir : mais elle en sentoit en ce moment, elle trouvoit même une raison d'en avoir, dans le témoignage d'une compassion qui lui venoit d'un autre que de lui. Elle avoit cru qu'il n'étoit pas possible qu'il songeât à elle jusqu'à la plaindre, jusqu'à s'inquiéter pour elle quand il ne la voyoit plus : & ce que qu'on venoit de lui dire l'assuroit d'un cœur où il lui sembloit trouver quelque chose de plus que généreux. Ce n'est pas

qu'elle se flattât d'être aimée : mais Clorante avoit été touché de son malheur ; l'intérêt qu'il prenoit à sa vie étoit sincère, & la satisfaction de ne plus attribuer ces sentiments obligeants à une générosité de bienséance, lui donnoit du cœur de Clorante une idée consolante qui trompoit du moins le sien, sans sçavoir à quoi elle attachoit cette idée. Le tendre amour, quoique malheureux, a mille sortes de petits plaisirs que fournit la délicatesse de ses sentiments. Cependant le chagrin de s'éloigner sans Clorante la rendoit bientôt à toute sa tristesse ; jamais elle n'avoit plus souhaité de le voir. Où sera-t-il allé, disoit-elle à Cliton ? Ah ! sans doute que, voulant me sauver, il a trouvé le moyen de sortir : il s'exposera. O Dieux ! que je suis à plaindre ! J'étois malheureuse, en bute à la brutalité d'un corsaire perfide ; on m'en délivre, & mon bonheur est mêlé de tant d'amertume, que je ne puis m'en réjouir.

C'étoit-là ce que Clarice disoit en marchant avec Cliton ; elle lui faisoit après répéter les paroles dont Clorante s'étoit servi en lui racontant ses malheurs. Cependant le jour étoit déjà bien avancé : Cliton l'excitoit à se hâter. Turcamene, lui disoit-il, peut envoyer courir après

nous dans ſa rage : il fera chercher de tous côtés. Si nous marchons lentement, nous pourrons être rencontrés; ma mort ſeroit certaine, & peut-être que ſon amour pour vous, devenu fureur, le rendroit capable de tout. Mais Clorante, que je fuis, où le retrouver, diſoit Clarice? Clorante, ne vous voyant pas, s'éloignera de ſon côté, répondoit Cliton, & vous pourrez le rencontrer, quand vous croirez devoir l'eſpérer le moins. Enfin, Madame, ſauvez-vous, ſauvez-moi. Eh! bien, diſoit-elle après, avançons donc, Cliton; car il s'étoit nommé dans les récits qu'il avoit faits. Ils marcherent encore près de quatre heures de temps. Clarice d'un tempérament foible & délicat ſe laſſoit, à peine pouvoit-elle ſe ſoutenir ſur ſon cheval. Cliton, qui s'en apperçut, arrêta devant la maiſon d'un païſan, mit pied à terre, & fit deſcendre Clarice. Sa beauté naturelle, la pâleur que la fatigue & l'inquiétude avoient répandue ſur ſon viſage toucha la maitreſſe de la maiſon, qui étoit arrêtée à la porte. Cliton s'avança vers elle, & lui dit que c'étoit une dame qui ſe trouvoit obligée de fuir, pour échapper à la pourſuite d'un homme qui avoit de la paſſion pour elle & qui vouloit l'enlever; il ajouta qu'elle étoit

extrêmement fatiguée, & la pria de souffrir que cette dame se reposât chez elle pendant quelque temps. Cette paysanne, bonne-femme & très-serviable, charmée de la douce physionomie de Clarice, & touchée de la raison qui la réduisoit à fuir, lui offrir d'un air obligeant & naïf tout ce dont elle auroit besoin. Clarice la remercia, & lui dit que, dans l'état où elle étoit, le secours qu'elle lui donnoit étoit le plus grand service qu'on lui pût rendre.

Après ces mots, la paysanne & Cliton l'aiderent à marcher; on la conduisit dans une chambre, dont les meubles étoient simples & en petit nombre; mais dont la propreté satisfaisoit. Clarice se coucha sur un lit, Cliton demeura auprès d'elle, la paysanne les quitta. Un instant après Clarice vit apporter toutes sortes de fruits, & les autres mêts que fournit la campagne. C'étoit la fille de la paysanne, que sa mere avoit avertie, qui servoit elle-même; la mere entroit avec elle, en tenant du linge un peu gros, mais blanc & d'une odeur agréable & naturelle. Elle couvrit la table d'une nappe, & la fille servit les mêts. On présenta de tout à Clarice; elle refusa d'abord de manger, en marquant à ces bonnes-gens combien elle leur

étoit obligée de leur empressement; ils la pressèrent toujours, elle crut qu'il falloit les contenter, elle mangea. Tout excitoit l'appétit, & jamais repas champêtre ne fut ni mieux ordonné, ni plus agréable. La maniere franche avec laquelle la paysanne & sa fille parloient à Clarice, marquoit le plaisir qu'elles avoient à la voir & à lui rendre ce petit service; bien différentes de ceux dont la générosité n'est presque toujours qu'un effet de la politesse ou de l'éducation qu'on leur a inspirée. L'empressement de ces deux paysannes étoit une expression naïve des sentiments de leurs cœurs; elles étoient généreuses, parce que leur penchant les portoit à l'être. Clarice remarqua que la fille jettoit souvent les yeux sur elle. Cette fille avoit les traits charmants, la physionomie douce & aimable. La beauté de Clarice, & la langueur qui paroissoit sur son visage touchoient cette jeune paysanne; elle la regardoit avec des yeux qui sembloient exprimer le respect qu'elle avoit pour cette dame infortunée. Clarice s'en apperçut, & ce qu'elle crut voir de bonté pour elle dans les yeux de cette jeune fille augmenta la disposition qu'elle avoit à l'estimer: elle la regarda long-temps à son tour, & se tournant du côté de la mere: je

crois ne me pas tromper, dit-elle, quand je pense que vous êtes la mere de cette jeune fille, & vous devez rendre grâces aux Dieux qui vous l'ont donnée si digne d'être aimée.

Clarice, en prononçant ces mots, jetta un regard obligeant sur la jeune Dorine; c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit. Dorine, qui avoit les yeux sur elle, les baissa & rougit. La bonne femme sourit au discours de Clarice, & répondit : elle n'est pas ma fille, Madame; mais je l'aime autant que si j'étois sa mere : c'est cependant le nom qu'elle me donne; & ce qu'elle a de vertu m'a si fort attachée à elle, & m'a si agréablement accoutumée à la regarder comme ma fille, que, si je la perdois jamais, j'en serois aussi inconsolable que l'est une mere qui perd un enfant unique.

Dorine répondit aux témoignages de tendresse de sa mere (car elle l'appelloit ainsi) avec tant de modestie & da sagesse, que Clarice, malgré ses chagrins, la loua d'un air à lui montrer qu'elle étoit sensible à ses bonnes qualités. La mere, qui avoit nom Fétime, charmée de l'amitié que cette dame témoignoit à Dorine, lui dit tout ce qu'un cœur reconnoissant & respectueux fournit à ceux à qui la Nature seule ap-

prend à expliquer ce qu'ils penſent. On eût dit, à voir la maniere dont ces deux perſonnes traitoient Clarice, qu'une longue habitude avoit déjà fait naître l'amitié qu'elles avoient pour elle : cette innocence de mœurs, cette générofité ſans fard avoienr des charmes pour Clarice, & calmoient auſſi la douleur de cette aimable dame. La réponſe qu'avoit fait Fétime au ſujet de Dorine lui donna pour l'aventure de cette fille une eſpece de curioſité d'intérêt pour elle; elle dit à Fétime : vous me ſurprenez quand vous dites que la belle Dorine (car elle l'avoit entendu nommer) n'eſt pas votre fille; ſi cela eſt, ſa phyſionomie & ſon air me préſagent que ſon aventure n'eſt pas ordinaire. Je ſuis peu curieuſe, & ne ſuis pas même dans une ſituation aſſez tranquille pour que rien m'excite à l'être : mais je vous avouerai que la vue de Dorine & ſa noble modeſtie jettent dans mon cœur une ſenſibilité qui me fait ſouhaiter d'apprendre ſon ſort.

J'en ignore moi-même la plus grande partie, répondit Fétime, & je ne puis vous apprendre que fort peu de choſe d'elle. L'accident qui me l'a donnée a cependant quelque choſe de ſingulier, & quand vous le ſçaurez, vous croirez comme

moi que la naiſſance de Dorine doit être illuſtre & extraordinaire.

Il y a ſeize ans que défunt mon mari & moi nous revenions d'une ville qui eſt à plus de vingt lieues d'ici ; nous étions accompagnés de dix ou douze autres, tant payſans que payſannes, qui, comme nous, avoient été pour voir une fête fameuſe qu'on célebre en cette ville un certain jour de l'année. Nous étions partis très-matin de cette ville, & il y avoit bien ſix heures que nous étions en chemin, quand nous apperçûmes, en traverſant une petite forêt, une nourrice qui tenoit un enfant entre ſes bras, & qui fuyoit dans une route détournée de la forêt. Les cris qu'elle pouſſoit en fuyant nous arrêterent tous. Cette nourrice nous apperçut, & dans ſa frayeur elle hâta ſa courſe pour chercher un aſyle parmi nous. Nous ne ſçavions encore ce qui pouvoit ſi fort alarmer cette femme, quand nous vîmes deux hommes de mauvaiſe mine qui tenoient chacun un poignard à la main, & qui la pourſuivoient ; cette femme en même temps vint ſe jetter au milieu de nous, en criant : ſauvez-moi, ſauvez cet enfant ; on en veut à ſa vie & à la mienne.

Quoique ces deux hommes fuſſent armés cha-

cun d'un poignard, ceux qui étoient avec nous avoient presque tous des armes à feu, & leur nombre étoit de beaucoup supérieur. Ces deux malheureux voulurent cependant approcher: mais l'horreur que nos maris conçurent de leur barbarie, & la compassion qu'inspiroient & l'enfant & celle qui en paroissoit la mere, les firent avancer vers leurs ennemis; ces misérables firent d'abord quelque résistance: mais on les avoit entourés, & ils se virent chargés de tant de coups, qu'ils ne songerent plus qu'à s'enfuir. Comme quelques-uns de nos maris avoient tiré sur eux, ils tomberent, après avoir couru quelques pas, des blessures qu'ils avoient reçues. On revint à la nourrice qui, fatiguée & saisie de crainte, s'étoit assise auprès d'un arbre; on lui demanda pourquoi ces deux hommes la poursuivoient elle & son enfant: mais elle étoit dans une si grande foiblesse, qu'elle ne put prononcer un seul mot; elle tenoit toujours son enfant sur elle, & le regardoit, malgré son accablement, d'une maniere qui témoignoit combien elle avoit de joie de le voir en sûreté. Nous examinâmes cet enfant; tout petit qu'il étoit, sa physionomie charmoit; on eût dit, par les regards doux & riants qu'il jettoit sur nous, qu'il sçavoit l'obligation qu'il

nous avoit, & qu'il en étoit reconnoiſſant. Pour moi je fus touchée de l'état déplorable où il s'étoit trouvé; je le pris entre mes bras, je le baiſois; il paroiſſoit ſenſible à mes careſſes: enfin il me plut ſi fort, que je ſouhaitai dès lors de pouvoir l'élever.

Cependant la foibleſſe de la nourrice augmenta; la frayeur qu'elle avoit eue eut des ſuites ſi funeſtes, que nous jugeâmes, par le changement & par la froideur de ſon viſage, qu'elle étoit près d'expirer. Je tenois dans ce moment l'enfant; cette nourrice entr'ouvroit quelquefois les yeux pour le voir, & les refermoit auſſi-tôt. Cet enfant de ſon côté tournoit la tête vers elle, & la regardoit triſtement. On donna tous les ſecours poſſibles à la nourrice: mais on ne put lui ſauver la vie, elle mourut.

Un inſtant avant que d'expirer, elle fit un effort pour parler, & nous crûmes qu'elle alloit nous apprendre la raiſon de tout ce que nous avions vu, & à qui appartenoit l'enfant; car ſon petit habit & ſon linge étoient ſi magnifiques, que nous nous perſuadâmes aiſément que cette femme, dont l'habillement étoit très-ſimple & très-commun, n'en étoit pas la mere. Comme nous attendions tout ce qu'elle alloit dire, elle

ne prononça que ces paroles : je meurs contente, puisque cet enfant vit encore ; je n'en ſuis point la mere ; ſa naiſſance eſt illuſtre. Si vous ne le ſauvez, il eſt dans un danger inévitable. Quelque jour celui qui...

A ces mots elle s'arrêta, & n'en put dire davantage ; elle mourut, ſans avoir eu le temps de nous révéler un myſtere qui nous eût apparemment inſtruits de ce qu'il falloit faire pour rendre cet enfant à ceux à qui il appartenoit. Dès que la nourrice fut expirée, comme je vis que perſonne ne s'offroit à prendre l'enfant, émue de l'état où il étoit, & ne pouvant l'abandonner aux accidents auxquels il alloit être expoſé, je priai mon mari de me permettre de l'emporter. La compaſſion fit qu'il y conſentit ; je m'en chargeai avec plaiſir. Il faut vous dire à préſent, Madame, que j'étois près d'accoucher, & que même il fallut me hâter d'arriver chez moi. Au bout de deux jours je mis au monde une fille qui mourut trois jours après ſa naiſſance. J'en fus au déſeſpoir ; c'étoit le ſeul enfant que j'avois, & la perte que j'en fis m'attacha davantage à l'enfant dont je m'étois chargée, qui étoit une fille auſſi : je la nommai Dorine, & c'eſt celle que vous voyez. Je l'avois dès mon arrivée don-

née à nourrir à une payſanne de ces cantons. Lorſque ma fille fut morte, je la repris, & la nourris moi-même. Mon mari l'aimoit beaucoup, & ſe voyant ſans enfants, il s'accoutuma inſenſiblement à la regarder comme ſa fille.

Un an après mon mari fit une chûte & ne vécut plus que huit jours. Tant de malheurs arrivés preſque l'un ſur l'autre m'affligerent au dernier point; il ne me reſtoit aucun gage de l'amitié que mon mari & moi avions eue l'un pour l'autre; je n'avois plus que Dorine, il l'avoit beaucoup aimée; je m'en regardai comme la mere, elle fit toute ma conſolation. Dans les ſuites je n'appris rien de ſon ſort, & je l'ai eue avec moi juſqu'à préſent; je prie les Dieux de ne nous point ſéparer. Comme elle eſt élevée loin des villes & du monde, elle n'a point d'ambition, elle eſt contente, & nous vivons ici paiſiblement toutes deux.

Fétime alors ceſſa de parler. Ce que Clarice venoit d'apprendre lui donna pour Dorine cette eſpece de vénération que le cœur eſt porté d'avoir pour ceux dont le haſard a caché la naiſſance & le ſort. L'aventure que vous venez de me raconter, répondit-elle à Fétime, eſt ſans doute extraordinaire; les Dieux réſervent la belle Do-

rine à quelque chofe de grand : ils ne la laifferont point dans l'ignorance de ce qu'elle eft née, les malheurs de fon enfance lui préfagent fans doute des évènements fameux : mais quel que foit l'heureux dénouement qu'ils lui préparent, je n'ôfe, je l'avoue, lui fouhaiter une autre félicité que celle dont elle jouit à préfent ; elle vit dans une tranquille obfcurité, fes plaifirs font innocents & doux. Elle en auroit eu de plus bruyants dans le monde : mais elle en eût, comme les autres, payé le dangereux éclat par bien des chagrins. Rien ne l'inquiète ici, elle ignore les foucis & les peines ; vous l'aimez cherement, elle vous aime de même ; elle a pour fociété d'aimables compagnes dont les mœurs font vertueufes & le cœur fincere. Si jamais elle eft féparée d'avec vous, malgré la grandeur que les Dieux lui deftinent, malgré les flatteurs empreffements de ceux dont fa beauté lui foumettra les cœurs, Dorine regrettera le paifible féjour qu'elle aura fait avec vous. L'embarras & le tumulte la feront reffouvenir de cette folitude agréable où fes jours couloient en paix ; elle foupirera après vous.

A ces mots, Dorine, qui n'avoit point encore parlé, rompit le filence, & répondit, d'un air à juftifier les préjugés que Clarice avoit de

ſa naiſſance : j'ignore, Madame, dit-elle, ce que les Dieux me réſervent; mais je ſuis ſi ſatisfaite du ſort dont je jouis à préſent, que je vous ai de l'obligation, quand vous avouez que vous ne m'en ſouhaitez point d'autre. Je n'envie ni les grandeurs ni les plaiſirs dangereux dont vous me parlez, & je n'ai point non plus la vanité de croire que je me trouve jamais dans un état à pouvoir les haïr. Je borne mes plaiſirs à voir toujours Fétime, à ſçavoir qu'elle m'aime, à n'oublier jamais ſes bontés; je prie même les Dieux de me la conſerver toujours, & de ne rien changer à ma ſituation.

Clarice eut encore quelques moments de converſation avec ces deux payſannes; après quoi, Cliton lui demanda ſi elle vouloit avancer encore plus loin. Là-deſſus Fétime la preſſa de reſter chez elle : où voulez-vous aller, Madame, dit-elle ? Le jour finira bientôt; vous avez encore beaucoup de chemin à faire avant que vous arriviez à la ville la plus prochaine, la nuit pourroit vous ſurprendre; vous avez tout à craindre de la part de celui que vous fuyez. Ne vous expoſez point, Madame, à de nouveaux malheurs; reſtez ici, repoſez-vous, vous y êtes en ſûreté; Dorine & moi nous tâcherons de vous défen-

nuyer. Vous aurez la converſation d'une jeune payſanne amie de Dorine, je vais la prier de venir; ſa compagnie vous plaira, elle a beaucoup d'eſprit, & n'eſt aſſurément pas ce qu'elle veut paroître. Elle n'eſt ici que depuis peu de jours; je ne ſçais par quelle raiſon elle a choiſi cet endroit pour ſa retraite : mais elle m'a priée de la loger chez moi. Vous l'allez voir dans un moment, & je ſuis perſuadée que vous en jugerez comme moi. Puiſque vous voulez bien que je paſſe la nuit ici, répondit Clarice, je reſterai avec vous : mais ne craignez point que je m'ennuie, il me ſuffit de votre compagnie, & de celle de la belle Dorine. Ceux qui aiment la vertu & qui l'exercent, ſont auſſi ceux qu'on aime le plus à voir : ainſi, Fétime, je ne demande que vous, & je trouverai plus de charmes dans votre converſation, que je n'en trouverois parmi les gens les plus élevés, dont les bontés ſeroient moins ſinceres.

Fétime répondit à cet obligeant diſcours; &, voulant après laiſſer Clarice, elle deſſervit avec Dorine & les fruits & le laitage qu'on avoit apportés devant elle. Remettez-vous, Madame, dit-elle en ſortant, de la fatigue que vous avez ſoufferte aujourd'hui : tantôt, quand le ſoleil ſera

couché, nous reviendrons vous trouver avec celle dont je vous ai parlé. Cliton sortit avec Dorine & Fétime, & Clarice resta seule couchée sur un lit.

Je devrois, Madame, vous avoir déjà parlé de la surprise où fut Turcamene, quand, s'étant levé le matin, il s'apperçut que Cliton, qui ne l'avoit point éveillé, n'étoit point non plus dans sa chambre. Il chercha ce domestique & l'appella, mais en vain. Turcamene se ressouvint alors de la répugnance qu'il avoit témoignée à servir sa vengeance : il crut d'abord qu'effrayé de l'horreur de l'action où il avoit voulu l'engager, il auroit feint d'y consentir, pour pouvoir s'échapper ensuite avec plus de sûreté. Au moment qu'il étoit dans ces pensées, celui qui ouvroit les portes du château le matin vint lui en demander les clefs, pour faire sortir ceux qui travailloient à ses terres. Est-ce moi à qui il les faut demander, répondit Turcamene; & n'est-ce pas toi qui les dois avoir? Cette nuit Cliton est venu me les demander de votre part, répartit ce domestique; j'étois couché alors, & il m'a dit que vous vouliez les avoir pour raison. Comme je sçais que c'est lui, Seigneur, qui le plus souvent

vient nous apporter vos ordres, je n'ai point hésité un moment, je me suis levé, & je les lui ai données.

Ah Dieux ! s'écria Turcamene, qu'as-tu fait, malheureux ? Cliton est un perfide qui trahissoit son maître ; ce n'est point par mon ordre qu'il est venu te demander les clefs. Je ne sçais ce que c'est, Cliton n'est plus ici ; que je tremble de m'instruire du reste ! Viens, suis-moi, dit-il après : allons voir si le traître, en fuyant, a mis le comble à sa perfidie.

Après ces mots, Turcamene, saisi d'une crainte barbare qui lui présageoit la fuite de Clorante, dont il avoit ordonné la mort, alla dans la chambre de ce jeune homme : mais il passa bientôt de la crainte au désespoir le plus violent, quand il vit la porte de la chambre de Clorante ouverte.

Il entre dans cette chambre avec toute la rage d'un amant cruel, qui juge que son rival est échapé à sa vengeance, qui espéroit de le voir expiré, & dont l'espérance est trompée. Il court ; ses yeux cherchent par-tout leur victime : mais il ne découvre nulle part ce spectacle affreux dont il s'étoit ménagé le plaisir avec tant de peine & de précaution.

Ah Dieux ! s'écrioit-il, vous qui punissez les

crimes, est-ce par d'autres criminels que vous confondez ceux qui le font? Cliton est un traître; il a sauvé mon ennemi, peut-être aux dépens de mon sang. Sans doute Clarice, l'orgueilleuse Clarice n'est plus ici; j'ai tout perdu. Il vôle après à la chambre de Clarice; même aspect par-tout, la porte ouverte annonça de loin sa fuite.

Le corsaire, à cette vue, devient stupide à force de fureur. Ce ne fut plus l'amour qui lui fit regretter Clarice: le désespoir de l'avoir perdue, le peu d'usage qu'il avoit fait de son pouvoir, l'obstination de cette aimable dame, toutes ces choses s'offroient à la fois à son souvenir, le déchiroient mortellement, & changeoient en fureur le grand amour qu'il avoit eu pour elle. Son bras alors n'eût point hésité à la frapper, si le hasard l'avoit remise sous sa puissance. Le desir de la vengeance faisoit son unique objet: mais c'étoit un vain desir, dont il ne lui restoit pour tout fruit que le transport.

Et c'est-là le caractere de ces âmes impies qui se livrent à leurs passions; l'honneur & la vertu sont pour eux des obstacles importuns: la brutalité leur fait franchir leurs loix. Si les Dieux, protecteurs de la vertu, leur enlevent l'objet dont ils espéroient de triompher malgré sa résistance, le

désespoir

désespoir qui les anime après est de l'espece de passion, & lui ressemble ; elle fut brutale, leur désespoir l'est aussi. S'ils ont des remords, c'est le chagrin de n'avoir point satisfait leurs desirs, qui les cause ; ils n'en connoissent point d'autres : l'excès de leur passion trompée les fait passer à un excès de haîne & de rage contre l'objet qui leur est enlevé ; ils haïssent avec lui les Dieux, ils se détestent eux-mêmes.

Telle est la situation de Turcamene. Il se repent : mais c'est de n'avoir point abusé de son pouvoir ; il regarde & Clarice & les Dieux comme ses plus grands ennemis.

Après les premiers transports de rage, il songe aux moyens de retrouver & Clarice & Clorante, qu'il s'imaginoit fuir ensemble ; il ordonna à plusieurs hommes de monter à cheval, & partagea ces hommes en trois bandes, qui suivirent trois routes différentes.

Clarice, qui jugeoit des fureurs de Turcamene par les outrages qu'elle avoit déjà soufferts de sa part, prévoyoit bien qu'il feroit courir après elle ; le sort affreux qu'elle envisageoit, si jamais elle retomboit en son pouvoir, l'alarma si fort, que, dans sa frayeur, croyant déjà voir ceux que le corsaire envoyoit après elle, elle

appella Cliton. Ce domeſtique repoſoit [illegible] dormoit dans une chambre à côté de ce[illegible] Clarice. Fétime ſeule entendit ſa voix, & accourut. Quand Clarice la vit entrer : *ah ! Fétime*, lui dit-elle, je ſuis troublée ; excuſez l'épouvante où je vous jette : mais depuis que vous m'avez quittée, j'ai réfléchi ſur mon aventure & ſur l'ardeur avec laquelle m'a pourſuivi le cruel qui m'aime & que je fuis. Comme il ignore où je ſuis, il n'eſt rien qu'il n'emploie pour tâcher de me découvrir ; il me cherche ſans doute ; & me fait chercher. Je frémis du malheur où je tomberois, ſi ſes gens me trouvoient, ou s'il me trouvoit lui-même. O Dieux ! de quelles actions n'eſt point capable un malheureux qui n'a pour tout guide que ſon emportement ! C'eſt peu de l'eſclavage & de la mort : tous les outrages qu'on peut faire à l'honneur, je les ſouffrirois, Fétime. Sauvez-moi de cette extrémité terrible ; je finirois ma vie, ſi je croyois devoir encore y être expoſée. Les cavaliers qu'il envoie à ma recherche pourront ſans doute paſſer juſqu'ici ; ils auront ordre de s'informer par-tout ſi l'on ne m'a point vue, ils verront votre maiſon, ils vous demanderont ſi je ne ſuis point chez vous, il vous menaceront peut-être. Hélas ! Fétime, on

trahit souvent sa générosité dans la crainte; vous serez intimidée, il n'en faudra pas davantage pour les convaincre que je suis chez vous, ils me trouveront. O Dieux! quelles horreurs...

Rassurez-vous, Madame, dit Fétime en interrompant Clarice, & ne craignez pas que ma crainte instruise jamais ceux qui vous cherchent de l'endroit où vous êtes: s'ils viennent, vous n'en serez pas moins en sûreté, & la maniere dont je leur répondrai vous garantira des soupçons qu'ils pourroient prendre. A l'égard des menaces, je ne pense pas que quelque pressants que soient les ordres de leur maître, ils ôsent jamais en venir là. Nous sommes ici entourés & de maisons & de châteaux, le moindre cri feroit vôler trente hommes à votre secours; & s'ils étoient assez téméraires pour menacer d'employer la force, l'air dont je leur parlerois leur feroit connoître que j'aurois moins à trembler qu'eux. Ainsi, Madame, cessez de vous alarmer, & que ces tristes idées ne troublent plus votre repos; comptez sur le zele de Fétime, il veillera pour vous. Que je suis heureuse, dit Clarice en répondant à Fétime, de m'être arrêtée chez vous! dans quel lieu aurois-je trouvé des cœurs si généreux? Oui, Fétime, ce sont les

Dieux qui nous ont inſpiré de venir ici ; ils vous deſtinoient à ſauver une infortunée du danger le plus grand qui puiſſe menacer une femme. Retournez, Fétime : je ceſſe d'être importune, je perds mes craintes, & je vais me livrer au repos. Après ces mots Fétime ſortit de la chambre. Les alarmes qu'avoit eu Clarice partoient d'une imagination frappée des funeſtes images qu'elle ſe repréſentoit, ſi elle étoit trouvée. C'étoit de ces terreurs que l'inquiétude fait naître, & qu'un inſtant diſſipe : mais elle fut entièrement raſſurée par la maniere dont lui parla Fétime. Au calme de ſon eſprit ſuccéda bientôt le ſommeil ; deux heures entieres ſe paſſerent ſans qu'on entrât dans ſa chambre, après quoi Fétime ouvrit doucement ſa porte. Clarice l'entendit : entrez, lui dit-elle, ma chere Fétime ; le zele que vous m'avez témoigné a produit ſon effet, j'ai repoſé tranquillement. Je ſouhaite, Madame, répondit Fétime, que notre empreſſement, à votre réveil, ait de quoi vous plaire.

Clarice alors ſe leva ; elle donna la main à Fétime, qui la mena dans une autre chambre plus grande que celle où elle avoit repoſé. Les bergers alors ramenoient les troupeaux des champs : on entendoit des cornemuſes, dont les

pâtres amusoient les bergeres en revenant à la maison; les bœufs rentroient dans les étables. Clarice voyoit la campagne couverte de troupeaux; ce spectacle charmoit ses chagrins. Elle étoit occupée à le regarder, quand cette jeune paysanne dont Fétime lui avoit parlé, parut & entra dans la chambre, dont la porte donnoit dans la cour. Clarice d'abord n'y prit pas garde, & ne la vit que par derriere: elle admira la beauté de sa taille, & demanda à Fétime qui elle étoit. Fétime alors la fit ressouvenir de celle dont on lui avoit parlé; & puis adressant la parole à cette jeune paysanne, elle la pria de tâcher d'amuser jusqu'au lendemain une dame qui passoit la nuit dans la maison. La jeune paysanne tourna la tête, regarda Clarice, & la salua d'un air fort obligeant. Clarice la salua aussi, mais d'un air surpris & déconcerté: elle crut dans le déguisement de cette jeune paysanne reconnoître cette même personne qui dans le jardin de l'hôtellerie avoit arrêté ses yeux & ceux de Clorante. Elle l'examina, après s'être remis de sa surprise; & se confirma plus que jamais dans ce qu'elle pensoit.

Quelle rencontre pour Clarice! elle voit sa rivale, c'est cette rivale qui lui cause tous ses malheurs. Un mouvement de haîne s'empara

d'abord de ſon cœur ; elle ne put la regarder davantage, elle ſouffroit intérieurement à chaque réponſe qu'elle étoit obligée de faire ; tous les regards que cette payſanne jettoit ſur elle étoient autant de coups mortels portés à ſon cœur.

Cependant on ſervit un repas, compoſé de mêmes mêts que le premier. Fétime pria Clarice de manger. Dorine & la jeune payſanne s'aſſirent, & le haſard voulut que Clarice & la jeune payſanne fuſſent l'une vis-à-vis de l'autre. Clarice ne pouvoit jetter les yeux que ſur elle : cet objet la ſaiſiſſoit à chaque inſtant, elle ne pouvoit s'y accoutumer. La jeune payſanne, qui ne reconnoiſſoit point Clarice, lui parloit, & c'étoit toujours à elle qu'elle adreſſoit la parole. Le repas fini, Clarice, impatiente de ſe retirer, feignit d'être malade. Fétime & Dorine, & la jeune payſanne la reconduiſirent dans ſa chambre ; elle ſe coucha le plus promptement qu'elle put.

Quoiqu'elle eût beſoin de repos, la nuit ne fit qu'éloigner encore le ſommeil loin d'elle ; la rencontre imprévue de cette jeune payſanne l'occupa toute entiere. Quelquefois elle ſouffroit tout ce que la jalouſie la plus piquante peut inſpirer de douleur ; quelquefois, par la ſurpriſe que lui cauſoit

cette rencontre, ſon cœur demeuroit ſuſpendu entre des mouvements différents. Souvent elle reſſentoit une joie biſarre de ſe trouver dans l'occaſion de voir & de connoître cette rivale : elle ſongeoit un moment après à prendre une réſolution. Il lui ſembloit dans ſon trouble que cette aventure devoit l'engager à de grands deſſeins : ſon imagination lui fourniſſoit là-deſſus mille idées confuſes, dont elle ne pouvoit démêler ni le motif, ni la conduite, ni le ſuccès. Elle fut long-temps dans ce dérangement de penſées. Cette grande agitation de cœur finit inſenſiblement, & fit place à une attention moins en déſordre. Clarice vit ſon aventure telle qu'elle étoit : elle perdit cette ſurpriſe, qui lui peignoit tant de fantômes ; elle s'accoutuma à penſer qu'elle avoit trouvé ſa rivale ; que cette rivale étoit dans la même maiſon, déguiſée en payſanne. Il ne lui reſta que le chagrin de n'être point aimée.

Elle ne reſſentit point cette affreuſe jalouſie, à laquelle preſque tous les amants malheureux ſe déterminent à la vue d'un objet qu'on leur préfere. Ces mouvements jaloux emportent avec eux une averſion opiniâtre qui rend capable de tout : les jaloux de cette ſorte ſont néceſſairement cruels & méchants, & juſtifient dans les ſuites l'indiffé-

rence qu'on a pour eux. Les cœurs véritablement généreux ont leurs ſentiments à part ; s'ils reſſemblent aux autres dans un premier inſtant, dont ils ne ſont pas les maîtres, bientôt un caractere de vertu qui domine les ramene à cette grandeur de ſentiments dont un premier mouvement les avoit tirés. Je vous peins, Madame, les mouvements d'amour tels qu'ils ſont dans les belles âmes, & tels enfin qu'on eſt capable de les avoir, quand c'eſt vous que l'on aime.

Clarice avoit haï cette jeune perſonne, qu'elle croyoit reconnoître pour celle que Clorante & elle avoient vue dans le jardin. Elle avoit été d'abord ſaiſie d'une jalouſie outrée contre cette rivale ; & de cette haîne extrême qu'elle avoit conçue contre elle, elle ne garda qu'un noble & triſte ſouhait de pouvoir être auſſi aimée de Clorante que cette perſonne l'étoit ; elle envioit ſon bonheur, mais ſans avoir les fureurs de l'envie.

Qu'elle eſt heureuſe, s'écrioit-elle ! quelles que ſoient les raiſons qui cauſent ſon déguiſement, quelque part où ſoit Clorante, elle en eſt adorée ; elle ſçait qu'il n'eſt pas content ſans elle ; qu'il gémit à préſent, en quelque lieu qu'il ſoit. Elle eſt perſuadée qu'il n'aſpire qu'au bonheur de la retrouver, que tous ſes pas ſont pour elle ; elle

l'aime elle-même autant qu'il mérite d'être aimé. Ah ! ſi j'étois à la place de cette heureuſe inconnue, quel malheur pourroit traverſer mes jours ? En vain une longue diſtance me ſépareroit de Clorante, mon cœur certain d'en être aimé, pourroit-il connoître le chagrin ? Non, non ; une certitude ſi charmante ſeroit pour moi une ſource de plaiſirs éternels ; & je verrois ces plaiſirs augmentés, ſans avoir fait que les deſirer. C'étoit-là ce que penſoit Clarice ; une partie de la nuit ſe paſſa dans ces réflexions : enfin elle réſolut de reſter dans le même endroit. Je renverrai Cliton, diſoit-elle en elle-même : je n'ai plus beſoin de lui ; où pourrions-nous aller enſemble ? Je ne cherchois que Clorante, & le moyen le plus ſûr de le revoir eſt de reſter ici. Il cherche celle qu'il aime : puiſque je ſuis avec elle, je ne veux point m'en ſéparer. Mais quel eſt mon deſſein, s'écrioit-elle après ? Quand Clorante retrouveroit cette jeune perſonne, qu'arrivera-t-il qui puiſſe me conſoler ? Le verrai-je rempli de joie lui jurer à ſes genoux un amour éternel, lui rendre compte de ſa douleur & de ſes peines ? Son cœur ſe livrera aux tranſports les plus doux : tout, juſqu'à ſes regards, exprimera l'excès de ſa tendreſſe ; toute ſon âme ſuffira à peine à ſes plaiſirs. Quel ſpectacle, grands Dieux !

de quel ſoulagement me feront à moi des ſoupirs & des tranſports qu'une autre fera naître ? Ah ! je n'en verrai que mieux le prix du cœur que je perds. Mais n'importe, reſtons ici ; ſi je quittois cette jeune inconnue, peut-être Clorante feroit-il diſparu à mes yeux pour jamais. Ah ! quelle que ſoit la ſituation où je le retrouve, le malheur le plus grand feroit de l'avoir perdu pour toujours.

Quand elle eut pris cette réſolution, elle penſa qu'il falloit en avertir Fétime. Fétime étoit ſenſible à ſes chagrins. Elle crut qu'elle pourroit lui confier ſes ſentiments. Elle attendit le jour avec impatience ; il vint. Fétime entra dans ſa chambre : Cliton l'avoit priée d'aller éveiller Clarice. Eſt-ce vous, ma chere Fétime, dit Clarice en entendant ouvrir ſa porte ? Oui, Madame, répartit cette femme ; le domeſtique avec lequel vous êtes venue m'a preſſée de venir vous éveiller : il fait grand jour ; ſi vous voulez partir, profitez de la fraîcheur du matin, vous en ferez moins incommodée ; ou plutôt, Madame, demeurez encore quelques jours avec nous, & pour votre ſureté, & pour votre repos.

Ma chere Fétime, répondit Clarice, puiſque vous m'offrez de vous-même un plus long ſéjour

dans votre maiſon, votre généroſité me perſuade que je ne riſquerai rien à vous ouvrir mon cœur. J'accepte par avance l'offre que vous me faites : mais avant que je vous parle, faites venir ici celui avec lequel je ſuis venue : je n'ai plus beſoin de lui, je veux le renvoyer.

Fétime s'en-alla ſur le champ avertir Cliton; il parut devant Clarice, qui lui dit : je vous dois la vie, mon cher Cliton, & c'eſt cependant la moindre obligation que je vous ai; j'étois expoſée aux inſultes d'un malheureux, vous m'avez tirée d'un état ſi terrible : enfin je vous dois tout. Quelque grande que fût la récompenſe que je vous donnerois, il n'en eſt point qui m'acquittât du ſervice que vous m'avez rendu. Vous n'eſpériez rien en me ſauvant : la compaſſion que je vous inſpirois, l'horreur que vous aviez pour un maître cruel, vous porterent à cette action. Les Dieux ſeuls, Cliton, peuvent payer de pareils ſentiments. Partez, ils vous protégeront toujours, & vous jouirez, avec la récompenſe qu'il vous réſervent, de la douce ſatisfaction d'avoir été vertueux.

En diſant ces mots, Clarice prit de ſa poche une petite boîte dont elle tira quelques bijoux, qu'elle donna à Cliton. Cliton refuſa d'abord de

les prendre : ce que Clarice venoit de lui dire lui faisoit comprendre qu'elle alloit rester dans cette maison, & qu'elle le renvoyoit : il étoit fâché de la quitter. Ce caractere de douceur qu'avoit Clarice lui gagnoit en peu de temps les cœurs ; on ne pouvoit l'entendre parler & la voir sans sentir de l'affection pour elle. Cliton l'aimoit déjà : il auroit souhaité d'avoir occasion de lui rendre encore de nouveaux services. Quelque récompense que les Dieux me réservent, Madame, dit-il à Clarice, la plus agréable pour moi, eût été de vous servir long-temps : j'en perds les occasions avec chagrin ; & puisqu'il faut que je vous quitte, je parts en priant ces mêmes Dieux, qui récompensent une bonne action, de payer la mienne en vous protégeant & en vous rendant contente.

Là-dessus Cliton la quitta presque en larmes. Clarice, que le moindre témoignage d'amitié obligeoit, ne vit point partir ce domestique sans le regretter; elle fut quelque temps à rêver d'un air triste, & puis adressant la parole à Fétime, qui étoit restée dans la chambre, elle dit :

Les bontés que vous m'avez témoignées, Fétime, & l'accueil que j'ai reçu de vous, m'engagent à tant de reconnoissance, que je n'ai point

de peine à vous faire l'aveu dont il s'agit; j'aurois lieu de craindre qu'il ne diminuât l'eſtime que vous m'avez marquée, ſi mes malheurs, que je vais vous rapporter, pouvoient inſpirer d'autres ſentiments que ceux de la compaſſion. Après ces mots, Clarice fit un récit à Fétime des commencements de ſa paſſion pour Clorante, ſon départ de chez elle avec lui, la fuite de ce jeune homme pour ſuivre ſon inconnue, la réſolution qu'elle avoit priſe après, le naufrage qui avoit ſuivi cette réſolution, ſon ſéjour chez Turcamene, les inſultes de ce corſaire; elle lui parla de la rencontre de Clorante, le deſſein qu'il avoit pris de la ſauver, ſa fuite avec Cliton, ſans qu'elle pût ſçavoir ce qu'étoit devenu Clorante, & ſon arrivée enfin dans la maiſon de Fétime.

Voilà, dit-elle en continuant ſon diſcours, la ſituation où je ſuis à préſent, ma chere Fétime: mais je vais vous inſtruire des raiſons que j'ai de vouloir demeurer ici. La jeune perſonne dont vous m'avez parlé, & qui vous a priée de la loger chez vous, eſt cette même rivale qui m'enleva le cœur de Clorante. Je vous ai déjà dit que je l'avois vue dans un jardin, que Clorante étoit avec moi, & qu'il la regarda avec tant d'attention, qu'un mouvement de jalouſie fit

que je l'examinai beaucoup à mon tour. Cette inconnue, de ſon côté, étoit ſi occupée à regarder Clorante, qu'elle ne prit preſque pas garde à moi. Ainſi, malgré le déguiſement où elle eſt, je la reconnois, & elle ne me reconnoît point. A préſent, ma chere Fétime, mon deſſein eſt donc de reſter chez vous, & de me déguiſer comme elle; des habits tels que ſont les miens pourroient me nuire & me découvrir pendant le ſéjour que je ferois ici. Si cette rivale eſt curieuſe de ſçavoir pourquoi je me déguiſe, il eſt mille raiſons que je puis alléguer, & qui cacheroient la véritable.

Là deſſus Fétime ne put s'empêcher d'interrompre Clarice: je ne ſçais, Madame, lui dit-elle, ſi vous avez lieu d'être contente de la maniere dont je vous ai reçue chez moi; mais ſi cette maniere vous a plu, ſi vous y avez trouvé quelque générosité, ſoyez perſuadée, Madame, qu'elle eſt un effet de l'amitié que j'ai d'abord conçue pour vous. Je n'ai jamais eu tant de penchant à obliger perſonne, & je n'aurai jamais tant de plaiſir à le faire que pour vous. Vous voulez bien reſter ici, il ne pouvoit m'arriver rien de plus agréable; je ferai charmée de vous voir, de vous conſoler; j'imaginerai tout pour calmer

vos chagrins. Mais ce même empressement que j'ai pour vous, cet intérêt que je prends à ce qui vous regarde, m'engagent à vous ôter les espérances que vous concevez sans doute du déguisement que vous allez prendre. Je vois que votre dessein est d'être la compagne de cette inconnue, de lier amitié avec elle; & qu'attendez-vous d'une union pareille? Vous vous imposez une éternelle contrainte; elle vous ouvrira son cœur cette inconnue, vous y verrez tout l'excès de sa passion pour Clorante: elle vous peindra leurs sentiments communs en amante aimée. Que ne souffrirez-vous point alors, quand vous lui entendrez répéter tout ce que Clorante lui aura dit, & ce qu'elle lui aura répondu! Les jours que vous passerez ici seront des jours affreux, chaque moment aura son supplice, vous ne pourrez soutenir vos maux, peut être vous déclarerez vous; & que sçait-on? enfin vos chagrins, Madame, précipiteront votre mort. Ah! Madame, épargnez-vous la douleur d'avoir toujours devant vos yeux un objet qui vous donnera un souvenir cruel de l'indifférence de Clorante: demeurez dans nos campagnes; mais ne vous condamnez point à y passer une vie plus triste que la mort. J'ai à un quart de lieue de cet endroit une

petite maiſon, où vous vivrez; là vous pouvez attendre en repos que le haſard vous ramene encore Clorante. Dorine ira demeurer avec vous; j'irai tous les jours moi-même vous tenir compagnie; pendant ce temps-là vous pourrez retrouver Clorante; &, ſi vous le voyez, vos larmes, votre retraite, l'inutilité d'une recherche dont il pourra ſe rebuter; tout engagera ſon cœur à ſe rendre à vous. Il eſt, dites-vous, reconnoiſſant & généreux. Je connoîs peu les hommes, & je n'ai pas beaucoup d'expérience: mais il me ſemble qu'une grande reconnoiſſance peut faire naître l'amour; c'eſt une diſpoſition pour aimer, que de ſentir ce que l'on fait pour nous. Il a déjà été touché des témoignages de votre tendreſſe, il le ſera encore davantage en vous retrouvant.

Ah! ma chere Fétime, que je ſerois heureuſe, répartit Clarice, s'il m'étoit permis d'attendre un pareil changement du cœur de Clorante; mais hélas! vous ne connoiſſez pas l'amour. Clorante eſt reconnoiſſant, il eſt vrai; cette reconnoiſſance diminue le plaiſir qu'il a de ſe livrer à ſon amour, ſans diminuer la néceſſité qui le force à aimer cette inconnue. L'amour dans les belles âmes n'éteint pas tout ſentiment de généroſité: mais

ce

ce ſentiment eſt un effet de la vertu, qui leur peint ce qu'ils doivent à un autre, ſans les mettre au pouvoir de le payer du retour qu'il mérite. J'ai vu Clorante s'affliger, gémir de ſon ingratitude; il me plaignoit, & ſes regrets ſont des efforts impuiſſants, qui ne font qu'irriter l'amour. Ainſi, Fétime, je ne dois rien eſpérer de la reconnoiſſance de Clorante, que le ſeul chagrin qu'il a d'être ingrat : il ne peut en faire davantage, ni même ſouhaiter d'en faire plus pour moi. Mon ſort eſt de l'aimer toujours; ne combattez plus ma réſolution. L'union que je veux contracter avec ma rivale ne m'eſt pas impoſſible à ſoutenir; mon cœur eſt dans une habitude de douleur & d'amertume. Eſt-il d'épreuve à laquelle je ne réſiſte, puiſque j'ai pu ſans éclater entendre dire à Clorante qu'il aimoit ſon inconnue? Non, non, Fétime; laiſſez-moi vivre avec cette jeune perſonne; elle me parlera de Clorante, Clorante ſera le ſujet de nos converſations, il me ſemblera le voir à tout moment lui-même; le plaiſir de l'entendre nommer ſans ceſſe, la douce eſpérance de le revoir bientôt charmeront mon cœur, & lui feront oublier ma rivale. S'il eſt des moments où la différence de ſon ſort au mien m'arrache des ſoupirs, mes chagrins éclateront devant elle; mon

déguisement supposera d'assez grands malheurs. Ajoutez à cela, chere Fétime, que je sentirai une espece de douceur à la consoler elle-même de la perte qu'elle a faite de Clorante; je trouverai un charme secret à soulager le cœur d'une personne que Clorante adore; je me dirai à moi-même : Clorante la cherche, Clorante verseroit tout son sang pour la voir, Clorante me plaint. Ah! puisqu'il ne peut m'aimer, augmentons du moins sa compassion, en ménageant moi-même ce qu'il aime. Il se reprochera de ne point donner de retour à de pareils sentiments; j'aurai la satisfaction de lui marquer que mon cœur ne peut avoir de mouvement que pour lui plaire; il verra que j'ai surmonté jusqu'à la jalousie la plus juste, que je me suis oubliée moi-même pour lui conserver ce qu'il aime. La violence que je me serai faite sera la preuve d'une tendresse infinie; ce que j'en aurai souffert lui donnera des remords de son infidélité : ces remords, ma chere Fétime, seront mêlés de tant de reconnoissance & de pitié pour moi, que dans l'ardente envie que j'ai de l'attendrir, du moins ils consoleront mon cœur. Ne vous opposez donc plus à mes desseins, ma chere Fétime; mon amour pour Clorante est si fort, que, pour mériter qu'il me plaigne, le sup-

plice le plus affreux me fera doux. Cliton eft déjà parti, il eft temps que je me leve; hâtez-vous de me donner des habits tels que je vous les demande. Ceux de Dorine pourront vous fervir, répondit Fétime : elle eft de votre taille; ils font propres, & vous pourrez les mettre en attendant qu'on vous en ait fait faire d'autres. Après ces mots, Fétime quitta Clarice, pour aller lui chercher les habits de Dorine; elle revint un moment après les lui apporter, & elle l'aida à s'habiller. On eût dit, à voir la vivacité avec laquelle Clarice fe hâtoit de mettre ces habits, que fon bonheur étoit attaché à fon déguifement. Je fuis, difoit-elle à Fétime, impatiente de voir ma rivale, & cependant je fens que je crains de l'approcher. Le bonheur qu'elle a d'être aimée m'éloigneroit d'elle; l'intérêt qu'elle prend, comme moi, à Clorante me la fait chercher.

Elle fut bientôt en état de paroître. A peine étoit-elle habillée, que Dorine & la jeune inconnue vinrent dans fa chambre. Le déguifement de Clarice les furprit toutes deux, elles croyoient qu'elle alloit partir. Clarice changea de couleur, en voyant la payfanne inconnue; la force lui manqua fur le champ; elle ne pouvoit fe foutenir,

elle s'appuya ſur Fétime un moment; elle ſe remit cependant, & s'efforça de parler.

Je m'apperçois, dit-elle, en adreſſant la parole à Dorine, de l'étonnement où vous êtes, belle Dorine. Je dis hier à Fétime, en me repoſant ici, les raiſons que j'avois de fuir. J'ai craint les accidents qui pourroient m'arriver en m'éloignant ſitôt de ces lieux. Fétime elle-même, prenant un intérêt obligeant à ce qui me regarde, m'engage à y reſter. J'ai ſuivi ſes conſeils avec d'autant plus de plaiſir, que je vais être votre compagne à toutes deux : je vous demande votre amitié, & j'eſpere que vous me l'accorderez.

Dorine répondit à ces mots, & témoigna à Clarice la joie qu'elle avoit du ſéjour qu'elle alloit faire. Celui que j'y fais avec Fétime & Dorine m'eſt bien doux, dit la belle inconnue à ſon tour : mais une amie telle que vous, Madame, puiſque vous voulez que je me ſerve de ce terme, en augmentera de beaucoup l'agrément. Le déguiſement que vous prenez nous laiſſe à conjecturer que quelques malheurs troublent vos jours. A mon égard vous m'en paroîtrez plus reſpectable : il ſuffiroit de vous voir pour vous aimer, & quelque conformité de votre ſort au mien redouble

encore l'envie que j'ai de mériter cette amitié que vous voulez bien nous demander.

Quelque honnête que fût ce discours, il aigrit sur le champ la douleur de Clarice. Les cœurs tendres & délicats se font mille chagrins, la moindre chose les blesse & les afflige. Les malheurs dont parloit l'inconnue toucherent vivement Clarice; celle qui la plaignoit étoit elle-même celle qui la rendoit malheureuse, & la compassion d'une rivale est en amour le tourment le plus cruel.

Cependant elle ne laissa pas que de répondre obligeamment : s'il est vrai, lui dit-elle, que vous m'offriez avec plaisir cette amitié que je souhaite, notre union sera parfaite, puisqu'elle nous plaira également. Après ces mots, elles sortirent toutes trois avec Fétime pour aller se promener dans un vaste jardin. On y trouvoit tous les fruits de la saison; Fétime & la belle inconnue en cueillirent & en offrirent à Clarice. Elles avoient à l'envi l'une de l'autre une attention empressée de la divertir. Si l'inconnue parloit à Clarice, c'étoit avec un air doux & compatissant aux chagrins qu'elle pouvoit avoir; elle la prévenoit sur tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Clarice s'efforçoit d'en paroître charmée : mais, malgré ses efforts, malgré la tendre amitié qu'elle affectoit d'avoir pour

ſa rivale, il lui échappoit de temps en temps des ſoupirs; ſon cœur ſe révoltoit, & contre la gêne qu'elle s'impoſoit, & contre les marques d'amitié de l'inconnue. Les regards qu'elle jettoit ſur elle étoient incertains; le trouble étoit peint dans ſes yeux. Souvent à force de doûleur, & s'égarant dans ſes triſtes réflexions, elle s'arrêtoit tout-d'un-coup, elle examinoit l'inconnue; & ce qu'elle lui trouvoit d'aimable la jettoit dans un étonnement qui la rendoit immobile; elle revenoit à elle après cette action, elle étoit honteuſe de ce qu'elle venoit de faire; il ne lui reſtoit qu'un déſeſpoir, que redoubloit la contrainte. L'inconnue étoit toujours auprès d'elle. Clarice approchoit de Fétime, elle tâchoit de ſe dérober à des empreſſements qu'elle avoit ſouhaités. Ces eſpérances de revoir Clorante, en reſtant avec l'inconnue, ne la ſoutenoient plus contre la peine qu'elle avoit à la voir préſente; ces idées de douceur qu'elle s'étoit imaginé de trouver en conſolant ſa rivale, n'avoient plus pour elle ce charme impoſteur qu'un amour exceſſif leur avoit prêté. Il eſt des moments, quand on aime, où le cœur, oubliant ſon propre intérêt, aime à tout ſacrifier à l'objet aimé : mais quand un mal préſent nous accablé, ce cœur n'a d'attention qu'à ce qui

le touche; & ce seroit peut-être un défaut de tendresse, que d'être capable de délicatesse en certaines occasions. Il y avoit déjà long-temps que Clarice étoit dans ce jardin avec les autres; elles en sortirent toutes. Fétime, Dorine & l'inconnue avoient toujours le même empressement pour Clarice; l'inconnue sur-tout sembloit plus que les autres s'attacher à lui plaire & à gagner son amitié. Clarice la souffrit les premiers jours avec la même répugnance; cependant l'intérêt de son amour l'accoutuma insensiblement à la voir. Je n'éprouve que trop, disoit-elle quelquefois à Fétime, les maux que vous m'avez prédits; oui, la présence d'une rivale heureuse est insupportable : mais Fétime, si je la quitois, peut-être ne verrois-je plus Clorante. Il la cherche, il la trouvera, ils partiront ensemble. Ah! la crainte de le perdre pour toujours prévaut sur tous les maux que j'endure.

Ce fut cette crainte amoureuse qui détermina Clarice à rester chez Fétime; elle cessa de fuir l'inconnue; souvent même mille secrets motifs la lui fesoient chercher : tantôt par un effet prodigieux de son amour elle aimoit à voir l'inconnue, pour se représenter Clorante en elle; tantôt c'étoit pour l'entendre gémir, Elle oublioit com-

bien Clorante étoit ingrat, pour avoir le plaisir de juger par les soupirs de sa rivale combien il étoit aimable. Souvent elle alloit la chercher par une curiosité dont elle ne connoissoit point le motif. L'inconnue, de son côté, n'étoit pas plus tranquille ; son déguisement n'avoit pas des raisons moins importantes que celui de Clarice, & ses malheurs auroient surpassé les siens, si celui de n'être point aimée, quand on aime, n'égaloit pas les plus affreux.

Le quatrieme jour que Clarice étoit chez Fétime, elle alla seule, sur le soir, se promener dans le jardin dont j'ai parlé. Elle traversa d'abord plusieurs allées, dans le dessein de choisir l'endroit le plus solitaire. En marchant elle apperçut l'inconnue assise sur l'herbe. La posture dans laquelle elle étoit ne laissoit voir son visage qu'à moitié. Elle remarqua cependant que des larmes couloient de ses yeux, elle étoit ensevelie dans une profonde tristesse, elle poussoit de temps en temps des soupirs. Le bruit que Clarice avoit fait en marchant ne l'avoit point tirée de sa rêverie, elle fixoit ses regards sur la terre. Clarice, en la voyant, s'arrêta ; elle fut d'abord saisie, & ce saisissement fit place après à un sentiment de pitié.

Ce sentiment de pitié, Madame, vous paroîtra

ſans doute ſuſpect. Les amants jaloux en ſont-ils capables pour l'objet de leur jalouſie ? Puiſque ces âmants n'en ont qu'à peine pour ceux qui les aiment le plus, & puiſque leur cœur, quand il eſt prévenu, n'accorde qu'une reconnoiſſance ſtérile à ceux qui les aiment, seront-ils émus de compaſſion pour ceux qu'ils haïſſent ? Non, ſans doute, direz-vous ; & ce ſentiment de pitié que vous donnez à Clarice eſt, pour ainſi dire, une nobleſſe d'âme hyperbolique, un héroïſme d'invention qui n'a rien de reſſemblant à la nature.

Que ne puis-je vous convaincre, ou vous perſuader, Madame, que la pitié de Clarice eſt auſſi naturelle que noble ? Je dirai plus, cette pitié, que vous trouvez ſi chimérique, on la verroit en vous, s'il étoit poſſible que vous fuſſiez jamais à la place de Clarice. Oui, je n'en voudrois pour preuve que vos propres ſentiments, & j'ai pour garants de ce que j'aſſûre ce caractere diſtingué qu'on remarque en vous. Mais revenons à Clarice.

Elle ſe ſentit donc émue de compaſſion à la rencontre de l'inconnue. Les marques de ſa douleur, les pleurs qu'elle lui voyoit répandre lui parurent comme un aveu ſenſible de la tendreſſe que méritoit Clorante. Le chagrin de

l'inconnue fit qu'elle s'intéressa pour elle, parce qu'elle le ressentoit comme elle. Elle approcha de cette inconnue, par un tendre ressouvenir pour Clorante; elle fut curieuse d'être témoin de ses soupirs. L'inconnue l'entendit marcher, elle se retourna, les yeux baignés de larmes. Clarice lui parla la premiere, & lui dit:

Belle Isis, (car j'ai oublié de vous avertir que c'est ainsi que l'inconnue s'appelloit) par quel excès de malheur êtes-vous plongée dans une si grande tristesse? Je me promenois dans ce Jardin, vous avez poussé des soupirs, je les ai entendus, & j'ai tourné de votre côté, dans le dessein de vous consoler, ou de partager avec vous vos chagrins. L'intérêt que vous y prenez, répartit Isis, est une marque de votre amitié, & j'estime tant cette amitié, que je ne vous cacherai jamais rien de tout ce qui me regarde. Il y a long-temps même que j'ai envie de vous confier mes peines: dans la solitude où nous sommes, c'est l'unique consolation qui me reste, que d'avoir avec qui me plaindre de ce que je souffre. La langueur que j'ai remarqué que vous avez quelquefois vous-même m'excitoit encore à faire avec vous une douce union de cœur, si je ne m'étois apperçue sou-

vent que vous aimez mieux être ſeule. Je vous avouerai, répondit Clarice, que mes chagrins ſont extrêmes, & c'eſt ſans doute la vivacité avec laquelle je les reſſens, qui m'a dérobé vos empreſſements. Je ſuis importune à moi-même, j'ai cru que je le ſerois aux autres ; je vous ai fuie bien moins, belle Iſis, par indifférence pour vous, que par la crainte de vous être à charge.

Clarice, en prononçant ces mots, n'avoit point de répugnance à être avec Iſis ; l'envie d'entendre parler de Clorante ſuſpendoit en elle ce ſentiment d'éloignement qu'elle avoit ordinairement pour elle. Elle ajouta : les pleurs que je vous vois répandre, belle Iſis, m'inſpirent, comme à vous une vive impatience de vous raconter mes malheurs ; la conformité de notre ſituation nous attendrira mutuellement l'une pour l'autre. Hâtez-vous de me confier la vôtre ; il ne tiendra pas à mon amitié que vous ne trouviez dans cette confidence tout le ſoulagement que vous en avez eſpéré. Dans l'envie que j'avois de vous dire mes malheurs, reprit Iſis, je n'ai jamais eu d'autre motif que l'eſpérance de gagner votre amitié ; vous me parûtes dès le premier jour digne d'admiration, je m'imaginai beaucoup de plaiſir à devenir votre amie, & le récit que je vais vous

faire est d'une conséquence à vous faire connoître à quel prix je mets cette amitié, puisque je ne crains point de vous confier un secret d'où dépendent peut-être & mon honneur & ma vie. Après ces mots, Isis commença de parler ainsi.

Je ne puis vous instruire de mes malheurs particuliers, qu'en vous en apprenant l'origine. Le récit que je vais vous faire en sera plus long: mais les incidents dont il sera mêlé vous paroîtront peut-être dignes de quelque attention.

Mon pere est d'une maison très-illustre en Allemagne; son nom est Frédelingue. Quand il eût fait ses études, ses parents, qui virent que ses sentiments répondoient à la noblesse de sa naissance, voulurent qu'il allât dans les Cours étrangeres, afin que les voyages hâtassent en lui cette sage expérience de la vie, qui seule lui manquoit. Ils le mirent sous la conduite d'un de leurs proches. Il partit, il vit la France, l'Angleterre, l'Espagne; se fit nombre d'amis illustres, & s'acquit dans les Cours de ces différents pays la réputation d'un très-aimable cavalier. Après ces voyages, il s'arrêta dans une province, gouvernée dans ce temps-là par une Princesse, dont vous me permettrez de vous taire le nom par respect pour sa famille. Vous jugerez dans les suites que

ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous le cache. Mon pere à la Cour de cette Princeſſe fit des connoiſſances qui l'engagerent à s'y arrêter quelque temps. La Princeſſe le vit, il eut lieu d'être ſatisfait de l'accueil qu'elle lui fit. Elle parut le diſtinguer; dès le premier jour même elle lui donna des marques en Public de l'eſtime la plus obligeante. Mon pere les reçut avec tout le reſpect dû à ſon rang. Peu de temps après il apprit la mort de ſon pere; cette nouvelle l'affligea ſenſiblement. La Princeſſe voulut bien lui témoigner qu'elle prenoit quelque part à ſon chagrin, & lui dit, un jour qu'ils étoient ſeuls: je vous eſtime tant, Frédelingue, que, pour vous attacher auprès de moi, il n'eſt point d'emploi dans ma Cour que je ne vous offre. Mon pere, ſenſible comme il le devoit à cette honnêteté, la remercia, & lui dit qu'il étoit fâché de ne pouvoir profiter de ſes bontés, qu'il étoit obligé de ſe rendre chez lui pour conſoler ſa mere, qui lui ordonnoit de partir: mais qu'il auroit une reconnoiſſance éternelle pour tout ce qu'elle lui offroit. Après ces mots, il vint du monde, & ils ne purent continuer la converſation. Mon pere quitta la Princeſſe, & dès ce moment il prépara tout pour ſon voyage. Le ſoir, comme il alloit ſe mettre

au lit, on lui vint dire qu'il y avoit un gentil-homme qui demandoit à lui parler. Il ordonna qu'on le fît entrer. Il vint & présenta un billet à mon pere, qui l'ouvrit, & y lut ces mots :

J'ai des secrets à vous apprendre qui ne vous seront peut-être pas indifférents : je n'ôse hasarder mon nom dans un billet; mais vous sçaurez demain, à neuf heures du soir, qui je suis : ne manquez pas de vous trouver à l'heure marquée dans la grande allée du château.

On appelloit le château l'endroit où demeuroit la Princesse. Après la lecture du billet, mon pere assura le gentil-homme qu'il feroit ce qu'on lui marquoit dans ce billet, quoiqu'il ignorât de quelle part il venoit, & ce dont il s'agissoit. Ne pourriez-vous m'instruire de rien, ajouta-t-il? Est-ce un homme, est-ce une dame qui vous envoie ici? Seigneur, répartit ce gentil-homme, il est inutile que vous m'interrogiez davantage là-dessus; je ne sçais rien. Tout ce que je vous puis dire, c'est que j'appartiens à la Princesse, & que ce soir, en me retirant, & traversant la galerie du château, je me suis entendu nommer derriere moi. J'ai retourné la tête, & j'ai vu une femme qui m'a fait signe d'approcher. J'ai avancé; les bougies qui éclairent la galerie étoient

presque toutes éteintes: ainsi je n'ai pu bien remarquer le visage de la personne qui m'avoit appellé; c'étoit une femme. Elle m'a remis un billet entre les mains, & m'a chargé d'aller sur le champ vous le rendre, en m'assurant que j'aurois bien-tôt lieu de me réjouir d'avoir été choisi pour en être le porteur. Elle m'attend au même endroit, & je lui vais dire votre réponse. Là-dessus ce gentil-homme se retira. Mon pere, après avoir rêvé quelque temps à ce que pouvoit présager une telle aventure, s'arrêta à croire que c'étoit apparemment quelque dame qui avoit envie de lui parler. Le peu de gaieté de cœur & d'esprit que lui laissoit la mort de son pere, ne lui permit pas d'avoir un grand empressement pour le dénouement de l'aventure; il résolut cependant d'aller le lendemain au lieu marqué. Ce pouvoit être autre chose qu'il ne s'imaginoit; & quand ce n'eût été qu'un rendez-vous de maîtresse, le respect qu'un homme de naissance doit avoir pour le beau sexe l'obligeoit à s'y trouver. Cette résolution prise, il se coucha. Le lendemain matin il vint un de ses amis le voir, pour l'engager à dîner chez lui à une maison de campagne qui n'étoit qu'à un petit quart de lieue de la ville. Mon pere accepta la partie, à condition

qu'il feroit libre de revenir à fept heures du foir. Son ami le lui accorda, & dit à mon pere qu'il l'attendroit ; que pour lui il alloit toujours devant avec des dames qui venoient aussi. Cet ami fortit alors; mon pere se fit habiller & fongea à se rendre chez lui: il monta à cheval, & ne prit avec lui qu'un domestique qu'il aimoit beaucoup. Ils fortirent de la ville ensemble, & ils étoient déjà en pleine campagne, lorsqu'il survint une grande pluie qui les fit arrêter. Mon pere descendit de cheval, pour entrer dans un jardin, où il voyoit un pavillon qui pouvoit le mettre à l'abri de la pluie. La porte de ce jardin étoit à demi ouverte. Il entra, & vit quelques hommes qui se fauvoient du côté de la maifon, fans fonger qu'ils laissoient la porte ouverte ; ils ne virent point mon pere; il courut au pavillon: mais, ô Dieux ! quel spectacle s'offrit à fes yeux ! Il y vit la plus aimable femme qu'on puisse voir, couchée fur un lit de repos semé de fleurs. Cette personne étoit endormie ; la maniere dont elle étoit couchée se joignant à fa beauté naturelle la rendoit encore plus touchante ; elle étoit penchée ; elle foutenoit fa tête d'une de fes mains, & laissoit voir le plus beau bras du monde. L'éclat de fon teint éblouissoit ; le fommeil augmen-

toit

toit ses couleurs naturelles de l'incarnat le plus vif; ses yeux fermés fesoient un effet charmant dans tout son visage; ils avoient en cet état un attrait particulier; sa bouche sembloit sourire; & malgré toute l'aimable douceur répandue dans sa physionomie, on remarquoit dans ses traits je ne sçais quoi de languissant qui inspiroit en même temps & de la tendresse & de l'intérêt pour elle. Le portrait que je fais de cette personne, continua Isis, vous paroîtra peut-être un peu trop vif: mais quand vous sçaurez qui elle étoit, & l'intérêt que j'y dois prendre, vous me pardonnerez sans doute une vivacité qu'excite dans mon cœur le triste plaisir de parler d'elle, quand elle n'est plus. Mon pere, en la voyant, fut frappé: il l'admira, & l'aima en même temps; saisi de ces deux mouvements à la fois, il s'arrêta presque sans force; &, ne pouvant plus se soutenir, il s'assit un moment après. Cette belle personne dormoit toujours. Mon pere, revenu de cette émotion qu'il avoit sentie, jetta ses yeux partout: il vit sur une petite table de marbre un nombre de lettres qui sembloient être de l'écriture d'un homme. Parmi toutes ces lettres il apperçut quelque chose qui brilloit; il se leva par curiosité, & il jugea que c'étoit une boîte de portrait: il l'ou-

vrit en tremblant, & il y vit le portrait de celle qui reposoit sur le lit. Ces lettres & ce portrait lui firent penser tant de choses & verserent dans son cœur des soupçons si cruels, que les larmes lui vinrent aux yeux; il voyoit de quoi se persuader que cette belle personne aimoit. Ces lettres ne pouvoient être que d'un amant, ce portrait n'avoit été fait que pour lui; & l'espece de jalousie qu'il ressentoit n'avoit point les fureurs de celle qu'a devancé une longue habitude de se voir, ou qu'excite la perfidie. C'étoit une jalousie inquiette & tendre, un désespoir languissant de trouver le cœur d'une personne qu'il adoroit prévenu. Il se contenta de regarder les lettres: il s'avança, sans sçavoir ce qu'il alloit faire, auprès de la dame qui reposoit; se mit à genoux devant elle. Il tenoit toujours son portrait; il jettoit les yeux tantôt sur lui, tantôt sur elle, & sembloit, en le regardant, se plaindre à elle-même de ce qu'elle aimoit. Mais pouvoit-il être dans cette posture, & si près d'un objet charmant, sans se laisser aller à quelques transports? Une timidité respectueuse l'avoit retenu long-temps, l'amour surmonta la crainte; il baisa le bras de cette personne, & s'oublia si fort dans le plaisir qu'il ressentoit, qu'elle s'éveilla: elle

ouvrit ſes beaux yeux à demi, & voyant un homme inconnu à genoux auprès d'elle, elle fit un cri, qui parut à mon pere partir d'une ſi grande frayeur, qu'il crut qu'elle alloit s'évanouir. Il rompit alors le ſilence; & reprenant la main qu'il avoit baiſée, & qu'elle avoit laiſſé tomber de foibleſſe, il lui dit: ſoyez ſans frayeur, aimable inconnue; ne craignez rien de moi: je voudrois pouvoir périr pour vous; j'ai tout perdu, vous êtes plus maitreſſe de moi que je ne le ſuis moi-même. Reprenez vos ſens, aimable dame, regardez-moi, ouvrez vos beaux yeux; mes ſoupirs & mes larmes ſont tout ce que vous avez à craindre. Il prononçoit ces mots avec un emportement qui marquoit l'agitation de ſon cœur: quelquefois ſes ſoupirs entrecoupoient ſa voix; quelquefois il colloit ſa bouche ſur la main qu'il tenoit. A ſa voix, l'inconnue ouvrit une ſeconde fois les yeux, elle jetta ſur mon pere un regard qu'un reſte de frayeur rendoit encore foible, mais qui n'avoit rien d'ennemi. Elle vit les tendres careſſes qu'il faiſoit à ſa main, elle la retira ſans aucun ſigne de colere: que vois-je, s'écria-t-elle? quel haſard peut vous avoir conduit ici? Fuyez, fuyez, inconnu; je crains pour vos jours. Eh! quel ſoin, répartit Fréde-

lingue, voulez-vous que je prenne de ma vie, quand je ſens que je mourrai de douleur après vous avoir perdue ? La porte de ce jardin étoit ouverte ; j'ai fui dans ce pavillon pour me mettre à l'abri de la pluie ; je vous ai vu endormie : depuis ce moment je ne me connoîs plus ; mon cœur n'eſt agité que de reſpect & d'amour. Pardonnez-moi, Madame, la vivacité de mes mouvements ; je ſens ce que je n'ai jamais ſenti pour perſonne ; je vous offenſe peut-être ; mais la maniere dont je m'explique doit vous prouver que je tiens un langage qui m'étoit inconnu. Pourquoi me condamnez-vous à fuir ? Qu'ai-je fait pour mériter tant de rigueur ? Si vous me connoiſſiez, Madame, peut-être, auriez-vous quelque pitié de moi. J'ai quelque naiſſance, & mon âme ne dément point ce que le ciel m'a fait naître. Je ne parle point pour vous vanter de foibles avantages : mon reſpect pour vous n'en eſt pas moins infini, je ne vous demande que la ſeule grâce de ſouffrir que je vous voie encore quelquefois. Vous me donnez la mort, ſi vous me banniſſez pour toujours : accordez quelque choſe à la tendreſſe d'un malheureux, qui ne l'eſt devenu que par un coup du haſard, & qui n'a pu s'empêcher de le de-

venir. Pendant que Frédelingue parloit, la belle inconnue paroiffoit comme interdite ; elle jettoit quelquefois des regards fur lui, & les baiffoit après en rougiffant. Quand il eut difcontinué de parler : fuyez, lui dit-elle encore en foupirant ; votre mort eft fûre, fi l'on vous trouve ici : fuyez, ne doutez point de ma pitié, n'abufez point de mon indulgence ; foyez fatisfait de l'intérêt que je prends à vos jours : dans l'état où je fuis je ne puis rien de plus, je fuis cent fois plus à plaindre que vous, n'augmentez point mes malheurs, en me rendant témoin du fort qui vous attend. Ah ! belle inconnue, reprit Frédelingue, qu'entends-je ? Vous cent fois plus à plaindre que moi ! Vous expofée à quelque malheur ! Et je fuirois après ce que vous venez de dire ! Non, la vie m'eft odieufe, fi la vôtre eft perfécutée. Laiffez-moi, Madame ; l'intérêt de mon amour n'eft plus ce qui me doit toucher ; vos jours font peut-être en danger, ils me font plus chers encore que l'efpérance d'être aimé. Si vous avez befoin de fecours, fouffrez que je vous en donne, confiez-moi votre infortune. Je ne fuis point infenfible à vos foins généreux, répartit l'inconnue ; croyez même, croyez que, de ma part, ils ne

trouveroient point d'obſtacle ; mais ils vous perdroient ſans m'affranchir de l'état où je ſuis. Sauvez-vous ; ma frayeur pour vous redouble à chaque inſtant. Fuyez, généreux étranger, & ſoyez perſuadé que ma reconnoiſſance égale l'obligeant empreſſement que vous me témoignez. Frédelingue répondit à ce diſcours, & lui répéta mille fois qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à fuir, avant de ſçavoir ce qu'il pouvoit faire pour la tirer des lieux où elle étoit. L'inconnue alloit peut-être lui faire un récit de ſon malheur, lorſqu'ils entendirent la voix de quelques hommes qui étoient dans le jardin. Elle frémit à ce bruit : vous êtes perdu, s'écria-t-elle à Frédelingue : ce ſont apparemment des domeſtiques qui viennent travailler dans le jardin ; ils fermeront la porte, & vous ne pourrez ſortir. Ne craignez rien pour moi, dit Frédelingue ; quand ils me verroient, je leur avouerai que la pluie m'a fait entrer ici, & je leur parlerai de maniere à leur faire ignorer que je vous ai vue.

Pendant qu'il diſoit ces mots, ces hommes ſembloient toujours approcher. L'inconnue preſſoit Frédelingue de ſortir. N'eſpérez plus que je me ſauve, répliqua-t-il d'un air aſſuré ; je périrai mille fois avant de fuir avec le chagrin de n'avoir

pu vous faireaccepter un ſecours dont je vois que vous avez beſoin. Oubliez mon amour, Madame, puiſque vous le haïſſez : je le ſacrifie à l'envie de vous tirer des lieux où vous êtes ; & pour toute faveur à l'avenir, je ne vous demande que la permiſſion de vous ſervir ; je trouverai moyen de rentrer ici demain ſans m'expoſer ; ſoyez-y à minuit, & ſouvenez-vous, pour y venir ſans répugnance, que ce c'eſt plus à un amant, mais à un inconnu généreux, que vous devrez mon ſecours. Promettez-moi d'y venir, Madame, & je pars. Allez, dit l'inconnue ; ſi le danger où je ſuis vous fait oublier le ſoin de votre vie, je dois en avoir ſoin moi-même, & je vous promets tout, dans la crainte de vous la faire perdre. Partez, je ne ſépare dans ma reconnoiſſance ni l'amant, ni l'inconnu généreux. Après ces mots, Frédelingue la quitta, & ſortit du pavillon, ſans être apperçu de ceux qui étoient dans le jardin ; mais comme il étoit près de la porte, un de ces hommes le vit, en avertit ſes compagnons, qui vinrent tous à lui, & lui demanderent bruſquement ce qu'il cherchoit. J'ai cherché, dit Frédelingue, à me mettre à l'abri de la pluie, j'ai vu la porte du jardin ouverte, & je ſors de deſſous un de ces pavillons (car il y en avoit quatre.)

Comme ces hommes ignoroient que la personne que Frédelingue avoit vue fût dans un de ces pavillons, & qu'ils se ressouvenoient effectivement d'avoir laissé la porte ouverte, ils n'examinerent pas alors davantage ce qu'il leur disoit; & jugeant par son air & par son habit que c'étoit apparemment un homme de distinction, ils parurent changer de maniere, & avoir du respect pour lui. La rencontre de ces hommes, comme vous verrez bientôt, eut cependant de tristes suites. Il sortit & retrouva son domestique, qui l'attendoit. L'heure du dîner approchoit, il se hâta d'arriver chez son ami; & après avoir chez lui passé une partie de la journée, il remonta à cheval, dans le dessein de se rendre à l'endroit marqué par le billet. Il balança long-temps auparavant, dans la crainte que ce ne fût une affaire d'amour. Sa derniere aventure l'avoit mis hors d'état de disposer ailleurs de son cœur, & il ne s'y détermina que dans l'incertitude où il étoit de ce dont il s'agissoit. Il vint donc à neuf heures dans la grande allée du château; il s'y promena quelques moments sans voir personne; bientôt après il vit deux femmes qui s'avançoient vers lui. Il se repentit alors d'être venu au rendez-vous, par un pressentiment de ce qu'on alloit lui apprendre. Ces deux femmes

s'arrêterent devant lui : malgré l'obſcurité de la nuit, Frédelingue remarqua qu'il y en avoit une qui ſe cachoit le viſage de ſon mouchoir. Il les regarda ſans rien dire. Frédelingue, eſt-ce vous, dit une de ces deux femmes ? Oui, Madame, répartit-il, & j'attends qu'on m'inſtruiſe des ſecrets qui me regardent. Je vous laiſſe donc en liberté avec celle qui peut vous les apprendre, répliqua la même perſonne. Après ces mots, elle ſe retira, & Frédelingue reſta ſeul avec ſa compagne. Elle le regarda long-temps ſans rompre le ſilence, & s'approchant enſuite auprès de lui, elle ceſſa de ſe cacher le viſage, & lui dit : me reconnoiſſez-vous ? A ces mots Frédelingue ſurpris ne répondit rien ; il crut au travers des ténebres entrevoir le viſage de la Princeſſe, & la reconnoître au ſon de ſa voix. Les précautions qu'on avoit priſes pour lui parler, le temps de la nuit qu'on avoit choiſi pour cela, tout lui ſembloit ſignifier un myſtere qui l'alarmoit. Vous ne me répondez rien, répartit cette dame ; vous êtes interdit ; vous ſçavez ſans doute qui je ſuis : ne devinez-vous pas ce que je veux vous dire ? Oui, Madame, je vous reconnois, répliqua Frédelingue, & j'aurois déjà rompu le ſilence, ſi je vous avois moins reconnue ; mais la diſtance de vous à moi eſt ſi grande,

& je vois si peu d'apparence à pouvoir partager quelques secrets avec la Princesse, (car c'étoit elle) que j'ôse à peine me persuader que c'est vous. Non, Frédelingue, répartit la Princesse : vous les avez pénétrés ces secrets, ne vous en défendez plus, votre embarras me le prouve, & je vous permets de les pénétrer. Mais que dois-je préjuger de votre étonnement ? Croirai-je que c'est la joie qui le cause, ou qu'il vient du chagrin d'avoir trop bien deviné ? La surprise où je suis, Madame, répondit Frédelingue, de me voir ici seul avec vous, cause tout mon embarras ; cette joie & ce chagrin dont vous me parlez n'y ont aucune part, & je suis si peu fait au mystere, que j'avoue ne rien comprendre en celui-ci. Frédelingue, dit la Princesse, je sçais que vous avez de l'esprit; nous n'avons ensemble nul secret d'état à nous communiquer ; l'ignorance que vous affectez est peu galante, & ne m'est point avantageuse : si vous ne la soutenez que par respect, ce respect n'est qu'une grimace dont je n'ai pas besoin ; & le pas que j'ai fait doit vous faire comprendre qu'il est mal en sa place. Frédelingue entendoit bien la Princesse : mais il eût souhaité d'intéresser sa fierté, jusqu'à lui faire perdre l'envie d'éclaircir une chose dont il vouloit douter.

Cependant les dernieres paroles de la Princesse étoient trop intelligibles, & sa prétendue ignorance n'étoit plus de saison, il falloit qu'il répondît. Elle étoit jeune & belle; la conquête d'un cœur tel que le sien flattoit la vanité; peut-être dans un autre temps en eût-il fait tout son bonheur: mais il n'étoit plus à lui. La Princesse vouloit être aimée, & lui faisoit entendre qu'elle l'aimoit. Son embarras augmentoit: vous restez muet, Frédelingue, continuoit-elle, & la connoissance de mes sentiments ne peut vous engager qu'au silence! Je m'étois flattée qu'ils méritoient quelque chose de plus. Ceux que vous me laissez voir, répartit Frédelingue, sont si éloignés de ce que j'ôserois espérer, qu'il me paroît téméraire de vous faire juger que je les connois. Non, Frédelingue, dit la Princesse, si la crainte d'être téméraire est ce qui vous arrête, je vous aime. Parlez en liberté; après cet aveu il vous est permis de tout dire & de tout comprendre. Il y a long-temps que vous le sçauriez, sans les vains efforts que j'ai faits pour combattre mon penchant. Quand j'ai vu qu'il m'étoit impossible de le vaincre, j'ai tâché par l'accueil le plus obligeant, & par mes manieres, de vous retenir ici: mais vous m'avez appris que vous partiez. La crainte de vous perdre m'a fait trembler, & je me suis détermi-

née, sans rien examiner, à vous apprendre que je vous aimois. L'usage ou la bienséance interdit, il est vrai, de pareils aveux à mon sexe : mais le rang que je tiens m'affranchit de ces loix, & quelque obligeantes que soient les manieres d'une Princesse, quand on y soupçonneroit de l'amour, on ôseroit rarement y répondre, si elle n'alloit elle-même au-devant de la timidité & du respect qu'on a pour elle. Ce n'est cependant point à la liberté que me donne mon rang, Frédelingue, que vous devez la connoissance de mes sentiments; j'aurois eu trop de fierté pour me servir de ce privilége : ma tendresse pour vous a tout fait, & quand je n'aurois pas été ce que je suis, j'en aurois peut-être agi de même. Mais, Frédelingue, il y a long-temps que je parle; quoique je puisse me persuader que vous n'hésiterez pas à me donner du retour, après vous avoir dit que je vous aime, il est juste que vous me le disiez aussi. La Princesse cessa de parler alors. Frédelingue avoit eu le temps de se remettre de sa surprise & de son embarras; & quelque impossible qu'il lui fût d'aimer une autre que son inconnue, comme il avoit quelquefois entendu parler de l'humeur & du caractere de la Princesse, il jugea que le meilleur parti qu'il avoit à prendre étoit de feindre. Peut-être, hélas! eût-

il mieux fait de lui avouer la diſpoſition de ſon cœur. Je ſerois, Madame, lui répondit-il, le plus ingrat & le plus inſenſible de tous les hommes, ſi je ne connoiſſois tout le prix des bontés que vous me témoignez; je dois être charmé de ce que je viens d'entendre; je vois que vous m'offrez un bonheur infini. Pardonnez-moi, Madame, ſi je ne montre pas à vos yeux tout l'excès de joie que vos paroles doivent exciter dans mon cœur: mais je ſuis ſurpris, étonné; à peine ôſé-je m'aſſurer que c'eſt vous que je vois. Ah! Frédelingue, s'écria la Princeſſe en l'interrompant, je ſuis cent fois encore plus charmée que vous; le déſordre où vous êtes eſt l'aveu le plus tendre que vous puiſſiez me faire; oui, votre cœur eſt véritablement touché, cher Frédelingue, ſoyez pour jamais ſûr du mien: reſtez dans ma Cour, jouiſſez-y de tous les agréments que je pourrai vous y faire trouver. En attendant que le temps amene le moment de l'union la plus douce, je vais tout mettre en uſage pour l'avancer. Je n'aime déſormais le rang que je tiens, que pour le partager avec vous. Frédelingue répondit toujours avec le même déſordre aux témoignages d'amour de la Princeſſe: ſes paroles étoient équivoques, interrompues, peu claires, mais telles qu'il les

falloit pour sembler des expressions de la passion la plus vive. La Princesse, emportée par la sienne, crut aussi qu'elles étoient un effet du plaisir que ressentoit Frédelingue. Il lui promit de rester à la Cour; elle lui dit qu'il sçauroit bientôt les mesures qu'elle jugeroit à propos de prendre pour qu'ils se vissent. Elle appella la personne qui l'avoit accompagnée, & le quitta : il étoit tard, Frédelingue un moment après se retira chez lui.

Il est aisé de s'imaginer quelle fut son inquiétude; il se rappella tout ce que la Princesse lui avoit dit, & ce qu'il avoit répondu; il sentoit qu'il lui étoit impossible de soutenir ce qu'il avoit promis par ses réponses, & la tendresse que la Princesse exigeoit de lui ne servoit qu'à lui rendre son inconnue plus chere. Cependant le tendre ressouvenir qu'il conservoit d'elle, & le dessein qu'il avoit de la secourir le lendemain, lui firent oublier l'aventure qu'il avoit eue le soir avec la Princesse.

Il y avoit à la Cour un homme de qualité, que j'appellerai Térame, avec qui Frédelingue s'étoit lié d'une amitié très-étroite. Térame avoit une maison de campagne à une demi-lieue du château de la Princesse; il y alloit rarement, & Frédelingue résolut de lui confier l'aventure

qui lui étoit arrivée avec l'inconnue, & de lui demander cette maison pour y conduire cette aimable personne, après l'avoir tirée de l'endroit où elle étoit. Il se coucha, & le lendemain, dès qu'il fut jour, il alla voir Térame, lui dit son secret, sans cependant lui parler de la Princesse. Cet ami se fit un plaisir de l'obliger, & lui dit même que, quelque beau que fût le portrait qu'il faisoit de son inconnue, il résisteroit à la curiosité de la voir, pour avoir l'agrément de l'obliger sans intérêt.

Dès l'instant même, Térame envoya un domestique avertir ceux qui avoient soin de la maison de campagne, de recevoir Frédelingue à quelque heure qu'il arrivât. Frédelingue prit congé de son ami, après l'avoir remercié. Il parut dans la journée quelques moments à la Cour; il y vit la Princesse qui le traita d'un air encore plus obligeant qu'à l'ordinaire. Elle lui fit signe d'approcher auprès d'une fenêtre, & lui serrant la main sans que personne la vît: trouvez-vous demain, lui dit-elle, à l'endroit où nous nous sommes vus, & à pareille heure. Elle n'eut que le temps de lui dire ces mots; Frédelingue ne lui répondit que par un soupir, que son cœur désavouoit, mais que la nécessité de feindre lui

arracha. Quelque temps après il sortit, & vint dans sa chambre attendre l'heure qu'il devoit partir pour aller trouver son inconnue. Le moment venu il monta à cheval, accompagné du même domestique qui l'avoit suivi, & à qui il ordonna de prendre deux chevaux, à dessein d'en donner un à l'inconnue, qu'il conduiroit de cette maniere avec plus de vitesse & moins de danger à la maison de son ami. Il arriva à minuit à la petite porte du jardin où étoit l'inconnue. La muraille n'étoit point haute, & l'on pouvoit aisément y monter avec un peu d'aide. Il voulut d'abord y monter le premier, & sauter dans le jardin; mais le domestique avec lequel il étoit l'arrêta : ne vous exposez point avant moi, Seigneur, lui dit-il: je vais passer dans le jardin, & j'irai vous ouvrir la petite porte, si je le puis; en tout cas vous passerez après moi. Après ces mots ce domestique attacha leurs chevaux, monta dessus la muraille, & sauta dans le jardin. La petite porte n'étoit fermée que par des verroux; il l'ouvrit à Frédelingue, qui, transporté de joie, courut au pavillon pour y voir l'inconnue. Il en étoit près, quand il crut y entendre la voix d'un homme. Il s'arrêta pour écouter, plus alarmé pour son amour, que pour sa vie.

Celui

Celui dont il entendoit la voix dans le pavillon parloit très-haut : oui, je vous aime, disoit-il, avec une ardeur que vos mépris ne diminueront jamais, cessez de me parler de la contrainte où je vous tiens; un amour violent & malheureux justifie tout ce qu'il nous fait faire. Aimez-moi, Madame, & vous me verrez plus soumis qu'on ne l'a jamais été : mais vous me haïssez, & votre aversion me porte à des extrémités dont vous pouvez vous affranchir. Celui qui parloit dit encore bien des choses, que Frédelingue ne put comprendre, parce qu'il en perdoit beaucoup. Celle avec qui cet homme étoit ne lui répondoit rien; Frédelingue l'entendoit seulement gémir, il sembloit qu'elle versât des larmes. Frédelingue étoit ému; les soupirs de cette inconnue lui inspiroient une douleur secrette; à tout moment il étoit près d'entrer, quand ce cavalier dit encore ces mots : belle Parménie, regardez-moi, ne détournez plus vos beaux yeux, ces yeux que j'adore. Il s'arrêta là & ne poussa plus que quelques soupirs : sans doute qu'il manqua de respect; car celle qu'il avoit nommée Parménie parut irritée. Retire-toi, s'écria-t-elle; porte ailleurs des transports qui ne doivent exciter que ma fureur. A quel sort suis-je destinée, ô Ciel!

Tu ne m'outrageras, infâme, qu'après m'avoir plongé un poignard dans le sein. Frédelingue frémit à ces paroles, il reconnut la voix de celle qu'il cherchoit; il devint furieux; &, se hâtant de se couvrir le visage d'un masque, dont il s'étoit précautionné en cas d'accident, il entre l'épée à la main, en criant: arrête, homme indigne du jour, & paye de tout ton sang les pleurs que tu fais couler. A peine eut-il prononcé ces mots, que, regardant le cavalier, il le reconnut pour le frere de la Princesse. Dans une autre occasion sans doute il eût modéré sa fureur: mais alors il eût à peine respecté les Dieux. Le Prince se mit en défense, saisi d'étonnement & d'effroi. L'inconnue, que j'appellerai Parménie, quoiqu'elle ne reconnût point mon pere, fut d'abord surprise à son tour, & vit ensuite ce secours avec plaisir. Le Prince se défendit quelque temps avec valeur: mais le trouble & le désespoir le rendoient téméraire. Il tomba d'un coup que mon pere lui porta, fit en tombant un cri affreux & perdit sur le champ la connoissance. Dès qu'il fut en cet état, Frédelingue, en se démasquant, s'approcha de la belle Parménie; il se mit à genoux devant elle, & lui présentant son épée, il lui dit: quel-

que juſte, Madame, que ſoit la punition de celui qui vous outrageoit, ſi vous le regrettez, je vous offre de quoi le venger: frappez; & ſi vous le haïſſez autant que votre courroux me l'a fait juger, hâtez-vous Madame, de vous éloigner d'un lieu où vous avez tout à craindre. Je vous conduirai près d'ici dans une maiſon où vous ſerez la maitreſſe, vous n'y ſerez qu'autant que vous le voudrez; ſuivez-moi, Madame, tout eſt prêt pour votre fuite: mais ſuivez-moi, avec aſſurance; avec moi vos charmes ſeront votre ſûreté: mon reſpect ſera, comme eux, infini; hâtez-vous de prendre une réſolution, il va venir du monde; vous pouvez briſer vos fers; un inſtant de retardement peut vous les rendre; marchons, Madame. Oui, brave inconnu, je vous ſuivrai, répondit Parménie; les Dieux n'ont point mis en vous ni tant de généroſité, ni tant de courage, ſans vous avoir donné de la vertu. Vous avez ſçu ſauver l'honneur d'une infortunée ſans défenſe, vous ne ſçaurez point l'attaquer. Sortons d'ici, je m'abandonne à votre conduite. Après ces mots elle ſe leva en préſentant la main à Frédelingue. Son domeſtique, qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu, marcha devant pour délier les chevaux. Frédelingue

aida Parménie à monter à cheval ; il se mit à ses côtés & se hâta d'arriver à la maison de Térame. Les ordres de cet ami avoient été si précis, qu'on y reçut Frédelingue comme s'il en eût été le maître. On mit Parménie dans l'appartement le plus magnifique. Il étoit tard ; Frédelingue la laissa reposer, après lui avoir marqué par son respect qu'elle devoit être entièrement tranquille.

Le lendemain matin, quand il jugea qu'il pouvoit la voir, il envoya un des gens de la maison, lui en demander la permission ; elle répondit qu'elle le verroit avec plaisir. Il vint ; il parut en entrant qu'il la regardoit avec admiration, elle étoit encore plus belle qu'il ne l'avoit vue. La sincérité des respects de Frédelingue l'avoit charmée ; elle se trouvoit délivrée de l'insolent amour d'un tyran qu'elle haïssoit, elle en étoit redevable aux soins d'un homme généreux, elle trouvoit même de la douceur à lui devoir beaucoup. Toutes ces choses avoient dissipé sa langueur ; ses yeux brilloient d'une aimable & douce vivacité ; le calme de son cœur & le sommeil avoient répandu dans ses traits une certaine délicatesse que le chagrin détruit. Elle sourit obligeamment en voyant Frédelingue ; pour lui il l'aborda d'un air craintif &

troublé. Parménie s'en apperçut & rougit. Je viens, dit-il, Madame, pour satisfaire à l'impatience que j'ai de sçavoir comment vous avez passé la nuit. J'aurois imaginé tous les moyens possibles pour vous rassurer, si j'en avois connu d'autres que mon respect & ma soumission. Vous y avez réussi, Seigneur, répondit Parménie; & si vous avez quelque plaisir à être persuadé de ma tranquillité, je n'hésiterai point à vous avouer qu'elle a été entiere. Elle prononça ces mots d'une maniere qui prouvoit mieux ce qu'elle disoit que son discours. Frédelingue en conçut une joie, qui parut sur son visage & dans tout ce qu'il répondit. Il eut pendant toute leur conversation un air de tendresse si naturel, que, quoiqu'elle n'éclatât que dans son air, Parménie en fut si touchée, qu'elle sentit augmenter sa reconnoissance, & qu'elle l'expliqua en des termes qui n'échappent qu'à l'amour. Souvent elle se retenoit, s'appervant de la force de ses paroles; un moment après ses sentiments d'amour pour Frédelingue lui paroissoient si justes, que son cœur saisissoit avidement cette raison, pour jouir d'une entiere liberté. Jamais deux personnes, sans se dire qu'elles s'aimoient, ne se le marquerent plus tendrement; car Frédelingue, se ressouvenant de cette géné-

rosité désintéressée qu'il avoit promise, n'osoit point encore lui parler de son amour. Dans cette conversation Parménie lui dit : Seigneur, je vous ai de si grandes obligations, qu'il ne m'est plus permis de vous regarder comme inconnu, & je vous avoue que je suis impatiente de sçavoir à qui je les dois. Il est juste de vous l'apprendre, Madame, répondit Frédelingue, & je l'aurois déjà fait, si j'avois osé me flatter que vous en étiez un peu curieuse.

Après ces mots, Frédelingue lui dit son nom & sa naissance ; & lui ayant fait un court récit de ses voyages, il lui raconta en même temps l'aventure galante qui lui étoit arrivée. Il lui cacha le nom de la Princesse ; & s'il parla de cette aventure, ce fut bien moins par un sentiment de vanité que par un sentiment d'amour pour Parménie, qui le portoit à lui prouver qu'il n'avoit jamais aimé avant de la voir, & qu'il ne pouvoit aimer qu'elle depuis qu'il l'avoit vue ; car dans son récit il avoua tous les mouvements dont il avoit été saisi en la voyant dans le pavillon. Quelque indifférence, Madame, qu'il ait fallu vous promettre, disoit-il, pour vous faire accepter mon secours, puisque je vous raconte ce qui m'est arrivé, qu'il me soit permis de ne rien déguiser. J'avois seu-

lement entendu parler de l'amour ; j'avois vu des amans ; hélas ! je ne croyois pas le devenir moi-même un jour. Je n'avois jamais fui ; je ne me défiois de rien, parce que je ne voyois pas qu'il fût possible de rien craindre. Je reçus le billet dont je vous ai parlé ; je soupçonnai ce que ce pouvoit être, & je n'en eus ni curiosité ni plaisir. En m'en allant chez mon ami je vous vis, & dès le même instant je ne fus plus le même ; je me sentis frappé : je vous regardois, à peine pouvois-je respirer ; mon cœur n'étoit que trouble & qu'émotion. Je revins cependant à moi ; je jettai les yeux sur votre table, j'y vis des lettres qui me parurent écrites de la main d'un homme ; j'apperçus un portrait, c'étoit le vôtre. Je pensai que vous aimiez ; j'en eus une tristesse si profonde, que dès l'instant la vie me fut à charge. Je tenois votre portrait entre mes mains ; je m'avançai, & me mis à genoux devant vous ; vous sçavez le reste.

Pendant que Frédelingue parloit ainsi, Parménie embarrassée détournoit à tout moment les yeux de dessus lui & les rapportoit à tout moment aussi ; elle vouloit l'arrêter, elle n'en avoit pas la force ; elle se reprochoit de l'entendre, & l'écoutoit cependant avec une at-

tention qu'elle sembloit vouloir cacher à Frédelingue, & se cacher à elle-même.

Quand il eut fini son récit, il ajouta : je vous ai promis, Madame, de n'avoir, en vous servant, que des sentiments généreux ; l'envie de vous servir m'a donné la force de vous tenir parole. Vous êtes en sûreté, vous resterez ici autant que vous voudrez : mais pour moi, Madame, je sens bien que je vous offenserois, si j'y restois plus long-temps ; mon cœur ne peut plus se contraindre. Avant de vous avoir vue, j'étois sans doute capable de cette générosité désintéressée ; mais je ne puis plus la soutenir ici, j'ai suspendu ma tendresse pour vous plaire ; vous la verriez peinte dans toutes mes actions malgré moi-même ; enfin je vous en parlerois peut-être, & ce n'est qu'en fuyant que je puis garder ma promesse. Cependant, malgré la triste marque de générosité que je vous donne, je n'en suis en effet pas plus généreux ; je vous fuis crainte de vous offenser, je ne crains de le faire que parce que je vous aime ; mais, en vous fuyant, j'emporte mon amour. Je veux le garder, je veux mourir de douleur ; & si je suis généreux, je ne le parois que parce que vous me l'ordonnez. Mon cœur n'a point de part à cette générosité, & n'en aura

jamais ; oui, je l'avoue, & si ce n'est qu'à ce prix que vous m'accordez votre estime, je ne la mérite point. Mais, Madame, il ne me reste plus qu'une grâce à vous demander. Je ne puis me résoudre à quitter ces lieux, sans sçavoir quelle est l'aimable personne que j'ai servie, que je suis, & dont l'absence finira bientôt mes jours.

Frédelingue se tut après ces mots ; les larmes lui coulerent des yeux ; il attendoit la réponse de Parménie. De son côté l'aimable inconnue étoit attendrie ; la résolution de partir, que prenoit Frédelingue, alarmoit son cœur ; elle perdoit insensiblement ce reste d'attention qu'elle avoit sur elle-méme. Elle demeuroit immobile ; ses alarmes & son amour s'expliquoient par son silence ; elle n'osoit avouer qu'elle aimoit, elle ne s'apperçevoit pas qu'elle le témoignoit. Non, Seigneur, répartit-elle ; il n'est pas encore temps que vous me quittiez : peut être hélas ! aurai-je dans les suites encore plus besoin de vous. A peine ai-je eu le temps de me croire en sûreté. Si vous me quittiez sitôt, Seigneur, je m'imaginerois n'y être plus ; restez donc encore ici, vous serez plus généreux que vous ne pensez. Hé bien ! Madame, répartit Frédelingue, vous voulez que je demeure,

j'obéirai : mais il m'échappera des ſoupirs ; mes yeux ne regarderont que vous, vous m'entendrez ſans ceſſe vous répéter que je vous aime, & pour prix d'un plus long ſéjour je n'emporterai que votre haîne. Non, je ne vous haïrai pas, Seigneur, répondit Parménie avec vivacité. Elle s'arrêta à ces mots ; elle étoit honteuſe & n'oſoit plus rien dire. Frédelingue charmé baiſſa les yeux, de peur d'augmenter l'embarras de Parménie. Ils reſtoient tous deux en ſilence ; il le rompit en ſe jettant à ſes genoux : vous ne continuez pas, Madame, lui dit-il ! Ah ! ne vous reprochez pas un peu de bonté que vous me laiſſez voir ; mon reſpect & mon amour en augmentent : ſouvenez-vous qu'il n'y a qu'un moment que la crainte de vous offenſer me faiſoit renoncer au plaiſir de vous voir & à la vie. Frédelingue, en prononçant ces mots, étoit toujours à ſes genoux ; il les embraſſoit avec un air de timidité qui modéroit ſon emportement ; il les arroſoit de ſes larmes. Parménie en répandoit à ſon tour : elle repouſſoit d'une main Frédelingue, & oublioit l'autre qu'elle abandonnoit à ſa tendreſſe. Levez-vous, Seigneur, lui dit-elle ; la ſincérité de votre paſſion & vos reſpects m'ont vaincue : il n'eſt plus temps de vous cacher ici mes ſentiments,

je n'ai pu les déguiſer. Aimez-moi toujours, Seigneur, ne me quittez point, vous ne ſerez plus contraint; je verrai les marques de votre tendreſſe avec plaiſir, j'y ſerai ſenſible; j'eſpere que votre reſpect ne ſe démentira jamais, & que vous juſtifierez dans les ſuites le penchant que je me ſuis ſenti pour vous en vous voyant.

Parménie ceſſa de parler alors; elle regardoit ſeulement Frédelingue, à qui un excès de joie & de plaiſir ôtoit preſque les forces. Il ne répondoit rien, il avoit des intervalles de vivacité & de langueur: ils étoient enfin charmés l'un de l'autre. Frédelingue voulut parler; mais c'étoit avec un déſordre & une interruption de diſcours qui marquoit le trouble agréable où ſon âme étoit plongée.

Des domeſtiques qui vinrent ſervir à manger les tirerent de la ſituation où ils étoient tous deux. Vous ſçaurez tantôt qui je ſuis, dit Parménie en ſouriant, & vous ſçaurez qui vous aimez. Ils ſe mirent tous deux à table; l'aimable inconnue y montra une gaieté vive & tranquille: Frédelingue ne lui diſoit rien qui ne fût accompagné d'un air doux & reſpectueux, qui le rendoit encore plus aimable. On deſſervit, & ils furent ſe promener dans les jardins de la maiſon. Comme il faiſoit

chaud, Frédelingue apperçut une petite grotte : il y conduisit Parménie, pour y être plus fraîchement.

Lorsqu'ils furent assis tous deux : je vous ai promis, Seigneur, de vous apprendre qui je suis, dit elle en prenant la parole, & je vais le faire.

Parménie est mon nom ; Adislas mon pere étoit un des premiers Seigneurs de ces lieux : il devint passionnément amoureux de Phronie, dont le pere étoit égal au mien en biens & en naissance ; Phronie l'aima à son tour. Adislas la voyoit du consentement de ses parents, & il se préparoit à la demander en mariage, quand Erisman, pere de Phronie, & lui se brouillerent tous deux. Erisman sçavoit qu'Adislas étoit aimé du Prince, pere de la Princesse d'aujourd'hui. Erisman avoit un procès considérable avec un Seigneur de la Cour ; ce Seigneur étoit ami intime de mon pere : Erisman pria Adislas d'obtenir du Prince que leur affaire se terminât à son avantage. Il prétendoit ne demander rien que de juste ; & si Adislas avoit effectivement sollicité le Prince, son ami eût perdu son procès : mais il ne put s'y résoudre, quelque envie qu'il eût d'obliger Erisman. Il lui représenta que ce Seigneur, contre lequel il exigeoit qu'il parlât, étoit de ses amis, & que tout ce qu'il pouvoit faire étoit d'engager le Prince

ou à les accommoder, ou à hâter la déciſion de leur affaire. Eriſman n'entra point dans ſes raiſons: il croyoit trouver mon pere prêt à tout faire pour lui; & ce refus, qui en effet n'avoit rien que de raiſonnable, le piqua ſi fort, que dès-lors il défendit à Phronie de voir davantage Adiſlas. Phronie, qui aimoit mon pere, reçut cette défenſe avec chagrin. Elle trouva moyen de faire avertir mon pere de ce qui ſe paſſoit; il en fut extrêmement affligé, & n'oublia rien pour faire changer de réſolution à Eriſman. Il pria leurs amis communs de lui parler en ſa faveur: mais Eriſman répondit que Phronie étoit encore trop jeune, & qu'au reſte il vouloit marier ſon fils (car il en avoit un) avant ſa fille. Adiſlas étoit au déſeſpoir, Phronie inconſolable: ils s'écrivoient cependant; un domeſtique affidé leur rendoit leurs lettres. Adiſlas témoigna dans une réponſe à Phronie qu'il ne pouvoit plus vivre ſans la voir, & qu'il ne falloit pas qu'un ſimple caprice de ſon pere déſunît leurs cœurs; que ſi elle vouloit qu'il la vît, il ſçauroit faire en ſorte qu'on ne s'en apperçût point. Phronie balança long-temps à lui accorder ce qu'il demandoit: mais enfin vaincue, & par les inſtantes prieres d'Adiſlas, & par ſa propre tendreſſe, elle lui

manda qu'elle consentoit qu'il la vît, pourvu que les mesures qu'il prendroit fussent si justes qu'on ne pût découvrir les visites qu'il viendroit lui rendre. Dès qu'Adislas eut reçu cette réponse, il lui récrivit qu'il la verroit la nuit, à une heure qu'il lui marqua. Le domestique qui rendoit les lettres à ces amants avoit gagné un de ses camarades chez Erisman ; ainsi Adislas n'eut pas de peine à entrer la nuit chez le pere de Phronie. Cette aimable fille l'attendoit dans un sallon ; ils se virent avec tous les transports que font éclater deux amants qui s'aiment tendrement, & qui ont été long-temps séparés. Les premiers jours se passerent à jouir du plaisir de s'être retrouvés, à se dire incessamment qu'ils s'aimoient, à se promettre de s'aimer toujours. Le mystere augmente l'amour ; jamais aussi Adislas & Phronie n'avoient trouvé plus de charmes à se voir. Adislas, dans l'excès de sa passion, avoit souvent proposé à Phronie de se lier ensemble d'une union éternelle : recevez ma foi, lui disoit-il ; jurons-nous d'être l'un à l'autre : vous me connoissez, belle Phronie ; je ne suis point capable de perfidie ; nous aurons des témoins de notre engagement. Si vous refusez d'être à moi de cette maniere, votre pere refusera toujours de nous unir, & je

perdrai toute eſpérance. Phronie étoit ſage & vertueuſe; ces ſortes d'engagements lui paroiſſoient bleſſer l'exacte bienſéance, & l'obéiſſance qu'on doit à un pere. Non, Seigneur, diſoit-elle à Adiſlas : attendons. Mon pere ne ſera pas toujours inflexible; ſauvez-moi, par amour, d'une action qui a l'air du vice, & qu'on regarde dans le monde comme l'effet d'une paſſion déréglée. La joie que j'aurois d'être à vous ſeroit imparfaite, ma délicateſſe y joindroit des remords qui la troubleroient ſans ceſſe; ſoyez content de poſſéder mon cœur, vous l'aurez ſans réſerve, vous l'aurez toujours : le reſte n'aura rien de ſi doux que le charme innocent que je trouve à vous dire que j'aime.

C'étoit par de pareils diſcours que Phronie tempéroit les mouvements paſſionnés d'Adiſlas : mais peut-on toujours réſiſter à ce qu'on aime? Adiſlas donna la main à Phronie; deux amis communs furent témoins de la foi jurée. Le lendemain il vint la revoir. Quelques gens de la maiſon, cinq ou ſix jours après, virent le matin ſortir Adiſlas; ils en avertirent Eriſman, qui réſolut d'envoyer ſa fille à une maiſon de campagne, à l'inſçu d'Adiſlas. Dès qu'elle en fut avertie, elle en informa ſon amant, & lui apprit

quel étoit l'endroit où l'on alloit la conduire. Adiſlas la pria d'agréer qu'il l'enlevât : mais elle le lui défendit. Son pere la fit partir ; Adiſlas gagna une partie de ceux à la garde deſquels elle étoit commiſe, il fallut leur confier le ſecret. Ainſi il continua de voir Phronie ; dans les ſuites elle me mit au monde. On me donna pour nourrice une femme qui demeuroit à une lieue de la maiſon où étoit Phronie. On déroba à Eriſman la connoiſſance de tout ce qui s'étoit paſſé. Il fut tué, cinq ou ſix mois après, au ſiége d'une ville que le Prince vouloit reprendre. Adiſlas ſe trouvoit au même ſiége, il monta même à l'aſſaut avec mon pere ; il le vit tomber. Eriſman ne mourut pas ſur le champ ; Adiſlas en eut tous les ſoins imaginables. Eriſman fut touché de l'empreſſement qu'il lui témoignoit. Il mourut en l'embraſſant, & lui dit qu'il étoit au déſeſpoir de ne lui avoir point donné Phronie. Quand Eriſman fut mort, Adiſlas écrivit à Phronie, & lui marqua qu'il arrivoit pour publier leur mariage ; que de ſon côté elle prévînt, ou fît prévenir ſa mere. Phronie fut très-affligée de la mort d'Eriſman ; ſa mere fut informée par des amis de la perte de ſon mari. Elle vint pour retirer ſa fille de l'endroit où elle étoit. Phronie, les larmes aux

yeux, lui montra la lettre d'Adiſlas, & lui avoua Sa mere, qui aimoit Adiſlas, apprit ſans chagrin l'engagement que Phronie avoit avec lui; elle voulut voir l'enfant qu'elle avoit mis au monde, & fut avec ſa fille dans le village où demeuroit la nourrice : mais un triſte accident avoit fini ſa vie & celle de ſon mari quelques jours avant. Le feu s'étoit mis à leur maiſon pendant la nuit. Comme cette maiſon étoit jointe à beaucoup d'autres, l'eſpace de temps que l'on paſſa ſans arrêter le feu, le rendit ſi violent, qu'une partie du village fut brûlée; nombre de gens périrent; la maiſon de ma nourrice fut conſumée par les flammes, elle y périt elle-même avec ſon mari. Comme on ne me trouva point, on crut que j'avois eu le même ſort: mais j'avois été ſauvée. Dans les dangers les plus grands il eſt toujours des gens qu'une généroſité naturelle, ou la pitié, fait vôler au ſecours des malheureux. Une dame qui demeuroit à trois lieues de-là, & qui étoit partie très-tard de chez elle pour aller à un de ſes châteaux, avoit été obligée d'arrêter dans le Village, à cauſe de la nuit qui l'avoit ſurpriſe, & du danger qu'il y avoit dans les chemins. Notre voiſin l'avoit reçue chez lui. Par bonheur pour elle, elle s'étoit couchée fort tard. Il n'y avoit qu'un moment qu'elle

étoit au lit, quand elle vit ſes fenêtres éclairée d'une flamme prodigieuſe; elle crie, effrayée de ce qu'elle voit, on vient à elle, & on la ſauve. C'étoit la maiſon de ma nourrice qui brûloit; elle & ſon mari étoient enſevelis dans le ſommeil, ou peut-être étoient déjà morts. Quelques-uns de gens de cette dame, touchés de compaſſion pour ceux qui demeuroient dans cette maiſon qu'ils voyoient en flammes, n'héſiterent point à s'expoſer pour tâcher de les ſecourir. Ils montent par un eſcalier de bois à moitié brûlé, parçourent tous les endroits où le feu n'étoit point encore, & ne trouvent que moi ſeule dans un berceau; ils m'emporterent & ils eurent le bonheur de deſcendre encore l'eſcalier, qui rompoit ſous leurs pas. Le péril où ſe voyoient expoſés les voiſins les étourdiſſoit, & ne laiſſoit de préſence d'eſprit à perſonne. La dame s'étoit retirée un peu loin de l'embrâſement; une foule de monde étoit occupée, les uns à vuider les maiſons, les autres à jetter de l'eau, à ſauver les hommes, les enfants & les femmes. Ceux qui m'avoient ſauvée m'emporterent ſans que perſonne y prît garde; ils me montrerent à leur maitreſſe; mon enfance, & la ſituation où je me trouvois, lui inſpirerent de la compaſſion pour moi. Elle étoit veuve,

très-riche, & n'avoit point d'enfants : elle résolut [illegible] me garder, & de m'élever, jugeant bien que ma nourrice & son mari qu'elle croyoit mon pere & ma mere, étoient morts. Elle me donna à un de ses domestiques, & lui recommanda de me cacher. Insensiblement le feu s'éteignit, toutes les maisons qu'il avoit pu gagner étoient réduites en cendres. Le jour vint : la dame, informée de la mort de ma nourrice & de son mari, m'emporta.

Ce fut trois ou quatre jours après cet incendie que Phronie & sa mere vinrent pour me voir. Il est aisé de s'imaginer quelle fut leur désolation, quand on leur eut appris ce qui étoit arrivé, & qu'on leur dit que j'avois péri avec ma nourrice ; elles s'en retournerent. J'ai sçu depuis que ma mere étoit tombée dans une langueur qui lui avoit presque ôté la vie. Mon pere arriva comme il l'avoit écrit ; sa douleur ne fut pas moins grande que celle de ma mere, quand il eut tout appris.

Cependant il publia son mariage avec Phronie, & vécut dans les suites avec elle dans une union aussi douce que quand ils étoient amants. Quinze ans se passerent sans qu'on fût désabusé de ma mort. La dame avec qui j'étois me fit nourrir dans sa maison, & prit soin de m'élever

elle-même après, quand je n'eus plus besoin de nourrice. Hélas ! je me souviens encore avec plaisir des jours tranquilles que je passois avec elle; elle m'aimoit tendrement; elle m'appelloit sa fille, & je l'appellois ma mere. On ne m'avoit point dit qui j'étois. L'éducation que me donna cette dame ne fut pas sans doute accompagnée d'autant d'éclat que l'auroit été celle que j'aurois reçue chez mon pere; ce fut une éducation simple, plus conforme à la vertu qu'à la politesse, qui accoutumoit mon cœur à des sentiments généreux & naturels. L'éducation du monde ne donne à ceux qui la reçoivent presque toujours qu'une apparence vertueuse; on apprend ce qu'il faut faire pour paroître ou généreux, ou vertueux, & l'on apprend rarement ce qu'il faut faire pour le devenir véritablement : on s'attache à l'air & aux manieres, & quand on sçait l'art de les rendre aimables, on se croit tel qu'il faut être. Le monde ne connoît que cette perfection superficielle, & toute sa sagesse n'est enfin que plus ou moins d'hypocrisie d'autant plus dangereuse, que ceux qui la possèdent le plus finement ne s'en apperçoivent pas. Ils se croient bons, parce qu'ils font par habitude une action qui a l'air de la vertu. C'est cette apparence qui les séduit, leur délicatesse ne s'é-

[illegible]end pas jusqu'à vouloir être bons par sentiment; [illegible]ur ne connoît que le plaisir d'avoir trompé, il n'en [illegible]t point la honte; & l'estime qu'on a pour eux [illegible]st le fruit d'une fourberie fine & secrette, ressemblante à la vertu, que l'éducation leur a inspirée, & dont ils sont, à la vérité, comme [illegible]nocents, parcequ'ils s'abusent en abusant les autres.

Cette digression, continua Parménie, vous paroîtra peut-être hors du sujet : mais, Seigneur, le mépris que j'ai pour la plupart des gens du monde est si grand & si juste; j'ai trouvé chez eux tant de vices & de mauvaise-foi, que vous me pardonnerez des réflexions que l'aversion que j'ai pour eux m'a fait faire.

Je vivois heureuse avec cette dame; elle m'aimoit avec une tendresse que quelque douceur de caractere qu'elle trouvoit peut-être en moi contribuoit à augmenter. Le château où demeure à présent la Princesse n'est pas éloigné de l'endroit où j'étois. Cette dame avoit quelques parents à la Cour, ils la venoient voir assez souvent; ils sçavoient bien que je n'étois pas sa fille : mais comme elle avoit prié qu'on ne m'en instruisît pas sitôt, ils me traitoient comme leur parente. La chasse étoit belle dans nos cantons;

ce plaisir y attiroit nombre de courtisans : il en venoit toujours quelques-uns chez la dame, & quelques charmes que la nature m'a donnés me faisoient passer pour une belle personne. Parmi ce nombre de gens qui venoient quelquefois chez la dame, deux ou trois, après avoir fait long-temps parler leurs yeux, avoient osé me déclarer leur amour. D'abord ma timidité avoit été si grande, que je n'avois répondu qu'en fuyant. Ils recommencerent ; je n'ôsai point en avertir la dame, de peur qu'elle ne crût que j'y avois donné occasion : & je leur témoignai par une fierté modeste que, s'ils continuoient à me parler de même, je les haïrois autant qu'ils disoient m'aimer. Le ton de ma voix, mes yeux confirmoient le sens de mes paroles. Ils se tûrent, à l'exception d'un seul, qui ne cessa point ses importunités. Il n'arrivoit jamais seul, & feignoit toujours de venir par occasion. Ma mere (car c'est ainsi que j'appellois cette dame) qui ne sçavoit rien, le recevoit avec honnêteté. C'étoit un jeune Seigneur étranger, qui n'étoit venu dans notre province qu'à l'occasion du mariage d'un de ses parents établi à la Cour, & qui avoit épousé une riche héritiere. Ce jeune Seigneur étoit bien fait, mais sa phy-

ſionomie étoit rude, auſſi étoit-il brutal; je l'avois remarqué ſouvent. Il étoit vain & fier; j'avois encore plus de répugnance pour lui que je n'en avois pour les autres: mais il ne ſe rebuta pas; auſſi ne fondoit-il ſes eſpérances que ſur un deſſein qu'il méditoit apparemment, & qu'il exécuta ſans ſuccès. Il nous vint voir ſeul un après-dîner; il n'étoit accompagné que de quelques domeſtiques; il avoit, diſoit-il, chaſſé tout le matin. Il me parut ce jour-là en agir plus reſpectueuſement avec moi. Sur la fin du jour il propoſa à ma mere le plaiſir de voir courir un lièvre. Elle en avoit quelquefois été curieuſe, elle accepta la partie. On devoit le faire partir d'un petit bois qui n'étoit qu'à un demi-quart de lieue de la maiſon. Ma mere voulut y aller à pied en ſe promenant. Nous ſortons; les domeſtiques avec leſquels il étoit venu marcherent devant, pour battre, diſoient-ils, le petit bois avec leurs chiens. Jamais le jeune Seigneur n'avoit été ſi gai, ni ſi complaiſant. Nous nous trouvions à l'entrée du petit bois, quand il fit un cri, que nous crûmes un ſignal pour avertir les domeſtiques qui avoient marché les premiers: mais quelle fut notre ſurpriſe, quand, au lieu du lièvre que nous attendions, nous vîmes qua-

tre hommes armés qui se jetterent sur moi! Je me débattis long-temps entre leurs mains; je fis des cris, je donnai au jeune Seigneur tous les noms qu'il méritoit: mais ceux qu'il avoit choisis pour cette exécution n'étoient pas gens à être attendris par des larmes impuissantes. Ma mere étoit évanouie entre les bras du jeune Seigneur & d'un de ses hommes, qui l'avoient couchée sur l'herbe. Déjà les autres m'alloient porter sur un cheval, sur lequel le jeune Seigneur étoit déjà monté: il m'alloit enlever, quand dix ou douze hommes, qui avoient entendu mes cris, & qui étoient au bout du bois à se reposer; parurent à cheval, & fondirent sur mes ravisseurs. Celui qui sembloit être le maître étoit un homme environ de quarante ans, de bonne mine: il tua de sa propre main un de ceux qui vouloient me mettre sur le cheval. D'abord le Seigneur étranger se défendit avec vigueur: mais enfin il tomba blessé en plusieurs endroits. Les autres, tous blessés aussi, s'enfuirent; on ne les poursuivit point. Pendant ce combat, qui ne dura qu'un moment, j'étois allée au secours de ma mere, qui restoit couchée sur l'herbe, presque sans mouvement. A force de cris & de caresses, je la fis revenir à elle; elle ouvrit les

yeux, & me trouvant auprès d'elle, elle m'embraſſa tendrement, & me dit; ah! ma fille, par qui m'êtes-vous rendue? A peine eut-elle prononcé ces mots, que le cavalier qui avoit combattu pour moi approcha, & m'adreſſant la parole : je rends grâces au Ciel, dit-il, Madame, d'être arrivé aſſez à propos pour vous ſauver des mains de vos raviſſeurs; n'ayez plus de frayeur, & permettez-moi de vous conduire où vous alliez. Notre maiſon, Seigneur, n'eſt pas fort éloignée d'ici, lui dis-je; & quand elle le ſeroit, nous n'en aurions pas moins de plaiſir à nous abandonner à la conduite d'un homme qui vient de nous rendre un ſi grand ſervice. En prononçant ces mots, je m'apperçus que cet inconnu perdoit du ſang; ma mere y prit garde comme moi: ah! Seigneur, lui dit-elle, vous êtes bleſſé: remontez à cheval; & puiſque vous voulez bien nous accompagner juſques chez nous, il n'y a qu'un pas, & nous vous donnerons du ſecours. La maniere dont ma mere prononça ces mots marquoit un empreſſement inquiet & obligeant; il y répondit avec beaucoup de politeſſe. Il fit avancer deux des chevaux que montoient ceux qui le ſuivoient; il aida ma mere à monter ſur l'un, & monta ſur l'autre.

après m'avoir donné le fien. Nous arrivâmes en un inftant à la maifon; ma mere fe hâta de faire préparer un lit : on envoya chercher un Chirurgien, qui demeuroit au village prochain. Sa bleffure n'étoit pas confidérable, & nous le laiffâmes repofer. Cependant le jeune Seigneur qui avoit voulu m'enlever fut fecouru par quelques gens qui pafferent : mais il mourut quelques jours après de fes bleffures.

Quand nous fûmes chez nous, ma mere m'embraffoit de joie : peu s'en eft fallu, ma chere fille, me difoit-elle, peu s'en eft fallu que je ne vous aie perdue; j'aurois été inconfolable. Je lui marquois toute la reconnoiffance que je devois à tant d'amitié, & nous ne pouvions toutes deux admirer affez la maniere vive avec laquelle le cavalier qui nous avoit fecourues avoit pris notre défenfe.

Nous allâmes le voir, ma mere & moi, quand il eut repofé quelques moments; nous lui témoignâmes le chagrin que nous avions de fa bleffure. Elle n'eft point affez grande, nous dit-il, pour qu'elle vous inquiète : mais à mon égard, quand elle feroit dangereufe, je ne pourrois me repentir de ce que j'aurois fait, puifque je n'ai fait que mon devoir, & que d'ailleurs, il eft bien

doux d'avoir à ſe flatter de la reconnoiſſance d'une ſi belle perſonne que vous. Il prononça ces derniers mots en me regardant. Je ne ſçais, Seigneur, lui répondis-je, ſi la beauté dont vous parlez ajoûte encore du prix à ma reconnoiſſance : mais ſi cette reconnoiſſance vous fait plaiſir, après ce que je vous dois, j'ôſe vous aſſurer qu'elle eſt infinie. Il répondit toujours avec beaucoup de politeſſe à tout ce que nous lui dîmes ma mere & moi. Je vous avouerai même, Seigneur, ajouta Parménie, que, malgré la diſproportion de ſon âge au mien, je n'eus jamais tant de plaiſir à voir perſonne. Ma reconnoiſſance n'étoit point tant un effet du ſervice qu'il m'avoit rendu, que l'effet d'une ſecrette tendreſſe que je conçus d'abord pour lui. Après quelques moments de converſation, nous lui demandâmes par quel haſard le Ciel l'avoit conduit à l'endroit où il nous avoit ſecourues. Hélas! répondit-il, je venois ſans doute inutilement chercher ce que je ne puis avec raiſon eſpérer de revoir. Un Seigneur de la Cour, qui eſt mon ami intime, me parloit avant-hier, avec pluſieurs autres, de l'aventure d'une jeune fille, qu'une de ſes parentes avoit dès l'enfance élevée comme ſa propre fille : elle eſt, nous diſoit-il, admirablement belle; je l'appelle ma couſine,

elle me croit ſon couſin; & il y a quinze ans que ma parente, allant à une de ſes terres, s'arrêta dans un village à cauſe de la nuit : le feu prit à la maiſon attenant celle où elle étoit; elle en ſortit, avec ſes gens qui ſauverent une petite fille au berceau, de cette maiſon qui brûloit : ils la montrerent à ma parente, qui, informée de la mort du pere & de la mere de l'enfant, l'emporta avec elle. Voilà, nous diſoit-il, l'hiſtoire de cette belle perſonne que nous regardons comme notre parente.

Ce récit continua l'inconnu, m'a paru ſurprenant; je n'ai même pu me défendre d'une certaine émotion qu'il a excitée dans mon cœur. L'aventure de cette fille ſauvée du feu avoit trop de rapport à la triſte aventure d'une petite fille, dont j'étois le pere, qui étoit en nourrice au même village dans le temps où l'incendie arriva, & dont la nourrice périt avec ſon mari. Hélas! diſois-je en moi-même, ſi cette belle fille dont on me parle étoit la mienne; on a vu quelquefois des aventures auſſi ſurprenantes, & ſouvent les Dieux nous dérobent ce que nous avons de plus cher, pour nous le rendre après dans le temps qu'on s'y attend le moins. Cette idée m'a frappé; je repaſſois toujours dans mon eſprit ce que j'avois

entendu raconter; je me laissois malgré moi entraîner à une flatteuse espérance; j'avois quelquefois des saisissements de joie, pareils à ceux qu'on sent à une agréable surprise : il m'a pris une impatience de m'assurer de tout. Ce matin j'ai été voir mon ami, pour le prier de me conduire chez sa parente. Mon ami étoit sorti. En racontant l'histoire, il avoit à-peu-près dit l'endroit où demeure cette parente, je me ressouvenois de tout. Je suis parti de chez moi, accompagné des gens que vous avez vus avec moi, je m'informois à ceux que je rencontrois où demeuroit dans ces campagnes la dame que je cherchois. Sur la fin du jour je me reposois avec mes gens à l'entrée du bois où vous étiez; j'ai entendu des cris, j'ai distingué que c'étoient ceux d'une femme : la maniere dont elle se plaignoit m'a fait juger qu'elle avoit besoin d'un prompt secours; j'ai couru avec mes gens, nous vous avons vues toutes deux, & vous sçavez depuis ce qui est arrivé.

Quand cet inconnu eut fait ce récit, nous l'entendîmes soupirer, les larmes lui vinrent presque aux yeux. Je jettai par hasard alors un regard sur ma mere, & je remarquai sur son visage toutes les marques d'un grand étonnement; il sembloit même qu'elle avoit changé de couleur. Elle ne

répondoit rien à cet inconnu, elle le regardoit ſeulement comme ſi elle eût été immobile. J'étois, à mon tour, très-ſurpriſe de la voir en cet état, quand elle rompit ce profond ſilence qu'elle avoit gardé. Ne vous abandonnez point à la douleur, Seigneur, dit-elle à cet inconnu; quoiqu'il vous paroiſſe hors de raiſon de penſer que vous puiſſiez retrouver votre fille, rien n'eſt impoſſible aux Dieux; ils vous l'ont peut-être conſervée, peut-être eſt-ce ce même enfant qu'on a ſauvé du feu; eſpérez tout, je connoîs la dame qui a enlevé cette jeune fille, je la connoîs elle-même. Elle eſt encore plus belle qu'on ne vous l'a dit; & ſi vous étiez ſon pere, je ne puis vous exprimer le plaiſir que vous ſentiriez tous les jours en la voyant. Son caractere eſt aimable, elle a le cœur bon & généreux; en un mot, elle eſt telle qu'il faut pour être toujours regrettée de celle qui vous la rendra, & pour être aimée de vous & de ſa mere avec tendreſſe. Mais Seigneur, à quoi pourriez-vous la reconnoître? car dans cet incendie, dont la dame elle-même m'a fait récit, il y eut tant de gens de ſauvés, il en périt tant, qu'il eſt difficile de s'aſſurer de rien ſans des preuves inconteſtables. S'il n'y avoit plus que cette difficulté, répartit l'inçonnu, elle ſeroit bientôt terminée.

La nourrice de ma fille & son mari ont laissé des parents qui sçavent que cette nourrice & son mari n'avoient point d'autre enfant que ma fille ; si on l'a sauvée chez eux dans son berceau, il est incontestable que c'est elle. Ajoutez à cela quelque chose encore de plus fort & de plus certain, qui est que ma fille a une grande tache noire au bras ; je la remarquai par bonheur quand elle vint au monde ; & si celle dont il s'agit avoit cette tache, il ne faudroit point d'autre marque pour me persuader que c'est ma fille. Ce que cet inconnu disoit d'une tache noire au bras me fit ressouvenir alors que j'en avois une de même : mais je me ressouvins de cela sans aucune réflexion sur ce dont il s'agissoit. J'avois souvent montré cette tache à ma mere ; & quand elle eut entendu ce que disoit l'inconnu, elle ne douta plus que je ne fusse sa fille.

Cependant elle ne déclara rien en ce moment. Il étoit tard ; elle quitta l'inconnu, en lui promettant que le lendemain elle lui apprendroit des nouvelles très-sûres touchant sa fille. Dormez en repos, dit-elle, Seigneur ; peut-être demain aurez-vous le plaisir d'embrasser votre fille. Quand ma mere eut cessé de parler ; je lui témoignai de mon côté la part que je prenois au plaisir

qu'il auroit de la retrouver. Il feroit parfait, me répondit-il d'une voix baffe, fi cette fille étoit comme vous. Je ne répliquai à ce compliment qu'en fouriant, & que par une révérence. Nous le quittâmes, & nous nous retirâmes dans la chambre de ma mere. Elle me parut trifte; elle me regardoit de temps en temps avec une tendreffe qu'elle ne m'avoit jamais tant marquée; je l'entendois foupirer, je lui demandai plufieurs fois ce qui la chagrinoit: mais elle me répondoit que c'étoit un effet de la peur qu'elle avoit eue en me voyant enlever. On fervit, nous foupâmes; elle mangea peu, & jettoit toujours fur moi des regards qui ne lui étoient pas ordinaires. Nous parlâmes de l'aventure de la fille de l'inconnu, je le plaignois: & fi cette belle perfonne dont il s'agit étoit fa fille, me difoit-elle, que penferiez-vous d'elle? Je penferois, répondois-je, qu'elle fera charmée de retrouver un pere qu'elle ne connoiffoit pas; que la nouveauté de fon aventure ne fervira qu'à redoubler fa joie, & que cette joie fera traverfée de quelque inquiétude: ce fera fans doute par le chagrin qu'elle aura de fe féparer de cette dame qui l'a élevée, qui l'aime apparemment, & à qui elle a tant d'obligation. Vous fentiriez donc ce

chagrin,

chagrin, disoit ma mere, si vous étiez à la place de cette dame? Oui, sans doute; & je conserverois pour elle, disois-je, les sentiments qu'une fille a pour une mere qu'elle aime. Après ces mots, ma mere ne parla plus; je vis seulement quelques larmes qui couloient sur ses joues. Sa tristesse m'inquiéta, elle ne vouloit point m'en apprendre la cause. Je devins triste à mon tour, je pleurois; ma mere m'embrassoit, & c'étoit avec des transports de tendresse qui me surprenoient. Faut-il, lui disois-je, Madame, que vous me fassiez tant de caresses, & que vous refusiez de m'apprendre ce qui cause vos chagrins? Vous ne le sçaurez que trop tôt pour moi, ma chere fille, répondoit-elle. Je ne pus lui en faire dire davantage: allez vous coucher, vous serez instruite de tout demain, me dit-elle. Je la quittai là-dessus, & j'attendis le lendemain avec impatience. Je me levai quand je jugeai que ma mere étoit éveillée; j'entrai dans sa chambre: mais quelle fut ma douleur, quand je la trouvai dans son lit qui fondoit en larmes! Je me jettai à son cou, en la conjurant de me confier ses peines. Elle me serra tendrement, vous sçaurez dans quelques moments le sujet de mes pleurs, ma chere fille, me dit-elle; mais je suis charmée

de la tendresse que vous avez pour moi. Aimez-moi toujours autant, & soyez persuadée que je n'ai rien tant aimé, & que je n'aimerai jamais rien tant que vous.

Après ces mots, elle appella quelqu'un, & elle ordonna qu'on fût voir si l'inconnu étoit éveillé & en état de recevoir sa visite. On revint un instant après dire que l'inconnu la remercioit de son honnêteté, & qu'il l'attendoit. Ma mere s'habilla promptement, & me prenant par-dessous les bras : venez, ma fille, dit-elle ; je suis bien-aise que vous m'accompagniez. Je la suivis ; nous entrâmes dans la chambre de l'inconnu. Dès qu'il nous apperçut : eh bien ! Madame, dit-il à ma mere, me tiendrez-vous parole ? Il m'a semblé cette nuit que vous me montriez ma fille ; je n'ai pu dormir un seul moment ; une douce inquiétude, une profonde tristesse ont successivement occupé mon cœur. Vous me promîtes hier de me donner des nouvelles sures ; tirez-moi de l'état où je suis : que dois-je espérer ? Tout, répartit ma mere ; les Dieux vous ont conservé votre fille, vous la reverrez dans un moment. O Dieu ! s'écria l'inconnu, quoi ! ma fille vit encore ! je pourrai la revoir ! je l'embrasserai cette fille, l'unique fruit de mon ma-

riage ! Mais, Madame, êtes-vous bien sûre de ce que vous me dites ? Je meurs si ce que vous m'apprenez n'est pas. N'en doutez point, Seigneur, répondit ma mere ; elle vit, & si vous ne l'avez point vue plutôt, celle qui vous l'a conservée n'a pu sur le champ se résoudre à la perdre : mais c'est un bien qui ne lui appartient pas. Elle en a joui assez long-temps, il est à vous maintenant ; reprenez-le, Seigneur, ce bien que celle qui le possédoit regardoit comme un trésor : reconnoissez votre fille, vous la voyez ; je la regarde, & la voilà. Ma mere alors, me prenant par la main, m'approcha de l'inconnu, que j'appellerai maintenant mon pere, & qui s'étoit levé avec un transport inexprimable. Il m'embrassa. Je vous avoue que mon cœur n'eut point de peine à répondre à sa tendresse : ce penchant que j'avois senti étoit la voix de la nature. Mon pere me baignoit le visage de ses larmes ; j'en versois aussi avec abondance. La dame, témoin d'un spectacle si touchant, sentoit son amitié augmenter pour moi ; elle étoit charmée de combler mon pere d'un bonheur qu'il n'attendoit pas. Ce bonheur étoit son ouvrage : mais elle alloit me perdre, elle en gémissoit. Vous voyez, me dit-elle, quel étoit le sujet de ma tristesse, ma fille ;

car je ne vous donnerai jamais d'autre nom. Et moi, répondois-je, je vous appellerai toujours ma mere. La ſituation où je ſuis redouble mon amour pour vous; que ne vous dois-je pas? Vous m'avez ſauvé la vie, vous me rendez à un pere. A ces mots, je regardois mon pere, dont les paroles étoient interrompues; il n'exprimoit ce qu'il penſoit que par des ſoupirs & des exclamations. Je lui avouai ce que j'avois ſenti en le voyant. Il nous apprit qu'il avoit été de même, & pria la dame de lui faire un récit de mon aventure. Elle nous apprit donc plus au long l'incendie du village, la maniere dont on m'avoit ſauvée, ſa compaſſion pour moi; elle parla de mon enfance, de la tendreſſe qu'elle avoit conçue pour moi: elle finit ſon diſcours en montrant à mon pere la marque noire qui étoit à mon bras. Il la reconnut, & il fit un cri avec autant de ſurpriſe, que ſi nous euſſions été au premier moment de ma reconnoiſſance.

Iſis en étoit là de ſon récit, quand Fétime parut, & leur apprit qu'on venoit d'apporter chez elle un cavalier bleſſé de bonne mine. Clarice & Iſis ſe leverent & ſuivirent Fétime toutes deux avec un empreſſement de ſçavoir ſi elles ne reconnoîtroient point ce cavalier.

Sa bonne mine & les riches habits dont il étoit vêtu, firent d'abord préjuger que c'étoit un homme diſtingué. Quand Iſis & Clarice entrerent dans la chambre où on l'avoit mis, un Chirurgien que Fétime avoit ſur le champ envoyé chercher, mettoit le premier appareil à ſes bleſſures; elles n'étoient point dangereuſes; mais la quantité de ſang qu'il avoit perdu l'affoibliſſoit ſi fort qu'il en étoit tombé dans un évanouiſſement. Les deux rivales examinerent ſon viſage avec attention, mais elles virent toutes deux qu'il leur étoit inconnu; ces dames infortunées en ſoupirerent, il leur ſembloit que cet homme bleſſé devoit avoir quelque part à leurs malheurs. Quand l'appareil fut mis, le cavalier, qui juſques-là avoit été évanoui, ouvrit languiſſamment les yeux, & pouſſant un ſoupir avec peine: où ſuis-je, s'écria-t-il d'une voix mourante? O Ciel, me deſtinez-vous à d'éternels malheurs? Il ne dit que ces mots, de profonds ſoupirs acheverent de marquer la triſteſſe de ſa ſituation. La généreuſe Fétime tâcha, par les diſcours les plus obligeants, de calmer la douleur qui l'agitoit; il parut que l'inconnu étoit ſenſible à ſa bonté, & comme il avoit beſoin de tranquillité, tout le monde ſortit de ſa chambre & le laiſſa

reposer. La nuit s'approchoit : Isis, Clarice & la jeune Dorine eurent après souper un moment de conversation ensemble ; & le commencement de l'histoire d'Isis intéressoit si fort Clarice, qu'elle lui témoignoit qu'elle seroit charmée de la lui entendre achever. Cette Dame infortunée se préparoit à je ne sçais quel plaisir d'apprendre de la bouche de sa rivale, comment elle avoit connu Clorante. Hélas ! disoit-elle en elle-même, je ne le verrai plus, & dans ce malheur affreux qui me menace, la compagnie de ma rivale elle-même doit avoir des charmes pour moi, puisqu'elle m'offre la douceur d'entendre parler de ce que j'aime.

Clarice, dans les dispositions que lui donnoit une passion rare & prodigieuse, pria Isis de vouloir bien qu'elles passassent la nuit ensemble ; Isis la remercia de cette marque d'amitié ; elles se retirerent toutes deux, & lorsqu'elles furent en liberté, Isis, à la priere de Clarice, continua son histoire de cette maniere.

Je vous disois, quand Fétime nous a interrompues, qu'une marque noire que Parménie avoit au bras, acheva de convaincre Adislas son pere qu'elle étoit sa fille, & comme elle raconte elle-même son histoire à Frédelingue, voici com-

ment elle continua, quand elle eut dit qu'elle avoit retrouvé son pere.

Après cette reconnoissance, Adislas mon pere resta quelques jours encore chez ma mere, car la mort de Phronie que mon pere nous apprit, fit que je la nommai toujours ainsi, comme pour me consoler d'avoir perdu la véritable ; enfin quand Adislas fut entiérement guéri, il prit congé de ma mere, & m'emmena avec lui. Je ne sçaurois vous exprimer quel chagrin je ressentis en quittant cette dame à qui j'étois redevable & de la vie & de tout le bonheur qui m'arrivoit alors ; nous versâmes toutes deux un torrent de larmes, & je compris, malgré le plaisir de retrouver un pere, que la reconnoissance dans les cœurs naturellement généreux fait des liens quelquefois plus étroits que ceux de la nature même. Dieux ! quelle tendresse ne me sentis-je point pour cette aimable dame, pour ma mere ! car ce nom a des charmes encore pour moi. Les manieres tendres, obligeantes qu'elle avoit eues à mon égard, s'offrirent toutes d'une vue à mon esprit ; je devois plus à son cœur & à sa bonté, que les enfants ne doivent à leurs parents, que la voix de la nature intéresse pour eux. Je me représentois ces soins empressés, ce triste état où je venois de la voir,

& où l'avoit jetté le chagrin de me perdre; que toutes ces réflexions étoient attendriſſantes! Cependant il fallut nous ſéparer : adieu, ma chere mere, lui dis-je, en me jettant entre ſes bras, & fondant avec elle en larmes : vos bontés font aujourd'hui mon bonheur; pourquoi faut-il que ma reconnoiſſance n'éclate que par la triſteſſe la plus cruelle! Ah Ciel! que j'achete cherement les faveurs du haſard! Mon pere, je vous retrouve, mais je perds ma mere. Dieux! donnez-moi l'un & l'autre, ou finiſſez ma vie. Je penſai m'évanouir en prononçant ces triſtes paroles. Mon pere n'attendoit que moi pour partir, il n'avoit pas la force de me dire de le ſuivre; il étoit ſi touché lui-même des tendres effets de notre amitié, qu'il ne put prononcer que ces mots à ma mere, dans les bras de laquelle je reſtois comme immobile : achevez de me la rendre, Madame; elle eſt éternellement à vous, s'il faut que je vous l'arrache.

A ces mots, qui firent comprendre à ma mere combien Adiſlas étoit attendri de ce ſpectacle : ma fille, me dit-elle en m'embraſſant plus étroitement encore, vous voyez le trouble où je ſuis, j'ai moins de réſolution que vous; j'étois accoutumée à vous regarder comme mon bien,

mais je ne dois plus vous demander que votre cœur, conſervez-le moi ma fille ; oui, je ſerai toujours votre mere, mais je vous ai aſſez poſſédée. Allez, ma fille ; allez ſoulager votre douleur entre les bras d'un pere à qui vous êtes chere, & qui doit vous l'être. Partez ; c'eſt moi, c'eſt cette mere que vous chériſſez qui vous en preſſe. Par cette derniere marque d'obéiſſance, laiſſez-moi du moins, pour tromper ma douleur, la ſatisfaction de penſer que vous êtes vraiment ma fille. Adieu, je n'ai pas la force de vous preſſer davantage, le ſort nous ſépare ; mais, puiſque vous m'aimez, nos cœurs ne ſeront jamais ſéparés. Après ces mots, qui marquoient qu'elle alloit me quitter, je fis un dernier effort pour la retenir ; mais les bras me manquerent, mes genoux s'affoiblirent ; j'allois tomber, ſi elle ne m'eût retenue. Mon pere s'approche, qui, avec l'aide de ma mere, me conduiſit juſqu'au carroſſe dans lequel on me mit. Mon pere y monta ; & ma mere alors fit, en ſe retirant, un cri qui me tira de la douleur ſtupide où j'étois plongée. Les chevaux marchoient déjà, j'ouvris les yeux, mon pere m'embraſſoit : je vis de ſes yeux couler des larmes qu'il méloit à l'abondance des miennes. Ah ! mon pere, m'écriai-je, hélas !

où me conduisez-vous ? Eh quoi ! ma fille, me répondit-il, votre cœur ne sent-il donc que le chagrin de quitter une mere ; ma tendresse & la nature n'y peuvent-elles verser un peu de calme ? Ah ! ma fille, on vous rend à mon amour ; mais on me retient ce cœur que je devrois du moins partager. Ces paroles, qu'il prononça vivement, me toucherent, je l'avoue, plus que notre reconnoissance ne l'avoit peut-être fait. Il tenoit une de mes mains, je pris la sienne, & y collant ma bouche : non, mon pere, lui dis-je, je suis votre fille, & ce cœur dont vous vous plaignez, ne dément point le nom que vous me donnez ; la tendresse que j'ai pour ma mere ne diminue rien de celle que je sens pour vous ; je la regrette, mais je vous aime ; je la pleure, & je vous suivrai par-tout.

Nous eûmes après cela, mon pere & moi, la conversation la plus touchante qu'il soit possible de concevoir entre un pere & une fille ; sa tendresse excita dans mon cœur toute celle dont la nature peut rendre capable ; je sentis des mouvements de respect & d'attention qui m'étoient inconnus, & dont le charme m'occupa pour lors toute entiere. Nous arrivâmes enfin à la maison d'Adislas, qui étoit à un quart de lieue de la

ville où le Prince tenoit ſa Cour. Quand je fus accoutumée au plaiſir de penſer que j'avois retrouvé mon pere, ſouvent un triſte ſouvenir me faiſoit regretter ma mere, & me rappelloit ſes bontés auxquelles je devois la connoiſſance de l'auteur de mes jours. Pour amuſer mon cœur occupé de cette généreuſe dame, j'allois quelquefois dans un petit bois près de la maiſon de mon pere; car chez ma mere il en étoit un où ſouvent nous nous entretenions toutes deux. Dans cette ſolitude éloignée de la ſienne, il me ſembloit l'entendre encore me donner des inſtructions de vertu; ce doux nom de fille dont elle m'avoit appellée, me revenoit dans l'eſprit ſi vivement, qu'il m'échappoit, en verſant des larmes, de m'écrier quelquefois: ah! ma mere, je ne vous vois donc plus à chaque inſtant du jour! Surprenant effet de la reconnoiſſance! cette abſence que j'aurois ſans doute ſupportée plus patiemment, ſi j'avois été ſa propre fille, m'accabloit de douleur, parce que je ne l'étois point, & qu'elle en avoit agi avec moi comme ſi je l'avois été. Je la voyois cependant de temps en temps, nous l'allions voir mon pere & moi; elle venoit auſſi chez nous; mais ces viſites de part & d'autre étoient rares, & nos maiſons étoient éloignées.

Je passai de cette maniere l'espace de trois mois chez mon pere ; il lui prenoit souvent envie de me conduire à la Cour, & de me présenter au Prince dont il étoit chéri ; il m'en parla plusieurs fois, je m'en défendois toujours. La campagne & ce petit bois où je me promenois me sembloient mille fois plus charmants que le tumulte du monde, que ma tristesse, & le souvenir de mon éducation champêtre & vertueuse me faisoient haïr. Cependant comme mon pere paroissoit souvent à la Cour, il y avoit un nombre d'amis qui quelquefois venoient le voir chez lui ; mon aventure y attiroit aussi des dames qui avoient été de la connoissance de ma mere.

Parmi ce nombre de gens qui venoient nous voir, un jeune Seigneur, nommé Tormez, y vint aussi. Ce jeune homme étoit beau, de bonne mine & d'une des meilleures maisons du pays ; mais sa figure lui donnoit tant de prévention en sa faveur, qu'à peine l'avoit-on vu deux fois, que le mépris suivoit de près l'estime qu'on auroit naturellement faite de lui, s'il avoit été plus modeste : je ne dirai rien de son esprit, vous en jugerez par la suite de mon histoire. La premiere fois qu'il me vit, il parut

charmé de moi ; & après un repas magnifique dont mon pere régala toute la compagnie qui étoit chez lui, les dames & les cavaliers allèrent se promener dans ce petit bois dont je vous ai déjà parlé. Là chacun avec qui lui plaisoit le mieux, se perdit & s'égara dans différentes routes : le hasard voulut que je suivis deux dames avec qui Tormez se trouvoit alors. La conversation fut d'abord générale ; je m'apperçus cependant que ce jeune homme jettoit de temps en temps des regards passionnés sur moi ; je lui remarquai en même temps une attention sur sa démarche & sur son geste, si ridicule que ce que je lui vis de passion pour moi, joint à sa fade affectation, me le rendit encore plus insupportable qu'il ne me l'avoit paru. Une des dames qui se promenoient avec nous, s'apperçut du penchant qu'il avoit pour moi, & je connus par son silence & par un air de dépit qui se répandit sur son visage, qu'elle aimoit Tormez. Pour la tirer d'inquiétude, & pour lui prouver que je ne prenois aucune part aux empressements que me témoignoit ce jeune homme, j'affectai de ne lui répondre presque pas, quand il s'adressoit à moi ; mais Tormez, piqué sans doute par un sentiment de vanité, de l'indiffé-

rence avec laquelle je recevois ses premieres marques d'amour, redoubla ses contorsions ridicules & ses regards. Cette dame, qui avoit n̄a Cécile, ne put soutenir le peu d'attention qu'il avoit pour elle; sa jalousie la porta jusqu'à nous quitter assez brusquement : sa compagne, qui étoit une de ses parentes, jugeant des mouvements qui l'agitoient par ce qu'elle avoit vu faire à Tormez, la suivit, en détournant dans une allée différente de celle où nous marchions Tormez & moi. Cette action me surprit si fort que je les regardai marcher assez long-temps sans prendre de parti ; mon étonnement passé, je voulus à mon tour tourner dans une allée où je vis mon pere qui se promenoit avec d'autres. Tormez alors m'arrêtant par ma robe, d'un air passionné, mais hardi & présomptueux : eh quoi! Madame, me dit-il, je vous parois donc bien affreux, puisque vous avez tant de répugnance à rester un moment seul avec moi; Cécile ne pense pas comme vous. Cette maniere de parler, dont il accompagna son action hardie, me choqua ; je rougis des paroles que je venois d'entendre, & plus encore de son indiscrette vanité touchant Cécile, dont il me faisoit avec présomption remarquer la foiblesse. Non, Tor-

mez, lui répondis-je, je ne vois rien d'affreux chez vous, & quand cela ſeroit, vous ne ſeriez pas diſpoſé à le croire ; mais je n'y vois rien non plus d'aſſez intéreſſant pour m'engager à me promener ſeule avec vous. Cécile penſe autrement que moi ; je veux le croire, puiſque vous le dites : ainſi vous ferez mieux de la ſuivre.

Après ces mots je le quittai ſans attendre ſa réponſe. Ce jeune homme, qui ne s'imaginoit pas qu'on pût dédaigner ſi fort une déclaration de ſa part, ſourit, & ne me ſuivit point, voyant bien que ſa pourſuite alors lui ſeroit inutile ; je ne ſçais ce qu'il devint après, mais vous allez voir de quelle maniere il expliqua mes dédains ; il jugea bien que je m'étois ſans doute apperçue du dépit amoureux de Cécile. Sa préſomption groſſiere lui fit penſer que ce que j'avois remarqué de jalouſie dans cette dame, m'en avoit donné auſſi, & que je ne pouvois lui avoir répondu ſi froidement, que piquée par délicateſſe de l'amour que Cécile avoit pour lui & que je ſoupçonnois qu'il partageoit ſans doute. Plein de cette folle penſée, il ne ſongea plus qu'aux moyens de me prouver, que jamais il n'avoit aimé Cécile, & que ce qu'elle avoit de

passion pour lui étoit l'effet d'un penchant de sa part, auquel son cœur ne répondoit point. Tout le monde insensiblement sortit du bois, & comme la nuit approchoit, toute la compagnie se prépara à partir. Dans la conversation que mon pere avoit eue avec ses amis & d'autres dames, ils lui persuaderent par de si bonnes raisons, qu'il avoit tort de me laisser à la campagne, qu'enfin il résolut de me présenter dès le lendemain au Prince. Le soir il m'apprit sa résolution d'une maniere qui m'annonça que je ne pouvois y résister sans le chagriner; je me déterminai donc à le satisfaire. Je ne sçais quel pressentiment des malheurs qui me sont arrivés, me fit regarder le séjour que j'allois faire à la Cour, comme la chose du monde la plus triste pour moi. Je versai le soir, dans ma chambre, un torrent de larmes. Je regrettois ma chere solitude, image de la vie paisible que j'avois passée si long-temps avec ma mere; je regrettai cette mere elle-même; mille autres chagrins, dont je ne démêlois point la cause, accablerent encore mon esprit. Quel changement pour moi: m'écriois-je quelquefois! Hélas! il faudra donc apprendre à devenir flatteuse & politique; il faudra donc étouffer cette sincérité vertueuse

que

que ma mere m'avoit inſpirée ! Comment conformer mon cœur à ce rafinement artificieux & dans les diſcours & dans les manieres ? Plus de tranquillité pour moi, plus d'innocents plaiſirs ; au lieu de cette vertu ſage & modeſte que j'ai vu briller dans ma mere, je n'en verrai que l'ombre : par-tout le tumulte & le bruit me tireront de ce calme charmant dont j'ai fait ſi long-temps une douce habitude. Comment vivre, Ciel ! parmi des âmes contrefaites, au milieu d'un monde dont les mœurs ne ſont qu'un aſſemblage d'effronterie, de trahiſons, de vices & d'hypocriſie ? Hélas ! ma mere, où conduit-on votre fille ? Que vos maximes ſont différentes de celles qu'il faudra que je prenne !

C'étoit ainſi que je me plaignois en ſecret. Mon pere cependant m'envoya dire le matin de me préparer à le ſuivre : l'on m'habilla, & nous partîmes. Adiſlas deſcendit chez un de ſes amis ; & dès le même jour, mon pere me préſenta au Prince, dont j'avoue que la douceur & l'aſpect m'enchanterent. Je ne ſçais ſi vous ſçavez que la Princeſſe ſon épouſe étoit morte ; il en avoit deux enfants ; la Princeſſe qui regne aujourd'hui, qui étoit l'aînée, & le Prince ſon frere, contre qui vous m'avez défendue.

Leur pere dès l'inſtant me demanda à Adiſlas, pour demeurer avec ſa fille : Adiſlas n'oſa refuſer cette marque de faveur. Je reſtai à la Cour auprès de la Princeſſe; & quelque beauté que le Ciel m'a donnée m'attira bientôt un aſſez grand nombre d'amants, mon cœur ne ſe rendit à pas un; je gardai toujours le triſte ſouvenir de ma mere, que je ne voyois plus. Ceux qui cherchoient à me plaire étoient autant d'importuns que je fuyois; je n'avois d'attention que pour me ménager le plaiſir d'être ſeule le plus ſouvent que je pouvois. Hélas! ces triſtes preſſentiments que j'avois ſentis, ne ſe juſtifierent que trop dans les ſuites. Le Prince régnant mourut, & la Princeſſe ſa fille, étant l'aînée, lui ſuccéda. Adiſlas, qui avoit des vues de mariage pour moi, pria la Princeſſe d'agréer que je vinſſe chez lui: mais elle lui répondit qu'elle vouloit elle-même me choiſir un mari, & qu'il pouvoit en toute ſûreté lui laiſſer le ſoin de ma fortune. Que l'amitié qui fit qu'elle me retint auprès d'elle me coûta cher! La Princeſſe eſt belle, je n'ôſe vous peindre le caractere de ſon cœur, & le reſpect que je dois avoir pour elle me ferme la bouche: qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'entre bien d'autres défauts, un malheureux penchant qu'elle a

naturellement à l'amour, commença tous mes malheurs. Parmi les jeunes Seigneurs qui me faisoient la cour, il en étoit un que j'estimois simplement; il méritoit ce sentiment d'estime par un respect sage & modeste qu'il eut toujours avec moi; je lui remarquois des mœurs réglées; il étoit digne de toute ma tendresse: mais, Frédelingue, mon cœur n'étoit destiné qu'à vous. Ce jeune Seigneur, avec qui je parlois plus volontiers qu'avec les autres, parut tel qu'il étoit à la Princesse: elle l'aima; la distance qui se trouvoit entre elle & lui, ne lui fit point renoncer à son amour. Ses passions sont si vives, que la réflexion ne peut les surmonter; elle se détermina donc à marquer toute sa foiblesse à Mériante (c'étoit ainsi qu'il se nommoit): mais avant que de le faire, elle voulut auparavant être instruite des sentiments que j'avois pour lui. Mériante étoit riche & d'une naissance illustre. Un jour que j'étois dans le cabinet de la Princesse: je vois Mériante s'attacher à vous, me dit-elle avec adresse; il a toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans un mari; si vous avez quelque penchant pour lui, Parménie, je hâterai votre mariage avec lui. Mériante est aimable & riche, Madame, lui répondis-je: il a toute mon estime; mais si vous

me permettez de disposer de moi suivant mon inclination, je ne m'en sens encore ni pour lui ni pour personne. Qu'une modestie mal placée, répartit-elle vivement, ne vous engage pas à déguiser vos sentiments ; parlez à cœur ouvert. Madame, lui dis-je alors, mon cœur n'aura jamais de sentiments dont je puisse rougir, la sagesse & l'honneur les régleront toujours ; la tendresse qu'inspire un vrai mérite, n'est point un défaut, quand elle peut conduire à un engagement permis ; & si j'aimois Mériante, je vous l'avouerois sans balancer, persuadée qu'avec ma Princesse, mon secret seroit en sûreté. Je ne vous en parlerai donc plus, Parménie, dit-elle, en se radoucissant ; j'attendrai que votre cœur ait fait un choix ; & je n'exige de vous, pour reconnoissance de toute l'amitié que j'ai pour vous, qu'un aveu sincere de ce choix que votre cœur aura fait ; je n'exige point cette complaisance pour vous faire de la peine. Je vous le promets, Madame, d'autant plus volontiers, répondis-je, que je vois dans ce que vous me demandez une nouvelle preuve de vos bontés.

Notre conversation finit là. La Princesse m'emmena dans sa chambre : il y avoit compagnie, Mériante y étoit aussi ; & quelques moments

après que nous y fûmes entrées, la Princeſſe trouva moyen ſans affectation de l'attirer auprès d'une fenêtre. Là je remarquai qu'elle lui parloit aſſez bas, d'une maniere même obligeante, & je crus lire dans les yeux de Mériante un certain embarras que j'attribuai, n'étant pas inſtruite, à quelque diſcours qui me regardoit; mais c'étoit en ce moment que la Princeſſe, ſans lui déclarer ouvertement ſon penchant, lui faiſoit du moins connoître qu'il pouvoit élever ſon cœur juſqu'à ſoupirer pour elle. Ce jeune homme n'oſa m'aborder du reſte de la journée, je voyois même qu'il s'obſervoit, & qu'il craignoit de me regarder: cela me confirma dans la penſée qui m'étoit venue, qu'ils avoient tous deux parlé de moi; & cette timidité de Mériante, en me regardant, me donna, je l'avoue, quelque curioſité de ſçavoir ce qu'ils avoient dit. Je m'imaginai mille choſes; je craignis que la Princeſſe n'eût donné ſur mon chapitre des eſpérances flatteuſes à ce jeune homme, je ne pus me réſoudre à me coucher ſans ſçavoir ce qu'il en étoit: je feignis une légere indiſpoſition; & comme je quittois la compagnie, mon pere, qui arrivoit & qui me ſuivit pour me parler un moment, fit encore mon excuſe. Je m'en-allai dans ma chambre avec

Adiſlas qui n'y fut pas long-temps; je me doutois bien que, quand la compagnie ſortiroit, Mériante ne s'en retourneroit pas, ſans m'avoir parlé; je l'attendois avec quelque ſorte d'impatience. Enfin il vint, comme je l'avois jugé, mais d'un air ſi triſte & ſi conſterné, que je n'eus plus lieu de m'imaginer qu'on l'eût flatté ſur mon chapitre. J'étois alors avec deux autres filles de la Reine, qui liſoient dans ma chambre; un moment après que Mériante fut entré, elles paſſerent toutes deux dans une autre, pour lire avec plus de tranquillité. Quand il ſe vit ſeul avec moi: hélas! Madame, que je ſuis malheureux, dit-il en ſoupirant! Je me ſuis effectivement apperçue, lui répondis-je, de quelque changement ſur votre viſage; que vous eſt-il arrivé? La Princeſſe, ajoutai-je en riant, vous diſgracie-t-elle? Non, Madame, répartit Mériante: la diſgrâce me feroit peut-être moins fatale que ce qu'elle vient de m'apprendre.

A ces mots, que ce jeune homme prononça d'un air touché, je crus que la Princeſſe lui avoit appris ce que je penſois à ſon égard avec moins de ménagement que je ne l'avois dit. La triſteſſe de Mériante me fit quelque pitié; mais je n'eus aucune envie de le déſabuſer. Pendant que

vois cette idée, Mériante, regardant si personne ne pouvoit nous entendre, m'apprit quel étoit le sujet de sa conversation avec la Princesse. Elle ne m'a point encore expliqué ses sentiments sans réserve, ajouta-t-il; mais elle n'en a dit que trop pour me faire comprendre qu'il faut me préparer ou à l'aimer ou à périr : car, continua-t-il, belle Parménie, il faut que je choisisse; l'amour de la Princesse ne me laisse aucun milieu que je puisse saisir pour me débarrasser d'elle; je la connois. J'ôse vous le dire (vous êtes sage & discrette), rien ne me sauvera de sa fureur si je méprise sa tendresse : elle ne la perdra qu'en se vengeant avec cruauté; c'est-là son caractere; l'effet de ses passions est toujours violent & emporté. Cependant, belle Parménie, quoi qu'il arrive, je vous aimerai toute ma vie; les maux les plus cruels me seront plus supportables que la peine de me contraindre & de vous quitter : mais, ô Ciel! ce qui me désespere, c'est que je mériterai peut-être cette indifférence que vous avez à présent pour moi, par mille malheurs, qu'une constance que vous haïssez pourra sans doute attirer sur vous. Cruelle Princesse! que je serois heureux, si je ne soutenois ma fidélité qu'aux dépens de mes biens, de ma fortune, de mon

ſang même ! Hélas ! je ne cherchois qu'à prouver mon amour ; quelle occaſion plus favorable pour moi, ſi ta fureur ſe bornoit à la perte de ma vie ! Vous n'êtes point raiſonnable, répondis-je à Mériante avec émotion, (car au travers de la politeſſe & de la douceur de la Princeſſe, j'avois entrevu ſon caractere dans le commerce que j'avois avec elle) vous n'êtes point raiſonnable, lui dis-je ; ſongez à ce que vous faites. Que pouvoit-il vous arriver de plus glorieux que de toucher le cœur de votre Princeſſe ? Songez à quelle grandeur ſon penchant peut vous élever, de quelles faveurs vous allez être comblé ! quoi ! vous vous expoſez non-ſeulement à périr, vous renoncez au bonheur qui vous attend pour garder inviolablement une conſtance inutile ; car, vous le ſçavez, je vous eſtime, mais je ne puis aimer. Ah ! Mériante, ne juſtifiez pas par une ſi grande foibleſſe, indigne d'un grand cœur, cette indifférence que vous me reprochez. De quelques couleurs que vous peigniez ma conſtance, répartit Mériante ; de quelque nom que vous l'appelliez, je renonce aux grandeurs, à l'honneur, à toutes les vertus d'une belle âme, ſi, pour les conſerver, il faut ceſſer de vous aimer. Rien dans mon cœur ne balance mon amour ; je n'ai plus

qui lui de cher; &, ſi vous en exceptez le crime, mon cœur ne connoît que la mort qui puiſſe arrêter ma tendreſſe. Eh bien! perdez-vous donc, infortuné que vous êtes, m'écriai-je, en me levant bruſquement; entraînez-moi dans votre chûte; rendez-moi la victime d'un emportement de paſſion haïſſable, puiſque ni la raiſon ni l'intérêt de cette malheureuſe que vous aimez, ne peuvent la modérer : mais en attendant que je périſſe, ne me parlez plus d'un amour plus à craindre pour moi que tous les malheurs enſemble, d'un amour plus barbare que tendre, & que vous ne pouvez ſignaler que par ma mort.

A peine avois-je prononcé ces mots, que je vis les larmes couler des yeux de Mériante: une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage; il jetta ſur moi des regards mourants. Hélas! dit-il, ſi vous m'aimiez un peu, que cet amour que vous nommez barbare vous ſeroit précieux! Mais, Parménie, mon cœur n'eſt plus à moi; vous pouvez ſur lui ce que la crainte de la mort, l'infamie, & tous les ſupplices les plus affreux n'y peuvent pas. Vous m'ordonnez de vous quitter; ceſſez de m'appeller barbare. Hélas! ſi quelque jour vous aimez jamais, vous ſçaurez qui des deux l'étoit le plus, ou de vous ou

de moi. Enfin vous voulez donc que je vous quitte & que je cesse de vous voir : hé bien ! j'obéis ; mais cesser de vous aimer m'est un effort impossible. Dûssiez-vous en périr, je ne crains point de le dire, versât-on votre sang à mes yeux, pensée qui me fait frémir, l'amour ne pourroit sortir de mon cœur, & vous péririez sans que je fusse cruel. Vous exigez de moi des efforts surprenants ; mais ce même cœur, incapable de cesser de vous aimer, vous doit ces efforts vraiment barbares. Il est à vous, vous voulez qu'il se sacrifie : eh bien ! Parménie, vous serez obéie ; je ne vous verrai plus, si vous le souhaitez ; je tromperai la Princesse par une feinte tendresse ; êtes-vous satisfaite ? Mériante, lui dis-je, émue de compassion de ce qu'il souffroit, en ménageant mes intérêts, vous ménagez les vôtres ; vous pouvez me voir quelquefois, mais faites en sorte que la Princesse ne s'apperçoive pas de votre passion pour moi ; & croyez qu'au défaut de l'amour, une compassion d'estime & d'amitié m'intéresse encore plus à vos jours qu'aux miens propres.

Après ces mots, nous entendîmes quelqu'un qui venoit dans ma chambre ; il me quitta pour cacher son désordre, & je restai tremblante pour

les suites de la funeste nouvelle qu'il venoit de m'apprendre, si jamais la Princesse venoit à découvrir qu'il m'aimât.

Hélas! mes craintes étoient bien légitimes; & vous allez entendre un récit des malheurs & des incidents les plus funestes qu'on puisse imaginer. Deux jours après ma derniere conversation avec Mériante, un des principaux Officiers de la Princesse mourut; elle fit choix de Mériante pour remplir sa place. A son âge il ne pouvoit espérer un rang plus haut; tout le monde fut surpris de cette prodigieuse faveur qui l'élevoit tout-d'un-coup à un degré d'honneur que vingt années de services, jointes à sa naissance, pouvoient à peine lui faire mériter. La Princesse avoit résolu de ne lui rien cacher de toute sa foiblesse, lorsqu'il viendroit pour l'en remercier; elle lui fit apprendre cette nouvelle par un gentilhomme qu'elle envoya chez lui. Il fut frappé d'étonnement & de crainte; cependant il chargea le gentilhomme de dire à la Princesse qu'il alloit dans le moment lui en marquer sa reconnoissance. Elle l'attendit dans son cabinet; il vint avec un air de joie & de satisfaction que lui imposoit la nécessité de se contraindre. Vous voyez, Mériante, lui dit la Princesse, en le voyant entrer, vous

voyez si l'on vous estime. Je vois, répondit-il, que ma Princesse a des bontés pour moi que ma reconnoissance, toute grande qu'elle est, ne peut plus payer. Vous pouvez, répartit-elle, les payer d'un prix que j'estime au-dessus de tout ce que je ferois pour vous ; il n'est plus temps de vous parler avec ménagement & par énigme ; c'est à mon cœur, Mériante, que vous devez ce que vous êtes aujourd'hui. Après cet aveu que mon rang me permet de faire, vous jugez aisément du prix que je vous demande. Enfin, Seigneur, la Princesse en ce moment ouvrit son cœur sans réserve. Je ne sçais par quel air ou par quelles paroles Mériante démentit le retour contraint dont il avoit résolu de la persuader ; mais au travers de ses fausses protestations, elle démêla la peine qu'il avoit à les faire. Elle a de l'esprit infiniment, elle jugea qu'il falloit absolument que son cœur fût prévenu de quelqu'autre passion, puisqu'il ne se rendoit ni à ses charmes, capables, sans la flatter, d'inspirer de l'amour aux plus insensibles, ni à l'honneur & à la vanité d'être aimé de sa Princesse. Cette réflexion suspendit le courroux qu'elle conçut de la froide ardeur de Mériante : elle feignit même d'être contente de lui. Ce fut à ce funeste

foupçon que nous dûmes tous deux nos malheurs. Elle fit examiner les démarches de Mériante: il crut avoir échappé aux maux qu'il avoit craints. Ses affiduités auprès de moi ne furent point fi fréquentes, mais il en eut affez pour donner de l'inquiétude à la Princeffe; elle s'imagina que j'aurois bien pu m'appercevoir de l'amour qu'elle avoit pour ce jeune homme, quand elle m'avoit demandé fi je l'aimois: elle crut la réponfe que je lui avois faite un déguifement adroit dont je m'étois fervie pour éviter les effets de fa jaloufie. Sur ce foupçon elle fe fervit elle-même d'un ftratagême qui ne lui réuffit que trop.

Vous vous reffouvenez fans doute, Seigneur, du nom d'un appellé Tormez, qui, chez mon pere, avoit ôfé me déclarer fon amour avec une hardieffe que je mortifiai par une réponfe qu'il interpréta quelques moments en fa faveur. Ce jeune homme à la Cour fit mille folies pour me convaincre qu'il n'avoit jamais aimé Cécile, cette dame dont j'ai parlé tantôt; fes extravagances avoient été fans fuccès; il m'étoit devenu fi importun, que fouvent en public, malgré ma retenue naturelle, il m'étoit échappé de lui donner des marques de mépris. Ma réfiftance l'avoit

outré. Accoutumé à penser qu'un cœur qu'il attaquoit ne devoit point échapper, il ne pouvoit se consoler d'une fierté sans relâche, qu'il regardoit pour lui comme un sujet de honte; il avoit cependant mis quelque trève à ses importunités. Ce fut sur lui que la Reine jetta les yeux pour servir d'instrument à sa vengeance, en cas qu'elle trouvât que les soupçons qu'elle avoit contre Mériante & moi fussent bien fondés. Son pere étoit un vieillard vénérable pour qui la Princesse avoit beaucoup d'estime, elle l'envoya chercher. Ce bon-homme vint. Je veux, lui dit-elle, avant que vous finissiez vos jours, que vous ayez le plaisir de voir à votre fils une femme que je lui donnerai moi-même. C'est Parménie dont j'ai fait choix pour lui; vous sçavez qui elle est: je l'aime, & le don que j'en ferai à votre fils sera accompagné de plus de biens qu'il n'oseroit en souhaiter. Ce vieillard, charmé des bontés de la Princesse, se jetta à ses genoux, & la remercia de l'intérêt qu'elle vouloit bien prendre à la fortune de Tormez son fils. Il s'en retourna chez lui rempli de joie; il instruisit Tormez, qu'il y trouva, de la grâce que leur faisoit la Princesse. A cette nouvelle, Tormez, dont peut-être jusqu'ici tout l'amour avoit été plus vanité que tendresse, sen-

tit naître pour moi dans ſon cœur des ſentiments ſi vifs, que dès l'inſtant, tranſporté d'amour & de reconnoiſſance, il courut chez la Princeſſe; il arriva dans le temps que j'entrois dans la chambre par un ordre exprès qu'elle m'avoit fait donner. Eſt-il bien vrai, Madame, dit-il en s'adreſſant à la Princeſſe, que vous me deſtinez l'aimable Parménie? A ces mots, que je ne compris point, n'étant encore informée de rien: qui vous a donc dit, Tormez, répondis-je, que je ſois deſtinée pour vous? La Princeſſe elle-même, répartit-il, qui vient d'en aſſurer mon pere. La Princeſſe! m'écriai-je. O Ciel! après Mériante, dont elle m'a parlé, & que je n'ai point accepté! Elle eſt trop bonne & trop juſte pour exiger de moi que je vous choiſiſſe. Vous me ferez cependant plaiſir d'accepter Tormez pour époux, répondit-elle alors; j'ai deſſein de récompenſer cette famille, & je ne puis le mieux faire qu'en leur donnant une fille dont le mariage doit aſſurer Tormez d'une protection de ma part, que mon amitié pour vous lui conſervera toujours. Je vois, Madame, dans ce que vous dites, répartis-je, des preuves de cette amitié dont vous m'aſſurez; pardonnez-moi ces termes. Puiſqu'il eſt vrai que vous m'aimez, Madame, vous ne ſçauriez faire

mon malheur, & je n'en connoîs point de plus grand pour moi, que celui d'épouser Tormez. Il a de la naissance, il est de votre choix; mais, je l'avouerai, mes sentiments pour lui sont si éloignés de ceux qu'on doit avoir pour un mari, qu'il n'est point d'homme au monde que je ne lui préférasse peut-être, malgré tout ce qu'il vaut. Voyez après cela, Madame.... Allez, Parménie, dit la Princesse en m'interrompant, le mariage unit les cœurs, & vous me remercierez vous-même de la petite violence que je vous fais aujourd'hui. Ce Mériante que vous vantez tant, vous ne l'avez pas voulu. Ah! Madame, m'écriai-je, transportée de haîne & d'horreur pour celui qu'on me destinoit, & n'étant plus en état de me ménager avec prudence, ordonnez-moi vingt fois d'épouser Mériante. Je n'eus pas plutôt prononcé ces imprudentes paroles que je m'en repentis. La Princesse changea de couleur: c'en est fait, répondit-elle d'un ton de voix vif: obéissez, Parménie; je le veux, & ne le veux que pour votre bien.

Pendant toute cette conversation, Tormez n'avoit presque rien répondu; cette aversion ouverte que j'avois témoignée pour lui, l'avoit effectivement saisi de douleur; mais cet amour capricieux

prieux qui l'avoit surpris, occupant un cœur d'un mauvais caractere, n'éclata dans les suites que par des dépits outrés; il se retira confus du peu de succès de la faveur de la Princesse, qui lui promit qu'il m'épouseroit, & qu'elle m'y résoudroit. Aussi-tôt qu'il fut sorti, elle envoya chercher Mériante, dont la charge l'obligeoit à paroître souvent. Cette adroite Princesse, après de tendres discours faits avec tout l'art nécessaire, pour qu'elle parût tranquille, lui apprit, comme sans affectation, que Tormez devoit m'épouser dès le lendemain; qu'à la vérité ce mariage n'étoit point de mon goût, mais qu'enfin elle m'y avoit résolue. A ces mots, cet infortuné qu'on abusoit, terrassé du coup qu'on lui portoit, pâlit, chancelle & tombe dans un fauteuil, sans avoir la force de répondre un seul mot.

Quel aspect pour la Princesse! elle ordonne à une de ses filles, confidente de son amour, d'enfermer Mériante; &, le dépit dans le cœur, elle s'enferme, en donnant ordre qu'on m'avertisse de venir la trouver. J'y vins, l'état où j'étois eût dû l'attendrir; mais la jalousie n'inspira jamais de mouvements compatissants. Vous voilà donc, perfide, me dit-elle, quand je fus enfermée avec

elle ; vous que mes bontés ont comblée de faveurs ; vous dont l'artifice me réduit aujourd'hui à gémir d'une passion que je n'ai laissé maitresse de mon cœur, que sur l'indifférence que vous me disiez avoir pour Mériante ! Je l'aime ce Mériante, l'ingrat a sçu me plaire ; sur vos discours & sur les siens, je formai le dessein de partager mon rang avec lui. Que deviendrai-je à présent que l'amour s'est emparé de mon cœur ? Je sens que je ne puis plus y renoncer sans mourir ; je suis dans une agitation terrible ; je souffre mille maux que je vous dois, fourbe que vous êtes, puisque si vous m'aviez ingénuement avoué que vous l'aimiez, quand je vous le proposai pour époux, ma raison alors eût pu triompher de ma foiblesse ; mais je ne suis désabusée que quand mon cœur ne peut plus se détacher. Le perfide lui-même a feint avec moi un amour qu'il ne ressentoit pas ; pour prix des sentiments les plus tendres que j'avois pour lui, il a bien ôsé se jouer de moi ; ma honte & mon déſespoir sont l'ouvrage & de vous & de lui.

Après ces mots, la Princesse s'arrêta quelques moments, & versa des larmes ; pour moi, je demeurai muette & interdite, ne sçachant comment

elle avoit été ſi bien inſtruite de l'amour que Mériante avoit pour moi. Mais les paroles qu'elle dit encore me l'apprirent.

Que je ſuis malheureuſe! s'écria-t-elle : que Mériante a de paſſion pour vous! L'ingrat s'eſt évanoui, quand je lui ai dit pour l'éprouver, que vous alliez épouſer Tormez; la pâleur s'eſt répandue ſur ſon viſage, il eſt tombé à mes yeux. Quel ſpectacle pour moi! Mais, Parménie, ne penſez pas que vos artifices demeurent impunis; je veux me venger. Adieu, je ſuis au déſeſpoir. Tormez eſt l'objet de votre averſion, je ne vous en parlerai plus : mais ſi vous n'en épouſez un autre, encore une fois je m'en vengerai.

Là-deſſus la Princeſſe ſortit de la chambre & m'y enferma. Je ne vous dirai point dans quelle ſituation je me trouvai alors, il eſt difficile de la peindre; je n'avois pas eu la force de répondre un ſeul mot, les larmes alors furent mon unique reſſource.

Trois heures après, ſans que je ſçache quelles meſures prit la Princeſſe, quatre hommes maſqués, accompagnés d'une dame que je n'avois point encore vue, m'ordonnerent de la part de la Princeſſe, de les ſuivre. Ne vous allarmez point, me dit la dame; on ne vous veut faire

aucun mal : nous avons ordre ſeulement de vous enlever de la Cour.

Là-deſſus, ſans attendre ma réponſe, ils me prirent par-deſſous les bras, & me firent traverſer une galerie aſſez obſcure, & dont on avoit, peut-être à deſſein, éteint preſque toutes les bougies. Nous allions en ſortir pour nous rendre à un eſcalier, quand un homme qui deſcendoit ce même eſcalier, entendant le bruit que nous faiſions en marchant dans la galerie, s'arrêta pour voir qui ce pouvoit être, à la faveur d'un peu de lumiere qui nous éclairoit encore. Cet homme nous apperçut, il fut ſurpris de ce ſpectacle, & croyant connoître celle que ces hommes maſqués conduiſoient ainſi, il remonta pour voir de plus près. Que devint-il, ô Ciel ! quand il me reconnut pour ſa fille ? C'étoit Adiſlas lui-même, qui revenoit de ſouper de chez un de ſes amis qui logeoit au palais de la Princeſſe ; ſon logement étoit dans un corps-de-logis, dont la ſortie aboutiſſoit à ce petit eſcalier, & mon pere le deſcendoit alors pour ſe rendre à ſon carroſſe qui l'attendoit dans la rue.

Il eſt aiſé de s'imaginer que, me voyant conduite par ces quatre hommes maſqués & une dame

inconnue, cette action pouvoit lui paroître suspecte de violence; il approche. Ah! ma fille, s'écria-t-il, que signifie ce que je vois? où la conduisez-vous, misérables? A sa voix, que je reconnus; car la douleur m'ôtoit l'usage des yeux. Ah! mon pere, sauvez-moi, je suis perdue, lui dis-je. A ce discours, tirant son épée; arrêtez, ravisseurs, continua-t-il; impudents, ôsez-vous dans des lieux respectables exécuter une action pareille. Seigneur, lui dit un de ces hommes; laissez-nous, vous n'avez rien à craindre pour votre fille, & si vous en doutez, suivez-nous, & & vous verrez que vous avez tort de vous alarmer pour elle; & d'ailleurs nous agissons par l'ordre de la Princesse. De pareils ordres ne seront exécutés qu'après ma mort, s'écria mon pere, transporté de colere. Après ces mots, il se jetta sur ces ravisseurs l'épée à la main; ils se mirent seulement en défense, en lui disant toujours d'arrêter: mais son amour alarmé fit qu'il ne les voulut seulement pas entendre; enfin je ne sçais par quel malheur, auquel ces gens n'eurent, à la vérité, qu'une part innocente, il tomba & se blessa de ses propres armes. O Ciel! que devins-je alors! mes cris firent retentir la salle, mes conducteurs en parurent véritablement tou-

chés; & comme l'accident qui venoit d'arriver leur paroissoit considérable, deux d'entr'eux resterent pour transporter mon pere ailleurs. La dame, qui resta avec les autres, les pressa de m'épargner ce triste spectacle, & de me conduire hors de ces lieux; ils le firent, la douleur m'ôta toutes mes forces; nous trouvâmes un carrosse dans la rue, dans lequel ils me mirent avec la dame; en un instant nous fûmes hors de la ville, & nous arrivâmes à un château qui n'en étoit éloigné que de demi-lieue. Ils me firent descendre, & s'efforcerent de calmer ma douleur. Je fus conduite dans un appartement très-beau, & remise aux soins de trois ou quatre femmes qui s'empresserent toutes à me déshabiller, pour me mettre au lit. Malgré tout le chagrin que la Princesse avoit contre moi, apparemment qu'elle n'avoit donné aucun ordre dur; car jamais on ne témoigna plus d'ardeur à soulager mes maux qu'en témoignerent celles qui me servoient.

Je restai de cette maniere huit jours entiers sans voir personne que mes femmes, qui m'apprirent que le château dans lequel j'étois appartenoit à un vieux Seigneur qui demeuroit à la Cour; elles ajouterent, ou confidemment ou exprès, que le dessein de la Princesse, en m'y

fesant conduire, étoit de me mortifier sur quelque petite peine que je lui avois faite, mais que d'ailleurs je n'y resterois pas long-temps, & que le séjour que j'y ferois seroit adouci par les visites du fils de celui à qui appartenoit le château; que peut-être même le dessein de la Princesse étoit qu'il devînt mon époux.

A ces mots je compris l'artifice, & je jugeai que les visites de mon futur époux étoient justement le motif qui engageoit la Princesse à me reléguer dans ce château. Ce jeune homme que je connoissois, & qui n'étoit point d'une figure désagréable, se présenta à mon esprit alors comme un objet effroyable, en un mot comme l'instrument d'une jalousie qui me donneroit mille chagrins; je ne cachai même point à ces femmes l'aversion que je me sentois pour lui, & je leur dis qu'il étoit inutile qu'il se présentât.

Cependant l'inquiétude que j'avois de la blessure de mon pere étoit plus vive encore que celle de ma destinée; j'en demandai des nouvelles, & le quatrieme jour on me dit que la Princesse avoit été au désespoir de sa fâcheuse aventure; mais qu'on m'assuroit de sa part qu'il en réchapperoit.

Ces assurances ne me satisfirent pas; quelques

jours après je pressai encore mes geolieres de m'apprendre en quel état étoit Adislas, s'il étoit informé de celui où j'étois Sans doute, ajoûtai-je, que la Princesse le retient de son côté prisonnier ; sans cela je verrois mon pere, il ne m'abandonneroit pas.

Là-dessus, ces femmes tâcherent d'éluder ce que je disois ; leurs réponses étoient équivoques : en un mot, je me figurai tout ce qu'on peut s'imaginer de plus triste en pareille occasion, je crus mon pere mort, & je m'abandonnai à des larmes continuelles.

J'avois raison de pleurer sa mort, puisque, comme j'ai sçu depuis, il mourut de sa blessure.

Et voici comment j'appris la chose. Les deux hommes qui étoient restés auprès de lui pour le secourir, le porterent dans un appartement du château ; & l'un deux courut chercher du secours, & avertir la Princesse de cet accident.

Elle en fut véritablement affligée : sa colere n'alloit point jusqu'à être insensible à un si grand malheur, elle se repentit du dessein qui l'avoit occasionné ; elle détesta sa foiblesse : mais à quoi servoient tous ces regrets ? Mon pere mourut ; il vécut encore cinq jours après sa blessure ; &

comme il demandoit sans cesse de mes nouvelles, la Princesse se détermina à l'aller voir. Quoi! Madame, lui dit mon pere en la voyant, est-il possible que vous ayez fait enlever ma fille? Quel crime a donc commis cette infortunée? Adislas, lui répartit la Princesse, votre fille n'a commis aucun crime; mais son enlèvement vous ôte la vie; & c'est un crime que j'aurai toujours à me reprocher, puisque c'est par mon ordre que s'est fait cet enlèvement. Ecoutez-moi, j'ai voulu vous parler avant que vous mourussiez, afin du moins de calmer votre esprit sur la destinée de votre fille, & pour que vous n'expiriez pas avec la haîne dans le cœur pour moi.

Après ce discours, elle fit à Adislas un aveu ingénu de toute sa foiblesse pour Mériante; elle n'oublia pas de lui dire qu'elle nous avoit d'abord soupçonnés de nous aimer lui & moi, que sur ce soupçon elle m'avoit parlé; là-dessus elle peignoit la dissimulation dont elle croyoit que j'avois usé à son égard, aussi-bien que la fausseté des sentiments que Mériante avoit affecté d'avoir pour elle, & ajouta qu'abusée par tant d'artifices, elle avoit ouvert son cœur à toute la tendresse du penchant qu'elle s'étoit sentie pour cet ingrat : elle lui raconta comment elle avoit été tirée d'er-

reur; qu'après cela, ſans concevoir aucun deſſein violent contre moi, & ne pouvant renoncer à ſon amour, elle avoit envoyé chercher le vieux Seigneur auquel appartenoit le château dans lequel j'étois, qu'elle lui avoit fait entendre qu'elle m'avoit propoſé ſon fils pour époux, & que ſur quelques réponſes peu reſpectueuſes que je lui avois faites, elle avoit réſolu de me faire enfermer dans ſon château; que, pendant que j'y étois, il falloit que ſon fils m'y rendît quelquefois viſite, & que, comme il étoit aimable, ſans doute il ſe feroit à la fin écouter.

Ce Seigneur, ajouta-t-elle en continuant de parler à mon pere, fut charmé de ce deſſein; votre fille étoit un parti avantageux pour ſon fils, il courut lui-même préparer les lieux; je fis partir quelques femmes pour ſervir Parménie, avec ordre de la conſoler, & de la divertir par tout ce qu'elles pourroient s'imaginer. Cette idée, Adiſlas, ne laiſſoit pas que d'être extraordinaire : c'étoit expoſer votre fille à mille ennuis; mais ſi vous ſçavez ce que la jalouſie & la honte d'avoir été trompé, ſont capables de faire exécuter, vous me plaindrez autant que vous me condamnez, ſans doute. Enfin je fis enlever votre fille, vous vous trouvâtes malheureuſement dans l'inſtant qu'on la

conduisoit, & vous fûtes la victime de votre propre colere. Vous mourez & je languis de douleur. Soyez cependant persuadé que je n'exécuterai rien de funeste contre votre fille; il est même à propos de la laisser dans le château, pour lui épargner le chagrin de vous voir expirer; j'ordonnerai aussi qu'on lui cache votre mort. Le fils du Seigneur dont je viens de vous parler la verra effectivement, peut-être pourra-t-il s'en faire aimer; mais quand cela n'arriveroit pas, je la tirerai de cette solitude; & lui rendant ma confiance avec mon amitié, je la laisserai disposer de son cœur, en attendant que la tristesse finisse enfin ma propre vie.

Après ce discours, elle quitta mon pere, qui ne mourut que deux jours après. Le lendemain de sa conversation avec la Princesse, il envoya la prier de permettre qu'il me vît avant sa mort, qu'il sentoit qu'elle s'approchoit, & qu'il n'auroit de regret, en mourant, que celui de ne m'avoir point embrassée. La Princesse, touchée de ces paroles, donna ordre qu'on me transportât la nuit dans la chambre de mon pere; mais deux heures après il expira, & la Princesse révoqua l'ordre.

La mort de mon pere la pénétra vivement; elle passa quelques jours ensevelie dans une noire

mélancolie, rêvant sérieusement au malheur que sa jalousie venoit déja de produire; mais enfin une forte passion chasse toute autre idée; elle se détermina, puisqu'elle en avoit tant fait, à poursuivre ce qu'elle avoit commencé.

Je restai donc dans le château, ignorant toujours le sort de mon pere; mais dans la cruelle prévention qu'il étoit mort. Il n'est point encore guéri, me disoit-on, & l'on ne vous retient ici qu'en attendant que vous puissiez le voir en santé; enfin au huitieme jour je vis venir le fils de ce Seigneur dont on m'avoit parlé; je me promenois en ce moment dans un vaste jardin du château, il m'aborda d'un air très-respectueux, mais peu tendre. Madame, me dit-il, on m'a fait entendre que vous êtes ici la prisonniere de la Princesse; vous n'aurez pas en elle un Juge févere, si vous avez pu par malheur l'offenser en quelque chose: mais quelque légere que soit la satisfaction qu'elle en prend, je suis fâché que la maison de mon pere soit le lieu qu'elle ait choisi pour cela; je viens vous en témoigner mon chagrin, & vous prier de vouloir bien me souffrir un moment avec vous. Ce discours me parut obligeant, & j'y trouvai comme une certitude du peu de chagrin que j'aurois à souffrir de l'amour de

ce jeune homme. Seigneur, lui répondis-je, la Princesse a eu raison de choisir ce lieu pour ma prison; comme elle n'est pas un Juge sévere, elle ne pouvoit le marquer mieux qu'en me retenant dans une maison, où, sans des chagrins étrangers, on pourroit se consoler du défaut des charmes de la liberté; & quand je regrette la mienne, ce n'est pas par attention à la douce prison dans laquelle je suis. Pourrois-je contribuer en quelque chose à votre tranquillité, me répondit-il? Ma vue ici vous est-elle importune? Non, Seigneur, répartis-je : une seule chose m'inquiette : apprenez-moi si je dois pleurer un pere; est-il mort? vit-il encore? On a dû, Madame, vous informer, dit-il, qu'il est mort d'une blessure qu'il a reçue, sans doute en se battant contre quelque ennemi qu'on ne connoît pas. Voilà ce que j'ai appris : mais je suis au désepoir que ce soit de moi que vous sçachiez cette triste nouvelle.

Vous remarquerez qu'on avoit oublié d'avertir ce jeune homme de garder le secret touchant la mort de mon pere; d'ailleurs il me le disoit mort d'une blessure reçue en se battant contre un ennemi, parce que c'étoit de cette maniere que la Princesse avoit donné ordre aux deux hommes qui l'avoient secouru, de le divulguer;

de ſorte que ce jeune Seigneur, ſon pere même & toute la Cour ignoroient le ſecret de cette mort.

Vous pouvez aiſément juger de ce que je devins en apprenant cette funeſte nouvelle : je penſai m'évanouir ; & je ſerois tombée, ſi quelques-unes des femmes qui m'accompagnoient ne m'euſſent ſoutenue : je perdis du moins l'uſage de la parole. On me ramena au château, foible & preſque mourante, & je fus ſur le champ miſe au lit ; je tombai malade enſuite, & ma maladie commença par des convulſions terribles qui firent craindre plus d'une fois pour ma vie. Je rendrai dans cette occaſion juſtice à la Princeſſe ; la crainte de ma mort, qui auroit ſuivi celle de mon pere de ſi près, la jetta dans un chagrin mortel ; je fus témoin de ſa douleur, puiſqu'elle me vint viſiter ; je lui vis répandre des larmes, je l'entendis ſe reprocher ſa jalouſie, elle s'appella mille fois cruelle. Pour moi qui ne me ſouciois plus de la vie, après avoir perdu un pere que je chériſſois tendrement, & qui d'ailleurs n'avois que lui que je puſſe regretter en mourant ; pour moi, dis-je, je lui pardonnai de tout mon cœur les effets d'une tendreſſe qui m'alloit être funeſte. Vivez, vivez, me dit-elle,

en me ſerrant la main ; oubliez les maux que vous a fait une jalouſie dont je n'ai pas été la maitreſſe. Vivez, Parménie, vous me ſerez déſormais chere ; je vaincrai mon amour, ou je mourrai.

A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'une foibleſſe qui me prit m'ôta toute connoiſſance. J'ai ſçu que la Princeſſe s'étoit retirée, pénétrée de chagrin, avec ordre qu'on usât de tout ce qu'on pouvoit s'imaginer de meilleur pour me rendre la ſanté. On ſoulagea mon mal à force de remedes, & quelque temps après on m'ordonna une ſaignée ; ce qui fut fait. Cette ſaignée fit naître une aventure aſſez triſte, & qui me rengagea dans de nouvelles peines.

On m'avoit ſaignée le matin, & je m'endormis une heure après. Je me ſouviens que, pendant mon ſommeil, je fus tourmentée par des rêves funeſtes, qui ſans doute me donnerent beaucoup d'agitation, puiſque ma plaie ſe rouvrit, & que je perdis preſque tout mon ſang. La foibleſſe où me mit la perte de mon ſang, chaſſa le ſommeil ; je me réveillai froide, mais mourante, & ſans ſçavoir même ni où j'étois, ni à quoi je devois mon mal ; mes foibles yeux ne pouvoient ſoutenir la lumiere. Un mo-

ment après, autant que j'en pus juger, j'entrevis une lueur de flambeaux; on fit ensuite des cris affreux dont je ne distinguai que le bruit. Je ne sçais plus ce que je devins; mais je me trouvai dans un autre lit que le mien avec quelques femmes qui s'empressoient autour de moi; ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je supporter la lumiere des flambeaux qui éclairoient la chambre dans laquelle j'étois. Deux jours après, devenant plus forte, par le secours que l'on me donnoit, je demandai pourquoi l'on m'avoit tirée de l'état où j'étois, & chez qui je me trouvois alors? Vous en serez informée, me répondit-on, quand votre santé sera plus rétablie: en attendant, soyez sans inquiétude; le maître de ces lieux vous respecte, & vous n'avez rien à craindre.

Je pressai vainement ceux qui me parloient de m'en apprendre davantage, & j'attendis avec impatience la fin de mon aventure: cependant les remedes & ma jeunesse me mirent bientôt en état de me lever. Je me promenois quelquefois sur une terrasse dont la vue donnoit sur un vaste jardin. Je rêvois en cet endroit au caprice de la Princesse que je pensois me retenir encore, sans me le faire dire, après m'avoir témoigné tant de chagrin du passé.

Un jour que je me promenois ſur cette terraſſe, ſoutenue d'une des femmes qui me ſervoient, je la priai de me dire ce qu'elle ſçavoit de mon aventure. Tormez parut tout-d'un-coup ſur la terraſſe, & ſe jettant à mes genoux avec un air de paſſion, qui n'avoit plus rien de vain : ſortez d'inquiétude, belle Parménie, me dit-il : c'eſt moi qui vous tirai de l'endroit où vous étiez ; c'eſt moi qui frémis de l'état où je vous trouvai. O Ciel ! pourquoi, dans ces moments, ne pûtes-vous voir toute ma douleur ? La vue de ce ſang précieux que vous répandiez, & dont la terre étoit baignée, penſa pour jamais finir mes jours. Que le ſouvenir de ce ſang, dont j'ai conſervé le reſte, efface de votre âme cette averſion funeſte que j'avoue avoir méritée : je ne ſuis plus digne que de pitié ; je vous la demande, Madame. Hélas ! peut-être vous rendra-t-elle ſenſible à ma tendreſſe.

Ah Ciel ! m'écriai-je alors ; quoi ! toujours des peines ! Tormez, je n'aime point la vie que vous me conſervez, je regrette la mort dont vous m'avez ſauvée : mais ſi vous voulez que, malgré ma triſteſſe, je vous ſçache quelque gré du ſecours que vous m'avez donné, & qu'un ſoin ſeulement généreux vous intéreſſe aux jours d'une

malheureuse, dont le cœur n'est ouvert qu'à la douleur, quelle sensibilité pouvez-vous espérer de moi? Hélas! l'amour peut-il trouver place dans une âme que le chagrin occupe toute entiere? Ah! répondit-il, ce chagrin ne tire sa force que de l'amour; c'est l'amour qui s'oppose au retour que je vous demande; sans lui, sans Mériante.... Non, lui dis-je en l'interrompant, vous êtes dans l'erreur; je n'aime point Mériante: un sentiment d'estime que j'avois pour lui m'arracha les paroles que je prononçai devant vous à la Princesse. Non, Tormez, je ne suis sensible qu'à l'espérance de finir bientôt une vie infortunée. Eh bien! Madame, dit-il alors, je ne vous parlerai plus de Mériante, & je borne mes desirs à la douceur de vous voir, à la consolation de vous dire que je vous aime; consentez-y, Madame; le temps peut-être achevera le reste. Eh quoi! répondis-je, auriez-vous résolu de me retenir ici, Tormez? Ah! m'écriai-je, ne rendez point insupportable une vie que vous m'avez conservée. Je vois bien, dit-il, à ce discours, qu'en vous délivrant de la jalousie de la Princesse, je ne vous ai fourni que l'occasion de faire encore éclater vos mépris pour moi; cependant si la Princesse découvre que c'est à moi que vous

devez votre liberté, je suis sans doute exposé à sa colere; &, malgré les dangers que je cours, je vois que je n'ai servi qu'une ingrate, qui n'use de la vie que je lui rends, que pour me faire détester la mienne: mais, Parménie, songez que mon cœur n'est pas moins vif que celui de la Princesse; épargnez-vous les mouvements que peuvent m'inspirer vos mépris. Dans l'état où je suis, répondis-je, je ne crains point les mouvements que vous me faites envisager; mais, Tormez, puisqu'enfin il faut que je vous ouvre mon cœur, sur quel service fondez-vous le retour que vous me demandez? Vous m'avez sauvé la vie; mais pour qui me l'avez-vous sauvée? Suis-je libre? Puis-je à mon gré disposer de ma destinée? Pensez-vous que je doive vous avoir obligation d'un secours dont je ne tire, pour tout fruit, que celui de me voir en bute à de nouvelles contraintes? Et quand vous me menacez de vos fureurs, vous imaginez-vous qu'elles puissent intimider une infortunée à qui la vie est importune? Non, Tormez, ne vous flattez point; si vous me mettez en liberté de faire ce que je voudrai, je ne suis point ingrate, & ce procédé généreux vous assurera à jamais de toute mon estime: peut-être même un jour (car malgré ma répugnance

je puis changer) peut-être cette estime fléchira-t-elle mon cœur à d'autres sentiments. Je n'ai point de dispositions, me dit Tormez, à m'en fier aux séduisants discours d'une artificieuse qui ne feroit point avec moi son apprentissage de mauvaise-foi; je ne sçais point non plus tant approfondir les motifs du secours que je vous ai donné: vous ne seriez plus sans moi, je vous aime, j'exige un peu de retour; & quand vous me le refusez, je ne vois de votre côté qu'une ingratitude affreuse, & du mien, que le droit de concevoir un juste dépit, des effets duquel vous n'aurez à vous plaindre qu'à vous-même, si vous me forcez à le faire éclater. Ce n'est pas que je n'avoue qu'il vaudroit mieux renoncer à vous; mais, c'est un effort dont mon cœur n'est plus capable, & dans la situation où vous me mettez, il n'est point d'homme que vous ne rendissiez furieux, s'il vous aimoit autant que je fais. Ce discours de Tormez m'accabla; j'éprouvai des maux qui m'étoient inconnus, & je ne trouvai point de tourment préférable à celui de voir sans cesse devant mes yeux un amant odieux, qui, dans la rage de ne pouvoir se faire aimer, joignoit à l'aversion que j'avois déjà pour lui des manieres & des actions capables

même d'éloigner l'amour du cœur le plus prévenu. Le secours que tu te vantes injustement de m'avoir donné, lui dis-je, outrée contre lui, est un secours pour moi si haïssable, que qui me rendroit à l'état dans lequel tu m'as trouvée, m'en apporteroit un que toute la reconnoissance dont je suis capable ne pourroit lui payer. Juge donc, barbare, de la disposition de mon cœur pour toi; tu peux, dès à présent, exercer toute ta rage, je ne changerai point; tu m'as arrachée des bras de la mort, dans un temps auquel un seul instant de plus suffisoit pour me priver à jamais du jour; ou bien la mort dont tu m'as sauvée, ou quelque hasard moins impossible que le premier, m'affranchira de ton pouvoir. Après ce discours, je me retournai d'un autre côté, ne voulant plus l'entendre. En attendant donc, répondit-il avec emportement, ou cette mort, où ce hasard dont vous vous flattez, cruelle Parménie, j'aurai toujours le plaisir de me venger de vos mépris, en me présentant sans cesse à vos yeux. Il me quitta là-dessus, & je fis me remettre au lit; j'y passai le reste de la journée à verser dss larmes. Funeste beauté! disois je, pourquoi tiens-tu contre des maux infinis? La douleur & le chagrin ne pourront-ils te détruire?

Deux jours entiers se passerent sans que j'entendisse parler de rien : mais vous êtes sans doute impatient de sçavoir ce qui s'étoit passé à la Cour depuis mon ravissement, & comment Tormez avoit appris l'endroit où j'étois.

Tout le monde, comme je l'ai dit, attribua la mort de mon pere au coup de quelque bras ennemi ; & voilà comment Tormez sçut de mes nouvelles. Il courut pour me témoigner son chagrin sur cette mort ; & la Princesse, affligée de la triste aventure de mon pere, & qui n'avoit plus envie de me faire aucune violence au sujet de Tormez, lui fit dire, pour s'en débarrasser tout-d'un-coup, qu'on ne sçavoit ce que j'étois devenue depuis que mon pere étoit mort ; qu'elle avoit envoyé par-tout pour me chercher, & qu'on n'étoit pas venu encore lui en rapporter des nouvelles ; qu'au reste elle étoit au désespoir de la violence qu'elle m'avoit faite en sa faveur, que sans doute je m'étois bannie pour fuir à la nécessité de l'épouser que j'avois craint qu'on ne m'imposât.

A cette nouvelle, Tormez qui, comme je vous l'ai fait remarquer, se sentoit par un caprice de cœur une passion infinie pour moi, fut accablé de tout ce qu'on venoit de lui apprendre ; il

quitta celle qui lui parloit ainſi (c'étoit une confidente de la Princeſſe) avec une pâleur qui répondoit éloquemment ce qu'il auroit pu dire, & le premier ſoin qu'il ſe donna fut de ſçavoir ſi Mériante étoit à la Cour ; il ſçut auſſi qu'il étoit abſent, & perſonne ne put lui dire où il étoit. Vous ſçaurez bientôt ce qu'il étoit devenu.

L'abſence de Mériante & ma diſparition ſoudaine ne laiſſerent pas un moment douter Tormez, que nous ne fuyions enſemble pour aller dans quelques lieux éloignés de la Cour nous unir par des nœuds éternels. Il s'en retourna chez lui abſorbé dans un vrai déſeſpoir ; ah ! j'en mourrai, s'écria-t-il en entrant chez lui. Son pere, devant qui il prononça ces paroles, lui demanda ce qu'elles ſignifioient & ce qui lui étoit arrivé. Il fit à ce vieillard un récit exact & vif de tout ce qu'il venoit d'entendre. Parménie fuit, mon pere, lui dit-il, elle fuit avec Mériante ; car puiſqu'il n'eſt point à la Cour, & qu'on ne ſçait où il eſt ; puiſque Parménie l'aime, le bonheur de mon rival n'eſt que trop certain. Ah ! quelle félicité pour lui ! que Parménie eſt aimable ! & que ſa fuite allume d'ardentes flammes dans mon cœur ! Parménie ne ſera point ma femme ! je m'en étois cependant flatté. En ce moment peut-être a-t-elle

disposé de sa foi. Ah ! mon pere, plus de biens, plus de fortune, plus de dignités pour moi, si je n'ai du moins le plaisir de la voir encore une fois. Adieu, mon pere : je vais la chercher partout; il est inutile de m'en dissuader : c'est avancer & précipiter ma mort que de m'arrêter. Envoyez de votre côté; Parménie ne peut être loin.

Après ces discours emportés, il se mettoit effectivement en devoir de partir, malgré les instances de son pere, qui le conjuroit de ne pas désespérer sa vieillesse par le chagrin de le voir sortir en désespéré, pour une recherche inutile. Ce bon-homme, qui n'avoit point d'autre enfant, répandit des larmes de douleur; mais le transport tout récent de Tormez ne le rendoit sensible qu'à son propre désespoir. Le pere, par des marques de la tendresse la plus touchante, tâchoit donc d'arrêter son fils, quand le fils du Seigneur à qui appartenoit le château dans lequel la Princesse m'avoit fait conduire, entra; il fut touché de l'agitation de Tormez, & de la douleur du pere; les larmes de l'un & l'état furieux de l'autre l'attendrirent. D'ailleurs, comme la Princesse avoit flatté son pere de m'unir avec lui, ce pere ne cessoit de tourmenter son fils,

pour l'obliger à m'aller rendre des ſoins; mais ce fils étoit bien éloigné de l'envie de devenir mon époux; il aimoit ailleurs. Une des filles de la Princeſſe l'avoit charmé depuis long-temps; leurs cœurs étoient d'accord, & le peu de bien de cette fille avoit fait que le jeune homme n'avoit encore ôſé ſe déclarer à ſon pere. L'occaſion qui ſembloit ſe préſenter de pouvoir m'épouſer, n'étoit pas une conjoncture favorable à l'aveu qu'il ſouhaitoit de faire à ſon pere des nœuds qui le retenoient ailleurs; mais il témoigna du moins, par la négligence qu'il eut à me voir, que ſon cœur ne s'accordoit pas avec les vues d'intérêt qu'avoit ſon pere. Cependant, comme ſa négligence étoit tous les jours une matiere de querelle avec lui, il n'eut point de peine à faire confidence à Tormez de l'endroit où j'étois. Où voulez-vous aller, lui dit-il? vous ne la trouverez point; &, pour vous conſoler, ſoyez perſuadé que Mériante ne fuit point avec elle. Cette aſſurance que ce jeune homme donnoit à Tormez d'un ton de vérité, fit que cet amant déſolé, l'embraſſant tendrement & avec tranſport, le conjura de lui apprendre ce qu'il ſçavoit de ma deſtinée; alors il découvrit à Tormez l'endroit où j'étois. La Princeſſe, ajouta-t-il, a prié mon pere de lui prêter ſon

château, pour qu'il servît de prison à Parménie. Le sujet de cela est, dit-on, quelque chose de peu respectueux que Parménie a répondu à la Princesse : mais j'ai sçu de celle que j'aime, qui est amie d'Hermilie, confidente de la Princesse, j'ai sçu, dis-je, que le véritable motif de sa colere est une jalousie qu'elle a contre elle. Parménie aime Mériante & en est aimée, & la Princesse a du penchant pour Mériante, & même assez pour se résoudre à l'épouser, s'il répondoit à sa tendresse : voilà ce que j'ai appris, gardez le secret là-dessus. A mon égard, je ne serois pas fâché que quelqu'un enlevât Parménie, car mon pere me presse sans cesse de la voir, sur l'espérance que la Princesse lui a donnée que je l'épouserois; mon cœur est bien éloigné d'entrer dans cette politique, puisqu'il est engagé ailleurs. Profitez donc de l'avis que je vous donne, sans me commettre : il ne tient qu'à vous de mettre Parménie en lieu de sûreté; peut-être à force d'amour & de soumissions, l'attendrirez-vous pour vous-même. Vous connoissez le château dans lequel elle est; elle n'a que des femmes pour gardes, ainsi il ne vous sera pas difficile de l'enlever : mais (je vous le répéte encore) que personne ne sçache rien de l'avis que je vous donne : car vous

voyez de quelle conséquence cela me feroit, & avec la Princeffe & avec mon pere.

Après ces mots, Tormez, enchanté de penser qu'il pourroit bientôt me voir, remercia son ami, lui promit inviolablement le secret, & se promit bien qu'en peu de jours il me tireroit de l'endroit où j'étois.

Il communiqua son dessein à trois ou quatre hommes dont il se fit suivre, quand il vint au château. Comme de jour les portes en étoient toujours ouvertes, il n'eut pas de peine à y entrer avec ceux qui l'acompagnoient : & ils étoient tous armés & masqués : ils effrayerent quelques femmes qu'ils rencontrerent ; d'abord elles s'enfuirent. Tormez en arrêta une qu'il força de le conduire dans la chambre où j'étois, & le moment auquel il arriva étoit justement celui qui alloit décider de ma vie ; les cris que j'avois confusément entendus, étoient les marques de la douleur qu'il ressentit en me voyant en cet état : il me fit emporter, après avoir fait bander ma plaie, & me conduisit dans la maison d'un de ses parents qui voyageoit, & qui avoit confié ses biens aux soins du pere de Tormez. J'appris toutes ces choses, après ma conversation avec Tormez, d'une des femmes qu'il avoit mises auprès

de moi pour me ſervir. A l'égard de Mér[illegible] je vous en parlerai bientôt à la ſuite de cette hiſtoire.

Deux jours après notre derniere converſation, Tormez revint me trouver dans ma chambre : j'étois levée, & de ma fenêtre je regardois la campagne. Il entra ſans que je m'en apperçuſſe, occupée à réfléchir ſur ma deſtinée. Je n'entendis point même les premieres paroles qu'il prononça en m'abordant ; il me tira de ma rêverie en ſe montrant. Je pâlis en le voyant ; il en changea de couleur auſſi. Parménie, me dit-il, je me meurs de chagrin ; êtes-vous réſolue à me haïr toujours ? Réfléchiſſez-vous ſur votre injuſtice, ou vous préparez-vous à ſoutenir contre moi un barbare mépris ? Ne me laiſſez plus dans une cruelle incertitude ; je ſens que j'ai beſoin d'un peu de retour, pour arrêter des mouvements de déſeſpoir qui s'élevent dans mon âme. Vous me parlez toujours de ces mouvements, lui dis-je, outrée de menaces continuelles dont il accompagnoit ſes diſcours ; il eſt inutile de m'expliquer encore avec vous, vous ſçavez ma réſolution : la contrainte dans laquelle vous me retenez, ne fera que la fortifier. Vous êtes incapable d'un procédé généreux ; méritez-vous des ſentiments plus doux ?

Enfin, Parménie, me répondit-il, vous me pouſſez à bout; tout mon crime conſiſte à vous demander un peu de retour : vos injuſtes raiſons en vain groſſiſſent ce crime; je perſiſterai toujours dans une importunité que la reconnoiſſance devroit vous rendre plus ſupportable. Ne me vantez point tant le ſervice que vous m'avez rendu, répartis-je, en me ſauvant la vie, puiſque vous ne m'en laiſſez pas jouir en liberté. J'allois continuer, quand Tormez me quitta bruſquement ſans me répondre & les larmes aux yeux.

Quatre heures après, Tormez vint me voir encore : il étoit extrêmement changé; il avoit un air triſte & mélancolique. Permettez, Madame, me dit-il, qu'on vous conduiſe dans une autre maiſon que celle-ci. On vient de m'informer qu'on me ſoupçonne de vous avoir enlevée : il faut que j'y paroiſſe dès aujourd'hui, & que vous demeuriez ailleurs qu'ici; car on pourroit vous y trouver. Vous voulez bien que je prenne des meſures contre ce qui pourroit m'en arriver.

Auſſi-tot il me quitta ſans attendre ma réponſe, ſe doutant bien de ce que je n'aurois pas manqué de lui dire là-deſſus. Je vous avoue que ce fut alors que je connus ce que c'étoit qu'un vrai déſeſpoir.

On me vint prendre, comme Tormez me l'avoit dit : je traverſai un jardin, au bout duquel je montai dans un carroſſe qui m'y attendoit, & me conduiſit d'une viteſſe extrême, & nous marchâmes près de neuf heures de temps. Nous arrivâmes enfin dans un bois d'une longueur étrange; quand j'en fus ſortie, des montagnes eſcarpées s'offrirent à mes yeux; & nous continuâmes notre chemin dans des vallons affreux, au milieu deſquels nous trouvâmes un château qui appartenoit encore à Tormez : j'y vis d'abord quelques enfans & nombre de payſannes.

L'horreur de ces lieux & leur ſolitude redoublerent mes peines; il eſt vrai qu'on m'y traita avec tout le reſpect imaginable.

On me mit d'abord dans un appartement dont la magnificence ſembloit combattre contre la triſteſſe des lieux : on m'y ſervit, à mes repas, tout ce que l'on peut s'imaginer de plus délicat en viandes, & l'on s'efforçoit de calmer ma mélancolie par de petits concerts que faiſoient deux ou trois hommes qu'apparemment Tormez avoit fait venir exprès.

Mais tout cela m'étoit odieux; & je n'en avois pas moins un tyran qui, malgré l'adouciſſement qu'il joignoit à mes fers, ſembloit au contraire

vouloir les assûrer davantage. D'ailleurs je me regardois dans cette maison comme ignorée de Dieu & des hommes, sans secours contre des transports qu'on pourroit faire éclater, que mes cris & de foibles larmes.

Trois jours se passerent de cette maniere; après lesquels on m'apporta une lettre de Tormez. Mon premier mouvement fut d'abord de la déchirer: mais je fis réflexion que je l'irriterois encore; je l'ouvris donc & j'y trouvai ces mots:

Me forcerez-vous toujours à vous persécuter, Parménie? & le désespoir sera-t-il sans cesse mon partage? Puisque votre cœur est un don que vous ne pouvez me faire, consentez de vous unir avec moi par des nœuds éternels. Je vous suivrai par-tout où vous voudrez aller: mes soumissions & mon respect seront infinis; & ce cœur, que vous me refusez, s'attendrira sans doute pour un mari. Vous ne me verrez donc plus poursuivre inutilement votre cœur. Je comprends que l'inclination ne se détermine pas, quand on le veut; mais je ne demande que la certitude de ne vous voir jamais à d'autre qu'à moi. Faites donc réflexion sur ce que je vous écris, Parménie. Ne songez plus à Mériante; il est mort attaqué d'une maladie. La Princesse, transportée de haine contre vous, vous fait chercher

par-tout. Ainſi déterminez-vous là-deſſus ; j'attends votre réponſe avec toute la tendreſſe & l'impatience imaginables.

Le cruel! m'écriai-je alors ; & comment lui donner ma main, ſi mon cœur ne la ſuit? Penſe-t-il que cet engagement ne me coûte rien? Ah Ciel! il veut que j'épouſe l'objet de mon averſion; quelle propoſition, grands Dieux! en eſt-il de plus affreuſe, m'unir à lui par des liens éternels! Malheureux! ſonges-tu que cette ſituation eſt un ſupplice que toute la cruauté des hommes ne ſçauroit égaler? Hélas! mes peines juſqu'ici ont affligé mon cœur, ſans le captiver; j'en ai gémi, j'ai pu le faire : mais, ô Ciel! il ne me ſeroit plus permis de me plaindre, chaque ſoupir ſeroit un crime. Non; quoi qu'il en arrive, c'eſt un degré d'infortune qu'il eſt encore en mon pouvoir de m'épargner. Ah! mes maux ſont aſſez grands, ſans joindre celui de n'oſer m'en plaindre. Partez, continuai-je en parlant à celui qui venoit de m'apporter la lettre; dites à Tormez que je ſuis ſa victime, qu'il invente de nouveaux tourments, & j'ôſe le défier d'en imaginer un pareil à celui qu'il me propoſe comme un bien.

Cet homme partit, & me laiſſa telle que vous

pouvez

pouvez penser. La vie me parut un fardeau importun, je ne mangeai presque que pour me soutenir. Je passois les nuits dans les larmes; & le sommeil, qui suspendoit quelquefois ma douleur, étoit accompagné de songes si affreux, que je craignois d'en être accablée. A chaque moment j'attendois l'arrivée de Tormez, & je souhaitois que ma mort le prévînt; car enfin, ou il falloit épouser cet homme, ou m'exposer peut-être à quelque chose de plus fâcheux. En effet, à quoi n'engage pas une passion furieuse & méprisée?

Mais les Dieux eurent enfin pitié de moi, & m'arracherent des mains de Tormez par un accident assez singulier.

L'amour me retenoit captive; l'amour me rendit la liberté.

Un de ceux qui étoient dans cette maison en conçut pour moi; soit à cause d'une beauté funeste, soit à la vue d'une douleur vraiment digne de compassion. Cet homme étoit le fils du concierge de la maison, jeune, très-bien fait, d'une physionomie douce, & peut-être d'un caractere digne d'assortir la condition d'un Prince, comme vous en jugerez vous-même.

Ce jeune homme me vit baignée de larmes un jour que je me promenois dans le jardin de

la maison ; il examinoit quelques arbres, & n'osoit m'aborder, par une crainte tendre & respectueuse : mais sans y penser j'approchai de lui ; il me salua, & voyant mes yeux baignés de pleurs : est-il possible, Madame, que nous vous verrons toujours plongée dans la douleur, me dit-il ? Vous attristez tout le monde ici, & l'on ne peut voir une personne comme vous dans le chagrin sans être touché. Pour moi je ne puis vous dire combien je le suis, & je vous assure, Madame, que, pour vous rendre contente & satisfaite, il n'est rien que je n'aie le courage de faire ; je crois même que je perdrois volontiers la vie. Il joignit à ces mots des regards tendres que je remarquai ; mais, malgré cela, ces mots me consolerent, & les Dieux permirent sans doute que j'y fisse attention. Hélas ! lui répondis-je, je ne demande que ma liberté ; ce seul bien me rendroit contente. La liberté, répondit-il comme en rêvant ; comment faire ? Je voudrois bien vous la rendre ; mais sans danger pour moi : car Tormez vous aime avec passion, & sans doute il m'ôteroit la vie, s'il sçavoit que ce fût par moi que vous fussiez libre. Mais, Madame, écoutez ; il me vient une pensée, que vous pourrez sûrement sortir d'ici. Ah Ciel ! m'écriai-je alors,

les Dieux t'inſpirent, jeune homme; ſois perſuadé qu'après avoir fait une ſi grande action de générofité, ils te combleront toute ta vie de leurs faveurs. J'accompagnai ces mots du préſent d'une bague d'un prix conſidérable, & lui dis: ouvre-moi ta penſée.

Voilà, me dit-il alors, ce que j'ai imaginé. Vous voyez bien cette tour qui eſt au bout du jardin. Au bas eſt une petite porte dont j'ai ſur moi la clef; cette petite porte donne dans un ſouterrain profond, ménagé ſous la tour; mais dont la longueur s'étend bien, autant que je puis juger, à cent pas du château: c'eſt comme une voûte. Le ſeul moyen que je ſçache pour vous ſauver, ſans qu'on devine ce que vous ſerez devenue, eſt de vous enfermer dans ce ſouterrain juſqu'à la nuit. A une certaine heure j'aurai ſoin de ſortir du château; & pour cela je n'aurai qu'à ſauter de ma fenêtre dans le jardin, elle n'en eſt qu'à ſix ou ſept pieds. J'irai vous ouvrir la porte de la tour, & nous ſortirons enſemble par une autre porte du jardin qui donne dans la campagne. Après cela, Madame, vous diſpoſerez de moi comme vous voudrez, & je vous accompagnerai par-tout.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

L'ISLE DES ESCLAVES, *Comédie en un Acte.* Pag. 3

L'HÉRITIER DE VILLAGE, *Comédie en un Acte.* 69

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, *Comédie en trois Actes.* 137

DISCOURS prononcé à l'Académie Françoise, le 4 Février 1743, *par M. DE MARIVAUX.* 259

RÉPONSE de M. l'Archevêque de Sens au Discours de M. de MARIVAUX. 267

Les Effets surprenants de la Sympathie, ou les Aventures de... premiere Partie. 277

Fin de la Table.

00100406

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016